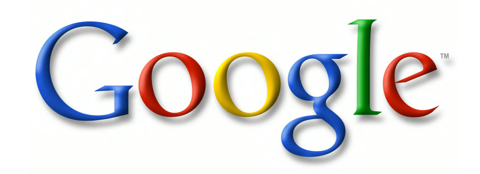
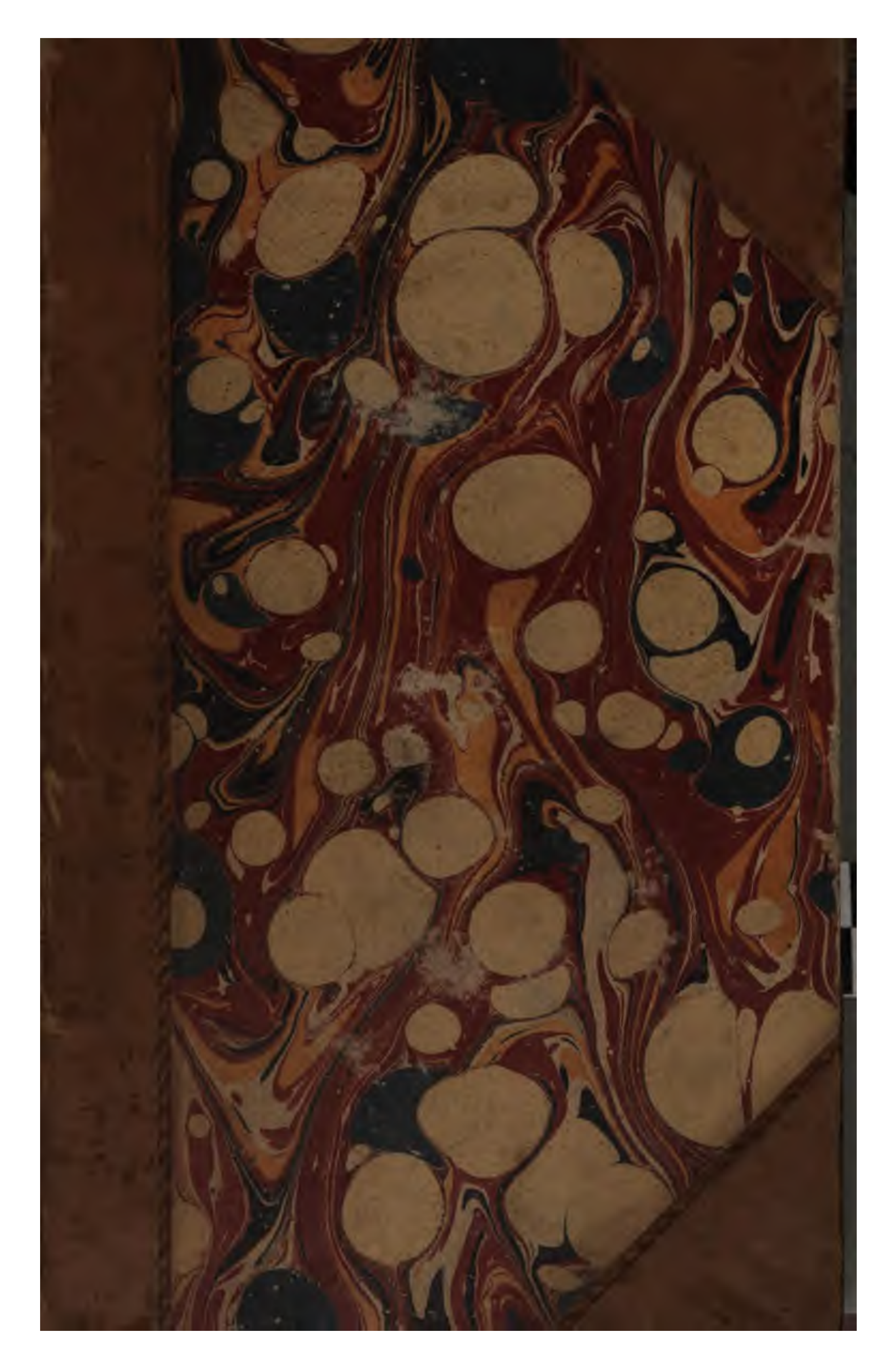
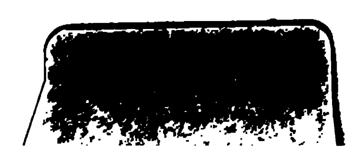





600023918T



VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES.

VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES,

PAR LE P. PAULIN DE S. BARTHÉLEMY,
Missionnaire;

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR M***,

Avec les observations de MM. ANQUETIL DU PERRON, J. R. FORSTER et SILVESTRE DE SACY;

Et une dissertation de M. ANQUETIL sur la propriété individuelle et foncière dans l'Inde et en Égypte.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ TOURNEISEN FILS, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N.° 12.

1808.

VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES.

NOTES ET OBSERVATIONS
POUR LE TOME I.ER

LIVRE PREMIER.
Chapitre Premier.

Page 1, *ligne* 14 (*Texte ital.*, *pag.* 1). On ne parlait que de débarquer sur l'heure.

On compte ordinairement six mois pour le trajet de France ou d'Angleterre aux Indes Orientales. La longueur de ce voyage dépend néanmoins des circonstances, sur-tout de la saison, et de la position du pays où l'on veut aller. Comme les *moussons* changent tous les six mois sur les mers de l'Inde, il faut que les vaisseaux qui ont une destination fixe

prennent un long détour pour trouver la direction du vent qui peut les y conduire. Le changement de mousson est ordinairement accompagné d'une forte tempête, qui fait beaucoup de mal aux vaisseaux, même les mieux conditionnés, quand ils se trouvent en pleine mer; ce qui met souvent du retard dans le trajet aux Indes Orientales. Il n'est pas, au reste, sans exemple que des vaisseaux y soient arrivés d'Europe en cinq mois.

J. R. F.

Pag. 2, *lig.* 17 (*Ital.*, *pag.* 2). Ces fleuves entraînent des montagnes dans la mer, un grand nombre de serpens..... C'est ce qui donna lieu aux fables des anciens Grecs sur les monstres.

Les grands fleuves de la presqu'île de l'Inde entraînent de dessus les montagnes et charrient des terres, qui forment à leur embouchure, par le remoux de l'eau, une barre souvent dangereuse. Les monstres marins de l'Inde sont, dans la mer, les *requins*, les *baleines*; dans les fleuves, même à l'entrée, les *caïmans* ou crocodiles.

Pag. 3, *lig.* 2 (*Ital.*, *pag.* 2). Ces arbres (les cocotiers), forment des allées.....

Je n'ai vu ni à la côte malabare ni à

celle de Coromandel, près du rivage, ces agréables jardins *piacevoli palmeti*, dont parle le voyageur. On y rencontre de temps en temps des *taupes* ou bouquets de cocotiers, de tamariniers; et rarement forment-ils des allées.

Ibid, lig. 7. L'air est doux.....

L'air, dans plusieurs cantons de l'Inde, a aussi sa malignité. A *Mahé*, descendant la côte *malabare*, jusqu'à *Calicut*, il est imprégné de particules de poivre, et attaque la poitrine. Aussi, lorsque j'étais en 1755, à Pondichéry, ce pays était-il appelé par les Français, les *galères de l'Inde.* Du côté de *Cochin*, l'air salin qu'exhale l'eau de la mer qui pénètre dans les *vorges*, les terres, contribue, avec l'eau saumache, à l'enflure des jambes.

A la côte de *Coromandel*, *Gingy* et les montagnes qui l'entourent renferment des métaux, qui rendant l'air pestilentiel engendrent ce que l'on nomme la *fièvre de Gingy*, dont on guérit si difficilement (1).

---

(1) *Zend-av.* tom. 1, I.re part., pag. xxij. — xxxiij.

L'air, excessivement humide dans le *Bengale*, pendant et après les pluies, donne cours aux dyssenteries, qui, par les rechûtes, deviennent dangereuses. La *gouïave* est le fruit de convalescence pour cette maladie.

Ibid, lig. 10. Les Indous couchent les portes et même les fenêtres ouvertes.

Les rhumatismes, même les paralysies, sont, à la côte de *Coromandel*, le fruit de l'imprudence, quand on dort la nuit au serein sur les terrasses.

En général, l'air brûlant cause des faiblesses d'estomac, suivies quelquefois de *mordechiens* secs, espèce d'indigestion très-dangereuse, accompagnée de coliques violentes, dont on est frappé sans avoir rien mangé, et pour laquelle la *drogue amère*, très-bien décrite par le Voyageur (pag. 17, note (1), *ital.* pag. 7 et 8), est un remède souverain.

Cet air cause aussi des inflammations, d'où naissent de longues, d'éternelles fièvres quartes.

Ibid, lig. 12. Les *Caràcatas*, c'est-à-dire les vents qui viennent des Gâtes.

Caracatas en Indou, *fait* (*kara*) *par*

les Gâtes; ou *Karei-katas*, en Malabar, *côte des Gâtes*.

Ibid, lig. 21. Les Arabes et les Européans en ont fait *Malabar* ou *côte de Malabar.*

Les Arabes et les Européens auront simplement reçu et retenu le nom que les naturels donnaient à la côte ouest de la presqu'île de l'Inde. De *malei*, *montagne*, et de *var*, *lanière*, *zône*, *chaîne*, (chaîne de montagnes), vient *Malavar*, *Malabar*, ou *Maleivar*, *villes*, *villages*, *habitations des montagnes*. On sait qu'à cette côte garnie de villages, villes, etc., elles sont proche de la mer.

Pag. 5, *lig.* 16 (*Ital., pag.* 3). C'est pourquoi les Indous construisent ces *chillingas*, qui ont beaucoup de profondeur.

Les rives basses, le long de la côte de Coromandel, n'offrent point de port; ce n'est donc que sur de pareils *chillingas* qu'on peut, des vaisseaux, transporter à terre les hommes et les marchandises. Ce travail est bien dangereux, même pour ces petites embarcations, parce que la rive basse, dans sa longueur, occasionne un brisant terrible. Dans toutes

leurs guerres navales, les Anglais ont perdu beaucoup de vaisseaux faute d'un port sur la côte de l'est. Voilà pourquoi ils attachent tant d'importance à la possession de l'excellent port de Trinconomale, situé à l'est de l'île de Ceylan, et qui est sûr et très-vaste.

J. R. F.

Pag. 7, *lig.* 12; *(Ital., pag.* 4.*)* M. Law de Lauriston était alors gouverneur de Pondichéry..... Sonnerat se plaint du bon accueil qu'on fit à lord Pigot, gouverneur de Madras, à son passage par Pondichéry.... Des hommes emportés ne pouvaient pas approuver la modération de M. Law de Lauriston.

Les plaintes de M. *Sonnerat*, sur l'accueil fait alors à Pondichéry, au lord *Pigot*, sont fondées, si ce que m'a rapporté un officier français revenant de la côte est vrai. La conduite du Gouverneur général à l'égard des Anglais, ne plaisait pas à tout le monde. Quand l'*opposition* était trop forte, on voyait paraître une lettre fulminante de *Madras*, dont la traduction, lue en plein conseil, fermait la bouche à ces têtes ardentes (*ardenti spiriti*), qui portaient impatiemment le joug britannique.

M. Law, neveu de l'auteur du *Systême*,

avait toutes les qualités qui font l'honnête homme, l'homme aimable, le bon gouverneur, le chef d'un grand établissement, d'une colonie brillante livrée au commerce. Doux, conciliant, obligeant, généreux, brave, d'un sens droit, instruit (1), grand et poli dans ses manières, les Français, les naturels, les étrangers européens, tous l'aimaient également.

Mais l'Anglais, dans l'Inde, est l'*ennemi naturel*, *perpétuel* du Français, en paix

---

(1) « M. Law de Lauriston, dit M. d'Anville (*Antiquités » géographiques de l'Inde,* Préf. pag. iv.) ayant commandé » un corps de troupes dans le nord, vers Dehli, me com- » muniqua, en arrivant de l'Inde, une carte dressée par lui- » même, d'après ce qu'avait donné la mienne ». [C'est vraisemblablement celle dont je parle dans mon Voyage, que j'avais portée dans l'Inde, et que je laissai à *Calgom.* (*Zend-av. tom.* I. I.re *part., pag. XLVII — L*), sur laquelle l'habile commandant aura marqué ses routes, et qu'il aura enrichi de quelques additions], « mais à « laquelle il avait ajouté, en dessin rouge par distinction, » des routes qu'il avait parcourues, et sur lesquelles se ren- » contraient des positions assez considérables pour mériter » d'être connues. Il y joignit quelques morceaux vers la fron- » tière du Tibet, et qu'il avait recueillis, ce qui m'engagea » à dresser une nouvelle carte de ces parties séparément, » qui a été gravée, sans être rendue publique ».

Les Généraux français qui seront dans le cas d'imiter

comme en guerre, par la rivalité du commerce, si ce n'est point par les *querelles territoriales*. Il faut lui résister, et quelquefois brusquement, en face, quoiqu'il soit tout, son adversaire rien. Il prend pour dû ce qu'on lui accorde par grace, par politesse.

M. Law, en qui coulait le sang écossais, n'était donc pas, mais uniquement sous ce rapport, l'homme qui convenait dans l'Inde à la tête des établissemens français.

Depuis le départ de DUPLEIX, la *modération*, pour ne pas dire la *faiblesse* que prêche le Missionnaire, a perdu la France indienne, ainsi que de nos jours elle a perdu

M. Law dans ses marches, feront bien de joindre, comme lui, la vue réfléchie des lieux, accompagnée de cartes, à leurs courses militaires.

Joignons à M. Law, M. De Bussy: « Entre autres morceaux très-propres à perfectionner un premier essai, dit le savant Géographe au même endroit, et qui sont venus en mes mains, est une grande carte manuscrite, dressée sous les ordres de M. de Bussy, dans son commandement militaire au centre du Dékan ».

C'est sans doute la carte à laquelle faisait travailler M. *de S.-Paul*, Commandant des Allemands à l'armée de Dékan, que je rencontrai en 1759, au pied de *Doltabad* (*Zend-av. tom.* 1, I.re *part., pag.* CCLI.), et dont je vis plusieurs portions entre ses mains.

la France européenne. Les demi-mesures sont pour les petits états obligés, pour se soutenir, de tâtonner. Une grande puissance, même dans l'adversité, se montre ce qu'elle est : elle *fait le temps*, comme Richelieu et Dupleix; elle *ne l'attend pas* comme Mazarin.

Dans l'Inde, peut-être plus qu'ailleurs, il faut des chefs qui imposent par la taille, la figure; l'extérieur fait la moitié des négociations. Le général, sans négliger les moyens qu'indique la prudence, la connaissance des lieux, doit être *audacieux*, même aventurier. S'il marchande, il est vaincu.

Il faut que le commandant paye de sa personne, c'est-à-dire du corps et de l'ame. L'argent, comme par-tout, l'intrigue, une patience à l'épreuve, même la *terreur* (la mollesse est réputée faiblesse et bientôt insultée), se placent à-propos; mais il faut sur-tout savoir la langue du pays.

Excepté le droit de la puissance marate et de quelques petits rajahs de la presqu'île, toute possession, dans cette vaste contrée, est actuellement plus ou moins illégitime et précaire. Mais l'énergie des anciennes nations, qui n'est que comprimée, reprendra le

dessus, sur-tout si elle est réveillée et aidée par quelque peuple européen.

L'extension prodigieuse des Anglais les rendant riverains de tous les pouvoirs indiens, partage, mine, affaiblit leur attaque et leur défense. Ce qui paraît rendre inébranlable le domaine des Européens dans l'Inde, est donc ce qui en causera la ruine.

Dès lors, savoir se tenir sur un pied respectable et à l'abri de l'insulte, des vexations, dans de justes limites, en montrant à l'Inde une marine redoutable et des forces toujours prêtes à agir, et portant toutes les branches du commerce interne et externe aussi loin qu'elles peuvent aller, c'est-à-dire, du Cap de Bonne-Espérance, de la mer Rouge, du golfe Persique, des deux presqu'îles, de la Chine, du Japon, à la côte ouest de l'Amérique, aux îles intermédiaires, sans parler des envois d'Europe et des retours ; tel est le seul plan qui convienne à un grand peuple revenu de la frénésie des révolutions, lequel, avec des vues dignes de sa puissance, veut mettre de l'ordre dans ses opérations ; le seul qui lui présente une perspective aussi flatteuse, aussi stable qu'on

peut l'attendre du cours flottant des choses humaines. Ce qu'il dépensera en frais lui rentrera, pour la très-grande partie, par l'emploi même des hommes que les simples besoins nationaux ne peuvent occuper : quand une population est considérable, c'est même profiter, gagner, que de vivre en perdant, parce que les nations comme les hommes, ne cherchent dans le gain que la vie, l'existence.

Telle est la morale des vrais politiques économistes, celle d'ADAM SMITH, dans ses *Recherches sur la nature, et les causes de la richesse des nations* (trad. fran., 1806), onvrage profond, dont nous multiplions les traductions sans profiter pour l'agriculture, les manufactures, le commerce, la marine, l'administration intérieure, des idées vastes, applicables à des états plus considérables que la grande Bretagne, en même temps lumineuses et solides, que développe le philosophe anglais.

Pag. 8, *lig.* 1 (*Ital.*, *pag.* 4). Les actions raisonnables sont vues de mauvais œil, etc.

L'original porte : *Cum vitiā prosunt, peccat qui rectè agit.* « Quand le vice est utile, on » pèche (on paraît pécher) en faisant le bien.

Pag. 8, *lig.* 4 (*Ital.*, *pag.* 4). Quelques maisons d'Européans sont belles, vastes et ornées de péristiles, *varangues*, colonnes et portiques.

Varangue, mot usité parmi les Français dans l'Inde, est une corruption du mot portugais *varanda*, qui signifie *balcon*; on appelle ainsi une sorte de galerie ouverte d'un côté et soutenue par des colonnes ou piliers, qui forme ordinairement l'entrée des grandes maisons dans l'Inde, et où l'on vient prendre le frais à la fin du jour. Le Missionnaire semble avoir cru que ce mot était originairement indien. Voyez la note (1), tome 1, pag. 89 (*ital.* pag. 35). On prononce aussi *viranda* et *virander*.

S. de S.

Pag. 9, *lig.* 7 (*Ital.*, *pag.* 4). Hyder Aly Khan, qui conquit le Carnate.

Haïder Ali-Khan a attaqué le Carnate, y a fait des irruptions; mais ne l'a pas conquis.

Pag. 10, *lig.* 7 (*Ital.*, *pag.* 4). Hyder Aly Khan.... n'était d'abord qu'un simple Cipaye de Pondichéry.

Il y a long-temps que la fable de l'origine obscure de Haïder Ali a été réfutée. Voyez *Sprengels Hyder Aly*, préface, pag. VI.

J. R.

Pag. 11, *lig.* 10 (*Ital.*, *pag.* 5). M. Dupleix, Gouverneur de Pondichéry, se fit faire Nabab du Mogol..... et dans peu d'années, l'ambition des Français prit de nouveaux accroissemens.

On a prouvé dans différens ouvrages la *légitimité des acquisitions françaises.* Disons ici que l'ambition des Français a toujours fait le bonheur, sauf les faiblesses, les calamités inséparables de l'humanité, des pays dont ils se sont emparés. J'en appelle aux nations de l'Inde, qui, tout en souffrant du caractère impétueux qui distingue les Français, même de l'*ambition* qu'on leur attribue, les aiment, les desirent, parce qu'avec eux l'*on vit*; ils vous rendent d'une main ce qu'ils ont pris de l'autre : au lieu qu'*on ne vit pas* avec les Anglais, qui prennent, pressurent, dépouillent le pays, et rapportent chez eux la substance des contrées qu'ils ont épuisées. Différence essentielle du conquérant simplement aventurier, au conquérant marchand : le premier est un torrent qui passe ; l'eau écoulée, tout se rétablit ; le second est un fleuve débordé, qui se creuse un lit et inonde, couvre constamment le terrein qu'il a envahi.

Du reste, ce que le Missionnaire dit des

funestes effets de l'esprit guerrier des Européens dans l'Inde, est très-juste; mais il devait se taire sur le compte des Hollandais, qui, depuis 1750, sont absolument nuls dans l'Inde, méprisés également par les naturels et par les Anglais qui les traitent comme les jésuites traitaient les capucins ; ils le méritent. Je les ai vus dans le Bengale lors de la prise de Schandernagor malgré la neutralité du Gange, dans le Guzarate à celle de la forteresse de Surate, toujours rampant aux pieds des dominateurs de l'Inde, et baisant vilement la verge qui les châtie, quand un mouvement d'impatience les a fait regimber contre l'aiguillon (1).

Pag. 13, *lig.* 7 (*Ital.*, *pag.* 6). Le chargement de ces vaisseaux consistait en vin, drap, fer, armes à feu et étoffes de France...... L'argent que l'on retirait de la vente des effets apportés, restait dans l'Inde, pour en acheter..... des esclaves des deux sexes. Je laisse à mon lecteur à prononcer si un tel commerce pouvait être avantageux à la France.

1.° Lorsque l'auteur dit : *pour acheter des*

---

(1) *Tableau religieux et politique de l'Indoustan, etc.*, par M. C.***, Lieuten. Génér. des Arm. Franç.; Gouvern. Génér. de l'Inde Franç. (1803), p. 156, publié par M. De Brancas.

esclaves des deux sexes, il ne parle pas exactement; le commerce proprement dit des esclaves, n'a pas lieu dans l'Inde. On en achète bien un ou deux pour le service domestique, mais non pour les revendre, ce qui fait la *traite des nègres*.

2.° Il s'en faut bien que le tableau du commerce de l'Inde, présenté par le Missionnaire, réponde à ce qu'il est réellement; il ne parle pas de l'or, de l'argent, du cuivre lequel fait pour Surate etc. un article si considérable (1), du vif-argent, du coton de Surate, en balle ou filé, pour le Bengale et la Chine; du sandal, des aîles de requin de la côte de Malabar, des toiles de cette même côte pour celle d'Afrique, pour Moka, Bassora; du *hingue*, du café, des parfums, drogues, ivoire, en retour; du gain sur l'argent à Mazulipatan dans le Bengale, de l'opium, des *cauris* des Maldives servant de monnaie dans le Bengale et d'ornement à la côte d'Afrique; de la canelle de Cochinchine et des épices des Moluques, du commerce de *Manille* et des *Philippines*, où l'on porte des marchan-

---

(1) *Zend-Av., tom. I, prem. part., pag. DXXVIII.*

dises d'Europe et de l'Inde, et qui fournit en échange de l'or et sur-tout de l'argent pour la Chine (1); des bois de teinture, du café, de l'indigo, des épices. On ne parle pas du thé, des étoffes de soie, de la porcelaine de la Chine; des pelleteries de la côte occidentale de l'Amérique, portées dans cette dernière contrée; des eaux-de-vie d'Europe, de l'huile d'olive, de la quincaillerie de toute espèce, bijoux, étoffes à fil d'or, d'argent, sur-tout pour Surate, la côte de Coromandel, et le Bengale; enfin de mille petits articles, jusqu'aux bouchons, aux pierres à fusil. Car dans l'Inde (et il faut y comprendre la côte de l'Est, la presqu'île de Malac, et la Chine), avec de l'activité, de la patience, des placemens, des envois bien ménagés, on tire parti de tout.

Si l'on joint à cette multitude d'objets de trafic ceux d'Asie et d'Afrique, qui ont du débit dans l'Inde, et dont l'auteur, pag. 137 à 140, donne l'énumération; on sera étonné du commerce qui, des quatre parties du monde, peut se faire et se fait en partie

(1) *Richesse des Nat.*, liv. I, chap. XI, tom. I, pag. 399.

avec l'Inde. Dans l'Inde (1), la concurrence et les menées secrètes d'un rival sont, avec les risques de la mer, les seuls ennemis à craindre. Aussi presque toutes les nations européennes s'y sont-elles livrées, l'ont-elles conservé avec des comptoirs ou sans comptoirs, comme font les Suédois et depuis plusieurs années les sujets des Etats-Unis d'Amérique ; parce que, calcul fait, malgré les avaries, les non-valeurs, elles y ont trouvé un avantage réel, immédiat ou médiat.

« Les métaux précieux, dit Smith (2), » (qu'un peuple achète des Espagnols et des » Portugais, avec le produit de ses propres » manufactures), sont une marchandise » qu'il a toujours été, et qu'il est extrême-» ment avantageux de porter dans l'Inde. A » peine y en a-t-il une dont on y trouve » un meilleur prix, ou qui, en proportion » du travail et des marchandises qu'elle coûte » en Europe, achète ou commande une plus

(1) Il est bon de consulter, sur le commerce des Européens dans l'Inde, en particulier sur celui du Bengale, le *Tableau religieux et politique de l'Indoustan*, pag. 241 — 279.

(2) *La Richesse des Nations*, liv. 1, ch. xj, Tom. I, pag. 398 — 399.

» grande quantité de travail et de marchan-
» dises dans l'Inde. Il est plus avantageux
» d'y porter de l'argent que de l'or, parce
» qu'à la Chine et dans la plupart des autres
» marchés de l'Inde, la proportion entre l'ar-
» gent et l'or fin n'est que de dix ou au
» plus de douze à un, au lieu qu'en Europe,
» elle est de quatorze ou quinze à un. Là,
» pour dix ou douze onces d'argent on a
» une once d'or, qui en coûte en Europe
» quatorze ou quinze. C'est pourquoi, dans
» les cargaisons de la plupart des vaisseaux
» qui font voile pour l'Inde, l'argent a été
» généralement un des principaux articles :
» c'est le plus considérable dans les vaisseaux
» d'Acapulco, qui vont à Manille ».

J'ajoute à ce morceau précieux, ce qu'on lit dans le même Ouvrage sur la vraie richesse d'une nation :

« Soit qu'on fasse consister, dit le profond
» économiste (1), *la richesse réelle* et le
» revenu réel d'un pays dans la valeur
» *du produit annuel de ses terres et de son*
» *travail*, comme le bon sens le dicte, soit

(1) *La Richesse des Nations*, liv. 2, ch. 3, Tom. II, pag. 134.

» qu'on les place dans *la quantité des mé-
» taux précieux* qui y circulent, ainsi que
» le supposent les préjugés vulgaires..........;
» il serait (1) *ridicule* de procéder sérieu-
» sement à montrer que la richesse ne con-
» siste pas dans les espèces (money), ou
» dans l'or et l'argent, mais dans ce que
» l'argent achète, et que son seul mérite est
» d'acheter » (2).

---

(1) *La Richesse des Nations*, liv. 4, ch. 1, Tom. II, pag. 304 — 305.

(2) Tant que les gouvernemens soutiennent l'existence ou la suppression de certains établissemens, les écrivains répètent ce qui a été dit pour ou contre, sans avoir égard aux réponses qu'on y a faites. Il semblerait qu'on serait toujours au commencement de la querelle, de la discussion. Est-ce oubli, flatterie ou persuasion? Il résulte toujours de là, que les ouvrages ne servent qu'après la chose décidée, presque jamais pour la décider formellement.

Ces réflexions s'appliquent naturellement au commerce de l'Inde, à l'établissement d'une Compagnie pour ce commerce. Les objections paraissent et reparaissent éternellement dans les morceaux, d'ailleurs les plus solides, les mieux pensés.

De ce nombre est celui *De* (contre) *la démonétisation de l'or, par M.* Gerboux (1805). L'auteur (pag. 7), parlant du temps où le Bengale n'était pas encore tombé au pouvoir de la Compagnie des Indes d'Angleterre, avance que, répartition faite des 40 millions portés en Asie, ce sera 20 pour l'Angleterre, 10 pour la France, 10 pour le reste de l'Europe.

Accordons le fait : qu'en conclure? Simplement que 40 millions de métal sont portés des mines du Pérou et du

1.° Le pays qui a le plus de terres en valeur, le plus de bras en action, d'industrie, de manufactures, de commerce, est donc réellement le plus riche, qu'il ait ou qu'il n'ait pas de son propre fonds les métaux précieux, parce qu'il a le plus de moyens de se pro-

---

Brésil dans l'Inde, par les nations européennes; celles-ci les paient avec leurs manufactures sur lesquelles elles ont un bénéfice réglé, et s'en servent pour acheter les marchandises de l'Inde qui donnent un nouveau bénéfice. Une partie de cet or et de cet argent revient en Europe par le commerce de l'Inde avec la Perse, la Tartarie.

L'Europe n'est donc privée de rien, ne fait aucune perte, ne s'appauvrit point par ce transport de l'or et de l'argent. L'extraction des mines est seulement augmentée, en conséquence, de 40 millions; le reste est le contingent fixe de l'Ancien Monde et lui suffit. Mais, en soi, c'est une chose absolument indifférente, que l'on tire plus ou moins de métal pour l'Europe des mines d'Amérique; si elles venaient à s'épuiser, l'Ancien Monde se trouverait, sans être plus malheureux, dans la position où il était avant la découverte du Nouveau. L'industrie, aiguisée par les goûts dominans qui forment le besoin, inventerait d'autres moyens d'échange auxquels on s'accoutumerait, et les relations commerciales de l'Europe et de l'Asie se soutiendraient toujours malgré le *déficit* des métaux américains qui maintenant servent à les alimenter, sans négliger le commerce intérieur de la France, qui fait le fonds principal de sa richesse (pag. 22 — 53), sans projeter pour l'Inde des invasions pareilles à celles des Anglais.

C'est à ces observations qu'il faut répondre clairement, au lieu de déclamer *ad nauseam*, contre *le commerce de l'Inde*;

curer, d'acheter cette *marchandise*, avec laquelle on a tout le reste.

3.° Ce pays est par-là le plus propre à faire le commerce de l'Inde, de la Chine, etc., puisque l'or et l'argent sont supposés le meilleur, le plus sûr véhicule de ce négoce.

---

lequel, dit-on, absorbe tous les ans 40 millions d'Europe, en or, en argent. On le redit parce qu'on l'a dit; tant l'homme, même celui qui paraît raisonner le plus profondément, est, malgré l'inconstance propre à l'esprit humain, un animal d'habitude.

Mais donnons les propres paroles de l'auteur: « La France, » dit M. *Gerboux* dans son excellent Mémoire (pag. 7), la » Hollande, la Suède, le Dannemarck et le Portugal fai- » saient, concurremment avec l'Angleterre, le commerce de » l'Inde et de la Chine. Comme les peuples de cette vaste » contrée n'ont besoin ni des denrées, ni des marchandises » européennes;

Cette proposition générale n'est pas exacte : les marchandises d'Europe sont nécessaires, en style de commerce, à l'Inde, à la Chine, comme celles de ces deux dernières contrées le sont à la première; c'est-à-dire, que les manufactures et autres produits d'Europe peuvent et doivent entrer pour beaucoup, si le négoce s'exerce avec habileté, intelligence, et qu'on sache par une connaissance exacte des lieux, des circonstances, les placer à propos; qu'elles doivent, dis-je, entrer pour beaucoup dans le paiement des richesses indiennes et chinoises, dont on peut dire que nous avons besoin.

» Et que l'argent est la seule monnaie qu'on y place avec avantage ».

Le cuivre est, pour Surate, l'Inde entière, converti en

Mais, il faut observer que le Missionnaire, en 1776, n'offre que le résultat du commerce particulier (la Compagnie avait été détruite en 1769), qui se portait tout aux Anglais de Madras, de Bombay et du Bengale; lesquels, en payant et abandonnant un léger bénéfice, avaient proprement le vrai

---

peças, portion de la roupie, l'objet d'un trafic très-lucratif et considérable. Les lainages et la bijouterie de bonne qualité et en juste proportion, donnent un gain assuré.

« On y portait chaque année environ 40 millions, non-» compris l'argent que l'Espagne y envoyait et (à la Chine) » par les vaisseaux d'Acapulco; aussi ce métal se tenait toujours » à très-haut prix en Europe ».

Quarante millions de moins ne pourraient pas opérer cet effet en Europe, puisque les Anglais, maîtres de l'Inde, y portant moins d'argent (pag. 8), on ne voit pas que ce métal ait baissé en Europe.

« Il était même devenu si rare en Angleterre, d'où d'ailleurs » sa trop haute proportion avec l'or contribuait à le faire » écouler, qu'on convertissait en lingots tous les écus appelés » *crown*, et qu'il eût été plus facile de payer 100,000 liv. » sterl. en or, que 500 liv. en argent ».

La chose est exagérée, mais la vraie cause de la rareté de l'argent venait de la cherté excessive de tous les objets de commerce, même les plus nécessaires, cherté qui obligeait d'avoir toujours de l'or chez soi, sur soi, l'argent ne suffisant pas. D'ailleurs, presque tout se payant en billets sur la Banque, l'argent paraissait moins. Le proverbe en France est : *un écu changé est dépensé*; en Angleterre, cela se dit de la guinée.

gain des spéculations, des opérations, qu'on feignait en Europe de regarder comme *françaises*.

Je dis *feignait*, ceci demande quelque développement : la Compagnie anglaise, forcée à cette mesure par les clameurs de ses adversaires, a destiné 3 ou 4 vaisseaux de 1200 tonneaux au transport des marchandises que ses agens, employés, ou les marchands particuliers autorisés pour ce négoce, voudraient faire passer en Europe pour leur compte. Ce nombre de vaisseaux ne suffit pas ; et d'ailleurs, les *facteurs* anglais craignent de faire connaître leur fortune à la Compagnie. En conséquence, accord fait, ils frètent des vaisseaux français qui se rendent à Lorient, à Bordeaux, etc. : les cargaisons y sont vendues comme françaises, et le produit porté en Angleterre.

Voilà le *commerce particulier* que les *Mémoires* contre le rétablissement de la Compagnie des Indes font monter à 120 millions.

Il est juste de faire connaître cette manœuvre, qui augmente d'un grand tiers le commerce de l'Inde anglaise, en paraissant faire celui des Français.

Dans une matière comme celle-ci, ce n'est pas le conseil du commerce de telle ville qu'il faut consulter; l'intérêt particulier criant éternellement au monopole, fera toujours pencher la balance de son côté : c'est le bien général de la nation, objet sur lequel, il faut l'avouer, nos voisins sont plus clairvoyans que nous (1).

---

(1) Pour qu'on ouvre enfin les yeux sur ce que l'Inde rapporte, terres et commerce, à la Compagnie Anglaise, donnons l'extrait suivant, tiré des papiers anglais :

« Lord Castelereagh présente ensuite le budjet des Indes ; » il divise le tableau général des affaires de l'Inde en trois » parties : la première est relative à l'année qui a précédé celle » qui vient de s'écouler ; la seconde est l'état des finances pen- » dant l'année dernière ; et la troisième est une évaluation pour » l'année qui doit suivre. Voici le résultat général de l'état » qu'il produit pour les années 1801 et 1802 collectivement.

» Les revenus du Bengale sont de	7,031,164 liv. sterl.
» de Madras, de. . .	3,899,040
» de Bombay, de. .	271,825
» Total.	11,202,029 liv. sterl.
	(plus de 252 millions tournois.)
» Les charges du Bengale sont de	4,582,201 liv. sterl.
» de Madras, de. . .	4,559,311
» de Bombay, de. . .	1,185,308
» Total.	10,326,820 liv. sterl.
	(Plus de 232 millions tournois)

» . . . . Dans le cas où nous serions malheureusement » forcés à recommencer la guerre, dit lord Castelereagh, au-

Pag. 14, *l.* 15 *(Ital. pag. 6).* **Par toutes ces causes, elle (la côte de Coromandel) est.... plus commerçante, mais moins agricole, et ses habitans sont plus adroits, plus rusés, plus polis, plus basanés et plus superstitieux que ceux de la côte du Malabar.**

J'ai vu de près les deux côtes à toutes

» aune partie de l'Empire ne serait plus en état que l'Inde, de » supporter sa part des frais de la guerre ».

Ainsi on avoue publiquement au Parlement Britannique, que l'Angleterre, en cas de guerre, n'a pas de ressource plus sûre, plus puissante, que ses Etats dans l'Inde. Voilà ce qui lui donne des vaisseaux, des matelots ; qui lui entretient une marine devenue la terreur, le fléau de l'Europe, et que la France seule, quand elle voudra connaître ses forces et s'en servir, pourra restreindre dans les bornes qu'une avidité insatiable, alimentée et soutenue par de trop longs succès, lui a fait franchir.

« La Compagnie. par l'acquisition de l'Empire du Maïssour, » a doublé son territoire et son revenu ».

Si cette déclaration est vraie, et qu'on ajoute au *Maïssour* les 60,000,000 annuels du *Carnate*, l'Inde rapporte à l'Angleterre, tout compté, plus de 560 millions tournois : et avec une pareille somme tout s'achète. Le repos de l'Europe, sans autres considérations, demande donc que ce colosse de puissance et de richesse soit renversé : et ce à quoi on ne veut pas penser, c'est qu'il suffit, pour cela, de prendre deux fois la *flotte de la Jamaïque* et *celle de l'Inde*. On verrait alors l'Angleterre aux abois, se jeter humblement aux pieds du vainqueur qui aurait su couper le nerf de sa toute-puissance.

Mais le moyen le plus sûr, parce que la mine où elle puise

les latitudes, elles m'ont paru également commerçantes; et même le cabotage est plus grand, les anses, les petits ports plus fréquens

---

existerait toujours, les flottes prises, la descente même en Angleterre exécutée, serait d'attaquer immédiatement le *coffre-fort*, allant pour cela, comme je l'ai déjà dit, par terre (par la Russie, le nord de la Perse, l'Indoustan, ou par la Turquie, la Syrie, la Perse, l'Indoustan), avec 30,000 Français affronter l'Angleterre Indienne, soumettre le Bengale, les deux côtes, et rétablir dans cette vaste contrée les Puissances qui y dominaient avant l'invasion des Européens; sauf à prendre des mesures pour la garantie du commerce et des comptoirs. Nous pouvons frapper ce coup; et c'est le seul qui puisse assurer le repos de l'Europe, que d'ailleurs la descente faite ne manquera pas de réunir à nous.

Je reviens aux richesses que les Anglais tirent de l'Inde.

D'abord, les *charges* dont les *revenus* du Bengale, de Madras et de Bombay sont grevées, font pour la plus grande partie la fortune des chefs, commandans, même de la Compagnie, par les fournitures : ainsi il faut les joindre au produit net.

Vient ensuite le *commerce*. « Sir *Hugh Ingles* dit que les » profits de commerce ont presque égalé, l'année dernière, » ceux du commerce de la Chine. Ce dernier a produit trois » millions st., et le commerce de l'Inde 2,700,000 liv. st. (près » de 60 mill. tourn.) ». *Journ. des Défens. de la Patrie*, 1.er germin. an 11, lundi 16 mars 1803. *Chamb. des Communes*, *séance du 14 mars*, pag. 2.)

L'Angleterre tire donc de l'Inde, en général, revenus et commerce, plus de 600 millions tournois.

L'abcès est énorme : pour le guérir il faut le crever; les émolliens ne serviraient à rien.

à la côte malabare, ce qui y attire les pirates. Les deux côtes sont également agricoles, les habitans aussi adroits, rusés, polis, basanés, noirs et superstitieux, de Surate à la côte de la Pêcherie, du cap Comorin au golfe du Bengale. La superstition, à la côte de Coromandel, est le *vichnouvisme.* On peut sur cela consulter *Abraham Roger* et *Baldœus*; le premier écrivait à *Paliacate*, le second à *Ceylan.*

Pag. 15, *lig.* 13 (*Ital.*, *pag.* 7). C'étaient des fourmis blanches...... que je ne connaissais pas.

C'est à tort qu'on appelle ces petits animaux *fourmis blanches*; la désignation de *termites*, d'après le nom latin *termes*, que les naturalistes sont convenus de donner à ces insectes, doit être préférée. Il y en a de plusieurs sortes, qui toutes sont très-nuisibles, tant aux plantations de sucre, qu'aux meubles et au linge dans l'intérieur des habitations. Elles ne se trouvent que dans les pays chauds.

J. R. F.

Pag. 15 (*Ital. pag.* 7). Caria. — *Pag.* 16, *l.* 16 (*Ital.* *pag.* 7). Mille-pieds, (*lisez* cent-pieds).

Chaque pays a ses *carias* et ses *cent-pieds.*

Les plus dangereux sont ces *carias à bayonnettes*, à canons, le fléau des pays, des villes, des campagnes, de l'humanité ; ces *cent-pieds*, ou *cent-mains*, qui pénètrent par-tout, atteignent à tout, fouragent, ravagent, enlèvent comme tribut, impôt, ce qui a échappé à la rapacité des *carias* leurs confrères ; également redoutables au riche qu'ils rançonnent, et au pauvre qu'ils sucent jusqu'aux os.

Lorsque j'étais à Pondichéry, on contait sur les *carias*, une historiette assez plaisante. L'Administration de Paris reçut un compte de l'Inde, qui portait : « telle somme de roupies » pour tant de canons rongés par les *carias* ». Les Directeurs se regardent ; — Qu'est-ce que cela ? Le Bureau des armemens mandé, le chef, d'un air capable, dit en souriant : « Messieurs ne savent pas que c'est une espèce » de rouille qui ronge le fer et le cuivre ». « Je crois plutôt, reprend un autre, que » c'est un ver qui ronge, perce les métaux, » le bois, comme celui qui a manqué de » détruire les digues de Hollande ». *Bravo*, s'écria-t-on, et l'article fut alloué.

Pag. 19, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 8). Ils prétendaient que..... comme eux, nous rendions un culte aux images ; que nos processions publiques ressemblaient à celles des payens.

La religion de Brahma n'a aucune ressemblance avec le véritable christianisme ; elle est d'ailleurs d'une antiquité beaucoup trop reculée, pour avoir pu rien adopter de celui-ci. Il y a entre ces deux religions une différence très-essentielle : la religion chrétienne a pour but le perfectionnement moral de l'homme, et elle est entièrement spirituelle; tandis que la religion de Brahma se sert d'emblêmes pour rendre sensibles les idées primitives de la religion, et permet bien des choses qui sont défendues aux chrétiens. On ne peut pas nier, au reste, que bien des usages puisés dans les anciennes idées de religion adoptées universellement, et sur-tout dans celles de l'Orient, n'aient passé dans la religion catholique, comme, par exemple, le culte des images, les processions solemnelles, les institutions monastiques, l'opinion qui accorde à certains personnages une grande sainteté, les différens grades de la hiérarchie ecclésiastique et la pompe du culte extérieur

Voilà sur quoi se fonde sans doute l'opinion des Indiens payens, dont il est fait mention dans le texte.

J. R. F.

Pag. 19, *note* 1, (*Ital. pag.* 8, *note* 5). Les voyageurs anglais, dans l'Inde, ont remarqué que des Missionnaires ignorans avaient cru et enseigné les mêmes absurdités.

Le Missionnaire pourrait taxer moins durement les opinions de ses confrères sur la Trinité indienne. Il a été dans l'Inde; mais il n'est pas prouvé qu'il l'ait réellement *vu*, ni qu'il ait étudié la religion du pays. Il est facile de faire des systêmes, encore plus de donner ceux des autres, quand on a à sa disposition un dépôt tel que celui de la *Propagande*, riche en *mémoires*, *traités*, *grammaires*, *dictionnaires* indiens dans toutes les langues, apportés par des Missionnaires de toute nation. Un homme piqué (et voilà comme les querelles commencent, s'enveniment), pour lui rendre ses expressions, donnera un vernis d'*ignorance*, de *philosophisme*, au dédain marqué qui lui fait rejeter certaines idées religieuses, et borner à la présidence des élémens, aux astres, principes

matériels, les trois premiers agens de la mythologie indienne (Pag. 20, not. (1); page 34), *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva* (*Roudr*, *Mahadéo*).

Chapitre II.

Pag. 22, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 9). *Dcheri*, bourg.

Chéri ou *dchéri* signifie *village de Parias* ou *Poulias*, la dernière caste indienne. *Cheri*, *buirro aportado de Poreas* ou *Poleas*. (Dictionn. malab. Portug.); cela marque un état plus bas que le Missionnaire ne le dit; mais il n'y a rien à conclure de là contre l'ancienneté du lieu, parce que ce village a pu, par le ravage du temps, succéder à un endroit beaucoup plus considérable.

Pag. 23, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 16). La géographie de Ptolémée se trompe presque toujours de deux ou trois degrés de latitude.

Outre la *différence de la durée des jours*, les anciens géographes, Ptolémée et autres, avaient encore pour déterminer la latitude et la position des lieux la ressource des *routiers* par terre et par mer; et le voyageur instruit est étonné quand il lit avec soin Strabon, Arrien, Ptolémée, et qu'il les en-

tend, de voir (les stades et milles évalués avec quelque justesse) les noms des lieux et leurs distances respectives, se rapporter à la situation actuelle. Ceci est prouvé dans l'Ouvrage qui a pour titre : *Le Gange selon les anciens, expliqué par le Gange selon les modernes*, annoncé dans l'*Oupnek'hat* (T. 1. *Annotat.*, pag. 658), et imprimé dans le tome LXIX des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *pag.* 512 *et suiv.* Le vrai critique choisit. Tout adopter, ou tout rejeter comme fautif, est plus commode, moins pénible : des deux côtés, faiblesse d'esprit ; mais l'homme fuit naturellement le travail.

Pag. 30 — 32 (*Ital. pag.* 13).

Cés trois pages renferment des réflexions très-sensées sur l'éducation à donner aux Indiens que l'on destine à l'état ecclésiastique. Il est très-vrai qu'au sortir des écoles européennes, ce sont des espèces de monstres, aussi impropres au pays où ils ont été élevés qu'à celui où l'on les envoie.

Ceci s'applique naturellement aux *fils de l'Inde* sortis de père ou mère européens. On les fait passer en Europe, à cinq ou six ans ;

ils en reviennent à 17 ou 18, avec quelque peu de latin qu'ils oublient bientôt, de la danse, de la musique, des instrumens, quelquefois du dessin; sans morale, livrés à l'ardeur des passions, et pleins des défauts, des vices d'Europe, qu'ils pompent plus facilement que les naturels mêmes. Leur corps s'affaiblit, la teinte jaune ou noirâtre reprend dans la simple traversée, passé la ligne. Ils n'apprennent, rendus au lieu de leur naissance, que le *portugais de l'Inde*; point la langue du pays. On les marie, ce sont des hommes qui végètent, et n'ont pas plus d'aptitude à servir leur patrie dans la plume, que dans l'épée.

Les choses changeraient, si, par exemple, à Pondichéry, Schandernagor, Cochin, il y avait de bonnes écoles ou colléges, conduits par des maîtres mi-partie européens sachant la langue du pays, et indiens. Le fils de l'européen apprendrait assez par la fréquentation les usages, les sciences, les exercices d'Europe; il conserverait la gravité de son pays natal, les mœurs indiennes, la connaissance de la langue; en un mot, ce serait un indien façonné à l'européenne, propre aux travaux, aux affaires de l'Inde, aux négociations. L'Université

établie à Calcutta, dans le Bengale, peut donner aux Anglais une partie de ces avantages.

Pag. 34, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 14). Osiris est le soleil, de même que le Chiva ou Mahadéva des Indous.

Les rapports du bœuf des Indiens au bœuf des Egyptiens sont chez les deux peuples des traits *légendaires*, qui originairement ne tiennent pas au fond de la religion. Sans s'arrêter aux étymologies (pag. 36), ils peuvent venir des services essentiels que l'homme tire de cet animal, et comme je l'ai indiqué ailleurs, de l'*équinoxe du printems dans le taureau* (1), au temps où les religions égyptienne, indienne et perse, ont pris naissance. Mais jamais le Missionnaire ne prouvera par des ouvrages théologiques indiens, que *Chîven* ou *Mahadéo* soit le soleil. Cet astre est une production de *Brahma*, comme le reste des êtres du troisième ordre.

Pag. 36, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 15, *note* 3).

Je rétablis ici la note suivante omise par le traducteur :

« Certainement, cela n'est pas le dogme des

---

(1) *Mém. de l'Acad. des B. Lettr.*, *Tom.* 37 (1774), *pag.* 655. *Exposit. du système théologique des Parses*, *lu en* 1767.

» Manichéens; et les prétentions du journa-
» liste de Pise, qui croit comme chose certaine
» et indubitable, que les *Brahmes* sont Ma-
» nichéens, sont ridicules. Où a-t-il jamais
» trouvé que le culte du bœuf ou de la vache
» soit un dogme des Manichéens?

Pag. 37, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 15). Le Dieu Apis est changé tous les trois ans, et s'il vient à mourir pendant qu'il est dieu, il est enseveli avec de grands honneurs.

Il est difficile de décider si la vénération de l'Apis égyptien est venue des Indes, où si au contraire les Indiens ont pris leur bœuf sacré des Egyptiens. Entre ces deux sortes de cultes il y a, sans contredit, beaucoup de ressemblance, mais ils diffèrent aussi dans plusieurs points. Le bœuf sacré des Indiens, par exemple, ne vit que trois ans, tandis que, selon Plutarque, l'Apis égyptien vivait vingt-cinq ans, après quoi il était noyé, puis embaumé, et enterré non loin de Memphis, près du village d'Abousir, anciennement Busiris, dans un lieu de sépulture souterrain uniquement destiné à cet usage. *Paul Lucas*, *Worthley Montague*, ont trouvé encore là les cercueils des bœufs Apis, et cette dernière

a emporté de ce lieu une pierre sur laquelle est figuré le bœuf au moment où l'on l'embaume. Cette pierre se trouve actuellement dans le Muséum britannique, et c'est moi qui le premier l'ai expliquée aux Conservateurs de cet établissement.

Pag. 37, *lig.* 22, (*Ital. pag.* 15, *note* 4.)

Note omise par le Traducteur :

« Mon antagoniste dit que l'*Apis* s'appelle, » chez les Grecs, *paphus*; et il dérive ce » nom du mot hébraïque *ab*, ou du syriaque » *abba*. Je voudrais savoir de lui, si le culte » du bœuf *Apis* a commencé en Grèce, et » si l'on doit emprunter de la Grèce les mots » et les noms d'un culte né dans l'Inde? Je » voudrais ensuite savoir si *ab* en hébreu, et » *abba* en syriaque, signifient autre chose » que *âpen*, ou père. Il ne sait pas que les » Israëlites prirent le culte du bœuf *Apis* » des nations idolâtres, et qu'on doit plutôt » chercher le nom de ce dieu chez les In- » diens et les Egyptiens idolâtres, que dans » les langues hébraïque et syriaque, chez les » Israëlites. Où est le jugement de ce cri- » tique? »

Un seul mot de réponse : *ab*, *abba*, est

arabe aussi bien qu'hébreu et syriaque, et par conséquent, peut venir des idolâtres.

Jablonski qui croit le mot égyptien, le tire d'*api* en cophte *numerus* et *mensura*, et pense qu'il a rapport à la mesure du Nil, comme si l'on disait le *dieu de la mesure du Nil*; *in cujus tutela erat et Nilus ipse, et sigillatim nilometrium* (1).

Pag. 39 *lig.* 4 (*Ital. pag.* 16). Pondichéry est situé au 12.e degré de latitude septentrionale et au 78.e de longitude orientale, suivant la carte de M. de la Tour qui est la plus exacte.

Dans les *Tables astronomiques* de Cassini (1743, pag. 56), Pondichéry est à 11° 55' de lat. septentrionale, 78° de l'Observatoire royal de Paris.

Il n'y a d'exact, pour l'Inde, que les cartes des trois géographes, *Delisle*, travaillant sur le dépôt de la marine; *d'Anville*, à qui les Mémoires de la Compagnie des Indes et d'excellens morceaux des Missionnaires Jésuites avaient été communiqués; *Rennell*, qui a lui-même opéré très-habilement dans le Ben-

---

(1) JABLONSKI, *Pantheon Ægyptiorum*, etc. Part. 2, cap. 2, pag. 230.

gale, et qui, pour le fonds de sa carte de l'Indoustan, suit celles de *d'Anville*. Les autres, français, anglais, *Robert*, *Jeffry*, *de la Tour*, etc., sont des faiseurs de cartes, c'est-à-dire, de catalogues de noms, pour aider en lisant les voyages à suivre les événemens. *Rennell* qui pour les portions de l'Indoustan distinguées du Bengale s'en rapporte facilement aux voyageurs anglais, nullement observateurs, encore moins gens de lettres, n'a pas alors la même autorité que pour le pays qu'il a arpenté. La vérité sait rendre à chacun ce qui lui est dû, sans forger des mérites que la critique n'avoue pas.

Pag. 39, *lig.* 17, 18 (*Ital. pag.* 16). Dchovanarou... Chonenbar (Chouenbar).

Le premier mot est le nom écrit; le second, *Chouenbar*, *Chouener*, selon l'articulation, est le nom prononcé où l'*u*, le *v* se changent souvent en *b*, et la finale *arou* se mange et se perd entre les dents. La forme originale et étymologique doit se conserver dans les livres, dans les explications, descriptions; la seconde convient aux cartes, qui servent d'*indicateurs* dans les voyages, et ne rempliront pas leur

objet si elles présentent la première, qui n'est pas d'accord avec la prononciation usuelle.

Ces réflexions doivent s'appliquer au plus grand nombre des différences, que le Missionnaire, qui les traite de *fautes*, observe dans les noms de lieux, considérés en eux-mêmes, ou sur les cartes.

Pag. 40, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 17). *Chola*, mil, millet.

En malabar, *cholam*, *millio grosso*, gros millet. L'*m* disparaît dans la composition, *chola mandalam*, prononcé *coromandel.*

Le Missionnaire avait donné cette même étymologie dans son *Ind. or. christ.*, pag. 125. *Coromandel*, *chola mandalam*, *milii regio*, *quia*, dit-il, *reverà milii magna copia crescit*, *quod illa gens circà tuguriola sua serit.*

Mais il n'est pas prouvé que ce nom ne vienne pas des *Sorens*, premiers souverains de cette partie de la presqu'île, au commencement de l'ère chrétienne (1).

---

(1) *Recherch. hist. et géograph. sur l'Inde* (1786), *I. part. Can. chronol. Rois de Tanjaour.* *D'Anville, Eclaircissem. sur la carte de l'Inde* (1753), *pag.* 123. *Soræ nomades, et civitates hæ...... Arcadi regia Sora. Ptolom. Geograph.*

Pag. 42, lig. 13 (Ital. pag. 17). Cellarius s'est trompé ici dans la géographie ou topographie des lieux.

Toute la critique du Missionnaire à l'égard de Cellarius, porte sur l'identité de *Colis* et de *Covâlam*, qui n'est pas certaine, et la prétendue corruption de *Caniamuri* en *Komary*, *Koumary*; et cependant rien n'est plus naturel que le changement de l'*n* en *m*, que l'abréviation de *Canyamuri*, que le même nom donné à des lieux, montagnes, etc., qui se touchent.

L'habile Carme a dû apprendre par les excellens ouvrages qu'il a entre les mains, l'*Amara singha*, Dictionnaire samskretam, les dictionnaires *Portugais-latin-malabar-samskretams* des PP. *Beschi*, *Hanxleden*, *Biscoping*, de M. *Pimentel*; il a dû voir dans ces livres précieux qui l'auront aidé à traduire la 1.re section de l'*Amarasingha*, et tous les mots samskrétams qu'il répand dans

gr. (1553), lib. 7, cap. 1, pag. 422, lat. (1617), pag. 167, longit. latit. 130, 21. *Paralia, sive littoralis Soringorum*. *Id.* gr. pag. 409, 410, lat. p. 163.

ses ouvrages, que la différence de prononciation, selon les pays, produit des variétés qu'il faut étudier, sans les condamner.

« Je m'étonne, dit-il, pag. 43, lig. 19, » (*ital.*, pag. 18), que MM. *d'Anville*, *De-» l'isle*, *de la Tour*, *Cellarius*, *Robertson*, » aient pu écrire sur la géographie, la to-» pographie, la navigation et le commerce de » l'Inde, sans les secours indispensables que » je viens d'indiquer (*les Dictionnaires*) ».

Je conviens de ces deux points.

1.° Les cartes de *Cellarius* ne sont pas des cartes qui fassent connaître sûrement les contrées qu'elles présentent : elles servent seulement à guider le lecteur dans la lecture de son savant ouvrage.

2.° Cellarius ne savait aucune langue indienne, non plus que *d'Anville*, *Del'isle*, *Robertson*. Il faut ajouter *Rennell*, qui, donnant la géographie d'*Hérodote*, déclare qu'il ne sait pas un mot de grec (1), et qu'il suit généralement la version anglaise du D. *Beloe*. M. *d'Anville* n'aurait pas fait le même

---

(1) *The geographic system. of Herodote examined, etc. Lond.* (1800), *in*-4.° *Préf. p. IX.*

aveu, quoique le français et le latin fussent les seules langues qu'il possédât.

On voit souvent des personnes fort éloignées de lui pour la science géographique, lui ressembler dans l'ignorance absolue du grec, même des langues modernes étrangères, ce qui les oblige de s'associer à d'autres plus habiles en fait de langues, mais souvent étrangères à la connaissance du globe, ou de s'en rapporter aux traductions souvent fautives, et qui, quand elles seraient exactes, ne permettent pas toujours les comparaisons, les discussions critiques que le sujet demande, et auxquelles l'original donnerait lieu. De plus, l'ignorance des langues interdit toute preuve, tout développement tiré des étymologies.

Cependant l'exemple de MM. *Del'isle*, *d'Anville* et *Rennell*, qui ont porté si loin la science géographique, prouve qu'avec de la sagacité, de bons-mémoires, et un travail opiniâtre et intelligent, on peut *écrire sur la géographie* et le commerce de l'Inde sans être aidé des dictionnaires de l'habile Missionnaire.

Pag. 58, *lig.* 1 (*Ital.pag.* 24). On ne commença à connaître, dans l'Inde, la langue et les fables de la

Grèce, qu'après l'invasion d'Alexandre..... Sénèque, Dion Chrysostôme..... et quelques autres, ne méritent pas d'être crus quand ils avancent le coutraire, appuyés sur le témoignage des Grecs.

Pourquoi; sans conquêtes, sans invasions, par les caravanes, les voyages, la langue et les fables de la Grèce n'auraient-elles pas pu être connues dans l'Inde long-temps avant Alexandre? De tout temps, peu de siècles après le déluge, les hommes, en troupes ou séparément, se sont portés de l'ouest, où était le berceau du genre humain, à l'est de ces régions; ils ont ensuite reflué à l'ouest, comme poussés au nord, ils en sont revenus au midi. Rien n'a empêché, à l'origine du monde, les voyages par terre, par conséquent la communication, le mélange des idiômes, des usages, des religions. Au lieu de nier si crûment ce que les anciens nous disent à ce sujet, tâchons d'en profiter pour la connaissance de l'histoire primitive du globe.

Ce qui se passe depuis trois cents ans (je ne parle pas de la route par le Cap de Bonne-Espérance) nous montre ce qui a pu se faire il y a trois mille ans. On peut connaître l'Inde en lisant les bons ouvrages faits sur cette con-

trée, comme le Missionnaire qui déclare (pag. 60; *ital.* pag. 25) que, « n'ayant séjourné » que trois mois (du 26 juillet au 20 octobre) » à la côte de Coromandel, il n'écrira que » ce qu'il a recueilli des bons Missionnaires » de ces provinces (le *Tanjaour*, le *Ma-* » *rava*, le *Maduré*, le *Carnate*) qui y ont » passé leur vie ». (*lisez*, qui y ont passé presque toute leur vie).

C'est un voyageur, qui, n'ayant que trois mois à séjourner à Constantinople, fait l'histoire de l'empire ottoman, sur le récit de quelques Européens qui ont vu le pays. L'ouvrage peut être utile, mais il n'y a pas de quoi se mettre si fort au-dessus des écrivains qui n'ont pas visité les pays dont ils parlent.

Chapitre III.

Pag. 61, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 25). Cachemire..... Caspira ou Caspirus d'Hérodote.

Cachemire est l'abréviation de *Kaschapmer* (1), qui signifie en samskrétam le *Soumer* (la montagne) de *Kaschap*. Les Grecs ont retranché l'*m*. De là est venu *Caspira* (2),

(1) En Malabar, *Mérou*, guérite au haut des murs.

(2) *D'Anville, Antiquités géograph. de l'Inde* (1775), *pag.* 40 — 41.

ou bien ce sera *Kaspour*, *l'habitation de Kaschap* (1); comme la montagne de *Purbet* ou *Nagarçot*, dans *de Delisle*, *Carte de l'Inde et la Chine*, au 32.e degré est le mont *Meru*, montagne de *Parvadi* femme de *Chiva*; et *Nagarçot* est *Schrinagar* capitale du *Thibet*.

Telles sont les mutations que les noms éprouvent, en passant par différentes bouches. Le premier mot, *Caschap*, *Casp*, est le nom du personnage, dont *Bernier* dit (2): « Les histoires des anciens rois de *Kachemire* » veulent que tout ce pays n'ait été autrefois qu'un grand lac, et que ce fut un » certain *Pir*, ou saint vieillard, nommé » *Kacheb*, qui donna issue aux eaux, en » coupant miraculeusement la montagne de » *Baramoulé* ».

Ce *Kacheb* est le *Kasab* du *Mahabharat* (3),

(1) La mer Caspienne n'est séparée de Cachemire que par le nord de la Perse : elle porte le même nom *Casp*, *Kaschap*, et forme un grand lac, tel qu'était celui de Cachemire, avant l'écoulement des eaux arrivé sous *Kaschap*.

(2) *Voyag. Tom. II, Cachemire, 9.e lettr. pag.* 268.

(3) *Recherches hist. et géogr. sur l'Inde, supplém. not. pour le n.° II, pag. 2 et not. 2, pag. 7.*

petit-fils de *Brahma*, dans les temps voisins du déluge.

Les Grecs et les Orientaux sont donc d'accord sur le vrai nom de Cachemire ; ils nous donnent la position de sa capitale, et l'époque du fondateur *Kaschap*, *Kasp*, conservée par les écrivains des deux nations, assure l'antiquité du personnage, et peut-être le trait historique rapporté par Bernier.

Pag. 61, *lig.* 7 (*Ital. p.* 25). Cachemire... c'est certainement *Caspira* ou *Caspirus* d'Hérodote.

Kachemire est une province, ou un beau gouvernement tout environné de montagnes, enlevé par les Mogols à ses anciens possesseurs. Vers 1663 ou 1668, lorsque Bernier était dans les Indes, la capitale de cette province s'appelait *Kachemire*; mais actuellement on la nomme ainsi que tout le territoire *Sirinagor.* L'ancienne Kaspirus n'est pas Kachemire, mais une ville située plus près de la Perse, peut-être est-ce *Gazna* ou *Ghaznin.*

J. R. F.

Pag, 61, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 25). Caboul... est comme la porte de l'Inde, en venant de la Perse.

Caboul, l'une des villes de l'Inde situées

le plus vers le nord, est probablement l'ancien *Argyreum*.

J. R. F.

Pag. 63, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 26). La ville de Hastinapouri existait deux mille ans avant J. C., et est contemporaine de la monarchie des Assyriens.

Hastinapouri ou *Hastinagari*, maintenant *Aschnagar*, était, dans les temps reculés, la capitale des *Assacani*, un ancien peuple des Indes. Les rois d'Assyrie et de Perse peuvent avoir étendu jusques-là leur souveraineté.

J. R. F.

Pag. 64, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 26). Selon Diodore de Sicile..... le même Bacchus fonda aussi la ville de Palibothra.

Les Grecs avaient coutume de comparer à leurs divinités toutes celles des peuples étrangers les plus éloignés. Une ressemblance, soit dans le nom, ou autrement, leur faisait trouver aussitôt une divinité grecque dans la divinité étrangère. C'est ainsi que *Devanischi* était Dionysius; la *Neith* égyptienne, Minerve ou Athènes; *Sérapis*, Jupiter; *Horus*, Apollon; etc.

Le fleuve *Allakantara* est nommé *Allak-*

panda dans la carte de *la Rochette*, de 1788, et *Allaknanvara* dans la carte du recteur *Mannert*.

J. R. F.

Pag. 64, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 26). *Palibothra* est une corruption grecque du mot indien *Pallipatour*, qui veut dire..... bourg, ville de la résidence du roi.

Je pense, avec le Missionnaire, que *Palibothra* n'est ni le *Patna* de *Rennell*, ni l'*Elahbad* de d'Anville (1); mais il fallait discuter sur un lieu aussi célèbre, les calculs, les raisonnemens du géographe français, et ne pas se contenter d'une étymologie prise *à coups de dictionnaire*, et qui seule ne prouve rien. D'Anville ne dit pas que « *Pa-* » *libothra* soit la ville moderne d'*Elahbad* », (p. 65) mais que sa position est « précisé- » ment la même qu'occupe une ville très- » considérable (2) ». Il convient que le nom d'*Elahbad* est persan, et observe très-bien que plusieurs villes de l'Inde ont eu des noms antérieurs à ceux qu'elles portent maintenant.

(1) *Antiquit. de l'Inde*, *etc. pag.* 52, 54, 56.
(2) *Ibid*, *pag.* 55.

J'ai prouvé dans le *Gange ancien, expliqué par le Gange moderne*, que les caractères donnés à la ville de *Palibothra*, ne pouvaient s'appliquer à une position qui serait moins à l'est du confluent du *Devha* et du *Gange*, que ne l'est actuellement *Fatepour* (1), à plus de cinquante lieues est d'*Elahbad.*

Pallipatour, bourg ou village presque inconnu, ne répondra jamais à *Palibothra.* D'ailleurs le confluent du *Djemna* et du *Gange*, dans les cartes de d'Anville et de Rennell, est par 25°, 22 ou 23' de latitude nord, et non au 26°.

Un endroit aussi fameux chez les anciens, que *Palibothra*, demandait, comme je l'ai dit, une discussion formelle, et non de pures assertions ou dénégations, fondées sur *Abraham Roger* et *Bayer* qui ne sont pas géographes.

Pag. 65, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 26). Palibothra des anciens est Pallipatours et non pas Elahbad.

Le bourg *Pallipatour* est situé tout près

---

(1) *Recherch. histor. et géograph. etc. II.e part. pag.* 382, *et carte.*

d'Allahabad, dont le nom est tout-à-fait persan, et l'origine beaucoup plus récente.

J. R. F.

Pag. 65, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 26). *Bénarès*... académie célèbre, avec un observatoire astronomique.

On trouve la description de cet observatoire dans les *Transactions philosophiques.*

J. R. F.

Pag. 65, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 26). C'est la patrie de Chrirama..... dont les guerres se chantaient avant les temps des payens indous.

Le sens exprimé ici par le traducteur français, a également été adopté par le traducteur allemand M. J.-R. Forster, et a passé dans la traduction anglaise faite d'après l'allemand. Cependant, comme le texte italien porte *le di cui guerre si cantano avanti li tempj dei Gentili indiani*, je pense que pour rendre exactement le sens de l'auteur, il faut traduire ainsi:

« C'est la patrie de Chrirama..... dont » on chante [encore aujourd'hui] les guerres » antérieures aux temps des Payens indiens ».

S. de S.

Pag. 66, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 27). *Iloura*.... aujourd'hui bourg appelé *Doulatabad.*

Iloura est à neuf cosses d'*Aurengabad* (1), et *Doltabad* ou *Doulet-abad* à quatre cosses (2); ainsi on ne peut donner à *Iloura* le nom de *Doltabad.*

Ibid. lig. 15. *Patna* a, selon le P. Marc della Tomba, un million et demi d'habitans (*un millione e mezzo d'abitanti*).

Le P. *Tieffenthaler* dit seulement (3): « *Patna* est une vaste et noble cité, très- » commerçante, et où abordent beaucoup » de navires venant du Bengale. Son éten- » due en longueur, les faubourgs y com- » pris, est d'environ trois milles; la largeur » d'un mille ».

Aucune grande ville de l'Inde (j'ai vu les principales) n'a un million et demi d'habitans, et je suis moralement sûr que le P. *della Tomba* aura écrit simplement, ce qui est encore beaucoup, 100,000 ou 150,000, en chif-

(1) *Zend-av. Tom. I, I.*[re] *part. pag.* 233 — 249.

(2) *Ibid. pag.* 250 — 254.

(3) *Descript. histor. etc. de l'Indoust. Tom. I.* BEHAR. PATNA, *pag.* 419.

fres, que le Missionnaire a lu 1,500,000, un million et demi.

Pag. 67, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 27). Suivant le P. Marc della Tomba..... la marée monte le Gange jusqu'à plus de soixante lieues de son embouchure : en suivant le Deva (*nel fiume Deva*) ou Sarayouva, les bâtimens vont jusqu'à Dehli.

Si le P. *della Tomba* dit, ce dont je doute, que la marée dans le Gange monte à plus de soixante lieues, il se trompe ; elle ne va pas à plus de quarante à quarante-cinq lieues : l'erreur du P. Paulin de Saint-Barthélemi est encore plus grande. Le *Deva* ou *Sardjou* ne conduit pas à *Dehli*; c'est le *Djemna* réuni au *Gange* à *Elahbâd*.

On voit par ce peu d'observations, qu'il ne serait pas prudent de s'en rapporter aux positions géographiques du Missionnaire ; il n'en est pas de même de ses réflexions sur l'état précaire du revenu des Anglais dans l'Inde. Il montre avec autant de force que de vérité, que ce fonds de richesses prodigieuses *s'épuisera infailliblement* (pag. 68) par les guerres, l'agriculture et les manufactures découragées, négligées ; le monopole et

l'exportation du numéraire en Europe, qui paralyse la circulation des espèces.

Mais le sage voyageur parle à des têtes atteintes de maladies graves et presque incurables. La soif de l'or est celle des marchands conquérans. La seule crainte de voir les Français se porter dans l'Inde par la mer Rouge, a occasionné aux Anglais des dépenses énormes en préparatifs, par mer et par terre. La Méditerranée est couverte de leurs vaisseaux (1); ils n'évacuent pas l'île de Malte, ils soutiennent sous main les *Mamelouks* ennemis naturels des Français, contre la porte Ottomane, et s'efforcent de fixer celle-ci, ainsi que la Russie, par un traité d'alliance, dont le principal but est de prévenir une descente en Egypte : « d'empêcher » que la Porte n'accorde à aucune puissance » la faculté de faire passer des troupes par » cette contrée. . . . . Le Grand-Seigneur, » jusqu'à ce moment, n'a point accédé aux » ouvertures de l'Angleterre » (2).

(1) *Journ. des défens. de la Patr.*, 8.e n.o, *an* 11, *pag.* 4. *Paris*, 7 *niv.*. — *Id.* 11 *niv. an* 11, *Livourne*, 24 *frim. pag.* 3. — *Id.* 14 *niv. pag.* 2, *Vienne*, 1.er *décembr.* 1802.

(2) *Id. Constantinople*, 14 *niv. décembr.* 1806.

« Lord *Pelham*, ministre du roi d'An-
» gleterre, a proféré dans la chambre des
» Pairs ces propres paroles : Lord Grenville
» a tort de dire que nous voulons nous en
» rapporter au temps seulement : notre in-
» tention est de profiter de toutes les occa-
» sions favorables qui pourraient survenir
» sur le continent, pour contribuer à la sû-
» reté de notre pays » (1).

Vaines assertions. Une seconde expédition sans vues d'établissement en Egypte, réussira comme la première, et 12 à 15000 hommes transportés à *Suèz*, de-là dans l'Inde par la mer Rouge, en général par les moyens et les routes que j'ai indiqués dans le premier tome de l'*Oupnek'hat*, pag. 726, 729, suffisent pour occasionner dans cette vaste contrée une révolution qui rende aux naturels, des pays qui leur appartiennent; aux Européens, la possession sûre et tranquille de leurs comptoirs et de leur commerce; et qui, en resserrant dans de vastes bornes l'Inde britannique, sans commotion, sans

(1) *Journ. des défens. de la Patr.* 12 *niv. an* 11, *pag.* 2. *Paris*, 13 *niv.* (*janv.* 1806).

cet appareil énorme d'attaque et de défense, qui consume le vainqueur et le vaincu, garantisse aux Anglais un revenu, un gain que l'humanité, que la probité puisse avouer.

Mais, il faut le dire, jamais le simple bon sens n'amenera ce changement si désirable. Les Anglais toujours tendent à s'agrandir, à envahir, à dominer, cédant par ruse pour mieux profiter du moment favorable; ne cherchant par les traités qu'à gagner du temps; enfin, toujours en guerre avec leurs égaux, même au sein de la paix. On peut voir ce qu'annonce le discours du Roi de la Grande Bretagne, à l'entrée du nouveau parlement, en novembre 1802 (1).

La force est donc la seule ressource contre une puissance qui a cherché à rallumer en Europe le flambeau d'une guerre générale. Sa marche, il est vrai, est formidable, ses moyens puissans; les prétextes qu'elle met en avant sont au premier aspect séduisans;

---

(1) *Journ. des défens. de la Patr.* 8 *frim. an* 11, *pag.* 2. *Londr.* 20 *nov.* 1802. 23 *nov.* Je ne puis être indifférent, dit S. M. B.... à tout changement qui s'opère dans leurs forces et leurs positions respectives (celles des autres nations).

mais les nations éclairées voient en frémissant l'esprit d'envahissement qui l'anime, qui guide ses pas. Savoir l'embarrasser dans la Baltique par les puissances du Nord, l'inquiéter chez elle (elle le craint réellement) par une descente préparée dans nos ports ; l'obliger par *Porto Frayo* et par la marine turque, et, s'il se peut, par l'Espagne, à disperser une partie de ses forces dans la Méditerranée ; la forcer même, par le *Cap-de-Bonne-Espérance* et l'*Isle-de-France* à les doubler dans l'Inde, la mine, comme on l'a déjà dit, qui fournit à ses dépenses en Europe : par ces moyens faciles pour la France, et dont l'Angleterre ne pourrait empêcher l'effet que par des frais au-dessus de ses forces ; nous serions en état de travailler, sinon tranquillement, au moins sûrement, à remonter notre marine, qu'il suffit de porter à quatre-vingts vaisseaux de ligne ; il en faut deux cents à l'Angleterre, qui n'a pas d'autres forteresses. D'ailleurs l'équipage des vaisseaux français est d'un grand tiers plus fort ; six ou sept des nôtres n'en craignent pas dix des leurs.

Il faudrait de plus, comme je l'ai dit plus haut, préparer une expédition de trente mille hommes pour l'Inde, par la *Russie*, *Balk*, *Caboul*, *Lahor*, *Dehli*, le *Djemna*, le *Gange* jusqu'à *Calcutta*; ou par la *Turquie*, la *Mer noire*, la *mer Caspienne*; *Balk*, *Caboul*, etc.

Des Français bien conduits (par exemple par un *Dessaix*) parcourraient ces vastes pays, aussi aisément qu'ils ont remonté le Nil et pénétré dans la haute Egypte, qu'ils se sont portés à Suèz, traversant partout les déserts, qu'ils ont rabattu au sud-est dans la Syrie. L'air et les vivres sont meilleurs dans cette partie de l'Asie qu'en Afrique; point de déserts, ni de journées de sables brûlans. Le caractère français, franc, loyal, désintéressé autant que brave, sympatisera avec le Persan, celui des plaines comme celui des montagnes: un négociateur habile, envoyé chez les *Aghvans* (Afgans) de *Candahar*, préparera les voies déjà frayées par les courses annuelles des Patanes dans l'Indoustan.

La marine française rétablie, le commerce extérieur reprend et fait vivre l'intérieur;

il anime et alimente les manufactures, les arts, et remet les denrées à un taux raisonnable : les prétentions au pavillon, à la visite, etc. disparaissent ; l'équilibre rend la paix à l'Europe, car notre but n'est point le domaine de la mer. L'Inde et l'Amérique prennent comme il convient une forme plus marchande que militaire, délivrées, purgées des *grands pirates* qui depuis si longtemps en infestent les mers et le continent.

Si ceci n'est qu'un rêve, il est pardonnable à une nation qui compte *trente-deux millions d'hommes*, qui sait l'usage qu'elle peut faire d'une pareille population sous un chef habile, et qui veut sincèrement sa gloire et son plus grand avantage.

Pag. 68, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 27) Cependant ces revenus (ceux des Anglais dans l'Inde) s'épuiseront infailliblement.

On peut prouver que les Anglais tirent plus de profit de leurs possessions dans les Indes orientales que ne le dit notre auteur : 1.° les oppressions ne sont pas si terribles, ni si universelles que l'auteur les représente, et lord Cornwallis en a réformé beaucoup ; 2.° ils

n'y a pas eu depuis long-temps de guerre dans le Bengale, d'où les Anglais tirent leurs plus grands revenus ; 3.° la Compagnie des Indes orientales a rendu des décrets et pris des arrangemens pour relever l'agriculture et les manufactures ; 4.° le monopole n'est pas si dangereux, car il ne s'étend que sur très-peu d'articles ; 5.° l'exportation d'argent comptant en Chine et en Angleterre, a été remplacée en grande partie par les sommes que Tippo Saheb a été contraint de payer aux Anglais. Au reste, les Anglais ont considérablement augmenté leurs revenus par leurs nouvelles conquêtes dans les Indes orientales, comme Ceylan, Malaca, Amboine, Banda, etc.

J. R. F.

Pag. 70, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 28). Quoi qu'il en soit, Mirchah, fils de Timour, que d'autres appellent Mirzan-Pir-Mahamed, gouverna pendant plusieurs années l'Inde septentrionale..... Son successeur fut Abou-Saïd-Chemor-Amichah, qui commença son règne en 1493.

Tout ce que le Missionnaire dit ici relativement à l'histoire de la domination des Mogols dans l'Inde, est peu exact. La con-

quête de l'Inde septentrionale par Timour ou Tamerlan, fut moins une conquête qu'une invasion passagère, dont le prétexte fut de délivrer le sultan Mahmoud petit-fils de Firouz-schah, de l'oppression dans laquelle le tenaient quelques-uns des principaux officiers de son empire. Mirza-Pir Mohammed, fils de Djéhanghir, et petit-fils de Tamerlan, auquel ce prince avait confié le gouvernement des provinces les plus orientales de son empire, entra dans l'Inde par l'ordre de Tamerlan, et fut bientôt suivi de ce conquérant à la tête de son armée. Peut-être Tamerlan, lorsqu'il quitta l'Inde, laissa-t-il à Mirza-Pir-Mohammed le titre de gouverneur de quelques provinces de ce pays, dont il s'était réservé la souveraineté; mais il est très-vraisemblable que l'exercice de cette souveraineté se réduisait à bien peu de chose, et jusqu'au règne de Babour, ou plutôt jusqu'à celui de son fils Homayoun, l'Inde ne fit pas réellement partie des domaines des descendans de Tamerlan.

Abou-Saïd, dont parle le Missionnaire, mais dont il raporte le nom d'une manière

fort corrompue, est Abou-saïd-Mirza, petit-fils de Tamerlan par son fils Miran-schah, qui régna dans les pays au-delà du Gihon, et dans une grande partie de l'Asie à l'ouest de ce fleuve. Ce prince mourut en l'an 873 de l'hégire, 1468 de J.-C., après un règne glorieux, mais toujours agité. Le Missionnaire s'est donc trompé en fixant le commencement de son règne à l'an 1493. M. Dow, dans son Histoire de l'Indoustan, s'exprime ainsi, en terminant le récit des conquêtes de Tamerlan dans ce pays : « Nous ne trouvons » point que Timour ait établi aucun roi » pour gouverner l'Indoustan qu'il avait en » grande partie subjugué. Cependant il con- » firma dans leurs gouvernemens les *Soubahs* » qui s'étaient soumis à lui ; d'où il est na- » turel de conjecturer que son intention » était de retenir en son propre nom la sou- » veraineté de cet empire, quoiqu'il n'y lais- » sât point de troupes après lui, à l'excep- » tion d'un petit détachement qui demeura » à Dehli pour mettre cette ville à l'abri de » tout pillage ultérieur ». (Voy. *The history of Hindostan*, tom. 2, pag. 11).

Au surplus, il est bon d'observer que cette réflexion est de M. Dow, et non de Férischtah comme je m'en suis assuré moi-même en consultant un manuscrit de cet historien Persan.

S. de S.

Pag. 71, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 28). L'Ayin Akbéry, qui est un abrégé de la jurisprudence indienne.

L'*Ayin Akbéri* est proprement un état par provinces, politique, fiscal, administratif et militaire de l'Indoustan, sous le Mogol *Akbar*. Les lois et les religions s'y trouvent en partie; mais ce n'est pas un *abrégé de la jurisprudenoe indienne*, ni un livre traduit d'un original indien. *Gladwin*, dans son *Ayin Akbéri*, n'offre qu'un extrait de cet ouvrage, qui, dans mon exemplaire, renferme plus de cinq cents feuillets in-folio, d'un caractère assez fin, avec figures, et mérite d'être lu attentivement par ceux qui desirent se former une idée juste, malgré la multitude des changemens survenus depuis 1600, de l'ensemble, de la balance, de l'étendue, de la force de l'Indoustan.

Pag. 75, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 30). Je crois cette carte (celle de M. de la Tour, publiée à Paris en 1770),

bien plus exacte que celle des Brahmes, donnée par M. Anquetil Duperron.....

Le fonds de la carte de M. de la Tour, comme de celle qui accompagne *La vraie cause de la perte de l'Inde*, et le *Tableau historique de l'expédition de l'Inde*, donnés par M. *Delally*, en 1766 (excellens morceaux, malgré l'intérêt personnel de l'auteur); le fonds de ces cartes est pris de la carte de M. d'Anville dressée en 1752 pour la Compagnie des Indes, et se retrouve dans celle du même *Brion de la Tour*, *presqu'île des Indes orientales en deçà du Gange*, publiée en 1781, quoiqu'avec des additions tirées des cartes anglaises.

J'observerai que les cartes militaires, proprement cartes de *circonstances*, ne méritent pas la confiance que le Missionnaire voudrait qu'on leur accordât. Elles marquent les fleuves, les champs, les jardins, jusqu'aux plus petits objets, puits, bosquets, etc., parce que cela sert à la chose, aux reconnaissances; mais sans observations, remarques astronomiques : c'est un ouvrage d'arpenteur. La carte que j'ai donnée en 1788, dans la pre-

mière partie de mes *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, faite par des Brahmes (1), a le mérite de présenter les noms tels que les naturels les prononcent, et la distance des lieux comme ils l'estiment; c'est le seul que j'y reconnaisse et ce qui m'a engagé à la publier. L'original de la carte des Brahmes, qui est encore entre mes mains, ainsi que celui des cartes du *Gange* et du *Gagra* par le P. *Tieffenthaler*, porte deux pieds cinq pouces deux lignes de haut, sur trois pieds trois pouces sept lignes de large. La réduction a été faite par l'habile M. *Buache*, premier géographe du Roi, membre distingué de l'académie des sciences.

Pag. 79, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 32). Quand un de ces sectaires (des Vichnouvites) vient à mourir, on jette ses cendres dans le fleuve; ce qui prouve, sans réplique, que les Indous adorent (*adorano*) l'eau et le feu, comme faisaient les anciens Perses.

Respecter et *adorer*, dans le sens ordinaire, sont deux choses différentes. Tout ce

(1) *Zend-av.*, T. 1, 1.re part. *pag. cccccxxviij.*

que le Missionnaire rapporta des *Vichnouvites* qui cependant ne rendent pas un culte à l'eau, autre que celui des *Chivenites Lingamites*, ne marque que la vénération qu'ils ont pour cet élément auquel ils attribuent une efficace de religion subordonnée à l'action des agens du second, du troisième ordre, comme les chrétiens à l'eau bénite, aux reliques des saints, aux lieux, aux choses sacrées, bénies; simple effet de la protection que Dieu, par l'intercession des esprits bienheureux, daigne accorder à ceux qui les invoquent.

Le culte des Indous n'est pas en soi, non plus que celui des Parses, une adoration proprement dite. Le Missionnaire n'aura pas lu ce que j'ai dit de ce dernier peuple dans le *Zend-Avesta*, et dans mes *Mémoires* lus à l'Académie (1).

Quand une erreur est enracinée, on a beau la réfuter, en démontrer clairement l'origine, les écrivains se copient, répètent tou-

(1) *Mém. de l'Acad. des Bel. Lettr. Tom.* 34. (1770) *pag.* 376-415; *tom.* 35 (1774), *pag.* 571 — 709.

jours la même chose, comme si l'assertion combattue était encore intacte. Voilà le train, la marche des opinions sur la terre : c'est ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, que ce n'est que par miracle que le christianisme a pu triompher du paganisme, d'ailleurs si favorable aux passions.

Pag. 83, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 33) Telle est la manière de faire des conquêtes dans l'Inde.....

Lorsque les Anglais donnent des secours à un prince indien contre un autre prince, c'est toujours dans une querelle qu'ils ont suscitée.

Ainsi les *papiers-nouvelles* annoncent (1) qu'une lettre de *Bombaye* apprend que « la » *Begom de Sombre* prépare une expédition » contre les *Rohillas* que l'on dit être réu» nis au nombre de vingt mille hommes » d'infanterie, soutenus par un escadron de » quatre cents *Sickes*. Les *Rohillas* (Pa» tanes), battus dans diverses actions par» ticulières, ont eu cinq cents hommes tués » ou blessés. Le général *Perron* a détaché

(1) *Journ. des déf. de la patr.* 3 *pluv. an* 4; *Lond.* 15 *janv.* 1803, *pag.* 2.

» le capitaine *Smith*, à la tête de trois ba-
» taillons, pour porter du secours au (à la)
» Begom ».

C'est une nouvelle guerre dans la partie supérieure de l'Indoustan, qui fera d'abord la fortune du général *Perron* et du capitaine *Smith*; ensuite celle de la Compagnie qui finira par s'approprier les domaines de cette *Begom de Sombre*, en lui faisant une pension dont le paiement dépendra des événemens.

Je vois avec plaisir le Missionnaire exposer, traduire aux yeux de l'Europe le machiavélisme (1), mi-partie mercantile et militaire des Européens dans l'Inde; montrer comment les intérêts de leur trafic, grossis par l'avidité qui les tourmente, et les prétendues aggressions des princes du pays, leur fournissent à propos le prétexte et l'occasion de dépouiller ceux-ci, de vexer leurs sujets et de rapporter en Europe la graisse de la terre, la substance de contrées fertiles, opulentes, hospitalières, qui ont bien voulu ac-

(1) *Journ. des défens. de la Patr.* 15 *niv. an* 11, *pag.* 29; *décemb.* 1801, *pag.* 2.

corder à leurs aïeux l'asyle et la protection.

Ce serait folie que de croire pouvoir par de simples raisons guérir les Européens du *mal gangreneux* des conquêtes, des invasions. Il faut qu'ils prennent chez eux ou au dehors. Il y a des tribunaux pour les *petits voleurs;* les grands, comme le lion, le tigre, rompraient le filet : on ne s'expose pas à les arrêter. Je hasarderai cependant, sur le chapitre de l'Inde, quelques réflexions que les Anglais de bon sens, et il y en a beaucoup, ne seront pas fâchés de trouver ici.

1.° La mine de cette vaste et riche contrée, exploitée sans ménagement, peu à peu s'épuise, faute d'aliment qui facilite la reproduction.

2.° Les frais doublés par l'état de guerre actuelle, perpétuelle, par l'opposition constante que présente le pays, lors même qu'il paraît le plus soumis, sont une charge qui absorbe une partie considérable du revenu.

3.° La terreur produite par les premiers succès, et par la différence des armes, a disparu.

4.° L'Indien envisage maintenant l'Européen sans effroi, le mesure des yeux, se croit, sur-tout le cavalier, son égal, apprend son exercice, se plie à sa discipline. Quand il n'en serait encore qu'à la moitié, au tiers, au quart, comme il l'emporte toujours par le nombre, qu'il combat sur son terrein, pour ses foyers, les défaites et les victoires établissent entre eux une sorte de parité, qui à la longue, l'Européen trop loin de son pays ne pouvant recruter, doit tourner à l'avantage de l'Indien.

5.° Les malheurs sont la semence des héros. Il se forme peut-être maintenant, parmi les sipayes anglais, au milieu de leurs camps, de leurs armées, un homme qui, d'abord aidé de son seul génie, et par la suite secondé des Européens fugitifs, vagabonds, disséminés dans l'Indoustan, appuyé du mécontentement général d'un pays comprimé par la crainte, et qui en rongeant son frein médite la vengeance, renversera un jour, avec fracas, l'édifice monstrueux, *construit d'ossemens humains et cimenté de sang*, que l'avidité britannique a élevé dans l'Inde.

6.° On compte plus de 625 lieues de *Pétersbourg* à *Malte*, et seulement 450 environ de *Balk* capitale du *Corasan*, où les Russes ont un poste, où ils font passer des soldats, au Bengale. Après avoir fait trembler l'Italie et fixé le sort des *Sept-Isles* (*Zante*, *Céphalonie*, etc.), la cour de Pétersbourg règle maintenant celui de Malte. Qui empêchera vingt-cinq mille Français joints à vingt-cinq mille Russes (la distance des états garantit contre la jalousie), qui les empêchera de descendre avec eux de *Balk*, par le haut du *Penjab*, dans l'Indoustan? Les généraux Russes ne sont pas tous, il est vrai, des *Swarow* : mais la race n'en est pas éteinte, il n'en faut qu'un; et l'empire russe a des points de contact avec le nord de l'Europe et de l'Asie, de Pétersbourg à la Chine, et la route ne serait ni si longue, ni si difficile pour les troupes, de *Petersbourg* à *Calcutta*, que de la première ville aux frontières chinoises, que ses armées ont visitées plus d'une fois.

D'un autre côté, les Anglais doivent tout craindre d'un peuple révolutionné de trente-deux millions d'ames, pour qui les routes

les plus longues, les plus difficiles, les hasards de toute espèce sont un jeu, qui va au feu comme au bal, que le repos n'a pas encore amolli, quoiqu'il en ait besoin comme le reste de l'Europe ; et dont la seule réponse aux diatribes politiques des deux chambres du parlement britannique (et cette réponse fait cesser la guerre puérile des manifestes) est *une marine*, et nous l'aurons.

Pag. 86, *lig. dern. et pag.* 87 (*Ital. pag.* 35). Quelques Missionnaires, tels que le P. de Magistris, le Danois Frédéric Schwartz..... accusent les rois payens d'exercer des oppressions intolérables envers leurs sujets.

L'auteur parle sans doute de M. Christian-Frédéric Schwartz, Missionnaire envoyé dans le Tanjaour, par la société anglaise *for proomoting christian knowledge* (pour répandre les principes de la religion chrétienne). Il a défendu les chrétiens nouvellement convertis, contre les accusations malignes du secrétaire Mongomerie Campbell, dans le 51.me numéro de la Nouvelle histoire des institutions de Missionnaires dans les Indes

orientales, pag. 275-284. Il a prouvé très-clairement que la misère du pays et le défaut d'agriculture proviennent des vexations et de la cupidité des commissaires anglais.

Notre auteur nomme M. Schwartz, *un Danois* : sans doute ses liaisons avec les Danois à Tranguebar, ont induit en erreur le P. Paulin, car M. Schwartz est Allemand.

J. R. F.

Pag. 87 (*Ital. pag.* 35). M. Anquetil Du Perron veut prouver que les particuliers (les Malabars) avaient la propriété individuelle des biens....

J'ai cru devoir ajouter de nouvelles preuves pour l'existence de la *propriété individuelle* dans l'Inde, à celles que j'ai déjà données dans la *Législation orientale*, et dans les *Recherches historiques et géographiques*. Cela forme un morceau assez long, que le défenseur des vrais droits de l'homme sera bien aise de trouver à la fin de cet Ouvrage.

Pag. 89, *note* (*Ital. pag.* 35). Tapissendis..... guingams.

Cette observation sur la différence entre les *Tapisendis* et les *Guingans*, est neuve ;

l'auteur aurait dû nommer l'arbre dont on emploie l'écorce à cet usage, tous les naturalistes et les technologues lui en auraient su gré. A Madagascar, les habitans de la côte font une étoffe très-forte avec de longues feuilles d'un arbre qu'ils nomment *vattoulala*, et qui n'est pas encore très-connu des botanistes. Cette étoffe est quelquefois aussi fine que le meilleur camelot. Les femmes du Cap-de-Bonne-Espérance s'en servent pour en faire des jupons.

J. R. F.

Pag. 89, *not.* (1). Dans les langues européennes.

L'*Italien*, pag. 36, porte *dans les dictionnaires européens*, et ajoute: « Voy. *il* » *dizionorio del cittadino o sia ristretto* » *storico, teorico et pratico del commercio*, » tom. 2, 1765. Ce dictionnaire offre un très- » grand nombre de mots étrangers omis par » *Antonini*, dont le dictionnaire certaine- » ment n'est pas un dictionnaire du commerce » et des beaux arts ».

Pag. 94, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 38). Le royaume de Maduré, ou Pandi, fut fondé, dit-on, l'an 1550

de la création du monde, par un des cinq frères *Pandou* ou *Pandava*, fameux dans les livres des Brahmes.

L'habile Missionnaire aurait dû produire le monument qui place la fondation du *Maduré* à l'an 1550 du monde, 106 ans avant le déluge. L'importance du sujet méritait de sa part une discussion ; il pouvait voir dans les *Recherches historiques et géographiques*, etc. (1), que l'époque des cinq frères *Pandvans*, est celle de *Djedaschter*, l'aîné de ces princes Indous, qui tombe au 18.me ou 19.me siècle avant l'ère chrétienne ; cela fait plus de six cents ans de différence, et placerait le commencement du royaume de *Maduré* près de cinq siècles après le déluge, plus de deux ans après *Phaleg*, ou la dispersion du genre humain. La saine chronologie peut avouer ces dates, mais non celle du Missionnaire (1550 du monde), dont les mécréans abuseront contre son intention.

Pag. 95, *lig. dern. et pag.* 96 (*Ital. pag.* 38). Les Anglais ont une autre armée à *Tirounavéli.*

Tirounavéli, près de la forteresse Pala-

(1) *I.re part. lettr. p.* 4.

motta, s'appelle *Tinivelly*, sur toutes les nouvelles cartes.

J. R. F.

Pag. 99, *lig. dern.* (*pag.* 40). On célèbre encore dans ce temple la fête du Feu, décrite par Sonnerat.

Ce voyageur, que l'on dit (janv. 1804) mort à Pondichery, n'a réellement su aucune langue de l'Inde. Le *Paganisme ouvert* ou *les mœurs des Brahmes*, *d'Abraham Roger*, et peut-être, par ses amis, les précieux *recueils des Jésuites*, sont les mines d'où il a tiré son premier volume, qui semble n'être fait que pour les planches : elles sont exactes, ainsi que ses descriptions, sur-tout celles qui ont rapport à la religion. Sans tout approuver, il convient de reconnaître le vrai, l'utile, où il se trouve. Cette justice est principalement due aux voyageurs, que la multitude des objets et le peu de temps qu'ils peuvent y donner, empêchent souvent de mettre dans leurs relations l'exactitude, la précision que comporte l'état tranquille d'un homme sédentaire, moins occupé et moins distrait.

Pag. 103, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 41). L'on peut croire que, dans les anciens temps, il y avait dans ce pays (le Carnate) des rois très-puissans, une grande population, et une industrie très-florissante.

L'empire de Carnate a sans doute joui pendant long-temps d'une aisance tranquille sous ses rois naturels. On peut en juger par les pagodes bâties avec une sorte de magnificence, et où se trouvent réunis les grandeurs, l'art et la régularité, ainsi que par tant d'anciens châteaux et de places fortes situés tout le long des limites de cet empire, et auprès des passages qui conduisent à travers les Gâtes.

La longue durée des bâtimens indiens qui se conservent pendant plusieurs siècles, peut s'expliquer tant par le climat sec et chaud que par le mortier employé ordinairement dans leur bâtisse, et qui consiste en un mélange d'huiles et de sucs glutineux. Les princes mahométans ont été les premiers qui ont porté la misère dans ces pays autrefois si florissans, et les Européens ont achevé leur ouvrage, en y amenant, comme soldats à leur suite, le rebut de tous les peuples.

J. R. F.



Pag. 104, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 42). Les Français favorisaient le parti du Grand Mogol; les Anglais, alliés du Prince Mahométan d'Arcate, soutenaient celui-ci.

Sans entrer dans le détail des guerres de l'Inde, dont le résultat a été la *suprématie indienne* des Anglais, le Missionnaire pouvait donner un précis des droits réels ou prétendus des contendans, ou du moins indiquer les principaux ouvrages propres à jeter du jour sur ces importantes et désastreuses contestations. La matière est traitée avec équité et impartialité dans le Mémoire de *Dupleix*, et dans les Ouvrages de M. *Orme*. Je citerai ici, pour abréger, l'*Inde en rapport avec l'Europe*, où tout ce qui a été écrit sur ce sujet, est rappelé (1798) tom. 1, pag. 9, 25., etc.

Au moment actuel, il ne doit plus être question du droit des deux nations rivales; les Français soutenant *Schanda-saheb*, puis *Raja-saheb* (1), établis par les descendans de *Nizam-al-moulk* soubah du *Dékan*,

---

(1) *Recherch. historiq. et géograph. etc. I.e part. canon chronolog. Carnate.*

sous le Mogol; les Anglais, appuyant *Mahmed-Aalikhan*, leur compétiteur. L'état présent de l'Indoustan anéantit toutes les prétentions; la force ne peut pas être toujours heureuse; le bien réel du pays, l'avantage, la sûreté des Européens, voilà ce que de grandes nations revenues de l'éblouissement causé par des conquêtes brillantes, doivent au moment actuel avoir en vue. Rendre aux naturels les pays qu'on leur a enlevés, rétablir avec majesté les comptoirs et ce qui en dépend, de manière à ne plus rien craindre des révolutions, des guerres que peuvent se faire les puissances de l'Inde; et faire, je ne puis trop le répéter, avec toute l'étendue qu'il comporte, le commerce du *Cap de Bonne-Espérance*, de la *côte d'Afrique*, de *Suèz*, *Bassora* au *Kamtschatka*, aux *îles et continent du Sud*, à la côte *ouest de l'Amérique*. L'observateur, qui a vu le pays, lu les relations et réfléchi sur ce qui se passe dans ces trop belles contrées depuis 300 ans, conviendra que tel doit être le plan des Européens, si le cri de l'humanité les touche, et que *des millions aussitôt dépensés qu'acquis* ne les étourdissent pas sur les *longues* et *fatales*

erreurs dans lesquelles les a engagés un intérêt mal entendu, plus particulier que public.

Pag. 106, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 42). De mon temps il y avait dix-huit mille Chrétiens ou environ dans le Maduré, vingt mille au Carnate et dix mille au Tanjaour.

Cette énumération de 48,000 Chrétiens catholiques, est certainement trop grande, à part même la manière dont s'y prennent les Missionnaires de cette religion pour opérer leurs conversions. Ils se glissent dans les maisons des Indiens sous le titre de médecins, et tandis qu'un malade est à l'agonie, ils lui passent un mouchoir humide sur la tête, en prononçant tout bas la formule du baptême, et le nouveau chrétien est enregistré. — Les missionnaires protestans ont baptisé, dans l'espace de 90 ans, 19,340 hommes. Voyez *Nouvelle Histoire des institutions des Missionnaires évangéliques*, 51ᵉ n.° Halle 1797.

J. R. F.

Pag. 107, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 43). Je viens de donner une idée des pays où je n'ai fait qu'un séjour de trois mois.

Le texte porte : « où j'ai fait un séjour de

« plus de trois mois » : *io dimorai più di tre mesi.* C'est bien peu de chose qu'un séjour de *plus de trois mois*, ne pouvant, en arrivant, entendre les naturels ni s'en faire entendre, quand on veut parler de l'état géographique, politique, et des langues d'un pays. N'oublions pas l'aveu du Missionnaire, obligé par-là de croire sur parole, et d'être en conséquence plus indulgent envers ceux qui se trompent.

Chapitre IV.

Pag. 108, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 44). Cetteli tière (le *douli*), est portée sur un brancard par six hommes, appelés *Kouli.*

Le mot *kouli* turc et persan, est devenu indoustan : il signifie esclave, serviteur, et ne se dit, aux deux côtes, que des porte-faix, en malabar *moutreixarren.* Jamais et nulle part on n'a donné ce nom aux porteurs de *palanquin* ou *douli.* Ces porte-faix accompagnent la voiture à droite et à gauche, allant aussi vîte qu'elle, quelquefois chargés de lourds fardeaux sur la tête, ou portant sur l'épaule droite une traverse de bambou, aux deux bouts de laquelle les paquets sont suspendus en forme de balance.

A la côte, les porteurs de palanquin sont nommés *boués*, mot corrompu de l'anglais *boys*, garçons, valets; dans le Dékan, le Guzarate, le Bengale, on les nomme *beras*, c'est-à-dire, porteurs. On dit : mes *boués*, mes *beras*, et jamais mes *koulis*, en parlant du palanquin (1). Quelquefois on oblige les *koulis* à le porter : c'est un acte de violence qu'on paie bien cher. Ils vous secouent horriblement, et souvent laissent tomber la voiture. Comme les Portugais sont les premiers Européens établis dans l'Inde, il est étonnant qu'ils n'aient pas donné la vogue au mot *portador*, plutôt que les Anglais à leur mot *boys*.

Pag. 109, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 43). On trouve sur route des logemens magnifiques, que les natur nomment *madam* ou *ambalam*, et les Européan *chauderies*.

Les auberges ou chauderies dans les Indes, sont à la vérité des institutions bienfaisantes; mais elles ne sont pas comparables aux grands

(1) Voyez la description du palanquin dans le *Zend-avesta*, tom. I.er, I re partie, p. 22 et 23, note (1).

et magnifiques caravanserais de la Perse et de la Turquie. Néanmoins les uns et les autres sont également bien adaptés aux besoins de ces différens pays. En effet, les Indes sont bien peuplées, tandis qu'il se trouve des déserts immenses dans la Turquie et la Perse, ce qui force les marchands à voyager en grande société pour leur sûreté, et nécessite de plus grands emplacemens pour retirer leurs animaux et leurs marchandises.

J. R. F.

Le mot *chauderie*, ou mieux *tchoultry*, est un mot samscrit corrompu qui signifie : *maison à quatre portes.*

S. de S.

Pag. 110, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 44). Telle est au moins la sûreté dont on jouit dans tout le royaume de Travancor, dont, plus de vingt fois, j'ai parcouru les routes jour et nuit par les chemins intérieurs du pays, depuis Cochin jusqu'au cap Comorin.

Le traducteur a omis cette note : « J'ai été
» volé plus d'une fois; mais il faut observer
» que les *Koulis*, ou les autres Indiens pau-
» vres, ne volent que ce dont ils ont besoin

» pour passer un jour ou deux; savoir, ce qui
» est nécessaire pour la nourriture et le vête-
» ment. Comme ce sont des bagatelles, c'est
» un motif pour eux de se contenter de peu.
» Pendant 13 à 14 ans que j'ai passés dans
» l'Inde, je n'ai jamais ouï-dire qu'aucun
» voyageur ait été tué sur les routes, ou volé
» par des assassins ».

Si le Missionnaire prétend excuser de cette manière les voleurs indiens, son apologie est bien mal-adroite. En Europe, sur dix individus de cette classe, à peine y en a-t-il deux qui agissent par un autre motif que le besoin: aussi, dans les grandes révolutions, comme celle de France, qui donnent lieu à tous les talens de se déployer avec avantage, utilité, qui mettent chacun à sa place, y a-t-il très-peu de gens réduits, pour vivre, à dévaliser les passans sur les grands chemins. Les ames corrompues que l'amour du bien d'autrui, du sang, conduirait à l'échafaud, trouvent dans le nouvel état des choses l'occasion et le moyen de satisfaire leur penchant, sans péril et sans déshonneur.

Ibid. Telle est au moins la sûreté dont on jouit dans le royaume de Travancor.

On ne peut pas voyager partout dans les Indes avec la même sécurité. Il n'y a pas beaucoup à craindre dans la presqu'île, en-deçà du Gange, dans le Bengale et dans la province d'Oude, sous la domination anglaise; mais la contrée nord-ouest et les montagnes ne sont pas si sûres.

J. R. F.

Pag. 111, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 44). Dans l'appartement du milieu est une idole de pierre, représentant ordinairement le dieu Ganécha (*Gonesche*), ou le Janus des Romains.

Si ce *Janus* (*Giano*) est représenté différemment, et a par conséquent d'autres attributs que *Gonesch*, comment le Missionnaire prend-il l'un pour l'autre? Serait-ce à cause de la ressemblance du mot *Janus* avec *Gonesch?* On sait qu'il voit toutes les langues dans le samskrit; ou bien *Janus* regardé par les mythologues (1) comme le soleil, inventeur des

(1) Ger. Joan. Vossius, *de orig. et progres. idololatriæ* (1641), *lib. I*, *cap.* 16, *p.* 386—388.

portes, de la clef, etc., qui a plusieurs visages, lui a-t-il paru, en cela, avoir des rapports avec *Gonesch*, fils d'*Isvaren* (Chiva) (1), qu'il croit être le soleil (2), le comparant à Osiris, qui porte une clef, est singulièrement aimé des Indous, auquel on donne une tête d'éléphant, et que l'on rencontre fort communément dans les pagodes, dans les maisons particulières, où il est adoré comme dieu tutélaire? *Abraham-Roger* le nomme *Viegnes vara* (3).

Pag. 111, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 44). On met des tapis faits

---

(1) Le même Missionnaire dit ailleurs : « Que les Indiens » orientaux, dans leur très-grand dieu *Chiva*, reconnaissent le » maître du monde supérieur et inférieur, et tantôt le créateur » et le roi des vivans, tantôt le seigneur des morts, président » des spectres, gardien et vengeur des morts ». *Indi Orientales in maximo suo deo* CHIVA, *mundi superioris et inferioris dominum agnoscunt ac eum nunc ut satorem et viventium regem, nunc ut defunctorum dominum, larvarum præsidem ac animarum custodem et vindicem sibi repræsentant.* SYSTEMA BRAHMAN. (1792), pag. 87 et 88. — AMARASINHA (1798), sect. I.re *de cœlo*, pag. 27 — 29, not. — *Mumiographia musei Borgiani exarata à P. Paulino à S. B.* (1799), § II, pag. 15 et 16. — SIDHARUBAM, *seu grammatica samscrudamica* (1790), pag. 26, etc.

(2) Ci-devant, tom. I.er, pag. 34, etc.

(3) *Mœurs des Brahmes*, pag. 175, 208 et 241.

des feuilles d'une espèce de palmier qu'on nomme *caïda*, et qui est un ananas sauvage.

Caida ou *kayda* est le *keura* de Forskal, ou le *Pandamus odoratissima* du systême de Linné. On lui a donné aussi le nom de *Bromélia*, à cause de la ressemblance qu'il y a entre les feuilles de ces deux plantes. A Otaïti on couvre les maisons avec les feuilles du caida. Le pollen des fleurs mâles sert de parfums.

J. R. F.

Pag. 118, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 47). Quelques savans Européans me font rire (*mi fanno ridere*), lorsqu'ils prétendent que les dieux des Indous sont des héros, des rois, ou de grands hommes qui ont réellement existé.

Le style de l'auteur est un peu *cavalier*. Mais ne nous attachons qu'au fond. Chez lui, tout est symbole; rien de réel, si on ne lui montre *au doigt* l'époque de *Gonesch*, et où ce personnage a régné. C'est le systême des nouveaux philosophes, qui ne veulent voir dans les anciens monumens que les symboles de la nature physique, des élémens, des

astres (1), de leur action, sans aucun rapport à une première cause, ou à un premier agent immatériel, pour détruire l'histoire des premiers temps, de la création, l'existence d'un premier être, et tout réduire à la matière et au mouvement. Celui qui ne sait pas et qui veut tout expliquer, trouve plus facile la ressource des figures, que l'étude profonde de la chronologie des différens peuples, la distinction critique des faits et des symboles. C'est, dit-on, une allégorie, et l'on se trouve par-là débarrassé de vingt pages de calcul et de textes en différentes langues, à concilier. Les origines égyptiennes, chaldéennes, grecques, perses,

(1) *Prætermitto nunc alia plura argumenta, quæ omnia simul certissimè evincunt Indos leges, institutiones suas, ordinem rerum, scientias, graduum et officiorum distinctionem, ipsum denique civilem cultum, religionem et philosophiam à cœlesti systemate deduxisse.* (System. Brahman. p. 71, 72, 101, 113). *Ergò prima religio Indorum Sabeismus seu militiæ cœlestis cultus fuit; antiquissima est, ac idololatria eorum ab astronomiâ potissimùm descendit.* (p. 205, 305 et not. (1); p. 306, not. (1); p. 310-312). *Interpretationes nostras, quibus plerosque Indicos deos ad astra et ad naturæ phœnomena retulimus.* (Mus. Borg. Veletr. codic. mss. Avens. p. 35, 165-167, 253).

indiennes, chinoises, péruviennes et mexicaines, etc., sont le fruit de l'imagination, l'état visible du monde ancien. Que de travail épargné! armes redoutables dans la main des impies! et c'est l'homme croyant qui a la mal-adresse de les leur fournir (1).

---

(1) Le Missionnaire peut désormais s'en tenir à ce qu'il dit dans sa 1re. *Sect.* de *l'Amarasinha*, pag. 13, not. « *Illis qui » deum* BRAHMA *nudam creandi potentiam*, VISHNA *nudam » conservandi potentiam*, *et* CHIVA *deum abstractam des- » truendi potentiam esse*, *et omnes tres deos in deo* PARA » BRAHMA *unitos esse contendunt*, *litem movere nolo*, *quia » fortassis de nominibus*, *non de re disputandum esset* ».

Mais le savant voyageur s'approche davantage du but, lorsqu'au sujet des trois premières incarnations de *Vischnou*, dont les principaux traits lui montrent l'état du monde, avant et après le déluge (*System. Brahm.* p. 280, 281, 283), il dit (p. 84, 85): *Hic non solùm allegoriam, non solùm philosophiam, sed etiam fortassis eventus historicos mundi ac præsertim Indici, inquirendos esse, ut hi plenè et attentissimè examinari mereantur..... Res itaque summi momenti esset incarnationes ejus attentiùs examinare, personas, tempora, loca et facta inspicere. ac sublatis allegoricis fictionibus, ex quibus tamen malè tectis semper historicæ lucis ubique aliquid promicat, certam epocham et facta historica stabilire. India antiqua et decrepita tellus, omnis generis traditiones antiquas, systemata, sectas, opiniones philosophorum vetustas, cultus et religiones varias, vestigia antiquitatis certa, consuetudines denique et antiquos libros possidet: quidni*

Pag. 123, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 49). Ayant examiné les extraits de baptême, je trouvai presque partout écrit *fils de Fulano.*

---

dicendum antiqua facta possidere? Adde quòd Brahmanum pertinacia et populi obstinatio Indici pro antiquo cultu, antiquis artibus et antiquis consuetudinibus ac traditionibus conservandis admirabilis planè sit, et nulli populo, nulli genti, aut regioni communis. Moriuntur ipsi potiùs quàm vel unguem recedant. Est ergò cur apud ipsos multa inquirantur, quin apud ipsos plurima antiquitatis monumenta tutò conservata fuerunt.

Je souscris de bon cœur à ce que vient de dire le savant Missionnaire. Il aurait mieux débrouillé la mythologie, l'ancienne histoire des Indiens, en suivant le plan qu'il a tracé, comme il l'a tenté plus ou moins heureusement (*Syst. Brahm.* pag. 72, 209, 214, 215, 217, et sur-tout dans son intéressant *Supplément,* p. 280, 281, 284, 286, 289, 293, 296, 302; et *Mus. Borg. cod. mss. Av.*, p. 173-176, 553; *Exam. hist. crit. cod. Indic. Bibl. Congr. de pr. fide*, p. 32), que d'imiter le P. *della Tomba, qui ubique ex fabulis Indicis res historicas extrudere adlaborat* (*Exam. hist. crit. Ind. Bibl. de prop. f.*, p. 35), en développant simplement le sentiment de quelques Missionnaires Jésuites qu'il a consultés à Pondichery, (*Mém. de l'Acad. des B.-Lettr.*, T. 49, p. 686, et not. [*m*]), ou écrivant (*System. Brahman.*, p. 68, 110), sous la dictée d'un Brahme naturaliste qui, en reconnaissant un premier Être, *Parabrahma*, rapporte les trois premiers agens secondaires, *Brahma*, *Vischnou*, *Chiva*, aux trois principes naturels et matériels, la terre, l'eau et le feu.

Il donne dans des erreurs étonnantes dans un homme instruit.

Le Missionnaire aurait pu faire grâce à ses lecteurs de l'historiette du *Fulano*, qui atteste le libertinage des Européens dans l'Inde.

Pour n'en citer que deux exemples, 1°. selon lui, l'*incarnation de Vischnou* en *Krischna* est la *neuvième* (*System. Brahman.* p. 84, 146, 309); et il le dit positivement (*Cod. Avens.* p. 208) : C'est constamment la *huitième*. Nous sommes dans la *neuvième*, [BOUDA, neuvième incarnation de Vichnou, selon le P. *della Tomba. Exam. crit. Cod. Indic. de prop. fide*, p. 40, not.] celle de *Vischnou* en *Boudha* (*Mus. Borg. Cod. Avens.*, p. 49), que le Missionnaire ne reconnaît pas (*Cod. mss. Av.* p. 243), plaçant la 10.e en cheval après *Krischna* (*Syst.* p. 160).

A l'article *Boudha*, dans mon *Amarasinha*, p. 2, le traducteur latin s'exprime ainsi : Boudha, *ultima incarnatio præterita, cujus cultus præcipuus est in Tartariâ, Sinarum imperio et Japoniâ. Iste est enim* PHO ET CHAKA ZLA. Et à l'article *Bichnou* : *Khrishnou. Ejus incarnatio penultima et præcipua. Krichnou* est appelé l'avant-dernière incarnation, parce que *Boudha* qu'il a précédé est donné pour la dernière. L'Ouvrage ne fait pas mention de celle en *cheval*.

Seconde erreur. « *Hoc* (*Guzaratico in sinu Cambayæ idiomate*, dit le P. Paulin, *Mus. Borg. codic. mss. Avens.*. p. 57 et 170.) *sunt conscripti plerique libri, quos* Anquetil Duperron *ineptè* Zoroastro *adscribit. Libri hi Indicorum Samanæorum varia commenta et lucubrationes sunt, non autem Zoroastri. Assertio hæc patet ex proprietate linguæ quâ exarati sunt, ex indole ejus et phrasibus, ex lemmate librorum, ex vocabulis samscrudamicis, ex doctrinâ quam tradunt, quæ ritè expensa eadem est, quæ philosophorum Samanæorum et Talapoinorum.* » Vide *Zend-avesta*, ouvrage de Zoroastre, T. I, part. 2, p. 1, 2, 3, 7, 9, 77, 79, 39.

Que penser de la science *linguiste* du Missionnaire conversant en portugais avec des

---

Il est difficile de renfermer plus d'erreurs en moins de mots. L'aveuglement du Missionnaire qui ne sait pas un mot des langues de la Perse, anciennes et modernes, n'est comparable qu'à celui de MM. JONES, RICHARDSON et MENNER, réfutés par leurs compatriotes qui ont rougi de voir des bévues aussi caractérisées sortir de leur pays. D'après la manière inexacte dont il parle des anciennes sectes Indiennes, qu'il confond avec les quatre états de perfection des Brahmes (*Cod. mss. Avens.*, p. 150), comment le Missionnaire peut-il traiter de *fausse* et *inventée* (*commentitiam et falsam*) la liste des Rois de l'Inde que j'ai donnée dans mes *Recherches historiques*, p. xxxix, (*System. Brahm.*, p. 72, 123, 125 et 129)? Mais son système favori de tout rapporter aux astres, histoire, mythologie, lui fait voir des contradictions où les faits se suivent naturellement, et des démonstrations dans ce qui n'est fondé que sur son bon plaisir. Quand il aura prouvé que *Bhart*, *Barth*, comme prononcent les Indoustans (p. 125), tige des Rois de l'Inde, n'est qu'un certain *Partha*, fils du Roi *Pandou* (p. 125-129), son 16.e descendant, on pourra discuter avec lui un morceau d'histoire, d'antiquité orientale, que son érudition Indienne ne fait qu'embrouiller.

C'est chanter le triomphe avant la victoire, que de s'écrier, comme fait le Missionnaire, qui quoique voyageur n'est rien moins qu'un *circulator* (p. 129.) : « *Cœterùm, ex his quæ attulimus, jam planum et perspicuum est hæc numina et bella* (celles des Pandoans et des Kourrans) *ad Gigantes, ad Titanes, ad cœlestes Genios astrorum rectores, ad elementa et naturæ phœnomena referenda esse, quæ* Krshnu *Indicus*

Brahmes (*pag.* 119)? En trois mois passés à Pondichéry, à fureter, questionner, compiler, il n'avait pas appris que *fulano* était le mot *un tel*, *quidam* en portugais; il faut pour cela qu'il aille à *Sadras*.

Chapitre V.

Pag. 130, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 51). Poids, monnaies, marchandises indiennes.

Il est bon de comparer ce morceau sur les poids et mesures de l'Inde, avec ce que disent à ce sujet d'autres voyageurs; par exemple, TAVERNIER, *Voyag.* (1681) 2.e part., *figures des poids d'or, etc.*, pag. 3—30 *Relat.*, chap. 2, pag. 4—31. THEVENOT, *Voyag.* (1674) liv. I.er, ch. 9, pag. 41—53; liv. II, ch. 5, pag. 288, 289; ch. 9, pag. 312, 313. ANQUETIL-DUPERRON, *Zend-av.*, tom. I.er, 1.re part.;

Apollo *invicem pugnantes paulò post diluvium universale compescuit, atque terris pacem, reges et regna restituit* ».

Pag. 126, not. (1) « *Jam perspicis hæc nomina appellativa* (Yudhishdhira, Argiüna, Bhimosena, etc.) *astris affcta fuisse, ac decursu temporis in nomina Deorum et Geniorum propria transivisse* ».

append., pag. DIII.-DXX, 2.e part., pag. 32, note (1), etc.

C'est en conférant des relations, des états faits en différens temps, qu'on peut donner une évaluation plus juste, un rapport plus certain des métaux en circulation, et un prix plus exact des marchandises importées ou exportées, et mieux connaître la vraie prononciation des mots qui désignent les monnaies.

Pag. 130, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 51). *Aratel*, mot indien ; veut dire livre de 16 onces. L'*aratel*, multiplié par vingt-quatre, fait un *manna*, que les marchands appellent *mao* (*man*). Dans quelques endroits, le quintal a quatre aratels et huit mannas (mans).

Il y a ici une erreur essentielle dans la traduction. L'original porte : *Dans quelques pays, quatre mannas et huit aratels comptent pour un quintal.*

Le Missionnaire a cru que les mots *aratel* et *manna* ou *man* étaient originairement indiens, et avaient passé de l'Inde à Ormuz et Bassora en Perse, à Mascate en Arabie, etc. Je pense au contraire qu'ils sont d'origine

arabe; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que dans ce mot *aratel* ou mieux *arratel*, on reconnaît l'article *al* des Arabes. L'auteur remarque lui-même un peu plus loin, que, au lieu d'*aratel*, quelques-uns disent *rotoli*, *ratoli* et *routoli*. En ajoutant l'article arabe devant *ratel*, *rotoli*, etc. on prononce *arratel*, *arrotoli*, etc.

S. de S.

Pag. 134, *lig.* 1.re Le *nagi* de riz valait en monnaie de France, à-peu-près six liards.

On lit dans l'original (page 52):

« Réduisant ce prix en monnaie romaine, » un *nagi* ou septier de riz coûte autour de » deux bajoques et demie, monnaie ro» maine ».

Pag. 135, *lig.* 7. Les poids du Pegou sont le tical.

On lit dans l'original (pag. 53):

« Les poids du *Pegu* sont le *tical*, qui » pèse quatorze deniers romains, dont vingt» quatre font une once. Le *tical de Siam* pèse » pareillement quatorze deniers romains. Le » *tical* contient, au *Pegu*, quatre *tomats*,

» ou quatre *magnons*, poids d'argent qui » vaut autour d'un *jule* romain. Le demi » *tomat* s'appelle *tebe*, et doit peser huit » grains de riz. Seize *tebes* font un *tomat*, » cent *ticalis* font un *bisa*, un *bisa* pèse trente-» quatre onces de notre poids, deux *roupies* » *de Madras* pèsent au *Pegu*, sept *tomats* ».

L'auteur a sans doute voulu dire que seize grains de riz et non pas seize *tèbes*, font un *tomat*, puisque le *tebe*, qui équivaut à huit grains de riz, est la moitié du *tomat*.

S. de S.

Pag. 137, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 54). Des dattes d'Arabie et de Perse.

L'original porte *tamari Arabici e Persiani;* le traducteur français avait omis ces mots, sans doute parce qu'il ignorait ce que signifiait *tamari*. Ayant eu occasion de faire faire ici un carton, j'y ai rétabli ces mots: *les dattes d'Arabie et de Perse*. *Tamari* est sans doute un mot usité dans l'Inde pour signifier les dattes; c'est le nom de ce fruit en arabe, et on l'appelle aussi en portugais *támara*. M. Forster l'a traduit de la même manière.

J'ai rétabli aussi, quelques lignes plus haut, *le baco de la Chine et du Bengale*, quoique j'ignore quelle est la substance désignée par le mot *baco*, et sous quel nom elle est connue en France. M. Forster a omis cet article parmi les marchandises qui ont cours dans l'Inde.

S. de S.

Le Missionnaire, lorsqu'il donnait cette liste curieuse et si importante des différens objets qui font la matière du commerce de l'Inde, avait sans doute oublié ce qu'il écrivait (pag. 13). « Je laisse, dit-il, à mon » lecteur à prononcer si un tel commerce » pouvait être avantageux à la France ». La critique, qui peut avoir quelque force contre le commerce partiel, blanchit contre le total, l'ensemble du même commerce.

D'ailleurs, tout homme qui a bien médité l'économie, la politique commerciale, reconnaîtra toujours que tel négoce où la balance est contre une nation populeuse et puissante, la recouvre par l'emploi seul des bras qu'il occupe et des subsistances qu'il procure.

Pag. 139, *lig. dernière.* (*Ital. pag.* 55.). Les esclaves mâles, garçons.... se vendent plus ou moins cher.... un garçon se vend trente ou quarante roupies, qui font de quarante-cinq à quatre-vingt-dix livres.

¶

Je répète ce que j'ai dit plus haut. Il n'y a pas dans l'Inde, de commerce d'esclaves, comme en Afrique. Les terres n'y sont pas cultivées, ni les manufactures exploitées par des troupes d'hommes achetés comme en Amérique, aux îles, dans les habitations, etc. des Européens. Tous les services, de la terre, des métiers, des arts, professions, comme jardinier, cultivateur, maçon, charpentier, menuisier, serrurier, orfévre, peintre, cordonnier, tailleur, blanchisseur, pêcheur, etc., se font par des hommes libres; même celui des domestiques, payés à la journée, au mois, et qui ne demeurent pas dans la maison.

Mais pour avoir des personnes plus attachées, plus à la main, par commodité, les hommes selon leur état, leurs richesses, ont quelques esclaves mâles; les femmes, des

esclaves femelles; des naturels de l'Inde, des Caffres (Africains) auxquels ils font quelquefois apprendre des métiers, celui de cuisinier, de tailleur d'habits, etc.; que leurs maîtres élèvent et nourrissent comme leurs enfans; qu'ils font quelquefois leurs héritiers, au préjudice de leurs propres enfans, en les chargeant d'en avoir soin : la chose n'est pas rare chez les Mahométans.

Ces esclaves peuvent se vendre et revendre selon leurs talens, sans que cela constitue proprement un commerce. C'est le père qui, pressé par le besoin, vend son fils qu'il ne peut nourrir; le particulier, son esclave. Nulle part on ne voit de vrais marchands, *laniones*, qui achètent et rassemblent des esclaves, pour en tenir marché, les revendre.

Il était nécessaire d'insister sur ce point, pour éloigner l'idée d'un commerce d'esclaves, pareil à celui des Européens à la côte d'Afrique pour l'Amérique, les Isles; à celui des Grecs, des Romains, qui réduisaient les peuples vaincus en esclavage, et s'emparaient de leurs biens; pour renforcer

par l'exemple des Indiens, la note d'*infamie* imprimée au *commerce de chair humaine*; que l'Europe avec toutes ses sciences philosophiques, ne veut pas abandonner.

Dans l'Inde, le conquérant se contente du revenu d'un pays qu'il a envahi, des biens du Prince vaincu, et laisse ses sujets, rarement avec de nouveaux tributs, dans la possession de ce qu'ils avaient auparavant.

Pag. 141, *lig.* 10. Un mille indien.

On lit dans l'*Ital. pag.* 55 : Un mille de route, appelé en Perse *Agatch*, a 16,878 pieds romains ; un mille indien appelé *casam* ou *cas*, et non pas *cosse*, comme l'écrivent mal les géographes......

Quoi qu'en dise le Missionnaire, *Cosse* est le vrai nom, et non pas *Cas*.

Pag. 142, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 55). *Roupie* est un mot samscrit qui signifie argent.

Il est bien vrai que le mot *roupie* signifie argent, en samskrit *roûpiam*. Mais il désigne plus particulièrement la *roupie*;

monnaie, venant de *roupem*, forme, figure; à cause des symboles de divinités ou animaux, qui y sont empreints. C'est le mot *rajatam* qui signifie argent, de l'argent.

Pag. 144, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 56). Le doudou, petite monnaie de cuivre..... vaut, à Bombay et à Madras, un peu plus d'un liard.

Le texte porte : vaut un bajoque romain (un peu plus d'un liard).

Pag. 143, *not.* 1 (*Ital. pag.* 56). Quelques médailles très-anciennes de l'Inde, représentent les douze signes du zodiaque.

Le Missionnaire se trompe, lorsqu'il annonce des monnaies très-anciennes de l'Inde, représentant les douze signes du zodiaque. On n'en connait pas d'autres dans le pays, que celles de *Nourdjehan Begom*, femme de l'Empereur *Djehanguir*. Voy. le *Zend-av.*, T. I.er, I.re part. pag. CCLXVII., DXVII. ; l'article est tiré du *Djehanguir namah*, ouvrage composé par un des généraux de ce monarque.

Pag. 148, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 58). Les cinq cents autres roupies vont à la fonte, fabriquées pour le Gouvernement.

A cette phrase qui n'exprime point le sens de l'original, il faut substituer celle-ci :

« Les cinq cens autres roupies tournent » au profit de ceux qui fabriquent la mon- » naie, et du gouvernement ».

S. de S.

Pag. 149, *not.* 1 (*Ital. pag.* 58). Je vénère la nation (les Anglais), mais je déteste les crimes des individus.

Il ne faut pas appeler *crimes de particuliers*, des actions dont l'administration anglaise, dans l'Inde, et le gouvernement en Europe, tirent le profit principal. Les procédés de tel chef, tel conseil, sont blâmés, abhorrés : c'est le cri de la conscience, de l'honneur : la nation britannique y est aussi sensible que pas une nation. Ordre en conséquence, de changer de conduite. Bientôt les avantages parlent hautement, étouffent la voix du *juste*, de *l'injuste* : on calcule de sang-froid le *commodum*, l'*incommodum* :

l'affaire est plâtrée par un dédommagement illusoire ; et la première opération contre laquelle tant de clameurs se sont élevées, ressortit son plein et entier effet.

Voilà le jeu politique des Anglais dans toutes leurs acquisitions Indiennes. La nation est souverainement estimable, respectable. Elle a pour la marine, les colonies, le commerce, des talens, un jugement exquis, que nous pourrions égaler, si nous nous en donnions la peine : mais nous sommes de *vieux enfans* ; il nous faut les *hochets* auxquels nous sommes accoutumés.

II

Pag. 149, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 58). Les billets ne sont pas connues dans l'Inde.

Les instructions que nous donne l'auteur, à l'égard des monnaies, des mesures et des poids en usage dans les différens pays des Indes, sont sans doute utiles et très-importantes pour ceux qui doivent acquérir des connaissances sur le commerce indien ; mais on trouve des détails plus circonstanciés sur cet objet, dans *Stephen's Guide to the trade*

of India; c'est-à-dire, « Guide pour le com-
» merce des Indes, par Stephen »; et si je ne me trompe, dans les écrits de la Société de Batavia.

J. R. F.

Pag. 151, *not.* 1. Les Mahométans et les Européans eux-mêmes......... commettent tous les jours ces crimes dans l'Inde.

Les mots *tous les jours* ne sont pas dans l'italien, non plus que ceux-ci : *dans l'Inde*, *page* 59. *Queste cose si fanno dai Mahomedani et dagli Europei.*

Pour rendre les choses comme elles sont, il fallait dire : « Les Mahométans et les » Européens font ces choses dans l'Inde et » en *Europe* ».

Le XVIII.e siècle est une terrible leçon pour le genre humain, si les plus grandes atrocités peuvent l'instruire ; du moins, les nations ne peuvent plus prétendre à des préférences qui les distinguent : toutes, dans les quatre parties du monde, ignorantes et éclairées, se sont souillées par des forfaits qui font

frémir l'humanité, et dont malheureusement l'ambition, cette passion barbare qui ne connaît pas de frein, recèle toujours le germe, prêt à éclore à la première occasion.

Pag. 154, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 60). Ils disent tous que l'Apôtre S. Thomas, et non pas Thomas, disciple de Manès, comme le conjecture vainement la tête chaude de M. Delacroze (la Croze), fut martyrisé à Méliapour.

Le Missionnaire, qui ne fait pas preuve de tête froide, pouvait tancer moins durement (1) un savant Français, dont le mérite pour les matières orientales, malgré son apostasie, est généralement reconnu. Si renonçant à la prétention d'être en tout le premier, le seul, pour l'Inde, il avait daigné lire le *Zend-avesta*, il y aurait encore vu le passage (2) que je vais rapporter.

« Mais, sans m'arrêter aux autorités » vraies ou supposées, je dis que ceux qui

(1) *Tillemontius, Lacroze, Combefisius, Lemoyne, aliique crebri male feriati scriptores.* Ind. Or. Christian. pag. 145.

(2) *Zend-av. Tom. I, 1.re part. pag. CLXXIX, not.*

» connaissent l'Orient, ne trouveront rien
» d'impossible ni même d'extraordinaire
» dans l'apostolat de saint Thomas aux
» Indes orientales. Les caravanes de Syrie
» pour Bassora, marchaient alors comme
» à-présent. Les Arabes allaient aux Indes
» tous les ans, et débarquaient aux environs
» des lieux nommés maintenant *Calicut* et
» *Mazulipatan*. J'ajoute que, selon une
» opinion reçue dans le pays, plusieurs
» Chrétiens de Chaldée, fuyant, dans le
» 7e. siecle, la persécution des Mahomé-
» tans, s'embarquèrent à Bassora, et vinrent
» s'établir parmi les Chrétiens de saint
» Thomas ».

Pag. 156, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 61). *Callamine* veut dire de *Calla*.

Calla, en malabar, veut bien dire *pierre*, *rocher*, mais l'étymologie donnée par le Missionnaire, a quelque chose de forcé. (1) Qu'il me soit permis d'en hasarder une,

(1) Voy. aussi *Ind. Orient. Christ.* p. 134, 135.

Kelah, en persan, signifie fort (en malabar, c'est *Kötta*), lieu élevé, et *Mino*, céleste. De là peut se tirer *Kalamina*, fort, mont céleste, sacré, *Calamine*.

Ibid. La ville de Méliapour.....

Je rétablis ici littéralement le texte que le traducteur a mal-à-propos abrégé. « La » ville de *Mailapuri*, connue et fréquentée » au premier siècle, est appelée par Ptolé» mée *Méliarpha*; et chacun peut observer, » comme l'a fait d'Anville, que c'est une » corruption du mot Indien *Mailapour*, faite » par Ptolemée, qui abonde en mots Indiens » (de cette espèce) corrompus, tronqués et » mutilés. Voy. *Ptolem.* liv. 7. planche X. » pag. 117. édit. de Lyon, et *d'Anville*, » *Antiquités géographiques de l'Inde*, » p. 120 (130) et, dans la carte, le dégré » 12 de latitude septentrionale, où il re» marque que *Mailapour* est *Maliarpha* de » Ptolemée ».

D'Anville, dans l'endroit cité, prouve l'identité des noms, mais ne se sert pas

du mot de *corruption*. Ces expressions, *corrompu*, *tronqué*, *mutilé*, sont du Missionnaire, qui, comme l'on voit, est extrême à l'égard des anciens, ainsi qu'envers les modernes.

Pag. 157, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 61). Tous les Chrétiens de l'Orient.. y accourent en foule, par esprit de dévotion, et ce concours universel suffit pour confirmer la tradition ancienne et universelle que S. Thomas perdit la vie à Méliapour.

Il est assez extraordinaire de citer des gens qui vivent dans le 18e. siècle, pour confirmer que le saint Apôtre Thomas a été lapidé et enseveli à Mailapour ou S.-Thomé, il y a 1700 ans. *Mar Thomas* dont on parle tant dans les Indes, est probablement Thomas Cana, un Arménien, qui doit avoir été dans les Indes avant le 6e. siecle, et qui a propagé le christianisme dans sa postérité. Ensuite il y pénétra en l'an 822 deux Ecclésiastiques Nestoriens Syriens, nommés *Mar Sapor* et *Mar Parges*, qui partirent de Babylone et débarquèrent à Coulam. Les rois Indiens ont accordé aux chré-

tiens de Mar Thomas, et aux deux ecclésiastiques de Babylone, de grands priviléges par lesquels ils furent élevés même au-dessus des nobles de Malabar qu'on appelle Naïres. Les priviléges étaient gravés sur des planches de cuivre, et il n'y a pas long-tems, à ce qu'on croit, qu'elles existaient encore aux Indes. L'archevêque de *Goa*, Alexis de Menezes, enthousiaste despotique, tâcha de réunir en 1599 les chrétiens Nestoriens à l'Eglise romaine, et fit brûler tous leurs livres et leurs archives; mais cette secte existe encore telle qu'elle était auparavant.

Voyez l'*Histoire du Christianisme des Indes*, par Lacroze, traduction allemande. Cette traduction est plus complette que l'original français, parce que l'auteur communiqua au traducteur (le docteur Bohnsted), beaucoup d'additions et de corrections importantes.

J. R. F.

Pag. 160, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 62). Qui le croirait?.....

Dès la plus haute antiquité, la crainte d'un nou-

veau déluge fut la cause du culte envers l'eau et le feu.

Si le culte de l'eau et du feu, dans les tems les plus reculés, a pris sa source dans la crainte d'un nouveau déluge, l'homme doit s'adresser au premier de ces élémens, comme destructeur : et les monumens Indiens, la pratique actuelle de la nation, prouvent qu'il est vénéré comme bienfaisant, principe et conservateur de la vie, de la nature.

D'ailleurs, que fait ici le feu ? Le zèle pour la religion et la vérité des faits qu'elle a consacrés, est très-louable : mais souvent, en faisant *flèche de tout bois*, on prête des armes à ses adversaires, qui savent aussi profiter de tout.

Cette réflexion peut s'appliquer à un Ouvrage qui a pour titre : *Législation primitive considérée dans les différens tems par les seules lumières de la raison*......, par *de Bonnald*, an XI, 1802, 3 vol. in-12.

Cette composition, dans le goût des ima-

ginations de *Raimond Lulle*, faite avec de bonnes intentions, mais sortie d'une tête non *mûrie*, est dangereuse sous deux regards : 1°. la Trinité, le Verbe, que l'auteur voit en tout, qui n'est plus réellement un mystère; (1)

2.° Les *idées innées* que l'auteur combat opiniâtrement, faisant tout venir des sens (T. I., pag. 30, 38, 39), avec un style alambiqué (2), qui n'offre que des

---

(1) *Tom. I, pag.* 300, 301. « La raison nous dit que l'être » qui doit être moyen ou médiateur entre le fini et l'infini, » l'intellectuel et le physique, Dieu et l'homme, doit être » lui-même infini sous un rapport, et fini sous un autre; » intelligence et corps, Dieu et homme ».

Pag. 303. « Si l'Homme-Dieu est le moyen ou médiateur » cherché entre Dieu et l'homme, on peut donc dire : Dieu » est au Dieu-Homme, ce que le Dieu-Homme est à l'homme; » ou bien, l'homme est à l'Homme-Dieu, ce que l'Homme-» Dieu est à Dieu ; comme on dit : la cause est au moyen, » ce que le moyen est à l'effet; l'effet est au moyen, ce que » le moyen est à la cause. Tout l'enseignement du Chris-» tianisme, principalement dans les épitres de S. Paul, se » réduit à cette proposition, développée sous mille formes, » et traduite de mille manières, dans les langues particulières » du Christianisme ».

(2) « Cette proposition rationnelle : la pensée ne peut être » connue (se manifester à l'homme en lui-même par l'ex-

sons, et attaque en conséquence *l'austé-*

» pression), que par son expression ou la parole, renferme
» toute la science de l'homme, comme la maxime chrétienne,
» Dieu est connu par son Verbe, renferme toute la science
» de Dieu; et par la même raison (*Tom. I*, *pag.* 38, 39)....
» Je ne puis entendre une expression, qu'autant qu'elle sert
» à ma pensée (*pag.* 39), et une expression qui n'a pas de
» sens ou de pensée, est un son ou bruit aux oreilles; or,
» il est nécessaire que l'homme pense sa parole avant de
» parler sa pensée (*pag.* 40, 41). Il faut donc des paroles
» pour penser ses idées, comme il faut des idées pour parler
» et être entendu. La faculté de penser est *native* en nous,
» puisqu'elle est nous-mêmes...... Mais l'art de parler est
» acquis ».

Sur la nécessité des *paroles* pour penser ses idées, on demandera comment pensent donc les anges? A cela il dira sans doute (*pag.* 48): « La substance absolument incorporelle,
» peut avoir des idées de cette sorte (sans moyens, les sons)...
» Dieu soumis lui-même, et plus que l'homme, aux lois
» générales qu'il a établies »,

Quel langage, *Dieu soumis!*

» a donné la pensée à condition de la parole, comme il a
» donné la vision à condition de la vue, et l'audition à condition de l'ouïe ».

1.° Où l'auteur a-t-il vu, appris ce qu'il dit de Dieu, au sujet de la pensée?

2.° Les deux comparaisons de la vue et de l'ouïe, dont il se sert, vont à rendre la parole, l'organe d'un sens; le parler, l'action, l'effet de ce sens; la pensée, une simple sensation; à réduire aux sens tout ce qu'il y a de spiritualité dans l'homme: opinion des nouveaux philosophes sensuels, purs matérialistes. La *vision* et l'*audition* sont à condition

rité de la morale de Port-royal. (pag. 66). (1)

---

de la *vue*, parce que leur objet est extérieur et matériel. La pensée, purement spirituelle, est interne, et n'a pas besoin de moyen, de sons externes, ni d'organe matériel, pour se former.

(1) On ne sera pas fâché de trouver ici ce qui est dit de l'Ouvrage de M. *de Bonnald*, dans une excellente brochure qui vient de paraître, très-importante dans l'état actuel où se trouvent en France l'enseignement et la pratique de la religion.

De la nécessité et des moyens de défendre les hommes de mérite, contre les calomnies et les préjugés injustes. On fait, par l'application de ces principes, l'apologie des illustres auteurs de Port-Royal et de leurs disciples, et l'on conclut par des observations sur les avantages infinis que peuvent recueillir de leurs ouvrages, les hommes de tous les états de la société, mais particulièrement les magistrats et les gens de lettres.

Par M. Couet, jurisconsulte (1803).

Pag. 84, 86. « M. B...... auteur estimé, vient de publier » un grand ouvrage, dans lequel il a inséré des mots contre » Port-Royal : *ces hommes si exacts et si parfaits en litté-* » *rature, étaient outrés en morale*..... Et il ajoute en ma- » nière de preuve : *ils enseignent, quant aux œuvres du salut*, » *que Dieu n'est pas seulement la première et principale* » *cause de nos actions, mais même de la coopération de* » *notre libre arbitre* ».

Pag. 87. « Quant à la critique de M. B.... contre Port- » Royal, un mot la renverse ; il est fâcheux que M. B...... » ait voulu parler de théologie sans l'avoir étudiée, et des

Pag. 161, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 63).

Je rétablis ici ce passage, omis par le traducteur :

« Si cette loi s'établissait en Europe, on
» ne verrait pas tant de bons maris errans et
» vagabonds, et ce domaine féminin finirait
» une bonne fois dans les pays septentrionaux;
» domaine pour lequel on a tant de haine dans
» les pays orientaux, où les femmes restent
» renfermées, ou se brûlent avec leurs maris.
» Mais il est défendu, chez les Indiens,
» de faire brûler une femme enceinte, ou
» celle qui a un enfant, parce qu'elle est
» utile à la société, et qu'elle aime son mari ».

Pag. 162, *lig.* 1.re (*Ital. pag.* 63). Toutes les femmes indiennes ne se brûlent pas avec leurs maris, mais seulement celles de la tribu des Kschetria.

L'auteur se trompe, quand il avance que les tribus *Kschetria* et *Vaychia*, sont les

» auteurs de Port-Royal, sans les avoir lus. La prétendue
» erreur qu'il leur reproche, *que dans l'ordre du salut, Dieu*
» *est la première et la principale cause même de la coopé-*
» *ration de notre libre arbitre*, *est un article de foi*, expres-
» sément consigné par le Concile de Trente, et développé
» par M. Bossuet, dans ses *Variations*, etc. et dans son
» *Exposition* de la doctrine chrétienne ».

seules où les femmes se brûlent avec leurs maris. *Abraham Roger* (1) dit positivement, que les *Brahmines* et les *Soudras* suivent le même usage. Dès-lors, la raison apportée, relativement aux Kschetrias, tribus royales ou militaires, perd sa force.

Du reste, cette horrible cérémonie est décrite, dans le plus grand détail, par le *Voyageur Hollandais*, qui en rapporte aussi la cause et les effets. L'affaire du poison se trouve dans d'autres écrivains (2). Ainsi, le Missionnaire, qui devait au moins discuter le récit d'Abraham Roger, n'a pas, comme il paraît le prétendre, le mérite de l'invention.

Pag. 164, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 64). Il a fallu beaucoup de siècles, non-seulement pour creuser tant de temples, et pour sculpter tant d'animaux, mais encore pour les teindre d'une couleur noire, dans un climat aussi doux.

C'est l'ardeur constante du soleil, et le ciel

---

(1) *Mœurs des Brahmines*, ch. 20, pag. 129, 130.

(2) *Diodor. Sicul. Bibliothec.*, éd. Wesel (1774), Tom. 2, pag. 343 (1748), not. 62, 81.

brûlant, qui donne aux pierres cette teinte noire. En Europe, on remarque la même action du climat, froid ou chaud, le hâle, sur les pierres, les rochers. Il ne faut pas des siècles pour qu'elle opère ce que le Missionnaire attribue à un temps considérable.

Pag. 166, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 65). Je parlerai plus loin de ces idoles et de ces temples.

Les plus anciennes pagodes des Indiens, et beaucoup de temples égyptiens, d'une très-haute antiquité, sont taillés dans des rochers. C'est sans doute la nature des demeures des plus anciens peuples, qui a donné lieu à cette sorte de construction; car il est probable que les hommes commencèrent par habiter les montagnes; et, en conséquence, des cavernes en partie naturelles, et en partie creusées par eux, leur servaient de retraite. C'est par une suite de cela, que les anciens Troglodytes, c'est-à-dire, les habitans des cavernes, taillèrent aussi leurs temples dans des cavernes. Dans la suite, on se hasarda à quitter les montagnes, et à habiter les collines et les plaines; on bâtit alors les de-

meures et les villes sur des hauteurs artificielles, pour ne pas être exposé aux inondations; on creusa des étangs et des canaux, pour former des élévations avec les terres que l'on en tirait; on employa ensuite, dans les contrées qui fournissaient peu de pierres naturelles, des briques séchées au soleil, que l'on lia avec du mortier, de la poix ou d'autres substances propres à servir de liaisons. Ce ne fut que dans des temps fort postérieurs, que l'on fit usage des briques cuites au four, ou de pierres de taille, pour construire des temples, ainsi que des palais pour les princes.

J. R. F.

Pag. 167, *lig. der.* Mais ce passage de Quinte-Curce, etc.

Il est à propos de rétablir ici ce qu'on lit dans l'italien :

« Mais comme on ne peut tirer de l'orge,
» du riz, du grain, ou autre légume, de la
» tête de cet homme (le savant dont le
» Missionnaire a parlé), animé d'esprit
» et de sang; de même on ne peut tirer le
» matérialisme de ce passage de Quinte-
» Curce. Les Métamorphoses d'Ovide sont

» pleines de ces transformations de dieux en
» arbres, hommes, animaux : qui jamais a
» cru que les Romains et les Grecs fussent
» tous matérialistes ? ».

Les Grecs et les Romains qui, sans admettre d'êtres spirituels, de premier moteur intelligent, croyaient la matière active par elle-même, et ne reconnaissaient pas d'autre puissance dans la nature, comme *Démocrite*, *Epicure*, *Lucrèce*, etc., étaient réellement *matérialistes*.

De même le peuple qui, sans remonter à une premièrè cause spirituelle, donnait de l'énergie aux statues des Dieux, aux figures de pierre, de métal, qui en faisait l'objet extérieur de son culte, était de fait, matériellement, formellement *matérialiste*; mais sans trop savoir ce qu'il pensait réellement ; et c'est la même chose dans toutes les religions. Uniquement frappé de ce qu'il voyait, de ce qu'il sentait, il observait par coutume les cérémonies, suivant le rituel de ses prêtres, dont l'existence était fondée sur des pratiques qui ne rappelaient que le pouvoir de la matière.

Ce matérialisme grossier du simple peuple ne paraîtra pas extraordinaire, quand on verra, dans un siècle qui se dit éclairé, le secrétaire d'une société littéraire s'exprimer ainsi : (1) « Parmi les erreurs qui » composent une si grande partie de l'his- » toire des siècles, aucune peut-être n'a » plus contribué, que la doctrine des idées » innées, à retarder les progrès des véri- » tables connaissances. Toutes les fois qu'elle » a été ramenée par l'imagination des » poètes, ou par celle des philosophes, ou » par des intérêts de sectes, il a fallu » interrompre les recherches, renoncer aux » leçons de l'expérience, adopter des sys- » têmes qui n'étaient le fruit d'aucune ana- » lyse, et croire enfin, au lieu d'observer. »

L'auteur pouvait joindre à la doctrine des idées innées, celle des êtres spirituels, parce que l'expérience dont il parle, ne pose que sur les êtres matériels. *Croire, par*

---

(1) *Notice des travaux de la Classe des sciences morales et politiques (de l'ancien Institut national), durant le 1.er trimestre de l'an XI; pag.* 3, 4.

l'*esprit*, est selon lui le silence, le fléau de la science : tout consiste à *observer* par le moyen des *sens*.

Faisons ici quelques réflexions :

Ou les objets extérieurs ne font, par le ministère des sens, que donner lieu à l'action d'une faculté spirituelle ; et alors, en bonne philosophie, comment nier les idées innées ? Il n'y a pas de faculté, de vraies causes sans effet, qu'il y ait ou n'y ait pas d'objet externe pour remuer l'organe ;

Ou bien la faculté pensante, la pensée, l'organe de la sensation, l'objet extérieur, tout est matière, plus ou moins grossière ou subtile. Voilà le pur matérialisme des philosophes actuels.

Concluons que, sans avoir approfondi la matière, ni suivi les raisonnemens, tiré les conséquences, bien des écrivains modernes, malgré l'autorité de PLATON, DESCARTES, LEIBNITZ, CLARCKE, MALLEBRANCHE, etc. ne font que répéter, semblables en cela au peuple d'Athênes et de Rome, ce que les jeunes disciples de *Locke* et de *Condillac* crient à perdre haleine, et qu'ils donnent

comme la plus haute conception du *pensoir humain.*

Pag. 170, *lig.* 7 (*Ital. p.* 66). Voyez l'Ezour-Vedam, livre composé par un Missionnaire, et faussement attribué aux Brahmes.

Voilà une manière d'assurer et de nier, qui mériterait le *plùs negaret asinus, quàm probaret philosophus.* Mais contentons-nous de renvoyer le Missionnaire au *Zend-Avesta,* tom. I, part. 1.re, pag. LXXXIII, not. 1, et tenons pour certain, jusqu'à ce qu'il fasse connaître positivement le prétendu Missionnaire de Mazulipatam, auteur de l'*Ezour-Vedam,* que lui a indiqué M. de SONNERAT (*Systema Brahm.*, pag. 315, 316, et not. 1), qu'on ne peut se fier, en fait d'érudition indienne, à ses assertions magistrales (1).

---

(1) Voici ce que m'écrivait de Pondichéry, le 10 février 1771, le P. *Cœur-Doux*, Missionnaire Jésuite, habile dans la langue Malabare (*Mém. de l'Acad. des Bel. Lettr.*, tom. 49, p. 685) : « J'ajouterai ici ce que j'ai ouï dire plus d'une fois au » P. *Calmette*, qui savait le *samscroutam*, et qui avait beau- » coup étudié les livres de science des Indiens, c'est que le vrai » *Vedam* est d'un samscroutam si ancien, qu'il est presque inin- » telligible, et que ce qu'on en cite est du *Vedantam*, c'est-à-

Ibid. not. (1). Para Brahma......

Le *Para Brahma*, est le *Pra Brahm*, le *Para Atma*, l'*Atma* de l'*Oupnek'hat*,

---

» dire, Introduction, et des commentaires qu'on a faits sur le » *Vedam.* En effet, dans une fameuse prière nommée *Gaïtra*, » on n'entend que le mot *savitourou*, le soleil.

» D'un autre côté, le P. *Mosac*, qui n'a pas moins étudié » la langue samscroutame, prétend avoir découvert le vrai » *Vedam*; il le fait postérieur à la gentilité indienne, dont il est » la réfutation détaillée. Cet ouvrage a pour auteur un vrai » philosophe, ennemi du polythéisme, tel que toute la terre en » eut long-temps après le déluge. Ce vaste ouvrage a été » traduit par le P. *Mosac*, et quel trésor pour vous, s'il vou- » lait vous le communiquer »!

Le P. Mosac, supérieur, en 1756, des Jésuites de Schandernagor, avait appris le samscrétam sous les Brahmes de l'université ou école de *Noudia*, sur le Gange. Je suis porté à croire que le *Vedam* qu'il a traduit est l'*Ezour-Vedam*, et que sa traduction aura passé à Pondichéry, d'où elle a été apportée en France, et est tombée dans les mains du savant baron de Sainte-Croix, qui l'a donné au public, enrichi de notes curieuses et instructives.

Toutes les raisons que le P. Paulin accumule contre l'authenticité de cet ouvrage, qu'il attribue, avec M. *Sonnerat*, à un Missionnaire de Mazulipatan (*Exam. hist. crit. cod. Indic. Bibl. Cong. d. propag. f. p.* 42 -- 50), toutes ses objections blanchissent devant les faits et les dates.

M. *Barthélemy*, second de Pondichéry, de qui dépendaient les interprêtes, était protestant secret. C'est par M. Court de Gébelin, aussi protestant, que j'ai eu communication de l'exemplaire de M. Teissier de la Tour, neveu de M. Barthélemy. La

Etre Suprême, spirituel, intelligent, doué de tous les attributs qu'on a coutume de

---

traduction de l'*Ezour Vedam* est envoyée, en 1761, à la bibliothèque du Roi. Le P. Mosac, ancien supérieur des Jésuites de Schandernagor, pris par les Anglais en 1757, pouvait être alors à Pondichéry. En 1771, le P. *Cœur-Doux* me marque qu'il a traduit un *Vedam* où le polythéisme indien est réfuté. Le P. Mosac, dans le besoin pressant où se trouvait la Mission, aura pu chercher à faire part de son travail au secrétaire du Conseil de Pondichéry, à s'en faire un appui. Le P. *Cœur-Doux* le savait-il ? ou bien le même ouvrage se sera trouvé chez les Brahmes de Scheringam, que le commerce des Français avait rendus sans doute plus faciles sur l'article de la religion. A mon arrivée à Pondichéry, en 1754, M. *de Messin* qui avait commandé dans ce poste important, me montra des dessins des dieux, avec l'explication qu'il tenait de ces Brahmes. Alors la traduction de l'*Ezour-Vedam*, faite par un interprète de la Compagnie, aura passé dans les mains de M. de Mérave, en même-temps qu'il en restait une copie dans les papiers de M. *Barthélemy*, remis à son neveu. Le P. *Cœur-Doux*, qui, en 1771, me parle de celle de son savant confrère, le P. *Mosac*, ignorait sans doute que l'*Ezour-Vedam* existât en français, entre les mains de M. Barthélemy, et M. *de Mérave*, l'acheteur, qui voulait se faire un mérite du présent, n'aura pas divulgué dans l'Inde son acquisition. Il pouvait la tenir, ou de M. Barthélemy lui-même, ou de M. *Porcher*, commandant à *Karical*, près de la célèbre pagode de *Chalambron*, dont il avait épousé la fille. Quelques-années après mon retour en France, je fus consulté sur quatre gros volumes *in-folio*, de figures de divinités indiennes, accompagnées de l'explication en français, dont il demandait, à la Bibliothèque du Roi, un prix considérable : l'affaire s'arrangea.

donner à la cause universelle de tout ce qui existe.

Ceux qui ont pratiqué dans des voyages de long cours, ou par les relations, les différens peuples de l'univers, ont trouvé par-tout l'aveu d'un premier auteur des choses, des événemens; le *ô dieu!* témoignage de l'âme naturellement chrétienne. (1) Que cet agent suprême soit représenté sous une figure matérielle, ainsi que ses attributs; que les élémens, assemblage de matière, créés, formés par lui, soient l'objet de ces symboles, comme mus et eux-mêmes mouvant la portion de matière à laquelle ils président, dont ils portent le nom : tant qu'on remonte, pour l'existence, l'action, le mouvement, à une essence spirituelle, laquelle, sans que l'homme la comprenne, sache le *comment*, le rapport des deux natures, donne la vie à tout; en soi, ces

---

Il est nécessaire, pour constater certains faits, d'entrer dans des détails, que les indifférens, ou les esprits superficiels, traiteront de minutieux, mais qui peuvent conduire au vrai ceux qui le cherchent sincèrement.

(1) *Tertullien* (1675), *de Testimoniis animæ, pag.* 64—68.

diverses représentations, simple fruit de la manière de voir, de concevoir, sont indifférentes. C'est toujours, au fond, le système des *causes occasionnelles*, des agens intermédiaires, dont la faiblesse de l'esprit de l'homme, sa vue bornée, ne pouvant saisir, embrasser l'ensemble, s'arrête comme au dernier échelon, à ce qui ne fait qu'y conduire ; jugeant toujours des choses par la manière dont il est lui-même affecté, dont il croit opérer.

En métaphysique, comme en physique, il faut pousser les questions, les recherches jusqu'au dernier terme, le *nec plus ultrà*, sans se contenter de réponses vagues, ni s'effrayer des conséquences, convaincu par la méditation, que les rapports des êtres entre eux, leur action réciproque, l'énergie supposée des forces, des facultés, et les effets qui paraissent en résulter, effets qui ne sont que des *juxta-positions*, seront toujours pour le penseur profond et de bonne foi, un vrai *mystère philosophique*.

Pag. 171, 172, *not.* L'arbre aracnou représente les

trois dieux, *Brahma*, *Vischnou* et *Chiva*, et leur est consacré, etc.

Voici le texte du Missionnaire rendu plus exactement, (*Ital.* pag. 67, not.)

« L'arbre *arashu* représente les trois » Dieux, *Brahma*, *Vichnou*, *Chiva*, et » est consacré à ces trois divinités. Sur » l'allégorie des élémens qui sont dieux, » voyez Plutarque dans le livre touchant » Homère, où il dit, pag. 42. édit. de Par. » ces propres paroles (dans la traduction): » *Quòd autem Juno Jovis uxor dicitur,* » *cujus est soror, videtur eo sensu dic-* » *tum, quòd Juno intelligatur esse aer,* » *quœ est humida substantiâ; undè etiam* » *dicit* (*Homerus*):

» *Caliginem autem Juno effudit antè* » *densam;*

» *Jupiter autem œther sit, quœ est* » *substantia ignea et calida, undè illud:*

» *Sorte Jovi datus est œther, cœlum,* » *nebulaque.*

» *Germani itaque videbantur, prop-* » *ter antiquitatem ac quamdam simili-* » *tudinem. Utrumque enim elementum*

» *leve et quod in motu sit : conjuges di-*
» *cuntur, quòd eorum coïtu omnia nas-*
» *cantur.*

» Et peu après, parlant de ces deux
» élémens, il dit : *Quomodo autem repu-*
» *gnent sibi invicem ea quœ contrariœ*
» *sunt naturœ, id occultè indicavit poeta*
» *(Homerus), ubi deorum adversos or-*
» *dines describit, Grœcis partìm, partìm*
» *Trojanis auxiliantium, singulorum vim*
» *sub involucro proponens.*

» Donc Homère lui-même a pris les élé-
» mens pour des Dieux, et des Dieux mâles
» et femelles, comme on le voit clairement
» dans *Plutarque*, *Bergier* et autres ».

Plutarque florissait sous Nerva et Trajan, au commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne. La prédication de l'Evangile, les coups portés au paganisme par les apôtres, par leurs disciples, obligeaient les personnes de bon sens, chez les Grecs et chez les Romains, sur-tout les gens de lettres, les philosophes, à chercher en faveur de la doctrine du culte reçu, quelque moyen de défense que la raison pût

avouer : et le systême des symboles, des allégories, offrait des explications que le peuple pouvait saisir, et que les savans, les naturalistes, les controversistes ne manquèrent pas d'employer. Le témoignage de Plutarque (si l'ouvrage cité est de lui), disciple d'Ammonius, ne suffit donc pas pour prouver que les Grecs et les Romains, au premier siècle, ou avant cette époque, vissent leurs Dieux et l'action de ces Dieux dans les élémens, etc.

Pag. 174, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 68). Enfin, à force d'avoir été poussé, je me trouvai de l'autre côté de la rivière.

Tous les fleuves qui ont leur source dans une contrée élevée et montagneuse, coulent rapidement après une forte pluie, de sorte qu'il est dangereux, et même quelquefois impossible de les passer. Le voyage de Levaillant en Afrique, en donne plus d'un exemple. On voit, au reste, ici un exemple frappant de l'égoisme et de la cupidité des Anglais. Quoiqu'ils aient ramassé des richesses immenses aux Indes, ils n'ont encore fait aucun arrangement pour faciliter

le trajet des rivières, pas même au moyen de bacs ou de bateaux : chacun ne songe qu'à son profit, sans s'occuper de ce qui pourrait être utile à tous.

J. R. F.

Pag. 176, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 69). Nous étions à deux doigts de la mort......

Le Missionnaire s'effraie aisément. Pour rassurer les voyageurs aux grandes Indes, il est bon de leur dire que ce passage de la barre, ce roulis des lames, quand on a de bons *maquois*, n'a rien de périlleux. Il n'y a de danger, pour les schélingues, qu'au changement de mousson. J'ai franchi vingt fois les barres des rivières, celles de la grande mer, en schélingue, tonne, canot, etc., ayant sur ma tête des lames de 40 pieds de haut, précipité dans des gouffres de même profondeur, sans qu'il me soit arrivé d'accident; et je recommencerais aujourd'hui, à 73 ans.

Pag. 1[illegible], *lig.* 8 (*Ital. pag.* 69). Le bon P. Médard mourut quelques mois après à Surate.

Ce Missionnaire, religieux capucin, né

à Colmar, passa dans l'Inde, en 1755, sur le vaisseau le *duc d'Aquitaine*, où j'étais, avec le P. *Jean-Baptiste*, aussi capucin allemand : je le trouvai à Surate, en 1759, (1) conduisant la Mission avec le P. *Thomas*, capucin français, supérieur, auquel il succéda. Des mécontentemens lui avaient fait quitter cette résidence, pour revenir à la côte de Coromandel. Son ancien penchant l'y reporta en 1776. C'était un homme doux, de bonne société, un peu vif, mais très-peu instruit, ne sachant de langue du pays, ainsi que le P. Thomas, que le portugais, et encore faiblement. Les Capucins n'ont eu d'homme marquant dans l'Inde, que le P. *Norbert*; mais aucun, excepté les P.P. *della Tomba* et *Fr. Marie de Tours*, qui ait cultivé la littérature Indienne.

Chapitre VI.

Pag. 178, *lig.* 34 (En parlant de Malabar, je n'en dirai rien d'après l'autorité des autres. (*Dans l'It.*

---

(1) *Zend-av. tom. I, I.re part, pag. cccxxxj, not.* (1).

pag. 69): « Je parle seul, sans m'en rapporter à d'autre autorité ».

Ce ton assuré, cet égoïsme *relationnaire*, peut s'excuser dans un homme qui *rompt la glace.* Mais quand on vient après vingt voyageurs, il n'est pas permis, quelque bien instruit qu'on soit, de ne point parler de ses devanciers. La confiance ne se commande pas. Le lecteur l'accorde au voyageur modeste; il la refuse à celui qui n'a que soi à présenter, et toujours soi.

Pag. 179, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 70). Le mot vulgaire de *Malabar* s'est formé, par corruption, de l'indien *Malangara.*

Le voyageur se donne ici et dans son *India Orientalis christiana*, (p. 9 et not. 1), beaucoup de peine, pour trouver l'origine du mot *Malabar.* On peut tout simplement le regarder, ainsi que je l'ai dit plus haut (p. 7), comme l'abréviation de *Maleipouram*, *Maleivar*, *Malevar*; *habitation* (1), *pays*

---

(1) Les *Maldives* prolongent au sud la côte Malabare; leur

de montagnes. La finale *am* se perd dans la prononciation ; l'*a* et l'*e* se confondent ; le *v* et le *p* sont de même organe.

Pag. 180, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 70). La ville de Cochin est à 10 degrés de latitude et 75 degrés 52 minutes de longitude.

La longitude est ici prise comme dans la carte de Rennell, de l'Observatoire de Greenwich, qui est à 2°, 17' 30" ouest de l'Observatoire de Paris.

Au reste, rien de plus incertain que les observations faites sur les vaisseaux, surtout par de simples marins nullement astronomes, qui n'ont d'autre instrument que l'octant, le quart de cercle, souvent leur flèche. C'est ce qui doit diminuer beaucoup le mérite, l'autorité qu'a d'ailleurs le travail de M. Rennell, lorsqu'il n'est appuyé que sur le même fondement, le témoignage de ses compatriotes, lesquels, à terre comme

---

nom, *Montagnes-Isles*, sera le pendant de *Mulver* (*Malabar*) *montagnes* ; *habitations*. — Isles du pays de montagnes ; pays de montagnes : les deux en regard.

en mer, sans être gens du métier, vous donnent hardiment des positions fondées sur de prétendues observations astronomiques qu'ils n'ont point faites ou vu faire.

Pag. 182, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 71). Les Grecs, les Tartares, les Arabes et les Mogols n'y ont jamais mis le pied (dans le Malabar), si ce n'est comme négocians; et les rois natifs idolâtres en ont toujours conservé la possession depuis trois mille ans.

On est effectivement étonné que tant de petits princes, sur la côte de Malabar, aient pu se soutenir indépendans à travers tant et de si grandes révolutions qui ont eu lieu dans les Indes; lorsqu'on considère qu'un seul de ces princes n'est pas assez puissant pour combattre un ennemi, et qu'ils sont rarement assez unis entre eux pour se liguer contre les ennemis qui viennent du Nord et de l'Est fondre sur eux. L'auteur explique ce phénomène avec beaucoup de justesse. Néanmoins la conquête de ces petits états est possible: *premièrement*, en semant la discorde entre les princes; *secondement*, en établissant dans les défilés des montagnes, et aux

gués des rivières, des postes et des forteresses; *troisièmement*, en faisant usage d'artillerie et de troupes disciplinées à la maniere européenne. Tippo-Saheb s'est servi de ces moyens pour se soumettre quelques endroits près de la côte.

J. R. F.

Pag. 184, *note* (*Ital. pag.* 71). Leurs descendans (des Mahométans entrés dans l'Inde sous le calife Valid), sont les Afgans ou Aghvans, appelés Patanes.

Les Arabes mahométans qui s'établirent sous le calife Valid, sur la côte de Malabar et dans le nord des Indes, sont nommés encore de nos jours *Mores* ou *Maures* ; les *Patans*, ou comme on les nomme encore, les Aghouans, Afghans, Afgouans, n'ont rien de commun avec les Arabes, excepté la religion. Ce sont des tribus d'Albans du Caucase, comme le colonel Gœrber et le docteur Reineggs ou Ehlich l'ont déjà remarqué. Les Arméniens ne peuvent pas prononcer l'*l* dans le milieu d'un mot ; ils appellent donc les Albans ou Alvans, Agouans.

Ce peuple originaire du Caucase, a été connu des anciens auteurs, Strabon, Pline, Ammien-Marcellin, et Dion-Cassius, sous le nom d'Alains. Selon Dion-Cassius, il s'était répandu du Tanaïs (le Don) jusqu'au Gange. Ces peuples émigrés dans les Indes furent soumis par les Sarasins, et convertis par le glaive à la religion mahométane. Dans la suite ils soutinrent leur indépendance. Quelques chefs des Patanes fondèrent de petites principautés près de Delhi; d'autres pénétrèrent jusqu'au Dékan, et se rendirent maîtres de plusieurs petites provinces, qui leur ont été reprises par Nizam-Aly, les Marattes, et Tippo-Saheb. Les Rohillas eux-mêmes sont une tribu détachée des Patans. Voyez *Edouard's Memoires of a Map, comprehending the Countries betwen the Black Sea and the Caspian*, Londres, 1788, pag. 6; et *Mathias Chr., Sprengels allgemeines historisches Taschenbuch*, Berlin 1786.

J. R. F.

Pag. 185, *note* (1) (*Ital. pag.* 72). Je crois plus probable que ces Juifs sont des restes de la nation juive, qui demeura en Perse, etc.

Etant à *Matenchery*, près de Cochin, j'ai examiné les livres des Juifs, et n'y ai rien trouvé qui ressentît l'antiquité qu'on voudrait donner ici à leur établissement dans l'Inde (1). J'ai copié les priviléges qui leur furent accordés au huitième siècle, par l'Empereur de la côte *Scharam-Perumal.* J'ai eu sur ces matières, des conversations avec les plus savans Juifs de l'endroit, avec le *Rabbin Ezechiel*, courtier des Hollandais à Cochin, homme instruit et communicatif : il résulte de mes recherches, que l'arrivée des Juifs à la côte malabare, est postérieure à l'ère chrétienne. C'est mal servir la religion que d'employer, pour la soutenir, des moyens au moins faibles, s'ils ne sont pas prouvés absolument faux.

Ibid. Les Portugais qui abordèrent dans l'Inde, l'an 1498 ...... gardent encore la ville de Goa, avec quelques dépendances peu importantes.

Cette place n'est maintenant qu'onéreuse aux Portugais ; je regretterai toujours que la France ne l'ait pas acquise, ce qui était (et

(1) *Zend-av. Tom. I, I.re part., pag. CLXIX — CLXXI.*

est encore) très-facile, du cabinet de Lisbonne.

Située à 15° 31' de latitude septentrionale, à quatre journées de Bombay, à cinq lieues de *Ponda*, premier poste des *Marattes*, au pied des *Ghâtes*, garnie d'un bon port, d'une anse spacieuse, celle de *Mormogon*; par sa position, son sol, vrai paradis terrestre pour des Français (1), *Goa* offrirait à cette nation tous les avantages qu'elle pourrait desirer, pour le commerce de l'Europe, de l'Inde, du Cap de Bonne-Espérance, de la Mer rouge, des Isles de France et de Bourbon; et pour la correspondance avec les princes, les puissances de chaque presqu'île, sur-tout avec les *Marattes* et le *Souba du Dékan*.

Ne comprendrons-nous pas enfin qu'on ne mange point le sol, qu'il n'y a pas de *vrai* produit de la terre sans manufactures; point de manufactures sans commerce interne ou externe; point de commerce sans

---

(1) *Zend-av.* Tom. I, I.re part., pag. CCIV — CCV, CCXV. Voy. le petit plan de Goa et de ses environs, sur la carte de la *partie méridionale de la presqu'île de l'Inde.*

marine ; point de marine sans colonies ; point de colonies sans protection de terre et de mer ; et que tous les anneaux de cette chaîne, remontant du premier au dernier, ou descendant de celui-ci au premier, sont également et nécessairement dépendans les uns des autres ?

Ibid. On peut voir les invasions, les guerres, les révolutions, les lois, les mœurs de ces nations étrangères dans l'Inde, chez *Th. Hyde*, *Texeira*, *etc.*

Le Missionnaire a prétendu parler de tous les Européens établis sur les côtes de la presqu'île dans l'Inde. Voici ses expressions, au commencement de la note (1), *Ital.*, pag. 71 ; *le Nazioni che presentemente si ritrovano nell' India sono...*, et cependant nulle mention ici des Français, en 1776. Est-ce oubli ? cela peut être des Danois, qu'il nomme plus bas. Est-ce affectation ? le manque de mémoire excuserait difficilement une pareille lacune. Au reste, voilà comme la France est ordinairement payée de l'accueil favorable qu'elle fait et qu'elle fera toujours aux étrangers que lui adressent des besoins civils ou religieux.

Ibid. Ouvrages persans...... dont il est fait mention dans le recueil de *M. Samuel Guise.*

Voici le titre de cet intéressant recueil, traduit de l'anglais : (1)

« Catalogue et Rapport détaillé d'une
» Collection très-précieuse et curieuse de
» Manuscrits rassemblés dans l'Orient par
» *Samuel Guise*, écuyer, ci-devant Chirur-
» gien en chef de l'hôpital général (anglais)
» de Surate ; lequel renferme tous ceux que
» s'est procurés M. *Anquetil du Perron*,
» relatifs à la Religion et à l'Histoire des
» Perses, et plusieurs qu'il n'a pas pu avoir.
» Londres (1800, in-4.° de 15 pag.) ».

M. *Guise*, comme je l'ai observé dans l'*Oupnek'hat* (tom. 2, *supplém.*, pag. 844, 845, note 1), ne savait ni *zend*, ni *pehlvi*, ni *persan*; et tout ce qu'il dit dans son Catalogue, des manuscrits qui regardent les Parses, est pris des *notices* que j'ai données dans le *Zend-avesta*, tom. 2, 2.e part., au commencement.

(1) J'ai donné le Catalogue entier, en anglais, dans le 49.° vol. des *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, pag. 697 — 706.

La collection de cet habile homme renferme 137 volumes; savoir, arabes et persans, 77; *zends*, *pehlvis*, *samscrits*, 60. Je n'y ai pas trouvé le *Vakiat babri*, *l'Akbarnamah*, ni le *Magir gehanguiri*, dont parle le Missionnaire.

Maintenant, c'est à l'Angleterre, riche en ouvrages *zends* et *pehlvis*, que M. *Guise* a acquis, sans doute à grands frais, de la veuve (*Catal.*, *pag.* 15) du savant Destour DARAB, dont j'ai pris les leçons à Surate; c'est à elle à faire naître et propager en Europe la connaissance de ces langues qui conduiront à l'explication des inscriptions de *Persepolis*, en caractères à *clous* ou *coins*.

Darab, des Perses réformateurs dans le *Guzarate*, n'a pas laissé de disciples; et le parti opposé ne sait pas le *pehlvi*. C'est à *Yezd* au *Kirman*, dans le *Khorasan*, qu'il faut maintenant aller chercher les principes de cette littérature. Le résultat de l'entreprise serait plus utile à l'Europe, et ferait plus d'honneur aux Anglais, que les liaisons avec la Perse, sans doute toujours pour le commerce, dont s'occupe leur établissement de Bombay, dans l'Inde.

Toujours de l'argent, des conquêtes, et rien pour les connaissances humaines!

Pag. 185, *note* (*Ital. pag.* 71). Telle est du moins la tradition des Juifs de Cochin.

Ces notions sur les Juifs de la côte malabare, sont en partie incomplètes et en partie peu certaines. Nous savons quelque chose de plus positif sur les Juifs de Cochin, par M. Adrien Moëns, gouverneur et directeur des établissemens de la compagnie des Indes hollandaise, à la côte malabare (voy. Busching, *Magasin*, etc., tom. 4, pag. 123, 154). Les Juifs, à la côte malabare, se distinguent en Juifs blancs et Juifs noirs. Dans la synagogue des Juifs blancs, près Cochin, se conservent deux planches de cuivre, d'une forme carrée oblongue, qui sont écrites, dans leur largeur, en ancien caractère malabar de Tamoul et de Telinga. Le contenu de cet écrit est un privilége accordé par le souverain de Malabar, Erawi Wanmara, en l'année du Kaliyogam 3481 (an de J.-C. 426), et en la 36.e année de son règne, à Isup-Rabbaan de Cranganor, et par lequel ledit

Isup-Rabbaan (Joseph Rabbi) est confirmé dans les droits dont jouissaient les autres petits rois du Malabar. « Lui et les soixante-
» douze familles (alliées vraisemblablement
» de Joseph) doivent jouir de ces priviléges
» aussi long-temps que le soleil éclairera la
» terre : tous les autres Juifs et leur pos-
» térité doivent obéir à ses ordres et à ceux
» de ses descendans ».

On lit dans un Ouvrage portugais, intitulé *Notisias dos Iudeos de Cochim*, et imprimé en 1681 à Amsterdam, qu'en l'an du monde 4130, suivant le comput des Juifs (c'est-à-dire 369 de J.-C.), soixante-dix ou quatre-vingt mille Israélites abordèrent sur la côte malabare, venant du royaume de Majorque. Comme en l'an 425 de J.-C. les îles Baléares furent dévastées par les Vandales, il est vraisemblable que les Juifs qui y habitaient se réfugièrent à Jérusalem et en Egypte, et que de-là, avec l'assistance de leurs frères, ils passèrent par mer dans l'Inde, en l'année 426 ; sans doute ils n'étaient pas au nombre de soixante-dix ou quatre-vingt mille ames. Les Juifs s'établirent

ainsi à Cranganor et dans quelques autres districts peu éloignés, et ils y fondèrent un petit royaume. Ils achetèrent des esclaves, particulièrement des noirs, et ils les convertirent à leur rèligion, ainsi que plusieurs des naturels du pays. C'est de ces nouveaux convertis, que sont sortis les Juifs noirs. Ceux-ci voulurent avoir les mêmes droits que les blancs, et contracter des mariages respectivement avec eux; mais les Juifs blancs n'ayant point consenti à leurs prétentions, les Juifs noirs prirent le parti de se soustraire à la domination des blancs et de leurs rois, ce qui donna naissance à une guerre dans laquelle les Juifs blancs furent presque exterminés. Cependant le souverain naturel du pays étant venu à leur secours, fit rentrer les Juifs noirs dans le devoir. Depuis ce temps, les Juifs blancs et les Juifs noirs ont leurs synagogues et leurs habitations séparées. Deux frères de la race royale qui régnaient en commun, s'étant divisés, les souverains du pays profitèrent de cette division pour faire périr une grande partie des Juifs. Ceux de Cranganor furent tellement oppri-

més par les Portugais, qu'en 1565 ils se retirèrent à Cochin, et se mirent sous la protection du roi de cette ville ; ils demeurent encore aujourd'hui dans le voisinage de Cochin. L'ancienne famille royale et toutes les familles juives qui avaient émigré dans l'Inde il y a 1371 ans, sont aujourd'hui éteintes. Les Juifs blancs, que l'on trouve aujourd'hui à Cochin et ailleurs, sont des Juifs venus bien plus tard de la Palestine, de la Perse, de Constantinople, de Bagdad, de l'Egypte, et même d'Angleterre, de Pologne, d'Allemagne, d'Espagne et de Hollande. Quant aux Juifs noirs, ils sont les descendans de ceux dont nous avons parlé. Leurs livres viennent d'Amsterdam, et sont conformes au rite espagnol. Ils ont neuf synagogues, et forment environ 460 familles, et peut-être 3 à 4000 ames.

J. R. F.

Pag. 188, *note* 1 (*Ital. pag.* 73). Ces philosophes s'appellent *Joguis*, de *Joga*, qui signifie communauté.

Ce passage prouve que le Missionnaire n'a

point lu de livres théologiques ou philosophiques, faits par des Indiens, et qu'il ne sait peut-être de samscrit que ce que lui fournissent les dictionnaires de la Propagande, traduits dans quelque langue européenne, ainsi que les Ouvrages de ses confrères, déposés dans la bibliothèque de cet établissement si utile à la religion et aux lettres. Le nom *jogui*, *djogui* est samscrit; il vient du mot *djog*, qui signifie *de deux choses en faire une* (1). Cette *unification* a rapport au spiritualisme indien.

« *La manière d'acquérir cet* (*être*) *unique*, dit l'*Oupenekhat* (2), *ce sont les six pratiques suivantes :* 1.° *la méditation* (*l'attention*) *à retenir son haleine ;* 2.° *lier fortement ses sens* (*les attirant*) *du dehors en dedans ;* 3.° *fixer son imagination* (*sa pensée*) *à un objet particulier ;* 4.° *rendre son imagination fermement liée à cette chose ;* 5.° *rendre droite* (*posséder exactement*) *la science certaine ;* 6.° *être détruit* (*anéanti*) *dans cette science* ».

(1) *Oupnek'hat, Tom. I, n.° II, pag.* 12.
(2) *Ibid.. Oupnek'h. III, Mitri. n.° LXXII, pag.* 338.

On appelle DJOG, *la collection de ces six choses, lorsqu'elles sont dans le même lieu (sujet).*

Par ces six choses, le DJIVATMA *(l'ame de l'homme) obtient (acquiert, est, devient) l'atma (l'âme suprême), qui est lumière pure, et est faisant tout, et est maître (seigneur) de toute (chose), est plein en (remplit) tout lieu, et est nourrissant, et est le lieu de toute chose.*

Celui qui, par ces six pratiques, est parvenu au plus haut degré de la mysticité indienne, a le nom de *djogui.* Il ne voit en tout qu'un seul et même être, l'*atma*, l'ame universelle; le reste pour lui n'est que néant. De là, le mot samscrit, *Jaga danir vachanyamatam*, c'est-à-dire, *secte qui enseigne que tout est fantastique.*

Ces *djoguis* vivent en communauté ou séparément; le plus grand nombre, seuls, pratiquant la pénitence la plus austère, livrés uniquement à la spéculation, à la vue intuitive du premier être, auquel ils s'unissent, avec lequel ils se confondent. Voilà l'origine de leur nom, et non pas de *vivre en communauté.*

Sur cela, j'en appelle à l'Inde entière, et à l'Europe instruite.

Pag. 190, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 74). *Coleci* est *Coniaci*, ou, comme lit Saumaise, *Coliaci* de Strabon.

Le passage de Saumaise se trouve dans ses *Plinianæ Observationes in Solinum* (1689); pag. 782 — 783.

Quand on lit avec attention les textes des anciens, rapprochés et expliqués par ce savant, on voit qu'il y est question d'un port, d'un peuple, d'un cap ou promontoire, d'une ville, situés dans le même parage, vers le

---

(1) « Yogeas, dit Wilkins (*Heetopades* (1787) not. 127; pag. 309), such as by severe acts of penance, and a total abstraction, fancy themselves in unity with the supreme Being ». Djoguis, *ceux qui, par de sévères actes de pénitence, et par une abstraction totale (de tout), s'imaginent être eux-mêmes en unité (intime) avec l'Etre suprême.*

Je ne rapporte ici que ce passage, parce que M. *Wilkins* est le seul Anglais qui ait étudié avec fruit, dans l'Inde, la langue samscrite, et lu les livres des Brahme.

Voyez encore Abr. Roger, *Mœurs des Brahmines*, pag. 262. — Bernier, *Voyages*, T. 2, *des Gentils de l'Hindoustan*, pag. 121, 126. — *Diction. de Trévoux*, au mot *Jóghi*, ou *Jogue*.

Comorin, plus à l'est, sous le nom de *Coliacum*; mais faut-il entendre par-là *Colech*, le cap *Comorin* ou *Cavalam?* C'est ce que le Missionnaire, qui distingue avec raison les deux villes, dans leur état actuel, ne montre pas clairement, parlant de l'ancien état de ce point de la presqu'île de l'Inde.

J'observe, une fois pour toutes, que la manière dont le Missionnaire cite les auteurs anciens, n'est rien moins qu'exacte. Voici ce qu'il donne, pag. 74, comme passage d'Arrien, *Peripl.*, pag. 30 : *ex Egypto in urbem Colchi* (*Coleci*) *mense epiphi navigatur.* Dans les *Petits Géographes*, tom. 1, (1698); *Arrian. Peripl. Mar. Erythræi*, pag. 32, de la traduction de Stuck, on lit: *in hoc emporium* (*in Pandionis regno*), *navigant ii, qui maturè ex Egypto veniunt, circà mensem julium, quem epiphi nominant.* Il n'est pas fait ici mention, comme dans la citation du Missionnaire, de *Colchi*, qu'il rend par *Colech.* Voy. son *India or. Christiana*, pag. 118 (note).

Ce voyageur aurait dû méditer la carte de l'*Inde ancienne* de d'Anville, et le long

morceau de ses *Antiquités de l'Inde* (1), qui traite de cette partie de la presqu'île. Il ne suffit pas d'*avoir examiné le site local de deux villes* (*Ital.*, pag. 74), pour retrouver l'ancien dans le moderne, ou en montrer la différence; il faut encore être homme de lettres et critique.

Pag. 194, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 75). Collam, que les Européans écrivent mal-à-propos Coëlan, Coilon et Coulan.

Lorsque le Missionnaire donne la prononciation d'un nom propre de lieu ou d'homme, il devrait prouver par des témoignages irrécusables, qu'elle est la vraie, et non pas dire simplement que celle des autres Européens est fausse. Ceux-ci ont, comme lui, des oreilles *longues ou courtes*. C'est sur l'énonciation des gens du pays, qu'ils forment leur prononciation, sans consulter les livres, lesquels eux-mêmes recevront diverses lectures, selon ceux qui, avec des maîtres ou sans maîtres, seront dans le cas d'y avoir recours.

(1) *Antiquités de l'Inde, pag.* 121 --- 127.

Cette observation peut s'appliquer à toutes les critiques du même genre, que le Missionnaire se permet trop souvent; par exemple, dans son *Ind. or. Christ.*, pag. 234, où, après avoir donné la suite des rois de *Tanjaour*, il dit : *hæc omnia regum nomina incredibili modo corrupit* Anquetil Duperron.

Qui comparera mon *Canon chronologique* des rois de l'Inde, avec les noms du Missionnaire, en reconnaîtra la parfaite identité. D'ailleurs, je ne parle pour le *Tanjaour* que d'après les Missionnaires danois de Tranquebar, qui écrivaient dans le pays même. Je remercie en même temps le P. *Paulin*, de la justice qu'il me rend dans ce dernier Ouvrage, *Prolegom.*, pag. XXII, et dans l'Ouvrage même, pag. 129.

Ibid. L'an 825 de l'ère chrétienne.

Le Missionnaire, pour l'époque de l'ère de *Coëlan*, suit sans en avertir (on sait qu'il marche *seul*) *Raulin*, *Histor. ecclesiast. malab.*, pag. 5, note (*a*), et l'*Alphabetum grandonico-malabaricum*, *sive sams-*

crudamicum, imprimé à Rome, en 1772, (pag. 21); où l'époque de 822, que je tiens du P. CLAUDE, Missionnaire carme de *Nélicéram*, au N.-O. de *Mahé* (*Zend-av.*, tom. 1, 1.re part., pag. 279, not.; pag. 183, not.) est réfutée. L'époque de 822 est celle de GOVEA (*Histoire orient. des grands progrès de l'Eglise catholique*, etc., *en la réduction des anciens Chrétiens dits de S. Thomas*, trad. du portug. (1609), liv. 1, chap. 2, pag. 21).

Sur des questions de cette nature, où, des deux côtés, les autorités sont de pareil poids, on doit citer des actes authentiques et irrécusables, et ne pas se contenter de décider ou d'affirmer (1).

Pag. 196, *lig.* 3, (*Ital. pag.* 76). Depuis Collam jusqu'au cap Comorin, il y a..... 75 églises catholiques, grandes et petites, riches et pauvres.

Il y a ici, dans l'original, une phrase omise par le traducteur, et qu'il faut rétablir ainsi:

---

(1) La matière est traitée dans l'*India orient. christiana*, du même Missionnaire, pag. 11 -- 13. Il y a des actes qui

« Voyez l'Ouvrage intitulé l'*Orient conquis*
» *à J.-C.*, Lisbonne, 1708, composé par le
» P. François de Sousa, sur des cartes et des
» relations authentiques. Il y rend compte de
» la fondation de toutes ces églises ».

S. de S.

Pag. 200, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 76). Clément d'Alexandrie dit que *Dionysius*, c'est-à-dire Devanichi, le dieu Chiva..... devait être appaisé *erectis phallis*.

On peut voir dans mes notes sur l'*Oupnek'hat*, tom. 1, pag. 648, 649, un trait relatif à la figure du *Chivalinga*, analogue à l'*erectis phallis*, par où *Dionysus* était appaisé.

Toutes les religions peuvent fournir, dans certains détails, des infamies grossières, que l'homme profondément corrompu couvrira du voile d'un spiritualisme, qui absorbe les sens et rend le corps presque mort, comme séparé de l'âme; tandis que réellement l'un et l'autre agissent avec toute la violence d'une

confirment la date de 825, mais ne prouvent pas que dans ce monument, ce ne soit point la ville de *Calicut* qu'on ait prise pour *Coélan*.

passion effrénée, que la honte cherche à diviniser.

Pag. 201, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 78). Je fis donner la bastonnade devant la porte de l'église, à beaucoup de ces pécheurs.

L'office d'un ministre de J.-C. est d'instruire, exhorter, reprendre, supporter, prier. L'air de satisfaction avec lequel le Missionnaire raconte son *exécution* apostolique, est naïf, et a quelque chose de plaisant. *Feci bastonare molti di questi peccatori avanti la chiesa.*

Pag. 206, *note* (*Ital. pag.* 79). Catulle dit.....

Donnons, avec le Missionnaire, les paroles de ce poète, *ad Dianam*, vers 13 — 20:

Tu, Lucina, dolentibus
Juno dicta puerperis:
Tu, potens Trivia, et notha es
Dicta lumine Luna;
Tu cursu, Dea, menstruo
Metiens iter annuum,
Rustica agricolæ bonis
Tecta frugibus exples.

Il y a de l'abus à prendre ainsi l'un pour

l'autre, par cet emprunt, des divinités, des agens dont les attributs se ressemblent, sont les mêmes; il faut d'autres preuves d'identité. Tout peuple qui reconnaissant un premier être, en admet d'intermédiaires, les astres particulièrement, chargés de la conduite de l'univers, leur attribue les qualités respectives que l'auteur relève dans le soleil, la lune. On trouvera la même analogie sans que l'un vienne de l'autre, le soit réellement, en ne s'arrêtant qu'aux effets physiques, entre les dieux du Pérou, du Mexique, de la Laponie, du Kamtschatka, etc.

Il faut donc s'élever au-dessus du matériel, de la physique du globe, et chercher à découvrir dans les anciens monumens des nations, des traces de ces vérités primitives concernant l'Etre suprême, le créateur et la créature, confiées aux premiers hommes et transmises avec bien des changemens, analogues aux temps, aux lieux, au caractère des peuples, aux événemens, aux bouleversemens que la terre a éprouvés.

Pag. 208, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 80). Ils (les monastères des Chrétiens de S.-Thomas) furent tous aban-

donnés après l'arrivée des Portugais à la côte de Malabar.

Ce n'est pas simplement en s'établissant sur la côte de Malabar que les Portugais ont causé l'abolissement des couvens nestoriens; cette destruction a été l'effet des violences et des persécutions des ecclésiastiques portugais : on força les docteurs bons et bienfaisans des chrétiens dits de S.-Thomas, à embrasser la religion catholique romaine. On les laissa s'éteindre ; et en Perse et dans le golfe Persique, où les Portugais étaient puissans, on empêcha le passage des ecclésiastiques de cette secte aux Indes. Il est vrai que dans la suite, lorsque les Hollandais eurent obtenu la supériorité sur les Portugais, il arriva dans les Indes plusieurs ecclésiastiques syriens et nestoriens de la Perse et d'Antioche; mais ces prêtres, de rites différens, avaient entre eux toutes sortes de démêlés; voyez *Relatio historica ad epistolam Syriacam à Maha Thome*, *i. e.*, *magno Thoma Indo*, *antiquorum Syrorum in India episcopo ex Chaddenad in Malabaria scriptam ad Ignatium patriarcham Antio-*

chenum; et ipsa illa episcopi Indi epistola syriaca cum versione latinâ, etc. accurante Carolo Schaaf., Lug. Bat. 1714.

J. R. F.

Pag. 208, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 80). Ce pays abonde en gingembre et en cacil (lisez *catchil*), espèce de patates noires au dehors, mais très-blanches en dedans, et d'un goût exquis. Il y a aussi beaucoup de patates rondes comme les nôtres; mais d'une saveur bien meilleure et d'un goût aromatique.

Les deux sortes de pommes de terre mentionnées ici par l'auteur, ne sont probablement pas de véritables espèces de pomme de terre (*solanum*); mais les racines tubéreuses d'autres plantes, par exemple, de la *dioscorea alata, L.*, dont la peau extérieure est noire, et les parties internes moelleuses sont blanches et pourpres, lorsqu'elles sont cuites ou rôties sous la cendre. Sans doute les pommes de terre rondes, dont il est question ici, sont une espèce de convolvulus (*convolvulus batatas*), ou peut-être la racine de couleur d'or du *convolvulus chrysorrizus*, qui

croît naturellement, et par culture, dans les îles de la mer du Sud, et que mon fils George a décrit dans son traité de *plantis esculentis insularum maris Pacifici.* Ce sont les Espagnols qui ont apporté d'Amérique le *convolvulus batatas* aux Philippines et îles voisines, où il est connu sous le nom de *Castile*, parce que ce sont les Castillans qui l'y ont apporté les premiers.

J. R. F.

Pag. 208, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 80). Les forêts au pied des Ghâtes..... sont remplies d'éléphans sauvages, de buffles sauvages, etc.

On sait qu'il y a des éléphans sauvages dans les grandes forêts impénétrables des Ghâtes; mais à la côte, on se contente de ceux de Ceylan, qui sont plus intelligens et plus faciles à apprivoiser. Pour les buffles sauvages, on voit que c'est ici la véritable patrie de ces animaux qui ont été, pour la première fois, menés des Indes en Italie, sous le roi des Lombards Agilulfe (en 591 — 616). Les cerfs, dont il est question ici, sont vraisemblablement de plus d'une espèce. On

trouve dans les Indes, 1) le *cervus axis* L., ou le tacheté, qui est un peu plus grand que notre daim ; 2) le *cervus porcinus* L., brun, avec des taches blanches et rondes, de la hauteur de deux pieds et demi à trois pieds ; 3) l'élan ou le *cervus alce* L. Il est vrai que M. le conseiller de Zimmermann, dans sa Géographie zoologique, ne permet à l'élan de vivre que jusqu'au 50° de latitude nord; mais cet animal est assez hardi pour passer les bornes prescrites sur la carte de *Zimmermann*, et il a pénétré jusques dans les vallées solitaires et marécageuses des Indes. Voyez *Essais philosophiques sur les mœurs de divers Animaux étrangers*, par Foucher d'Obsonville, p. 115. Dans ce même livre, on peut apprendre bien des choses sur les espèces de singes noirs et blancs, qui habitent par millions les forêts des Indes.

Le véritable tigre indien, rayé et non tacheté, qui est de la longueur de neuf à dix pieds et de la hauteur de quatre à quatre et demi, n'est pas commun même dans les Indes, et ne se trouve que dans les forêts les plus épaisses. Il n'évite que le lion, l'éléphant, et le rhinocéros.

Les espèces de perroquets des Indes sont presque innombrables, chaque voyageur en apporte de nouvelles en Europe. L'ancien nom grec ψιττακη paraît être d'origine égyptienne: Π CΙΤΤΑΚΗ. Le Π est un article; les Allemands l'ont omis et en ont fait *sittich*.

J. R. F.

Pag. 208, *lig. dernière* (*Ital. pag.* 80). Tigre-Royal, qui est d'une taille extraordinaire, et aussi gros qu'une petite vache.

Le tigre que je rencontrai en 1757, à cinq cosses de *Balassor*, au sud du Bengale, me parut de la hauteur d'un âne. Il pouvait être à cent pas de moi; plus de cinquante paysans le chassaient à grands cris, sans l'effrayer ni le détourner de sa route, et de plus près on aurait pu le trouver aussi gros qu'une petite vache. Cet animal terrible, avec l'agilité qu'il a comme tigre, serait redoutable même à l'éléphant; mais il n'y a que l'espèce humaine, où les bêtes féroces se fassent la guerre.

Pag. 210, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 81). Les villes anciennes et les anciens ports tombent, périssent, et sont remplacés par d'autres; de sorte que cinq

ou six siècles après leur chûte, il n'est pas possible de distinguer les traces du vrai site des villes tombées.

On trouve assez d'exemples dans l'histoire ancienne et moderne, que les ouragans et les tremblemens de terre, la mer et les fleuves ont causé de grands changemens sur la surface du globe, et sur les côtes de l'Océan. Le vaste lac connu sous le nom de *mer morte*, a été produit par un embrasement de la terre; en Egypte, on trouve le long du rivage septentrional du Delta, et de chaque côté, de grands lacs, sur-tout le Maréotide et le Serbonite, qui doivent leur origine à des tempêtes, à des tremblemens de terre, et aux débordemens du Nil. Dans le Péloponnèse, dans l'Achaïe, actuellement la Morée, les villes Helike, Bura, et d'autres furent englouties par la mer, deux ans avant la bataille de Leuctre; et dans le dix-huitième siècle, *Callao*, au Pérou, s'enfonça entièrement, et fut engloutie dans la mer avec toutes ses maisons, ses habitans et les vaisseaux qui étaient dans le port. Les grands changemens que le tremblement de terre a

causés en Calabre, sont encore de fraîche mémoire; des rochers et des montagnes s'y précipitèrent dans la mer.

J. R. F.

Pag. 212, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 80). Les Malabars prétendent que la mer baignait anciennement le pied des Ghâtes.

On rencontre, en longeant la côte malabare, des îles, îlots, rochers, restes du terrein que la mer a couvert. Elle dérange de même l'embouchure des rivières qui gagnent dans le S. E. (1), et pourra, à la longue, baigner le pied des Ghâtes. Elle perd, au contraire, à la côte de Coromandel, où l'on voit une longue plage de sable, ou de terrein uni, qui éloigne les vaisseaux de deux lieues de la terre.

Pag. 212, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 82). Les plaines de ce pays ont été formées par la lutte des flots de la mer avec les pluies qui, dans la saison pluvieuse, se précipitent des Ghâtes avec une impétueuse violence, etc.

---

(1) *Zend-Av.*, *Tom. I, part. I.re, pag.* 128, *note.*

Les couches de terre marneuse ou d'argile, et de terre calcaire, qui se trouvent aux pieds des montagnes des Ghâtes, et qui sont baignées des eaux de la mer, ainsi que les couches plus élevées, et dont la position est horizontale, sont, dans les parties où les montagnes se terminent à pic sur la rive de la mer, entraînées avec violence par les ruisseaux et les torrens qui, lors de la saison des pluies, prennent naissance dans ces mêmes montagnes. Il se forme alors dans la mer, aux endroits où ces ruisseaux s'y précipitent, des avances et des talus qui s'élèvent toujours de plus en plus, et sont repoussés par la mer vers la côte. Telle est l'origine simple et naturelle des îles et des dunes.

J. R. F.

Pag. 214, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 83). Le courant les transporte souvent jusqu'aux îles Maldives, qui en sont éloignées d'environ 300 lieues marines.

La tête nord des Maldives, est à 65 lieues marines environ de *Coelan*, sur la côte malabare; la pointe sud, à 130 environ. Le Mis-

sionnaire n'avait pas la carte sous les yeux, lorsqu'il plaçait ces îles environ à 300 *lieues marines* de la côte malabare, et que par les simples courans, il transportait un vaisseau des *Maldives* à *Mozambique*, espace de 400 lieues : les courans sont près des terres, il y en a sur les bancs de sable, même en pleine mer (1) comme sous la ligne, et qui, en calme, peuvent faire dériver un vaisseau de 20 et 25 lieues en vingt-quatre heures ; mais aucun routier ne présentera une suite de courans qui aient constamment porté à 400 lieues.

Cependant les réflexions que fait l'auteur sont bonnes, ainsi que celles des pages 210, 213, et jettent du jour sur la navigation des anciens, sur les changemens arrivés aux côtes de l'Inde, et qui ont fait disparaître les lieux dont ils parlent (2). Ce qu'il y a à regretter,

---

(1) *Zend-av.* Tom. I, I.re part., pag. 444, 445, note 1.

(2) Le commerce des deux côtes, par les *Ghâtes*, du *Marava*, du *Maduré* au *Travancour*, et de-là, par mer, en Europe, montre l'utilité pour la France, d'un petit point tel que *Cochin*, *Colech*, à la côte Malabare, et encore plus de *Goa* au nord.

En effet, supposons, comme paraît le demander la position

c'est que voyageant à l'aise, tranquillement, dans une étendue de pays qui n'a guère plus de cent lieues du sud au nord, depuis

---

de la France dans la Méditerranée, la proximité de l'Egypte, la commodité de la mer Rouge, du golfe Persique, pour aller en deux ou trois mois dans l'Inde; supposons le principal établissement français à la côte malabare : les toiles et autres marchandises de la côte de Coromandel, de *Mazulipatam*, même les mousselines du *Bengale*, apportées par les embarcations du pays, y seront voiturées, comme de *Goa* dans le *Dékan* et au nord de l'Indoustan (*Zend-av.*, Tom. I, I.re part., pag. CCXII.) sur des bœufs, par le *Maïssour*, le *Maduré*, les *Ghâtes*, les rivières, sans frais considérables. Le commerce intérieur de ces Etats, tel que l'indique le Missionnaire, prouve la facilité du transport.

De cette côte, c'est-à-dire de *Cochin*, *Mahé*, de *Goa*, si cette ville était aux Français, de *Surate*, les marchandises prendraient, selon le plan adopté, la route de la mer Rouge, du golfe Persique, des îles de France et de Bourbon, ou du cap de Bonne-Espérance.

Le Missionnaire a donc rendu un service essentiel au négoce de l'Inde (et en cela, il est le premier) en montrant les relations commerciales de ces trois Etats méridionaux, lesquelles, à cette latitude, ne prennent pas plus de 8 à 12 journées.

Voici comment il s'exprime dans son *India Orientalis Christiana*, pag. 240 : « *Ad hoc emporium* (*Colech*) *pedestri itinere ex regno Bengala et sinu Gangetico, ex littore Coromandelico, ex regno Carnate seu Carnada, ex Madura seu Pandi, ex Tanjaur, atque insulâ Ceylan, remotissimo antiquitatis tempore et hodiedum omnes Indiæ merces confluunt* ». De

le cap *Comorin* jusqu'à *Mahé*, et cinquante, soixante de large, ouest et est, le Missionnaire n'ait pas marqué par-tout les dis-

---

Colech, les marchandises vont par terre à la côte de Coromandel, *Méliapour*, *etc.*, par *Cottate*, *Tirounavali*, *Badagari* et *Tidácalla*. (*Ind. Or. Ch.* pag. 241, 242).

Pag. 247 : « *Viæ per quas ex regno* Maissur *et* Madura, *per montium ambages, ad* Malabariam, *commercii causâ accessus patet, punctis (in mappâ) sunt distinctæ* ».

Pag. 235 : « Explicatio mappæ geographicæ littoris Malabarici et regnorum adjacentium ».

« *Animadvertendum est hanc mappam geographicam primò à me in linguâ Gallicâ, anno 1789, confectam, et descriptam fuisse; ex linguâ gallicâ conversa fuit in idioma Germanicum Augustæ Vindelicorum, ubi in æs incisa fuit, quapropter aliquæ Germanicæ dictiones latinis vocabulis reddendæ sunt, atque ad normam pronunciationis vulgaris linguæ italicæ hic describendæ* ».

Je suis cependant obligé d'observer que ce que dit le Missionnaire, des relations commerciales du *Maïssour*, du *Maduré*, avec le *Malabar*, par les montagnes, ne fait qu'indiquer ce qu'il conviendrait de vérifier sur les lieux; son témoignage, en cela, ne suffit pas. Dans son explication de la carte susdite on lit, pag. 240 : « *Ibidem*, *sub gradu* 9 *et* 5 *scrupul.* Tiruvananda-puram *vel contractiùs* Tiruvandaram, *regia Rama Varmer regis Tranvacorensis* ».

Cette ville ne se trouve pas sur la carte, à l'endroit marqué dans l'explication, mais bien à 8 degrés 22 minutes, qui est sa position. Une erreur de cette nature diminue beaucoup la

tances par cosses ou lieues, et la direction par la boussole. Une carte, faite sur son Voyage, formerait un amas indigeste, dont

---

confiance qu'on voudrait pouvoir accorder aux assertions du Missionnaire.

Cependant, pour préparer les voies sur un travail encore à faire, donnons les routes, par les montagnes, marquées sur la carte par des points :

La première est par 10 degrés 7 minutes environ, menant de *Cranganor*, *Ambalagate*, au *Maïssour*, à *Xavierpaleam*, *Combetour*, le *Caveri*.

La deuxième, par 10 deg. 3 min. de *Codomangalam*, par circuit, à *Xavierpaleam*.

La troisième, par 9 deg. 56 min. de *Juncom* à *Periaculam*.

La quatrième, par 9 deg. 32 min. de *Pugnatel* au *Veyarou*; le *Tanjaour*.

La cinquième, par 9 deg. 25 min. de *Cagnarapalli* à *Virapandion*; le *Maduré*.

La sixième, par 8 deg. 55 min., de *Nava-Collam*, *Vialpfeffer* (beaucoup de poivriers), à *Shigavari*; le *Marava*.

La septième, par 8 deg. 50 minut. d'*Attinga* à *Tirounavali*.

Ces indications sont bien imparfaites. Elles peuvent cependant donner des idées à un commandant français, zélé et intelligent, qui ferait prendre des renseignemens sur les lieux, et si le rapport du P. Paulin est exact, tenterait le transport des marchandises d'une côte à l'autre, par les défilés des *Ghâtes*.

Pour faire le commerce de l'Inde d'après ce qui a été dit ci-devant, il faut à la tête des comptoirs, des hommes instruits, actifs; et non pas à *Schandernagor* par exemple, un directeur aunant des mousselines; à *Mazulipatam*, un chef

jamais le géographe critique ne tirerait un parti satisfaisant.

Pag. 216, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 81). Cochin est situé sur la rive méridionale de la rivière Cochi (Cotchi).

On trouve plus de détails sur Cochin, dans la *Description* publiée par Philippe Baldœus, *des côtes des Indes orientales, de Malabar et de Coromandel*, Amsterdam, 1672, in-folio, pag. 111, 136; et aussi dans la *Description des Etablissemens sur la côte de Malabar*, publiée par François Valentyn, en un vol. in-folio, Amsterdam 1726, et qui forme le second mor-

---

vendant des mouchoirs; à *Pondichéry*, un gouverneur débitant des toiles à quatre fils, des Chittes; à *Mahé*, un commandant pesant du poivre; à *Surate*, un expéditionnaire faisant passer à *Suez*, à *Bassora* des paquets de Pondichéry.

Les vues courtes et l'indolence, l'insouciance nous ont perdus. Que l'étendue de l'Empire français réveille le caractère national : les bras ne manqueront jamais ; mais les têtes !......

Attendons tout du temps et des circonstances. L'honneur français blessé, anéanti, ne doit pas souffrir plus long-temps le domaine tyrannique d'un rival doué, il est vrai, de qualités éminentes, mais qui croit n'avoir rien quand il n'a pas tout. *Attendons tout !* Mais qu'espérer, tandis que les Anglais se font céder par le Portugal *Goa*, *Diu*, et par ces importantes acquisitions, s'assurent la côte Malabare, la clef des *Ghâtes*, et celle du commerce de l'*Indus*, qui réunit la Perse à l'Inde !

ceau de la cinquième partie de son Ouvrage intitulé *les Indes orientales, tant anciennes que nouvelles*, écrit pareillement en hollandais. On peut aussi consulter *la nouvelle Relation des Indes orientales, depuis* 1688 *jusqu'à* 1723, donnée en anglais par Alexandre Hamilton, Londres, 1739.

J. R. F.

Pag. 222, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 85). Le Roi fut contraint de rester tranquille à Terpounatre.

Ce lieu est nommé *Tripunetare* sur la carte anglaise du capitaine Wersebe, intitulée *les Contrées méridionales de l'Inde, depuis Madras jusqu'au cap Comorin*, et publiée chez Faden, en 1788.

J. R. F.

Pag. 223, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 86). Les revenus que la Compagnie hollandaise tirait de Cochin, ont beaucoup diminué depuis que le Roi du Travancor a ouvert au commerce étranger, les villes d'Alapouche et de Pountora.

Lorsque les factoreries européennes, voisines des principautés indiennes, renchérissent leurs marchandises et veulent payer à

trop bas prix les marchandises indiennes, il ne faut pas s'étonner si les princes naturels tâchent d'établir un commerce avec d'autres nations.

Ces monopoles finiront par conduire les princes indiens à prendre des mesures plus prudentes et plus propres à faire l'avantage de leurs pays. Les Anglais mêmes, si puissans aujourd'hui dans les Indes, révolteront contre eux les princes et les habitans naturels, s'ils ne changent pas de conduite.

J. R. F.

Pag. 224, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 86). Elle (la Compagnie Hollandaise) possédait d'abord l'excellente forteresse de Condougalour ou Cranganor.

Il faut revoir de même, à l'égard de l'ancienne situation de Cranganor, les Ouvrages cités ci-dessus de Baldœus, Valentyn, et Hamilton. Je n'en sais pas plus sur les derniers événemens que notre auteur.

J. R. F.

Pag. 224, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 86). Nbarica, bourg et église de Chrétiens de S. Thomas; Pallipouram, église chrétienne; Aycotta, etc.

Cet endroit est nommé *Guareca*, sur la carte déjà citée du capitaine Wersebe.

Sur la même carte *Pallipouram* est nommée *Paliporto*; *Aycotta* y est appelée *Aicotta* ou *Chuvocat*, et *Paravour* y porte le nom de *Parour*.

J. R. F.

Pag. 228, *lig.* 24. En langue malabare, *coli* signifie poule ou dindon (*dans l'Ital. pag.* 88 : *gallina e gallinaccio*).

Koli, en malabar, signifie simplement, *poule, poulet*, et non *poulet d'Inde.* Le nom du *dindon*, poulet d'Inde, est *perouka koli* (*poulet du Pérou*), *vana koli.* Le premier mot marque l'origine américaine des dindons: il est faux qu'ils soient en abondance à Calicut; on n'en trouve pas dans l'Inde. Les vaisseaux d'Europe qui peuvent en conserver jusqu'à Pondichéry, où ils font le principal ornement d'un grand repas, les vendent dix et quinze roupies. On a de la peine à les nourrir dans cette contrée (1).

(1) *Zend-av.* Tom. I, I.re *part*, pag. 70.

Pag. 229, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 88). L'élère, ou les plantes de poivre (furent) arrachées ou coupées par l'ordre du même Tipou.

Le texte italien porte : l'*elere o le piante del pepe.* Le traducteur français a conservé le mot de l'original *elere*; mais du moins aurait-il dû dire, *les élères*, pour se conformer au texte italien. Au reste, *elera* est une corruption d'*edera*, *lierre*, et la plante qui porte le poivre, est bien nommée ainsi, parce qu'elle a quelque raport avec le lierre ou la vigne vierge. M. Forster, dans la traduction allemande, a dit *les poivriers.*

S. de S.

Pag. 233, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 89). Les brigands firent de notre église, de la maison, du séminaire et de la chambre (des livres), avec tout le bazar (le bourg), une caverne de bandits.

Le texte italien porte *della nostra chiesa, casa, seminario e recinto, con tutto il bazar*, c'est-à-dire, » de notre église, de la maison, » du séminaire et de l'enceinte, avec tout » le bazar » ; et je ne saurais concevoir ce qui a engagé le traducteur à rendre le mot *recinto* par *la chambre des livres.*

S. de S.

Pag. 234, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 90). Dieu punit ensuite la cruauté et les atrocités exercées par Tipou-Sultan.

Le texte italien ajoute (pag. 90):

« Telle est la révolution de France; Dieu
» l'a envoyée pour châtier l'Europe et la
» France elle-même; et, si ce châtiment ne
» suffit pas, elle en aura un autre avec le
» temps et à son tour ».

Que Dieu préserve l'espèce humaine, quelque coupable qu'elle soit, d'un fléau qui a dévasté par lui-même et par les maux de tout genre qu'il traînait à sa suite, les plus belles contrées de l'Europe, sans parler de l'ignorance, de l'immoralité, du caractère atroce, de l'oubli des lois naturelles et divines, sous lequel la France a gémi et gémira encore long-temps, malgré les efforts qu'elle fait, sous un gouvernement réglé, pour reprendre son ancien ordre, sa première splendeur!

Pag. 236, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 90). D'Anville..... a confondu tous ces noms, et changé par-tout les latitudes véritables.

Le caractère du Missionnaire est malheu-

reusement de tomber à *bras raccourcis* sur les savans d'une grande réputation, et de passer légèrement sur les erreurs des hommes médiocres. Serait-ce que le nom des premiers l'offusque, qu'il soit fâché qu'un autre ait mieux ou aussi bien dit que lui, et avant lui ? Je suis porté à penser que c'est simple singularité, sorte de maladie d'esprit. Le P. Paulin mord, et rudement, comme une pierre tombe de son propre poids; mais cette manière d'être nuit beaucoup au progrès des connaissances humaines.

Pag. 237, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 91). Niebbur et Anquetil Duperron sont d'infidèles relateurs (1).

On peut avoir tort, se tromper, sans être *infidèle*; mais venons au fait.

La mère du roi de *Travancour* ne fait rien à sa noblesse; la distinction d'origine vient du père; de ce côté, il pouvait être, non d'une caste abjecte, comme le Missionnaire me le fait dire, mais de caste *noire*, ce qui l'aura obligé, quoique d'origine très-noble, pour devénir, se rendre Brahme, d'employer le

(1) Voy. aussi *System Brahm. pag.* 39, 40.

moyen que j'ai rapporté (1), passer par le corps d'une vache d'or, et être, par sa mère, d'un sang illustre.

Pag. 237, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 91). Ils (les Molandis, pirates du royaume de Cananor) se réunissent à d'autres pirates qui habitent les îles Angedives, près de Goa..... Leurs chaumières sont au bas du mont Delli, à l'est.

Il est bien connu qu'il y avait déjà, dans des temps très-reculés, des pirates dans la contrée du mont Illi (ou Delli), qui est indiqué dans Ptolomée comme un emporium ou ville maritime de commerce, sous le nom d'*Elankôn* ou *Elincôn*; et l'on sait aussi que c'est sur cette même côte que, dans le siècle qui vient de finir, Angria s'était cantonné. Ce fait est particulièrement connu par la relation de la guerre contre ce pirate, publiée en anglais par Clément Downing, sous le titre d'*Histoire des Guerres de l'Inde, par C. Downing, avec une relation concernant le Pirate Angria*, Londres, 1737, *in*-8.°, et qui a été

---

(1) *Zend-av.* Tom. I, I.re part., pag. CXLIX.

traduite en plusieurs langues. La traduction allemande a été faite sur la traduction hollandaise, et imprimée à Nuremberg en 1738.

Le nom de *Molandis*, donné à ces pirates, est nouveau pour moi.

J. R. F.

Pag. 238, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 91). Anquetil Duperron se trompe, en avançant que la langue tamoule est commune à la côte Malabare. On voit qu'il n'a visité, n'a vu qu'une ou deux villes maritimes où les marchands parlent malabar et tamoul.

Le *tamoul* plus pur est la langue de la côte malabare, jusqu'aux *Ghâtes*, de *Ceylan* à *Mont-Delli*, comme je l'ai dit dans mon Voyage (1).

Le Missionnaire a lu cet Ouvrage, puisqu'il le cite, et souvent, dans son *India Or. Christiana*, à l'occasion des *Chrétiens de S. Thomas* et des églises *latines* du pays. Comment, après cela, peut-il dire que *je n'ai vu qu'une ou deux villes maritimes du Malabar?*

(1) *Zend-Av.* Tom. 1, I.re part., pag. CXXIII.

Quant à la langue, je somme le Missionnaire de prouver, par des actes, que l'intérieur, *Travancour*, *Maïssour*, pays des montagnes, etc., aient, pour l'usage commun, civil, un idiôme différent du tamoul.

Pag. 238, 239 (*Ital. pag.* 91).

Il est bon de consulter, sur ces différens endroits, la carte du Missionnaire que j'ai indiquée ci-devant, pag. 165, sans pourtant trop s'en rapporter à ses étymologies. (*Ind. or. Christ. Prolegom.*, pag. XVIII, not. 1).

Pag. 240, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 92). La poste, *Angela* en langue malabare, va par la route intérieure du pays, qui est la plus courte et la plus droite.

On ignorait jusqu'ici que l'usage de la poste fût établie aux Indes, et qu'elle y est appelée *Angela*. Il y avait une espèce de poste dans la Perse, c'est-à-dire, que de certaines personnes, que le Roi employait à envoyer des lettres, des paquets ou des messages, et qu'on appelait *Angari*, avaient le droit d'exiger de tous ceux qu'ils rencontraient dans leur chemin, qu'ils leur fissent place,

et celui de prendre leurs chevaux, les chariots, leurs vaisseaux, ou de les forcer eux-mêmes à porter leurs paquets. Les Grecs appelaient ce service forcé *angareion*; mot qui est pris du persan, et qu'on trouve aussi dans le Nouveau Testament (Math. XXVII). Ce mot d'ancien persan paraît avoir une même étymologie avec l'*Angela* des Indiens, et il n'est pas invraisemblable que les Persans ont pris leur poste des Indiens, ou les Indiens des Persans. Je supposerais presque que ce sont les Indiens qui, les premiers, ont eu cette institution. Maintenant on appelle en Persan les couriers ci-dessus mentionnés, *tschaptar*, c'est-à-dire, qui va le grand galop.

J. R. F.

Au lieu de *tschaptar*, M. Forster aurait dû écrire *tchapar*; c'est le nom que les Persans donnent à leurs couriers, sur lesquels on peut consulter Chardin, *Voyages en Perse*, Tom. II, pag. 242, éd. de 1711, *in*-8.°

S. de S.

Chapitre VII.

Pag. 245, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 94). Nous avons appris que 120 bâtimens firent voile du port de Murs pour l'Inde (il fallait dire *du port de Mys*).

Dans Strabon, *Geogr. lib.* 2, pag. 118: *ek muos hormou;* et dans la traduction: *è Muris portu.* ORTELIUS (*Thesaur. Geograph.*), nomme cet endroit *Myos hormos*, ville et port dans la Mer Rouge, ajoutant que *Ramusio* place *Cosir* sur le *Myos hormons* de Pline (*Hist. Nat.* liv. 6, ch. 28, n.° 33, Tom. I, pag. 341). Le P. *Hardouin* (note 15) dit que ce lieu est maintenant appelé *Mensuria*; et dans ses *Not. et emendat.* (pag. 357, not. CVI), auxquelles il renvoie, *latinè*, dit-il, *Muris stationem dicunt.*

Si ce port est celui de *Cosir*, par 26^{d}. passés de latitude, comme le veut *Ramusio*, la multitude de vaisseaux qui partaient de-là pour l'Inde, sous les Romains, auraient dû apprendre à l'Europe l'importance de ce point; la mer, à la côte occidentale de la Mer Rouge, plus profonde, peut recevoir de plus grands vaisseaux qu'à *Gedda*, à la côte orien-

tale, et la navigation y est moins embarrassée de bas fonds.

Un bon Portulan de la Mer Rouge manque à l'Europe; elle l'attend de la France, qui n'est point jalouse, et que sa position dans la Méditerranée porte naturellement vers l'Egypte, comme comptoir et passage pour l'Inde, mais non comme propre à recevoir des colonies.

Pag. 246, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 94). Voici les paroles de S. Epiphane: « Il y a plusieurs ports dans la Mer » Rouge ».

Après ces mots, on lit dans S. Epiphane (1622, *hæres.* 66, Tom. I, pag. 618, Tom. II. *Animadvers. Petav.*, 263), ἐπὶ τὸ στόμα τῆς Ῥωμανίας διακεκριμένοι, que le traducteur français a omis, et que le savant P. *Petau* rend ainsi, *Quibus ad Romanum limitem aditus diversè patet;* « Qui offrent différens accès aux limites de l'Empire romain ». Ce Père en distingue trois. Il est digne de l'Empire français de suivre les traces des maîtres de l'univers, et de former des stations, qui, de la côte malabare, par une échelle bien soutenue,

établissent des relations réglées jusqu'à *Porto-Ferrajo*, *Marseille* et *Toulon*.

Pag. 247, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 94). Becanus, Goropius.

Le Missionnaire fait deux hommes de *Goropius Becanus*; cette erreur ne lui est pas particulière : mais elle pourrait jeter du doute sur la science et l'exactitude dont il ne cesse de se targuer.

Pag. 251, *note* 1 (*Ital. pag.* 96, *note*). Patala..... est située à l'embouchure même de l'Indus.

On lit dans Pline (*Hist. Nat.* liv. 6, chap. 21, pag. 322, n.° 23) : *Triquetrâ figurâ CCXXM passuum latitudine*; « de forme triangulaire, large de 220 mille pas ».

Il s'agit ici de la *Patalene*, qui forme un delta (*Hard.* note 4), à l'embouchure de l'Indus (*le Sinde*, *Antiq. de l'Inde*, pag. 37, 38), et non de la ville même de *Patala*.

Pag. 251, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 96, *note* 10). Il y a à ce sujet un passage très-singulier dans Procope.

Je vais donner ici la traduction de ce

passage de Procope, d'une manière plus exacte :

« Hellesthée régnait à cette époque chez
» les Ethiopiens, et Esimiphée chez les Ho-
» mérites. L'Empereur Justinien leur envoya
» en ambassade Julien, pour leur demander,
» en considération de ce qu'ils professaient la
» même religion que les Romains, de les se-
» courir dans la guerre qu'ils faisaient aux
» Perses. Il desirait que les Ethiopiens, ache-
» tant la soie (*metaxa*) des Indiens, la livras-
» sent aux Romains, ce qui devait valoir aux
» Ethiopiens de grandes richesses, et procurer
» aux Romains le seul avantage de n'être
» plus contraints à porter leur argent chez
» leurs ennemis. Or, ce que l'on appelle
» *metaxa*, c'est la matière dont on fabrique
» cette sorte de vêtemens que les Grecs
» nommaient autrefois *médique*, et qu'au-
» jourd'hui ils appellent *sérique* ».

Un peu plus loin, Procope, après avoir dit que les deux rois s'engagèrent à faire tout ce que Justinien desirait, mais qu'ils ne lui tinrent point parole, ajoute :

« Et en effet, il était impossible aux Ethio-

» piens d'acheter la soie des Indiens, parce
» que les marchands Perses se trouvant dans
» les ports même où les vaisseaux des In-
» diens qui habitent une contrée limitrophe
» de la leur, prennent d'abord terre, ont
» coutume d'acheter tous leurs chargemens».
(Procope, *de bello Pers.* Tom. I.er, pag. 61, édit. de Paris, 1662).

S. de S.

Le passage de Procope cité ici, est d'une grande importance, et donne lieu aux observations suivantes.

1.° Les Romains, plus conquérans que commerçans, s'adressent aux Ethiopiens pour avoir des soies de l'Inde, qui, sans doute, étaient portées à ceux-ci du port de *Berenice* (1), et en enrichissant les deux nations, diminuer le gain des Perses, leurs rivaux, à qui ils étaient obligés de faire passer leurs fonds.

2.° Les Perses, du caractère des Romains, sentaient pourtant l'utilité du commerce de l'Inde; et, favorisés par la proximité des

(1) *S. Epiphan.* Tom. I, pag. 618.

lieux, ils employaient des courtiers habiles, qui achetaient les premiers tous les objets de négoce venus de cette contrée.

3.° Les Indiens voient les riches produits de leur sol, de leur industrie, recherchés avec avidité par des étrangers venus de loin, qui ne cherchent qu'à se supplanter.

Voilà les Anglais dans l'Inde, accaparant toutes les marchandises, remplissant le pays des leurs, pour que les vaisseaux particuliers français, dans quelque saison qu'ils arrivent, sans même que la Puissance Britannique paraisse influer sur les fabricans, les négocians, les marchés, ne trouvant rien ni à vendre ni à acheter, soient obligés de transiger avec eux pour les cargaisons apportées dans l'Inde, repassent en Europe, et leur laissent ainsi la portion la plus claire du commerce lucratif de cette contrée.

On voit que la lecture des anciens peut n'être pas de simple curiosité.

Pag. 254, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 97). **Doltabad.**

L'erreur de M. d'Anville (*Antiq. de l'Inde*, pag. 107, 108), qui prend *Tagara* pour *Sa-*

tara, vient de ce que, ne sachant pas le grec, il n'a lu que la traduction latine d'Arrien, à l'endroit où la distance des journées de *Tagara* à *Barigasa*, est marquée : les mots *ad Orientem*, *à l'Orient*, y sont omis (1).

Le Missionnaire, avec M. *Wilford*, donne à *Tagara* l'emplacement de *Doltabad*. Sur cela, je me contenterai d'indiquer la route peu fréquentée que j'ai faite, en onze jours, d'*Aurengabad*, situé à trois heures environ de chemin de *Doltabad* à *Surate* (2), et par

(1) *Ad orientem* (πρὸς ἀνατολὴν), *hinc dierum ferè decem intervallo, alia est urbs maxima*, Tagara *nomine*. (ARRIAN. *Peripl. mar. Erythr. etc.* T. I, p. 29).

L'erreur de M. d'Anville montre clairement que les géographes doivent savoir les langues anciennes, même orientales : sans cela, ils s'exposent à perpétuer par des cartes, simples énoncés sans preuves, les fautes qu'ils puisent dans les traductions, quelque autorité qu'on donne à celles-ci. « La » version latine (de Ptolemée), dit M. d'Anville (*Antiq.* » *de l'Inde*, p. 4), qui est regardée comme un texte ». Je ne sais d'où cet habile géographe a tiré cette assertion, qui pourrait porter des personnes moins instruites que lui, à se dispenser de consulter le grec de l'ancien géographe.

(2) *Zend-avesta*, T. I, 1.re part., page CCLI-CCLVI-CCLXII.

laquelle les marchandises de *Tagara*, supposé répondre à *Doltabad*, étaient portées sur des chariots, en plus de vingt journées, à cause de la divergence à l'est, de cette ville à *Barigaza* (*Barotch*, à 13 ou 14 lieues de *Surate*).

Pag. 256, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 98). Il (d'Anville) n'aurait pas consigné tant d'erreurs dans ses livres.

Et si le Missionnaire, qui n'a pas su faire une carte pour son Voyage, était moins atrabilaire, moins plein de lui-même, il ménagerait les expressions, en parlant du premier géographe de l'Europe, respectable, même lorsqu'il se trompe, et à qui M. *Rennell*, voyageur et géographe très-habile, se plait à rendre justice dans plusieurs endroits où il ne pense pas comme lui. Les vrais savans ne sont pas jaloux. Le géographe anglais, hors le Bengale, doit le fonds de ses recherches aux travaux du géographe français; comme la Compagnie anglaise l'empire qu'elle a dans l'Inde, au génie de Dupleix. Deux hommes d'un mérite égal, ne croient rien perdre en reconnaissant mutuellement

les grands talens, les grandes qualités que le public leur attribue.

Si le Missionnaire était géographe ou voyageur instruit et exact, il indiquerait de préférence les cartes des gens de l'art, MM. d'*Anville*, *Rennell*, et non pas celles de simples *manipulateurs* (*Ind. Or. Christ.* pag. 246); telles que *le Théâtre de la guerre dans l'Inde*, 1770 (*id.* pag. 126), dont d'ailleurs le fond, la graduation, les positions, n'ont pour base que les travaux des deux hommes célèbres que je viens de nommer.

Pag. 261, lig. 8 (*Ital. pag.* 100). Pline parle d'un autre port de l'Inde; et c'est Bécare (Barace), où règne Pandion, etc.

Voici le passage de Pline: (*Hist. Nat.* liv. VI, chap. 23, pag. 328.) *Alius utilior portus Necanidon, qui vocatur Barace; ibi regnat Pandion, longè ab emporio mediterraneo distante oppido, quod vocatur* Medusa.

D'Anville (dans l'Ouvrage cité, pag. 108, et l'*Eclairciss. sur la carte de l'Inde*, pag 69), reconnaît dans *Barace*, *Bal-*(ou *Bar-*), *seti*,

un peu au-dessus de la pointe de *Jaquete*. Si le Missionnaire avait lu l'*Antiquité de l'Inde* de ce géographe avec des yeux moins prévenus, il y aurait trouvé une riche moisson de rapports, même en ne les approuvant pas tous, du local ancien à la côte malabare, avec le moderne.

Le P. Hardouin (*note* 7), dit que dans Ptolomée (liv. 7, chap. 1, grec, pag. 417, lat. pag. 166), *Modoura*, ville royale de Pandion, est une des villes de ce prince, dans l'intérieur des terres.

Le même critique, dans ses *Not. et emend. n.* LXXXV, *pag.* 356, suivi en cela par d'Anville (*Antiquités de l'Inde*, pag. 109), est porté pour lire *Nelcyndon*, au lieu de *Necanidôn*; *Nelcynde*, dans le *Périple de la mer Erythrée*, pag. 30, 31.

Ce dernier mot approche beaucoup de *Narsingue*, ancien nom du monarque de ces contrées (*d'Anville*, *ibid.* pag. 134).

Pag. 262, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 100, *note* 15). Cette ville et port est la Calliana de Cosmas Indopleustès, où résidait, au siècle sixième, un évêque

qui était sacré en Perse, et qui y allait gouverner les Chrétiens du Canara et du Malabar. (*Topograph. Christ. lib.* 3, *pag.* 178).

Actuellement, les Chrétiens schismatiques de S. Thomas reçoivent de Syrie des Evêques jacobites.

On voit par-là que les colonies parties de l'occident pour l'Inde, ont toujours conservé des liaisons avec la mère patrie; les *Parses* du Guzarate avec les Guebres de l'Iran, d'Iezd; les *Juifs* de Cochin ou *Matenchery*, avec ceux d'Europe, et du reste de l'Asie occidentale; les *Mahométans* de Surate, des autres parties de l'Inde, avec la Mecque, l'Arabie.

On ne voit pas chez les Occidentaux venus de l'est, ni chez les Méridionaux descendus du nord, ces rapports souterrains avec les pays d'où ils tiraient leur origine.

Pag. 265, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 101): Je vois bien que les hommes de cabinet sont aussi sujets à se tromper que les voyageurs de mer.

Si le Missionnaire se croit homme de lettres, il faut convenir qu'il ne ménage guère ses

confrères : sa réflexion est juste, mais elle serait mieux reçue, si elle ne paraissait pas venir d'humeur et de l'envie de trouver en faute les gens de lettres qui ne sont pas sortis de leur cabinet.

Un homme qui, sur mer, a fait 5 à 6,000 lieues dans une boîte à jour (un vaisseau) : le grand effort! et à terre s'est promené sur 60 à 70 lieues de pays, le plus souvent en bonne voiture, toujours bien servi par ses Chrétiens, bien nourri, ne devrait pas élever si fort le mérite de voyageur ; il a beau faire, on ne s'accoutumera pas à lui voir traiter TILLEMONT et COMBEFIS avec LACROZE et LEMOYNE, de *cerebri malè feriati scriptores* (*Ind. Or. Christ.* pag. 145).

C'est là le style de certain astronome qui, dans ses *gambades* philosophiques, qualifie de *bêtes* (1) ceux qui, comme *Descartes*, *Leibnitz*, *Newton*, *Clarcke*, *Arnaud*, *Mallebranche*, ont la *simplicité* de croire à Dieu, à la création, aux êtres spirituels.

---

(1) Voy. *le Supplém. au Dictionnaire des Athées*, de M. *Sylvain Maréchal*, par Jér. Lalande (1803).

Pag. 271, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 102). Le Dcharampéroumal, qui accorda des privilèges aux Juifs et aux Chrétiens de S. Thomas, était originaire de Concam.

1.° J'ai visité avec soin, en 1758 (*Zend-av.* Tom. I, I.re part. pag. CLXIX), les livres du *Mondeliar*, ou chef des Juifs blancs de *Matenchery*, près de *Cochin*; je n'ai vu que des ouvrages imprimés et modernes; nulle mention d'une *Bible manuscrite très-ancienne et très-différente de la nôtre. Questi Ebrei*, dit le Missionnaire (*Ital.* pag. 104), *possegono una scrittura manoscritta, antiquissima ed assai variante dalla nostra.*

Jamais, sur les lieux, personne ne m'en a parlé; maintenant, si Cochin est aux Français, il est facile de s'assurer de la vérité de mon assertion; j'en appelle sur cela au premier homme sachant l'hébreu et le portugais de la côte, qui voudra se livrer à cette recherche.

2.° La manière sèche et succincte dont le Missionnaire parle des *lames de cuivre* (dans l'*Ital. una lamina di rame; une lame de*

cuivre), sur lesquelles sont gravés les privilèges des Juifs, montre bien clairement qu'il n'a pas vu lui-même ce monument, sur lequel il m'est permis de renvoyer à mon Voyage (*Zend-av.* Tom. I, I.re part. pag. CLXIX — CLXXI).

3.° Le Missionnaire, de son autorité, décide que les privilèges accordés aux Chrétiens de S. Thomas, que j'ai donnés (*ibid.* pag. CLXXV — CLXXVIII), sur le témoignage de deux évêques respectables, vicaires apostoliques, successeurs l'un de l'autre, sont une production apocryphe du *Cassanare Mattaye. I Christiani di S. Thomaso*, dit-il (*Ital.* pag. 104), *perdettero la lora lamina, in cui erano incisi: quelle che dà* Anquetil Duperron, *in* Zend-av...... *sono una copia apocrifa, presa da* Mattay Matay Cassanare *Sacerdote Siro Caldeo Malabarese, nativo di Angicaimal.* Il cite son *Ind. Or. Christ.* pag. 189, 190, où il avait déjà prononcé sur cet objet, et même dit qu'il ne les avait pas trouvés à l'endroit (*Coëlan*), où je croyais qu'ils existaient.

Encore un procès à vider entre le Mis-

sionnaire et moi, par un Français habile, résidant à Cochin, dont cette petite discussion pourra piquer la curiosité.

Pag. 273, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 104). Les Mahométans arabes, après qu'ils eurent conquis la Perse, pénétrèrent dans l'Inde pour y faire le commerce, etc.

L'origine des établissemens de commerce formés par les Mahométans, sur différens points de la côte malabare, depuis le golfe de Cambaye jusqu'au cap Comorin, ne nous est que très-imparfaitement connue. Nous devons le peu de lumières que nous avons sur cet objet, aux relations des deux voyageurs mahométans, publiées par le savant Renaudot, et aux éclaircissemens qu'il y a joints; cependant, il doit y avoir quelque erreur dans ce qu'il dit (pag. 309), que les Mahométans ou Maures établis à Calicut, se rendirent fort puissans auprès des princes établis en différens endroits de la côte, comme *Idalcan*, *Nizamaluco*, *Cotalmaluco*, *Madremaluco*, parce que ces princes cherchaient à attirer à leur service les Mores, qui étaient

alors les meilleurs soldats de toute l'Inde. Renaudot semble supposer que les princes dont il parle étaient Indiens de naissance et de religion; mais leurs noms mêmes prouvent qu'ils étaient, sinon Arabes ou Persans de naissance, du moins Mahométans de religion, et que l'on parlait arabe à leur Cour: car *Nizamaluco* et *Cotalmaluco* sont incontestablement des altérations de *Nizam-almulc* et *Cotb-almulc*, surnoms arabes qui ont été portés par plusieurs princes musulmans, et dont le premier signifie *la prospérité du royaume*, et le second *le pôle du royaume*. *Idalcan* me paraît être une altération de *Haïderkhan*; et quant à *Madremaluco*, quoique je ne devine pas comment on doit en restituer la prononciation, il est certain que c'est aussi un surnom arabe altéré, terminé par le mot *almulc* (*royaume*). Les Musulmans devaient avoir déjà des établissemens considérables dans l'Inde, à une époque où l'on trouve dans ce pays plusieurs princes qui portent des noms usités parmi les dynasties mahométanes.

Tout ce que dit ici le P. Paulin sur les

opinions des diverses sectes musulmanes, n'est pas d'une grande exactitude : il est fâcheux qu'il ne nous ait pas appris ce que signifie le mot *tanguel*, nom que l'on donne au Malabar, aux prêtres ou docteurs mahométans ; on aurait aussi desiré savoir ce que signifie le mot *jonaga*, ou plutôt *dchonaga*, nom sous lequel on désigne les Mahométans. Je suis assez porté à croire que parmi les Mahométans qui s'établirent sur la côte de l'Inde, une partie du moins était de la secte des Zéidites, qui domine dans le Yémen, et à laquelle appartenait aussi cette colonie de Persans qui s'établit sur la côte orientale d'Afrique, au lieu où depuis elle bâtit Quiloa. (Voyez Renaudot, dans l'Ouvrage déjà cité pag. 306.)

S. de S.

Pag. 276, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 105). Ptolemée, qui écrivait d'après le rapport des marchands, confond souvent les villes méditerranées avec les villes maritimes...... Il n'y a dans sa Géographie ni ordre, ni suite de lieux et de villes, etc.

Ce jugement sur Ptolemée est bien dur ; faisons à ce sujet quelques observations :

1.° Il n'y a guère de manuscrit connu de la *Géographie* de Ptolemée, d'une exactitude qui mérite la confiance du vrai critique; de plus, les latitudes et les longitudes sont en *chiffres* exprimés par des lettres, et non *en toutes lettres*, ainsi que dans les imprimés; les traductions latines sont plus ou moins fautives, *Sylvanus*, *Magin*, *Mercator*, comme les autres; et l'on sait avec quelle facilité l'erreur a pu se glisser dans ces chiffres. La première édition grecque, de 1533, n'en est pas plus exempte : ce n'est donc pas au géographe qu'il faut d'abord s'en prendre, mais à ses copistes, à ses traducteurs.

2.° Depuis Ptolemée, bien des lieux ont pu changer de nom, disparaître, se montrer ailleurs, ainsi que les golfes, ports, îles, rochers, même les montagnes.

3.° En suivant sur la carte, sans avoir trop d'égard aux hauteurs, aux distances, aux espaces, dont l'excès, comme le remarque d'Anville (*Mesur. itiner.* 1769, pag. 88, *Antiquit. de l'Inde*, pag. 40, 41, 47), est le vice dominant dans sa Géographie (1); en

(1) D'ANVILLE, (*Antiq. géogr. de l'Inde*, pag. 102, etc. 133

suivant les positions des montagnes, fleuves, villes, dont parle le Géographe grec, on est étonné de la précision qu'elles offrent en très-grand nombre, ainsi que de l'identité des noms.

Mais pour cela, il faut avoir le génie oriental, se prêter de bonne grace aux altérations venues du temps, des mutations du globe, des événemens politiques, comme guerres, invasions, changemens dans les langues: l'histoire de l'Inde, ancienne et moderne, confirme ces réflexions.

On trouvera en Europe les mêmes variations, à quelques siècles l'un de l'autre; c'est au savant à découvrir le vrai nom, le vrai site, dans les décombres, aux environs, à plusieurs lieues de l'ancien sol, sans aller accuser les auteurs qui ont décrit les choses telles qu'elles étaient de leur temps.

4.° Quant aux longitudes et latitudes, étant

160, 161, 163, 166, 237), fatigué par les difficultés, avait déjà relevé, peut-être avec trop de force, ce qu'il appelle *les imperfections dans le détail de sa Géographie sur l'Inde*, en même-temps qu'il reconnait l'obligation qu'a l'Histoire de l'Inde aux travaux de ce grand Géographe.

la plupart tirées par estime des marches, des routiers de voyageurs, des postes, elles ne font pas de points fixes, sur lesquels on puisse absolument compter, lorsqu'ils sont seuls; quoique plusieurs aient pu venir des Orientaux ou des observations faites par des marins (*Prolegom. cap.* 8).

D'ailleurs, on sait que Ptolemée prend, avec *Marinus*, 500 stades pour un degré du grand cercle, au lieu de 841 à 1200; ce qui, chez lui, hausse la latitude de 3, 4, 6, etc. degr. Voici ses paroles (*Prolegom. cap.* 11, *gr. pag.* 23. *lat. pag.* 10) : *Sed et in hoc quoque rectè sentit* (Marinus), *partem unam qualium est circulus maximus trecentarum sexaginta, quingenta in terrâ constituere stadia; id enim confessis dimensionibus consonum existit* (*La Nause, Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, Tom. 26, pag. 111).

Tout ceci, comme ce qui regarde le cap *Comorin* et le *Cory*, est développé dans l'Ouvrage dont j'ai déjà parlé, *le Gange ancien expliqué par le Gange moderne.*

Je me contente d'observer qu'il est faux que le *Cory* de Ptolemée, *gr.* par 125°: 18°

30'; *lat.* par 125° 40': 13° 20', soit une seconde fois le cap Comorin, *che è*, dit le Missionnaire, *per la seconda volta, il promontorio Comari* (*la Commaria estrema*, pag. 105), *gr.* 121° 30': 13° 40'; *lat.* 121°, 45': 13° 30'. C'est un cap absolument distingué du premier, à l'est plus d'un degré, avant *Sosicare*, *gr. lat.* 122°: 14° 30'; qui, certainement est *Tutucorin*. (PTOLEM. *Geogr. lib.* 7, *gr. pag.* 409, *lat. pag.* 163.)

Pag. 280, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 107). Cette ville (*Cottate*) est le marché de toutes les marchandises du Malabar,..... du Bengale et de la côte de Coromandel.

Ce que le Missionnaire dit ici du commerce de *Cottate* avec l'est et l'ouest de la presqu'île, mérite l'attention des Français établis à *Cochin*, et indique un rapport fréquent avec *Colech* et les endroits voisins, célèbres par leur négoce (1).

On peut faire transporter par terre les marchandises, de la côte de Coromandel à celle de Malabar, sur-tout au sud de la

(1) *Voy. la carte du Mission. citée ci-devant.*

presqu'île, où le trajet n'est pas de 40 lieues; y former, par exemple, à *Cottate*, des entrepôts pour les effets du *Bengale*, de l'*Orixa*, de *Mazulipatam*, de *Pondichéry*, et jouir par-là d'une position moyenne entre l'île de France, la Mer Rouge, la côte de Coromandel, la presqu'île de l'est, et très-favorable au cabotage indien.

Pag. 281, *lig.* 8 *et pag. suiv.* (*Ital. pag.* 107 *et* 108). Voici comme Arrien parle de ces places de commerce du Malabar: « On y porte beaucoup d'argent monnoyé, etc. »

Le *vestis simplex* d'Arrien (*Peripl. mar. Erythr.*, pag. 31), sera la toile, la mousseline simple, non rayée ni ouvragée.

La perfection de ces étoffes est dans la finesse, la petitesse de l'espace qui comprend tant de fils, appelés *conjons*. Ainsi, une toile qui, dans un pouce, demi-pouce, contient le plus de *conjons*, est la plus chère.

Cette manière de mesurer est passée en proverbe: on dira d'une chose admirable, d'une beauté supérieure: *elle est de* 25, 30, 40 *conjons*.

Le *polymita* est la toile de différens fils, ou la mousseline brodée.

L'othonia serica, que le voyageur (p. 107), appelle *calin de la Chine*, *calen della China*, métal factice qui tient du plomb et de l'étaim, paraît être, dans SAUMAISE (*Plinian. exercitat. in Solin. pag.* 824), une étoffe de lin. Le même savant critique ne fait pas mention du *sericum* τὸ ὀθόνιον τὸ σηρικόν (*Péripl. pag.* 36); dans la traduction : *filum* (qui n'est pas dans le grec) *othonium sericum* : chez le Missionnaire (pag. 108), qui n'a lu que le latin, de même, *filum othonium sericum*.

On sait qu'en persan, en turc, et de-là en arabe, *ketan* signifie *lin*. Ce mot a pu passer chez les Grecs (le *k* retranché, *othon*) dont se sera fait *coton*, désignant le lin de l'Inde; *othonium sericum*, les étoffes coton et soie. On prendra cette explication pour ce qu'elle peut valoir.

Pag. 281, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 107). On porte aussi dans ce marché...... de l'*othonium sericum* (étoffe de coton et de soie).

Pag. 284, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 108). De Thina (la Chine), on transporte par terre...... de la laine, du fil d'*othonium*, de la soie.....

J'ai laissé subsister la note précédente de M. Anquetil telle qu'elle était, quoiqu'il y ait une légère erreur dans la critique qu'il fait du P. Paulin. En effet, dans le second passage cité du Périple d'Arrien, le mot *filum* se trouve dans le texte, où on lit : καὶ τὸ νῆμα, καὶ τὸ ὀθόνιον τὸ σηρικόν.

Il n'en est pas moins vrai que le Missionnaire n'a consulté que la traduction latine du Périple, et je crois que l'on en peut dire autant relativement à tous les passages d'auteurs grecs qu'il cite. Ce serait un travail aussi ingrat que pénible, de vérifier toutes ses citations. Les deux passages du Périple qu'il allègue ici, fournissent une preuve suffisante de ce que j'avance. S'il eût eu recours au texte, il aurait vu que *serica* et *sericum* n'étaient que les adjectifs d'*othonia* et *othonium* ; et il ne se serait pas imaginé que chacun de ces mots était le nom d'une espèce particulière de marchandises. Cette première erreur l'a entraîné dans une seconde, et l'on aurait peine à deviner ce qui l'a engagé à voir dans le mot *othonia* le métal factice connu sous le nom de *calin de la Chine*, si

l'on ne se rappelait qu'en italien, *ottone* signifie *laiton*. La ressemblance fortuite des mots *othonia* et *ottone*, aura été cause de cette singulière méprise. Quoiqu'il n'ait pas traduit le second passage, il est facile de voir qu'il l'a entendu de la même manière, et qu'il a pris *filum othonium* pour du *fil de laiton*. C'est pour cela qu'il a ponctué ainsi ce passage, *filum*, *othonium sericum*.

La première méprise a disparu dans la traduction française, vraisemblablement par une correction de M. Anquetil; mais, dans le second endroit, le traducteur s'est rendu inintelligible, en mettant *du fil d'othonium*, *de la soie*.

Au surplus, je ne crois pas que l'on puisse admettre la conjecture de M. Anquetil, sur l'étymologie du mot *othonium*; et, quelle que soit l'origine de ce mot, il est certain qu'il s'emploie également pour des étoffes de soie et pour des toiles de coton, ou *byssus*, comme on le voit par l'inscription de Rosette : il paraît même que l'on s'en est aussi servi pour exprimer des toiles ou vêtemens de lin.

Il faut corriger ainsi le premier passage,

« On porte aussi dans ce marché...... des
» étoffes de soie » ;

Et substituer au second :

« De *Thina* (la Chine), on transporte par » terre de la laine, du fil, des étoffes de » soie ».

S. de S.

Pag. 283, *note* 1 (*Ital. pag.* 108). **Les noms que les Grecs donnèrent aux villes de l'Inde sont surprenans.**

Le voyageur s'extasie sans raison. Otez la finale grecque *os* ou *a*, de *nigamos*, *nigama*, reste *nigam* : retranchez *patnam*, *ville*, de *negam patnam*, reste de même *negam*. Y a-t-il rien qui se ressemble plus que *nigam* et *negam* ? la plupart des critiques du Missionnaire sont de cette force.

Pag. 284, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 108). *Thina* (la Chine).

Cette *Chine* sera la Tartarie voisine du *Chensi*, province occidentale de la Chine réelle ; puisque les marchandises sont portées dans l'Inde, à *Barigaza*, par la *Bactriane* (*Peripl.* pag. 36). Le portrait du peuple

(pag. 37), qui se rend tous les ans près de *Thina*, est absolument celui des *Tartares Calmouks*.

C'est donc à tort que le savant d'Anville, (*Antiq. géogr. de l'Inde*, pag. 178, 179) s'exprime ainsi : « ceux qui ont cru voir le nom » des Chinois dans celui de *Sinæ*, n'avaient » pas regardé les choses d'assez près ».

Les raisons dont il appuie son assertion (pag. 179 — 185 — 180 — 191, etc.) jusqu'à voir *Thina*, dans *Sinhoa*, de la *Cochinchine* (pag. 186), ne prouvent pas que le nom de *Sinæ* propre à des peuples établis à l'est de la Chine actuelle, n'a pu être étendu à cette dernière contrée.

Ce Géographe, si habile d'ailleurs, se trompe, lorsqu'il dit (pag. 185) : « Ce qu'on » trouve dans le Périple de la mer Erythrée, » d'une ville *Thinæ*, comme étant reculée » dans les terres sous la grande Ourse, dans » une contrée qui répond aux pays situés » sur le Pont-Euxin et la mer Caspienne, » paraîtra tellement disparate avec la *Thinæ* » du pays des *Sines*, qu'il faudra l'entendre » d'un autre lieu, qu'un éloignement im-

» mense en sépare, et qu'il n'est pas de notre » sujet de chercher ».

La disparate cesse, quand on examine attentivement le texte grec de Ptolemée (pag. 36, 37), et qu'on y lit le passage suivant, que je traduis ainsi littéralement : *Mari extrinsecùs in Sinarum quemdam locum desinente, sita est maxima civitas mediterrranea, Thina nuncupata......... et fertur esse contermina aversis partibus Ponti et Caspii maris.*

La *Thina*, les *Sines*, confinent réellement, sont réellement limitrophes de la portion orientale du revers du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, étant à l'ouest de la Chine, dans la Tartarie actuelle; mais non pas, comme dit d'Anville, *sur le Pont-Euxin et la mer Caspienne.*

Un Géographe, du mérite de M. d'Anville, méritait cette petite discussion.

Chapitre VIII.

Pag. 286, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 109). M. *Florent de Jesus*, Carme-déchaux, Evêque d'Areopolis et Vicaire apostolique du Malabar.

C'est le même Prélat polonais, Vicaire

apostolique de la côte malabare, de qui je reçus, en 1758, à Véraple, un accueil si gracieux, si distingué : et l'on peut reconnaître, dans la manière dont je parle dans mon Voyage (1), de ce bon Evêque instruit et obligeant, ainsi que des autres Missionnaires qui m'ont rendu quelques services dans l'Inde, l'accent de la reconnaissance la plus vive et la plus respectueuse.

Pag. 289, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 110). Si l'on considère l'étendue de ce pays, ses inondations périodiques...; on verra qu'il est très-peuplé, relativement à son sol susceptible de culture.

D'après cet apperçu, la population de la côte de Malabar est assez forte pour un si petit pays. Quarante cosses ou lieues de Malabar forment un degré. Cette côte n'a par conséquent tout au plus que 540 milles quarrés; et il y aurait pour chaque mille environ 3703 hommes. Il y a d'autres contrées dans les Indes, où il en vit un bien plus grand nombre, sur l'espace d'un mille

(1) *Zend-av.* Tom. I, I.re part., pag. CLVI — CLXXVIII.

quarré; mais il faut déduire, sur l'étendue du Malabar, les montagnes, les forêts, les lacs et les rivières de ce pays; et il ne faut pas oublier non plus les ravages qu'a faits Tippo-Saheb dans ce pays-là.

J. R. F.

Pag. 289, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 11). Le riz, le lait et le poisson, sont d'une digestion facile.

L'auteur ne devrait pas nommer le lait, le beurre et l'huile de coco, des alimens faciles à digérer. La plupart des personnes qui mangent continuellement du lait s'en trouvent incommodées. Les parties grasses du beurre et de l'huile de coco sont indigestes; et les parties acides de la graisse s'en séparant, cet acide attaque l'estomac et les intestins; d'ailleurs, comme les Indiens ne mangent pas de viande qui contient, comme on sait, beaucoup de parties alcalines, il s'ensuit que cet acide n'est pas même neutralisé par des alcalis. Au reste, il est vrai que la sobriété des Indiens, qui provient d'ordinaire de leur pauvreté, con-

tribue à leur santé : mais je doute que cette sobriété augmente la faculté génératrice.

J. R. F.

Pag. 290, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 11). Les Indous se contentant de peu....., les parens sont délivrés de la pensée, comment pourvoir à la nourriture de leurs enfans ?

Les véritables causes de la grande population des Indes, sont la monogamie, le soin de marier les jeunes filles, l'absence totale des couvens qui y sont inconnus, et le grand prix qu'on met dans les Indes au mariage, ainsi que la facilité de nourrir et d'habiller les enfans à peu de frais. Chez nous aussi les basses classes donneraient le jour à plus d'enfans, si l'on ne craignait pas les frais de leur éducation.

J. R. F.

Pag. 291, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 11). Le premier (ennemi de la population) est la petite vérole, maladie contagieuse dans l'Inde.

J'ai remarqué partout que la petite vérole est plus maligne lorsqu'on oint le corps

de graisse ou de parties huileuses pour empêcher la transpiration. La malpropreté, les excès et le luxe dans les alimens et dans les boissons, et sur-tout l'usage de choses échauffantes, rendent cette maladie plus maligne. On trouve cette assertion confirmée dans l'Amérique, au Cap, en Afrique, parmi les nègres; et chez les Calmouks, en Russie. La petite vérole est moins mauvaise chez les peuples qui prennent des bains chauds, comme les Russes, les Turcs, les Persans, etc.

J. R. F.

Pag. 291, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 110). Le second (ennemi de la population) est la polygamie et le célibat de beaucoup d'hommes.

Il est reconnu que la polygamie, en usage chez les Mahométans et les Indiens de qualité, n'est pas favorable à la population. Cette coutume force au célibat bien des hommes auxquels elle ne laisse pas de femmes; car elle est cause qu'il naît plus de filles; ce qui détruit le rapport si juste et si favorable à la monogamie. Peut-être

aussi que l'usage pratiqué par les femmes de Naïres, qui vivent avec plusieurs hommes, fait qu'il vient plus de garçons, de sorte que l'équilibre se rétablit de lui-même.

J. R. F.

Pag. 291, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 110). **Le cinquième ennemi de la population est la vente d'un très-grand nombre d'esclaves, que l'on transporte à Goa, à l'Isle-de-France, au Cap de Bonne-Espérance, en Amérique, à Batavia et à Bombay.**

Je n'ai jamais vu ni entendu parler de ces ventes d'esclaves, même pour le cap de Bonne-Espérance, l'Isle de France, l'Amérique, tirés de la côte malabare; ils ne seraient pas d'une constitution propre aux travaux de ces contrées : ce sont les *Caffres* qui sont l'objet de ce commerce. On achète un esclave du pays, pour le service intérieur de la maison, des *Mosses*, pour les femmes. Ils ne quittent guère la côte qu'avec leurs maîtres. Je répète cette observation, afin qu'on ne prenne pas l'Inde pour un marché de chair humaine, comme l'est la côte d'Afrique.

Pag. 292, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 111). Les tribus nobles..... sont très-blanches.

C'est la même chose à la côte de Coromandel : l'abri du soleil, la fraîcheur de l'air causée par l'eau des rivières, des étangs, la proximité des montagnes, tous les moyens qui diminuent l'action de la chaleur, diminuent aussi la noirceur de la peau. Tous les corps, sortis d'un seul *Adam*, ont le même tissu, la même carnation; c'est la latitude, aidée des circonstances dont parle le Missionnaire, qui varie la teinte, depuis l'équateur jusqu'au pôle. Voyez le *Zend-av.* Tom. I, I.re part., pag. XXXVI — XXXVIII.

Cependant l'expression *assai bianche* est trop forte, les femmes les plus blanches ont une teinte pâle qui tire sur le jaune et le brun. C'est en arrivant dans le pays, que cette couleur frappe et déplait : tout le monde paraît noir. En moins d'un an on s'y accoutume, et on la croit blanche.

Pag. 292, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 111). Les Brahmes ont tous les cheveux longs et très-beaux, les yeux noirs, les oreilles longues et percées, le corps délié et agile.

On n'ignore pas que les anciens Grecs ont déjà remarqué que les Indiens savans et nobles habitaient les forêts et des bois de palmiers. Ce passage rappellera à l'esprit du lecteur, Tahiti, où les personnes qui ne sont pas obligées à s'exposer à l'air de la mer et au soleil, ont une couleur agréable, brun-clair et presque jaunâtre, et où le teint des plus belles femmes se rapproche encore plus de la couleur des Européens, de sorte que nous en avons vu, qui étant animées, avaient des couleurs agréables. Les *Tautaur* ou ouvriers, étaient bien plus bruns, de sorte que l'on aurait pu croire que c'était une autre race d'hommes.

J. R. F.

Au lieu de *le corps délié et agile*, l'original porte *la taille droite et déliée.*

S. de S.

Pag. 292, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 111). Les Indous sont robustes jusqu'à 30 ans; après cet âge, la nature décline bien plus qu'en Europe.

Bruce aussi, dans son Voyage en Arabie, a remarqué combien les femmes y vieil-

lissent et y perdent de bonne heure la faculté de devenir mères. Peut-être est-ce là la cause de la polygamie en Arabie.

J. R. F.

Pag. 293, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 111). Ils sont modestes dans leurs discours, inconstans dans leurs paroles, etc.

Les voyageurs (moi tout le premier) aiment à porter des jugemens généraux, qui font portrait : on dirait qu'ils ont passé leur vie dans toutes les classes d'un peuple, étudié à fond, balancé toutes ses actions, approfondi ses intentions, ses inclinations. Ce qu'ils ont vu une fois, deux fois, ils le donnent pour le caractère d'une nation; sur-tout s'il s'agit d'un défaut dont ils aient été la victime. Quand ils parlent d'ingratitude générale, de manque de parole, c'est, soyez-en sûr, que leurs services n'ont pas été reconnus, récompensés, disons *payés*, comme ils l'espéraient, que leur attente a été trompée : de-là l'inculpation universelle. Et si l'on examine sans partialité le genre humain, on y trouvera par-tout le mal comme le bien,

par exemple, les procès par vengeance, etc., que le Missionnaire, extrême en tout, relève particulièrement chez les Malabars. C'est bien le cas des saccoches aux défauts : celle des nôtres est par-derrière, on ne la voit pas ; nous portons celles des autres par-devant.

Pag. 294, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 111). Les femmes des Brahmes ou des Prêtres se couvrent aussi le sein avec une toile fine de coton.....; portent trois ou quatre manilles..... les cheveux attachés en touffe (en haut de la tête)......; les femmes sont curieuses et se ressemblent dans toutes les parties du monde.

C'est encore la mode parmi les paysannes de quelques parties de l'Allemagne, de nouer leurs cheveux sur le sommet de la tête. Les brasselets, les anneaux de pied et les bijoux pour orner la tête et le col, ont été à la mode en Asie et en Afrique de tous les temps, et ne sont pas seulement particuliers aux Indiennes. Il est bien naturel que les femmes se soient retournées pour regarder un Européen, objet assez rare dans ce pays-là : mais c'est peut-être montrer un esprit trop

sujet à soupçons, que de dire comme notre auteur, qu'*elles n'en regardent qu'avec plus de desir.*

J. R. F.

Pag. 294, *lig.* 25 (*Ital. pag.* 112). Elles (les femmes) se couvrent le visage, quand elles rencontrent un homme dans les rues; cependant elles ne manquent jamais de se retourner et de regarder par derrière..... pour le bien examiner.

Une Brahmine, frappée de la barbe longue, large et noire qui terminait le visage blanc, assez régulier du Missionnaire (1), après l'avoir regardé, tête baissée, du coin de l'œil, se sera retournée pour voir une seconde fois le personnage : donc tout le monde se retourne; et la *curiosité* propre aux femmes dans le monde entier (*tanto curiose e tanto simili sono le donne in tutti i paesi del mondo*), est tancée avec une humeur maligne, ainsi que *la barbarie* et *la férocité à laquelle les hommes sont portés* (*quella barbaria e ferocità alla quale sono portati gli uomini* (pag. 295, not. 1, *Ital.* pag. 112, not. 1).

(1) Voy. *le portrait du P. Paulin*, pl. 1.

Par ces tableaux, on satisfait son tempérament, et l'on plait au lecteur qui aime, comparaison faite, à trouver par-tout moins bon que soi : les portraits en beau lui paraissent flattés. Si le voyageur ne rembrunit pas ses couleurs, il est fade; s'il les charge trop, on suspecte sa fidélité, on taxe son intérêt! quel parti prendre? On passe la *vérité*; l'*affectation* seule ne se pardonne pas.

Pag. 296, *lig.* 21 (*Ital. p.* 112). Les Indous ont vu les meubles de maison et de cuisine des Européans, mais on n'a jamais pu les engager à en adopter l'usage.

Il y a sans doute plusieurs raisons pourquoi les Indiens n'adoptent pas les meubles et les ustensiles de cuisine des Européens : les pauvres ne le peuvent pas à cause de leur extrême misère ; les riches ne le veulent pas, parce qu'ils abhorrent leurs oppresseurs blancs ; en outre, il y a bien des usages, bien des ustensiles qui ne sont pas convenables pour le climat des Indes. D'ailleurs, l'attachement d'un peuple pour ses anciennes habitudes, provient de l'orgueil des peuples

14...

moins cultivés, qui, comme les Chinois, par exemple, croient que ce qu'ils ont est tout ce qu'il y a de meilleur.

J. R. F.

Pag. 296, *lig.* 26 (*Ital. pag.* 112). **Les Malabars sont excellens agriculteurs, bons botanistes, bons calculateurs, bons jardiniers, grands chasseurs, braves pêcheurs, excellens ouvriers en bois, etc.**

L'agriculture, dans l'Inde, a presque exclusivement pour objet le riz, et même cette espèce de riz qui ne prospère que lorsqu'il est inondé. Ce qui est donc le plus nécessaire pour le succès de l'agriculture, ce sont de bonnes mesures propres à faciliter les irrigations : aussi s'est-on principalement occupé de conduire les eaux des grands fleuves et de les répartir, au moyen de canaux et de fossés, dans les plaines voisines. Lorque des pluies abondantes ne grossissaient pas les eaux des fleuves et n'en opéraient pas le débordement, on se servait de machines mises en mouvement par des hommes et par des bœufs, pour élever l'eau; ou bien on creusait de grands réservoirs, que les Européens établis

dans l'Inde nomment *tangues* ou *tanques*. On y recueillait l'eau des pluies qui, à l'époque des moussons, tombent par grandes averses, et on la répartissait ensuite sur les plantations de riz.

On sème beaucoup de sésame pour en faire de l'huile, et de pavots, sur-tout dans le Bengale, pour faire de l'opium. La culture du gros millet, du maïs et du riz sec n'est pas aussi commune. On nomme *nella* le riz qui n'est point dépouillé de son enveloppe. Chaque Indien a un mortier ou un égrugeoir de bois, dans lequel on pile le riz pour le dépouiller de sa menue paille.

L'art du jardinage, dans l'Inde, consiste uniquement à planter sur un même terrein toutes sortes d'arbres fruitiers et diverses variétés de palmiers. Les fruits que l'on y cultive sont les figues, les oranges douces et amères, les citrons, les grenades, les mangues et autres espèces. Les arbres les plus ordinaires des jardins sont les palmiers à coco, ceux d'arek et celui que l'on appelle palmier à beurre; on élève aussi, à cause de leur bonne odeur, les rosiers, les jasmins, diverses sortes de lys, etc.

La botanique a été traitée dans les livres nommés *Oupavéda*, et écrits dans des temps très-reculés, en langue samscrit. C'est dans une section particulière de ces livres sacrés et scientifiques, nommée *adchourvéda*, que se trouvent recueillis les divers usages auxquels on emploie les plantes de l'Inde, et la manière de les cultiver. Parmi les Brahmes instruits, il y en a bien peu qui étudient cette partie de leurs livres sacrés. Peut-être contient-elle un grand nombre d'expériences et d'observations faites dans l'antiquité; mais l'on peut croire, sans risquer de se tromper, qu'il s'y trouve mêlé beaucoup de choses inutiles et superstitieuses. Chaque plante et chaque fleur est en effet consacrée à quelques-unes des divinités indiennes. Les amans savent aussi, comme nous l'apprenons du drame de *Sacontala*, exprimer des phrases entières, au moyen de certaines fleurs, par la manière de les disposer et d'en faire des guirlandes; et vraisemblablement, cet art est enseigné dans les livres dont nous venons de parler.

La chasse est une des occupations des grands seigneurs, qui y emploient une espèce de

léopard nommé *tchittah*, que l'on apprivoise; des faucons, des chiens, des filets et une grande quantité de monde. Il n'y a que les *muquois*, hommes de la plus misérable et de la dernière classe du peuple, qui se livrent à la pêche.

L'architecture des Indiens, celle du moins de leurs grands édifices publics, et particulièrement de ceux qui sont consacrés au culte ou aux sciences, comme les observatoires, mérite quelque attention. Leur mortier, auquel ils mêlent des huiles, est très-solide et presque indestructible. Le stile que l'on observe dans leurs plus anciens édifices, par exemple, dans le temple souterrein d'Eléphanta, près de Bombay, a beaucoup de ressemblance avec celui des anciens Egyptiens; mais tant que l'on ne pourra pas donner des preuves meilleures et plus décisives que celles que l'on a employées jusques à présent, il restera incertain lequel des deux peuples, des Indiens ou des Egyptiens, a enseigné à l'autre l'art de bâtir.

J. R. F.

Pag. 297, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 112). La plupart des maisons du Malabar sont bâties en bois de tek.

Le bois de tek (*tectona grandis*, Linn. Gmel.), employé pour les bâtimens et les navires indiens, est à la vérité ferme et durable; mais le climat sec de l'Inde contribue aussi à la solidité des bâtimens construits de ce bois-là. L'homme du peuple bâtit des habitations de terre glaise et de terre de jardin; mais en peu de temps il s'y niche des mille-pieds, des scorpions et des serpens, de sorte que le séjour dans ces demeures est très-désagréable et dangereux.

J. R. F.

Pag. 302, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 114). Le magnel, ou *terra merita.*

Dans la suite, (*Ital.* 2.e part. chap. 2, pag. 202), l'auteur dit que le *safran*, appelé MAGNEL (dans le Dict. Malab. *Magnschel*), est le *concouma*, c'est-à-dire, *la terra merita* de nos droguistes.

Pag. 302, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 114). Les mirobolans, le cardamome, l'arbre du coton.

Le texte italien porte : « Les mirobolans, le cardamome, les tamarins, la cannelle sauvage, ou *cassia lignea*, l'arbre du coton, etc.

S. de S.

Pag. 304, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 115). Comme le Roi est le seul maître absolu de toutes les terres, il les vend ou il les afferme..... J'en parlerai plus au long dans la seconde partie, et je réfuterai l'opinion de M. Anquetil Duperron.

Je remarque une contradiction dans ce que le Missionnaire dit du domaine du Roi: « Le Roi est le seul maître absolu de toutes » les terres ». (*Il Rè è solo assoluto padrone di tutti i terreni*); et à la ligne suivante: « L'*ole*, ou instrument d'achat de la propriété » et du domaine parfait que l'on achète du » Roi ». (*L'*ola, *o lo stromento della compra della proprietà e del dominio perfetto che si compra dal Rè*).

Voilà un achat du *domaine parfait*, de la *propriété*; du moins, le contrat passé, le Roi n'est plus maître de la chose vendue. Il n'est donc pas, en général, toujours *maître* absolu de toutes les terres. (Voyez le Mémoire particulier sur cette matière, que je donnerai par forme d'appendice, à la fin de ce volume).

Pag. 306, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 116). Strabon dit que

les anciens Perses comptaient dans leur palmier 360 propriétés utiles. Le palmier indien n'en a pas tant; mais il est bien plus utile que celui des Perses.

Le passage de Strabon, rapporté dans le texte italien, porte : « On dit qu'il existe » chez les Perses une pièce de vers où sont » énumérées jusqu'à 360 propriétés utiles du » palmier ». (*Strab. géogr. lib.* 16, *pag.* 742. Le Géographe grec n'en dit pas davantage; mais comment le Missionnaire peut-il avancer que le palmier indien est *bien plus utile* (*assai più utile*) que celui de Perse, qui dans les 360 usages auxquels on pouvait l'employer, renfermait sans doute ceux du palmier ou cocotier de l'Inde?

Pag. 306, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 116). Le petit poivre est un lierre qu'on plante au pied des grands arbres.

L'italien porte *una elera* :ce passage justifie ce que j'ai observé ci-devant, pag. 170.

S. de S.

Pag. 308, *lig.* 23 (*Ital. pag.* 117). Ils (les Anglais) payaient au Roi de Travancor, quatre-vingts roupies par candil de canelle du Malabar......, et on en exportait environ cinq cents candils.

Les Anglais ne feront presque plus usage de la canelle de Malabar (*laurus cassia* Linn.), qui n'est peut-être qu'une race dégénérée de la vraie canelle, depuis qu'ils ont pris aux Hollandais l'île de Ceylan ou Sinhala, et qu'ils possèdent le véritable arbre de canelle (*laurus cinnamomum* Linn.) Il est probable que la canelle de Malabar ne sera plus du tout un objet de commerce, d'autant plus que l'on est parvenu à transplanter la véritable noix muscade, ainsi que le véritable arbre de canelle, dans l'île de la Réunion, dans l'île Maurice ou île de France, ainsi que dans les Séchelles, à la Guadeloupe, la Jamaïque, et dans les *Circars* septentrionaux, et qu'on y a même déjà élevé la canelle, de graine. Il est certain que la canelle de Malabar n'a pas autant de parfum ni autant de parties huileuses volatiles que celle de Ceylan. Aussi ne l'a-t-on employée jusqu'ici en Angleterre, que par nécessité et pour empêcher le trafic de la véritable.

J. R. F.

Pag. 310, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 117). Tel est le résultat

du commerce du Malabar : voilà où finissent les écus de France.

C'est la jérémiade éternelle des gens à vue courte : les besoins, les achats des Malabars ne compensent pas ceux des Européens ; l'or de ceux-ci s'épuise, se perd dans l'Inde : comme si les denrées indiennes portées à la Chine, apportées en Europe, ne causaient pas une vraie reproduction des métaux en apparence perdus au-delà de la ligne. La plupart des écrivains qui parlent du commerce de l'Inde, sur-tout les *économistes*, doivent voir de mauvais œil le *privilège exclusif* reparaître dans la réunion des Banques particulières à celle de France (1), peut-être seule opération de finance (2) digne de ce grand Etat depuis 1769, pourvu que le *dividende* soit dans des mains droites, fermes, et proportionné, subordonné à l'intérêt du commerce, au rapport des terres.

Cette réunion amenera les grands corps

(1) *Journ. des Défens. de la Patr.* 16 *germin. Par.* 15 ; *an* 11 (1803), *pag.* 2, 4 : 25 *germ. Par.* 24, *pag.* 3.

(2) La création d'un *bureau pour la Chine*, au département des *relations extérieures*, en 1803, à la tête duquel

(Compagnie des Indes, fermiers-généraux, receveurs-généraux, etc.), et fera peu à peu renoncer aux spéculations particulières, qui se croisent, se combattent, se détruisent, et tarissent les richesses de la nation la plus puissante, la plus industrieuse.

Mais, avant tout, 1.° le Gouvernement a besoin d'un contrepoids (sorte d'opposition), qui garantisse la propriété des sujets, comme celle du Souverain est assurée.

2.° Il faut que le prix des denrées de première nécessité soit réduit à un taux modéré, pour que la main-d'œuvre diminue, que les autres denrées et marchandises baissent, et que, par ce moyen, les manufactures françaises (lainages, draps, etc.) puissent, en Europe, en Amérique et dans l'Inde, soutenir la concurrence des manufactures anglaises; lesquelles étant souvent plus fines, au même prix doivent l'emporter.

---

est placé M. *de Guignes*, qui a résidé long-temps dans le pays, et en sait la langue. Cet établissement annonce dans les Chefs du Gouvernement, des vues *pour l'Inde*, pour ce qui est situé *au-delà du cap de Bonne-Espérance*, qui peuvent rendre au nom français la gloire dont il a joui sous DUPLEX, dans ces vastes, belles et riches contrées.

Une réflexion à laquelle on doit s'arrêter, c'est que, chez un peuple considérable, actif, qui a de grandes ressources, des moyens proportionnés à son opulence, des agens de toute espèce, et qui est nécessairement commerçant, le négoce par détour est, en dernière analyse, aussi avantageux que celui qui se fait par échange direct.

Si Paris, par abus ville de simple consommation, et où les spéculations commerciales, longues, étendues, paraissent des rêves; si cette ville était située à Brest, à Lorient, à Nantes, les idées changeraient, et les fausses et timides mesures, que l'esprit concentré dans les terres fait trop souvent adopter, feraient place à des conceptions vastes, hardies, vraiment faites pour un peuple qui a, du côté de l'ame, de la population et du sol, tout ce qu'il faut pour être le plus riche, le plus heureux de l'univers.

La culture des terres, produite par Sully, après des regnes qui avaient mis le sol de la France en friche, présentait un fonds de rapport, qu'il fallait exploiter, dont il fallait trafiquer. *L'homme ne vit pas seulement*

de pain. Colbert, par l'établissement des manufactures, la création du commerce, des grandes associations pour celui des pays éloignés, et la formation de la marine, ouvrit le débouché par où ce fonds vivifié, mis en valeur, circula sur la surface du globe, et forma le bien-être, la richesse du vendeur et de l'acquéreur.

Les rapports commerciaux entre les quatre parties du monde une fois consolidées, le secours qu'ils exigèrent fit naître pour les traites et les remises, les banquiers; pour les emprunts, les bailleurs de fonds, les Monts-de-piété; pour les paiemens, avant terme, des lettres-de-change, les caisses d'escompte, les banques de commerce.

Ces moyens ne sont que des remèdes: employés sagement, ils offrent aux particuliers comme à l'Etat, des ressources réelles: mais le mal est à côté du bien. Leur objet propre est de servir à la reproduction des fonds émis en nature, ou en valeur représentative de ces fonds. Il faut donc que ces fonds existent, avant qu'ils deviennent la matière d'une opération de finance; c'est-à-dire que la culture

des terres, les manufactures et le commerce sont la base sur laquelle portent les établissemens faits pour les aider. Quand les premiers manquent, les seconds ne sont qu'un brigandage appelé *agio*, qui dévore les valeurs représentatives restantes, et finit par absorber même les fonds. Ce sont des oiseaux de proie acharnés sur un corps mort. Un sol gras, fécond, bien cultivé, produit de lui-même des fruits sauvages. Ce rapport aveugle : on se croit riche, tandis qu'on *grapille* à peine pour le nécessaire.

Ce ne sont donc pas les banques, les emprunts, les caisses d'escompte, etc., qui font la vraie ressource d'un Etat : il est déjà malade quand il est obligé d'y avoir recours. C'est vouloir *vivre de remèdes*; et quelle santé que de prétendre se contenter de pareils moyens ! Ils sont bons, quand le fonds sur lequel ils agissent existe : ils sont destructeurs et consument jusqu'aux os, quand ce fonds (l'agriculture, les manufactures et le commerce) a disparu ou simplement languit.

Pag. 310, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 118). Les champs de riz sont affermés par le Roi; 1.° en *kouliciam*, qui

est le fonds solide (la récompense) que donne le Roi pour les services de guerre.

L'italien porte *il saldo*; mais je pense que l'auteur avait écrit *il soldo*, la solde.

S. de S.

Ibid. lig. 16. En *canam* : c'est un argent placé sur le champ affermé, et que le Roi ou le propriétaire reçoit pendant un certain temps exprimé dans le contrat.

Le Missionnaire est donc obligé de reconnaître un propriétaire en fonds de terre, différent du Roi, et qui reçoit *six pour cent*, en nature, pour son champ affermé; quoiqu'il avance toujours (pag. 311, *Ital.*, pag. 118), que toutes les propriétés des sujets dérivent du Roi, excepté celles des temples. Les quatre manières d'affermer qu'il rapporte, hors les fonds qui appartiennent réellement à la couronne, ne sont que les fruits du domaine *direct*, lequel n'empêche pas le domaine *utile* affecté au vrai propriétaire.

Pag. 312, *lig. dernière* (*Ital. pag.* 118). *Ce* fut déjà la première erreur dans la politique des Monarques du Malabar.

Ce que le Missionnaire appelle la première erreur dans la politique des monarques du Malabar, sera toujours celle des États dont l'étendue n'est pas soumise à de justes proportions. Le bras qui les élève à ce degré de grandeur, a pour l'ordinaire la force de les y maintenir.

On n'hérite pas des qualités de l'ame comme d'un fief; le successeur, quand il serait seul, ne goûte pas, dans ce qu'il possède, le plaisir d'une propriété acquise; et, en conséquence, nouveaux projets, nouveaux objets de jouissance : il dissipe, comme le fils du riche traitant. Les ressorts de la machine se relâchent, et l'on voit à la deuxième, à la troisième génération, ce colosse, élevé à grands frais, tomber et couvrir la terre de ses membres épars. Ainsi finira le monstrueux Empire *Anglo-Indoustan*.

Pag. 317, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 120). Les payens, les Chrétiens, les Musulmans, s'armaient tout-à-coup et allaient assiéger le Roi dans son propre palais.

Je rétablis ici une note omise par le traducteur : *Remotâ justitiâ, quid sunt regna*,

nisi magna latrocinia? S. August. Tom. 6, *de Civit. Dei, lib.* 14, *cap.* 4, *col.* 90 : La justice mise de côté, que sont les monarchies, sinon de grands brigandages ?

Ajoutons : le brigand veut que son chef soit juste dans le partage des vols, du pillage.

Il est des vérités qui, quoique exprimées fortement, ne déplaisent jamais aux ames élevées : les scélérats de la haute espèce les admirent et les violent ; ceux de la petite, craignant d'être démasqués, cherchent à en étouffer la voix.

Oui, sans la justice, l'administration politique, judiciaire, n'est qu'un gros bois où le voyageur, surpris sans défense, tombe sous les coups de l'assassin, d'autant plus cruel qu'il garde les formes légales en apparence ; lesquelles, ôtant à la victime le droit de se plaindre, étouffent ses gémissemens et la privent du secours qu'elle pourrait attendre d'une puissance supérieure.

Pag. 317, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 120) : Parmi eux il s'en trouvait quelques-uns qui avaient assassiné leurs parens mêmes.

Le traducteur aurait dû dire, pour rendre

15...

exactement l'original : « qui avaient assassiné » leurs pères et mères.

S. de S.

Pag. 321, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 121). C'est pour cela que le Roi passa par la vache, et non pas pour se rendre noble, ainsi que le prétendent (mal-à-propos) Niebuhr et Anquetil Duperron.

Remarquons ici deux choses : 1.° Le Missionnaire avoue le fait de la *vache d'or*, par le corps de laquelle j'ai dit que passa le Roi de Travancour. Cette vache était conservée et existait encore en 1787, dans le trésor de ce Prince.

Sur cela je demande ce qui pouvait engager le nouveau Roi, *Rama Varmer*, à conserver un monument qui perpétuait la mémoire des crimes de son oncle? Ce qui est plus fort, comment ce dernier Prince a-t-il pu faire, d'une simple expiation, dont la cause devait le rendre odieux, le commencement d'une ère, et dater, en conséquence, ses lettres, de son *passage par la vache d'or?* Le Missionnaire n'ose pas nier cette nouvelle époque.

2.° Je tiens l'anecdote du P. *Anastase*,

Missionnaire italien, résidant à *Matonchery*, près de *Cochin*; elle m'a été confirmée par ses confrères, qui n'avaient, non plus que lui, aucun sujet d'*inimitié* contre le Roi de Travancour. Le Voyageur *Niebuhr*, qui ne me flatte pas volontiers (*Voy. en Arabe, etc.* tome II, pag. 34, note, pag. 40), la rapporte.

Si la cause de la fabrication de la vache d'or, dont parle le Missionnaire, eût eu cours dans le pays, si j'en avais entendu parler, je n'aurais pas manqué d'en faire mention. Mais *Rama Varmer* est son héros: chez lui, il voit tout en beau. C'est le ton de la reconnaissance, toujours louable, quoique pas toujours d'accord avec la vérité.

Pag. 326, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 123). Il faut, comme dit Aristote, que le Prince paraisse toujours prendre soin, par-dessus tout, de ce qui regarde les dieux.

Philosophes du vieux temps, raisonneurs pour la multitude, écoutez les oracles du siècle de lumière. La morale, la politique et l'administration doivent être indépendantes de la religion. Tout étant matière,

n'y ayant rien dans la nature que des corps plus ou moins subtils, laissons les opérations dites spirituelles suivre le mouvement qu'elles reçoivent de ceux-ci. Ce que l'on appelle le premier moteur, est entraîné par un cours, une fatalité, qui enveloppe tous les êtres existans, et forme la chaîne de nécessité qui en lie toutes les parties.

On est étonné de la manière dont est imprimé dans l'original le texte grec de ce passage d'Aristote.

Chapitre IX.

Pag. 327, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 124). Il fit entourer la maison de cinquante Mahométans, qui ne laissaient rien entrer ni sortir de notre maison.

C'est le *Tschoki*, dont le Gouvernement, dans l'Inde, se sert à l'égard des personnes considérables, ou constituées en dignité, pour en tirer ce qu'elles refusent de payer, dettes, impositions, contributions, etc. La soldatesque employée à cette exécution militaire, s'annonce par un grand tumulte : mais ceux qui connaissent les usages, ne s'en

effrayent pas. On peut en voir une description dans la *Relation du Consulat d'Anquetil de Briancourt à Surate*.

Cette espèce d'emprisonnement est très-gênante et dure, sans autre mauvais traitement, jusqu'à ce qu'on ait satisfait à ce qu'exige le magistrat ou gouverneur. Tout est arrêté, vivres, marchandises, domestiques, parens, amis. Cela répond à la *garnison* qu'en Europe le fisc établit chez celui qui est en retard pour sa taille, sa contribution.

Pag. 328, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 124). Nous achetâmes deux bordures (*quadrucci*; quadres) d'Europe.

Il fallait traduire *deux petits tableaux*; c'est le sens de l'original, et il est surprenant qu'on s'y soit mépris.

S. de S.

Pag. 339, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 128). Elle (Sarasvadi) est épouse de Brahma, qui produit; et suivant l'opinion des Indous...... c'est par elle qu'il y a, dans les productions terrestres, harmonie, proportion et concorde.

Ceci s'accorde avec l'*Oupnek'hat*, tom.

II, pag. 166, 610, où les femmes des Dieux sont leurs attributs.

Brahma et sa femme *Sarasvadi* seront donc l'agent créateur produisant avec science, puissance, harmonie et proportion. Ce n'est point ici se livrer sans fondement aux allégories, puisque les plus anciens monumens des Indous les fournissent eux-mêmes. D'ailleurs, il n'y a pas de religion où l'on n'en trouve de pareilles.

Lorsque l'homme veut avoir présent à l'esprit un objet que son imagination saisisse, des *modalités* il fait naturellement des *substances*, comme il donne un corps à ce qui est pur esprit : la sagesse de l'agent est sa compagne, passant ainsi de la simple figure à la réalité : l'origine de la figure est bientôt oubliée, et elle devient la base d'un culte plus proportionné à la faiblesse humaine.

Ces réflexions sur *Sarasvadi* s'appliquent très-bien à la note du Missionnaire (*Ital.* pag. 129), relative à la déesse *Lakschmi*, qu'il prend pour la *Terre* ou la *Vesta* romaine.

Pag. 340, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 129). Il n'est donc pas surprenant que les anciens Hébreux et les prêtres égyptiens eussent la vache en si grande vénération.

Ce n'est pas s'exprimer exactement que d'assimiler les anciens Hébreux aux Egyptiens, pour le respect rendu à la vache. Chez ceux-ci, c'était un culte idolâtrique ; chez ceux-là, des soins rendus à cet animal à cause de son utilité: à moins qu'on ne veuille parler du *veau d'or*, dans le désert (*Exode*, XXXII ; 1, 6), et des *veaux d'or* de *Jéroboam* (III. *Rois*, XII ; 28, 29). Le premier était un reste de l'idolâtrie d'Egypte ; les autres étaient de même une vraie idolâtrie, et non une simple vénération.

Pag. 345, *lig.* 23 (*Ital. pag.* 130). On connaît par cette lettre, quelle est la politique et l'énergie du Gouvernement monarchique du Malabar.

L'éloge que fait ici le Missionnaire, de l'administration et de la police du *Travancour*, est juste ; il faut seulement en retrancher l'exclusif. Il y a bien, dans le reste

de l'Orient, des pays en révolution, en trouble, où les ministres se jouent des crises du Souverain; mais la paix, la tranquillité une fois rétablies, l'autorité suprême reprend ses droits.

En général, rien n'est plus bas que le ministre, dans l'Orient, en présence de son maître. Soumis aux mêmes peines que le dernier des sujets, son sort, toujours vacillant, devrait dégoûter de l'amour du commandement; mais l'homme semble fait pour ramper, lorsqu'il ne peut occuper la première place. L'espèce des hommes qui ne veulent ni commander ni obéir, est bien rare.

Qu'on ne croye pas, au reste, que le tableau du Missionnaire soit en tout fidèle. *Rama Varmer* est, je dirais presque, son idole : s'il était chrétien, ce serait son saint.

Pag. 346, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 131). Le Ministre me donna 100 *kaliens* pour faire mon voyage.

Le Missionnaire ne donne pas la signification de ce mot. Dans mon dictionnaire *malabar-portugais*, je trouve *kali*, *papas*;

ce qui répond à *puls*, bouillie ou sorte de pâtisserie, composée d'eau, de farine, de miel, d'œufs et de fromage. Cent gâteaux de cette espèce, étaient un fort bon viatique.

Pag. 351, *not.* 1 (*Ital. pag.* 132). J'ai parlé fort au long du sacrifice *Jaga*.

Le sacrifice le plus célèbre des Indous, est l'*aschomideh djaki*; où la victime est un cheval. On peut voir la description allégorique de cet animal et du sacrifice où il est offert, dans l'*Oupnek'hat*, tom. I, pag. 98, 99.

Les Indous sacrifient un bélier au Soleil, lorsqu'il entre dans le signe du zodiaque, nommé *bélier*; parce qu'ils croient toujours que l'équinoxe du printemps a lieu à cette époque, tandis qu'il répond maintenant aux *poissons*.

On voit de même dans le *zodiaque* ou *talisman* moderne de *Denderah*, donné par M. *Denon* (*Oupnek'h.*, tom. II, pag. 87), la tête du *bélier* couverte d'une multitude d'étoiles, qui marquent l'augmentation de la lumière par celle de la durée des jours.

Le même signe y est placé à la distance ordinaire, deux signes, du *Cancer*, où se fait le solstice d'été.

Pag. 352, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 133). Tous les peuples d'Italie furent enveloppés dans ce culte des astres, et les astres furent regardés comme dieux, même d'après les fables grecques.

Pour rendre exactement l'original, il fallait dire, *même depuis l'introduction des fables des Grecs.*

S. de S.

Pag. 355, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 134). M. Van Angelbeck, Gouverneur de Cochin...... quoique Luthérien, assista notre Mission.

Le Missionnaire aura voulu dire, *calviniste réformé.* Il sait trop bien que les Hollandais ne sont pas luthériens, et que certainement un homme de cette secte ne serait pas plus nommé gouverneur ou *commandeur* de *Cochin*, qu'un catholique romain.

Pag. 358, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 135). Beaucoup de ces Chrétiens sont venus dans l'Inde, de la Perse et de la Chaldée.

Le sentiment du Missionnaire, que beaucoup de *Chrétiens de S. Thomas* sont venus de Perse, et se sont unis à ceux qui tenaient originairement la foi du S. Apôtre; ce sentiment n'a rien que de naturel. Les persécutions des Rois de Perse, Chosroès et autres, ont pu obliger des familles entières à s'expatrier, comme celle des Mahométans a porté les Parses dans l'Inde (1). Le passage de la Perse dans cette contrée par le golfe Persique et la mer Rouge, a toujours été pratiqué. J'ai vu les chrétiens de S. Thomas à *Veraple*, à *Kandanati*. Leurs traits distingués semblent bien marquer une origine étrangère : mais les mots chaldaïques qu'ils admettent dans leur langue, ayant rapport à la religion qu'ils ont reçue de l'ouest par les mains des prêtres chaldéens, ne prouveraient pas qu'ils ne sont pas originairement Malabars.

Il peut y avoir eu des émigrations de Perses et d'Arabes chrétiens par la Bac-

(1) *Zend-av.* Tom. I, I.re part. pag. CLVI — VII; CLXII-XIII, etc.

triane, vers le nord de l'Inde, ainsi que par la mer, dans le 7.ᵉ siècle, sous les fureurs du mahométisme : le commerce facilitait le passage, le transport.

Quand on a vu de près les différens ports de l'Inde, qu'on a rencontré les caravanes qui, en guerre comme en paix, traversent cette contrée, allant à l'est, à l'ouest, au nord, on ne trouve rien d'extraordinaire dans ce mélange de peuples et de langues, indigènes, étrangères, qu'offre la presqu'île de l'Inde, où la douceur, la salubrité du climat, l'abondance du sol, et la *bonhommie* des habitans, ont toujours invité les voyageurs à se fixer.

Pag. 362, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 136). L'excommunication appelée *maharon*, était en usage.....

Maharon, ou plutôt *Maharom*, est assurément un mot d'origine syriaque, qui veut dire *anathème*, *interdit*.

S. de S.

Ibid. lig. 8. M. De la Croze..... ajusta ce systême de religion avec celui des Calvinistes et des Luthériens.

L'auteur ne dit pas cela, mais il défie M. de la Croze de prouver un tel rapprochement. Il fallait traduire : « Que M. de la » Croze ajuste, s'il le peut, ce systême de re» ligion avec celui des Calvinistes et des Lu» thériens ».

S. de S.

Pag. 364, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 137). Un *frontal*, ornement d'autel.

Frontale signifie un *devant d'autel.*

S. de S.

Pag. 365, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 137). Ces pénitences publiques, en usage au Malabar depuis les premiers temps de cette église, ont préservé ces Chrétiens de la pourriture et de la corruption qui s'est introduite dans les autres églises.

Ce que le Missionnaire dit de l'utilité de la pénitence publique, toujours en usage chez les chrétiens de S. Thomas, est juste en soi. On voudrait cependant que l'autorité du maître parût moins, et que les motifs spirituels, dégagés de pratiques minutieuses, se montrassent davantage.

Mais tel est le triste sort des Missions dans

l'Inde, au Thibet, à la Chine. Tout y est donné à l'extérieur. Le pasteur chrétien, catholique, baptise, confirme, marie, enterre à la chrétienne, comme l'Indien à l'indienne. Des saints, des chapelles, des fêtes, des processions, des confessions, des communions; rien dans l'instruction, qui rappelle aux mystères de la religion, considérés en eux-mêmes ou dans les suites qu'ils doivent avoir pour la conduite. On enseigne, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *brutement*, la *Trinité*, l'*Incarnation*, la *Rédemption* : le peuple les croit de même machinalement. L'économie du mystère de J.-C. est ignorée, le péché originel, la corruption de l'homme, la nécessité d'un sauveur, de la grace toute puissante, l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, comme source de toute justice, pour être réconcilié dans le sacrement de pénitence, l'union avec le créateur, le vrai bonheur qui attend les justes, le malheur éternel réservé aux méchans.

Le chrétien n'entend pas, dans l'Inde, la parole de son Dieu : on ne lui fait pas lire l'Ecriture Sainte, l'Evangile, pas même

l'*Imitation de J.-C.* Aucun ouvrage solide (pag. 373; *Ital.*, pag. 141) sur le fonds, l'intérieur du christianisme, tel que serait par exemple celui qui a pour titre *Les mystères de J.-C., expliqués en forme de dictionnaire, selon l'esprit de l'Ecriture et des Pères* (1770), par M. CERVEAU.

Un catéchisme sec, des vers, des légendes, des chapelets, des scapulaires : « Les desseins » de la Providence dans la manière d'appe- » ler les idolâtres à la vraie foi, sont infi- » nis, dit le P. Paulin (pag. 375, 376; *Ital.* » pag. 141); et il n'importe pas à un Mis- » sionnaire *d'examiner si scrupuleusement* » *l'intérieur des néophytes*, quand ceux- » ci, *à l'extérieur*, se soumettent avec hu- » milité et obéissance à la doctrine de » J.-C. Les Missionnaires appellent, et la » grace divine éclaire et fortifie. »

Mais comment savoir si Dieu *éclaire* et *fortifie*, si l'on n'examine pas avec soin l'*intérieur* des néophytes ? Et cependant on ne peut les admettre au baptême, ainsi que les pénitens à la réconciliation, que l'opération de la grace supposée.

La méthode du Missionnaire met à l'aise les *convertisseurs*, mais, malheureusement trop souvent aux dépens des prétendus *convertis*, dont on étale ici le nombre (pag. 377, 381; *Ital.* pag. 142, 143), si on ne l'enfle pas, comme faisaient les *Jésuites* dans leurs *lettres édifiantes*, et comme font actuellement les papiers publics, qui en même-temps font jouer aux Missionnaires, dans les troubles de la Chine, un rôle bien éloigné de l'esprit évangélique (1).

L'homme aime à paraître conquérant, de quelque manière que ce soit. Cependant, si le Missionnaire s'était rappelé l'article du *baptême* dans le *catéchisme* du concile de Trente, il ne dirait pas si lestement : *ad un Missionario non importa di esaminare con tanta scrupulosita l'interno dei neophiti.*

Quant à l'instruction, on voit par le portrait intéressant et exact que le Mission-

(1) *Journ. des Défens. de la Patr.* 14 flor. an 11, pag. 2; *Madrid*, 28 mars (1800). — *Journ. littér. etc.*, VII, col. 1303, pag. 319. — *Journ. des Déf.* 1.er vendém. an 12, pag. 1. *La Haye*, 17 sept. (1803).

naire fait des chrétiens malabars (pag. 365; *Ital.* pag. 138), qu'ils sont capables de recevoir et de goûter des vérités sublimes qui, devenant la base de leur morale, les élèveraient au-dessus des considérations, en quelque sorte mécaniques, d'un culte purement extérieur. Mais la dévotion à quelques pratiques extérieures, comme à la Chine et même en Europe, semble suppléer à tout.

Ce n'est pas à vingt-cinq ans, âge auquel de jeunes religieux quittent leurs couvens pour aller dans l'Inde, qu'ils peuvent être savans en théologie. L'établissement des *Missions étrangères* fournissait rarement des sujets plus instruits. Un zèle peu éclairé et un attachement servile à l'extérieur, étaient l'apanage du plus grand nombre, aussi peu formés dans la connaissance du christianisme, que dans celle de l'indianisme, où ils ne voyaient, comme le P. Paulin, que *Vichnou, Chiva, Brahma,* les élémens, les astres, des fêtes, des pratiques superstitieuses, sans sonder l'intérieur du système religieux, qui a quatre mille ans d'antiquité.

Pag. 368, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 139). De trois en trois ans.

Sans doute c'est l'époque des tournées que font les vicaires apostoliques dans leurs diocèses, ou les simples Missionnaires en qualité de *visiteurs.*

Pag. 369, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 139). Servissent aux Cassanares.

Le Missionnaire peint les Cassanares, qu'il n'aime pas, de couleurs noires. J'ai remarqué dans mes voyages, que les prêtres blancs se croyaient, par la couleur, au-dessus des prêtres noirs, et agissaient souvent d'après cette prétention.

Les *Cassanares*, *bâtonnés* (*multati*), sans doute sur l'apologie du P. Paulin adressée au Roi de *Travancour*, ne devaient pas être contens de cette correction plus que fraternelle.

Mais il aurait pu faire grace à ses lecteurs de l'historiette obscène et impie du *Cassanare* et de la *Chrétienne de S. Thomas.* C'est avec peine qu'on l'a donnée

en français. Notre langue, naturellement chaste et pudibonde, ne souffre pas des saletés dignes des Grecs.

Pag. 382, *not.* 1 (*Ital. pag.* 144). Le nom de *toupasi* vient du samscretam *douï-bachi.*

Le Missionnaire se trompe sur la racine du mot *topas;* c'est bien celui de *dobachi*, nom des domestiques, gentils ou chrétiens, habillés à l'indienne, d'une *cabaye* blanche, dans toute la presqu'île, qui est formé des mots *doui*, deux, et *bachi*, paroles, discours, parce qu'ils parlent indou et une langue quelconque européenne, particulièrement le portugais. Le mot *topas* vient du malabar *toppi*, chapeau, homme à chapeau; en portugais *topo*, tête, le haut.

Pag. 383, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 144). Ceux-ci sont cultivateurs, et les premiers, négocians qui trafiquent en *copra*, en huile, en poivre, en store (storax) et autres objets de vente.

Le *copra* est la moëlle de la noix de coco, dont on tire de l'huile (Voy. ci-dev. p. 137).

Il est bien étonnant que le traducteur ait

conservé le mot italien *store*, et l'ait expliqué par le mot *storax*, tandis qu'il devait le traduire simplement par *des nattes*.

S. de S.

Pag. 383, *note.* (*Ital. pag.* 144) Après ces mots : *sans autre ornement.*

« Que diront, ajoute le Missionnaire (*Ital.* » pag. 144, not. 4), les Malabars, en voyant » nos coiffures *a lanterna, scuffie a capello,* » *suffie d'accomodo, scuffie mezzane, scuffie* » *ad elmo, scuffie alla regina, scuffie alla* » *tedesca, scuffie alla Marleborough, scuffie* » *a paglietta, scuffie a calice, scuffie a* » *pieghette, scuffie a fetuccia, scuffie a* » *buffo; turbanti di colore, turbanti con* » *fascie e pettinatura, turbanti dipinti con* » *poca pettinatura; scuffie alla francese,* » *cappellette all'inglese?* Elles diront que » nos belles ont perdu l'esprit, avec leurs » caprices fous, ou qu'elles sont bien près de » devenir folles ».

La sortie du Missionnaire contre les coiffures européennes, a quelque chose de plaisant. S'il avait lu, dans nos journaux, l'article

des modes, sa tirade serait encore plus piquante : il y a tel lecteur qui ne prend le journal que pour cet objet.

Mais le P. Paulin ne fait pas réflexion que cette variété de coiffures tient au caractère changeant des peuples placés entre les *tropiques* et les *cercles polaires*. Chez des hommes qui ont *aujourd'hui* une température de *six* dégrés *au-dessus* de la glace, et *demain* une de *six au-dessous*, l'esprit, l'ame, sujette aux mêmes impressions que le corps, a des goûts, des plaisirs, des modes, diversifiés à l'infini.

Sous la zone torride, comme sous la zone glaciale, où il n'y a qu'une température, chaud extrême et continuel, ou froid excessif; l'habitude du corps se conserve la même, les dispositions de l'ame sont permanentes, les goûts uniformes, *constans comme les besoins*.

Si les dames malabares étaient transportées à *Paris*, par 48 degrés, ou à *Londres*, par 50, elles prendraient bientôt les modes de ces villes somptueuses.

Tout est folie dans ce bas monde, tout est raison, selon la vue de celui qui regarde.

Pag. 384, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 145). Les Chrétiens natifs de l'Inde y sont le soutien des Européans.

J'ai vu tous ces chrétiens, et de près, dans toute la presqu'île, aux deux côtes, dans le Bengale. Ils n'ont, en général, aucune énergie, non plus que ceux qui dépendent des Européens : les gouvernemens leur sont indifférens, pourvu qu'ils *vivent.* Les princes du pays ne les estiment que pour l'artillerie, dans laquelle quelques-uns ont servi sous les Européens, et pour le commerce. Du reste, point de centre de réunion, point de nation européenne pour laquelle ils montrent de prédilection; si ce n'est peut-être les Anglais, chez lesquels ils sont plus libres, avec leur *Padre*, et trafiquent plus sûrement, mais toujours sans activité marquée.

Les intentions du Missionnaire sont bonnes : il veut rendre stable et heureux le sort des chrétiens de l'Inde, en y attachant celui des Européens. Mais, j'ose l'assurer, ceux-ci n'ont point à craindre de leur part une révolte chimérique, absolument contre

leur caractère, qu'aucun intérêt ne pourrait amener, qu'aucune ressource, aucune force ne pourrait soutenir.

Pag. 384, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 145). Si les Anglais et les Hollandais ne cherchent pas à se concilier l'affection des Chrétiens, comment peuvent ils se flatter de rester bien des siècles dans l'Inde?

Voici la raison pourquoi ni Haïder-Aly ni Tippou-Saïb n'ont pu se soutenir sur la côte de Malabar contre les Anglais et le roi de Travancour. Les chrétiens en grand nombre, qui y habitent, et que Tippou-Saïb persécutait et forçait souvent à embrasser sa religion, ont toujours prêté secours aux Anglais.

J. R. F.

Pag. 387, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 146). Ecoutons Robertson.

Le Missionnaire a raison de réfuter M. *Robertson*, historien léger, superficiel, mal instruit, pour ce qui regarde l'Inde, entiché de philosophisme, visant plus à l'esprit qu'à la vérité, lequel réduit à 12,000 le nombre

des chrétiens de cette vaste contrée (1). Mais je ne conviens pas avec notre voyageur (pag. 390; *Ital.* pag. 147), que depuis l'arrivée des Portugais dans l'Inde, le nombre des chrétiens y soit de *quatre millions.* Il fera bien, sans attendre du célèbre Anglais (on le dit mort: c'est une perte;) un calcul juste et appuyé sur des monumens, de donner l'*extrait juridique* des registres des habitans des paroisses.

Quant aux mœurs des Indiens chrétiens, il n'y a rien de plus corrompu que ceux, par exemple, de *Goa* et des environs, qui vivent avec les Portugais. Ce n'est pas la même chose dans les terres; et le Missionnaire a souverainement raison, lorsqu'il dit que *quand on fait la description d'une maison, on ne commence point par l'égoût ou la fosse d'aisance* (pag. 392; *Ital.* pag. 147).

Chapitre X.

Pag. 395, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 148). Les chevaux

---

(1) ROBERTSON, *etc., an historic. disquisit. concern. the cnowledge whih the ancient, Kad of India* (1791), *not.* 38; *pag.* 229 → 230.

viennent de l'Arabie ou de la Perse : les premiers sont petits, mais forts et excellens.

Je ne peux pas m'empêcher de contredire cette assertion, que les chevaux arabes et persans sont tous *petits*. J'en ai vu beaucoup dans les écuries du lord grand-veneur, qui étaient d'une taille considérable, et parmi lesquels se distinguaient un cheval entier et une jument. Ils avaient été transportés par les Indes en Angleterre.

J. R. F.

Pag. 396, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 149). Ce beurre, venu des meilleurs herbages que les vaches mangent sur les montagnes, est délicieux.

On estime beaucoup en Italie les fromages de lait de buffle, et on les appelle *caccio di cavallo* : c'est cependant là que l'on fait le parmesan.

J. R. F.

Pag. 396, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 149). Les campagnards et les agriculteurs indiens connaissent fort bien les maladies du bétail.

Les agriculteurs européens peuvent recevoir ici la leçon des Malabars ; joindre à

leur travail la connaissance des maladies des bestiaux, et des simples propres à les guérir. Des écoles *champêtres* où, dès la jeunesse, on puise des connaissances; voilà ce qui nous manque, et qu'on n'aurait pas cru trouver chez les Indous. La France paraît faire à ce sujet quelques efforts : je le desire sincèrement. Qu'elle saisisse bien l'objet qu'elle se propose. Chez elle la plupart des établissemens semblent plus faits pour les maîtres, les instituteurs, que pour les élèves.

Ibid. Les campagnards..... savent y porter remède avec des simples du pays.

L'art vétérinaire des Indiens mériterait bien d'être soigneusement étudié par les Européens qui étudient le samscrit; il s'y trouverait probablement de bonnes recettes fondées sur l'expérience.

J. R. F.

Pag. 397, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 149). La chèvre domestique rousse, appelée *menda*, sert pour le *Jaga*, sacrifice célèbre que les Brahmes offrent au soleil et aux autres planètes.

La couleur rouge de cette chèvre est encore une particularité qui se retrouvait aussi en Egypte, et dont on apperçoit même des traces dans les écrits de Moyse.

J. R. F.

Pag. 397, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 149). Pan...... est l'Hanouman.

On ne voit aucun rapport entre les attributs du *Pan* des anciens et ceux d'*Hanouman*, divinité indienne, sous la figure du singe, et que le Missionnaire, ainsi qu'*Abraham Roger* (1), dit être le vent. Son explication symbolique de *l'ame du monde*, donnée à *Hanouman*, est celle du savant Hollandais (2) qu'il ne cite pas.

Pag. 398, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 149). La brebis proprement dite, est très-rare au Malabar, où la chaleur du climat ne souffre pas des animaux qui ont tant de laine.

Malgré la grande chaleur, le mouton pro-

(1) *Mœurs des Brahm.*, pag. 173, 205.

(2) *Id.* pag. 206, *not.*

prement dit, n'est pas rare dans la presqu'île, du moins à la côte de Coromandel, où il fait, avec la volaille, le fond des tables françaises en rôti, ragoût, pilau; à Pondichéry, Mazulipatam, etc. : dans le Bengale, c'est le cabri ou chevreau, viande délicieuse. Dans les hôpitaux on donne aux soldats convalescens, du *chien maron*, viande fade, flasque, mollasse et huileuse : si on en jette un morceau contre le mur, il y reste collé.

On peut voir la description du *chien maron*, mouton dégénéré, à poil au lieu de laine, dans les *Essais philosophiques sur les Animaux*, etc., par M. *d'Opsonville* (1783), pag. 120, 121.

La voix de cet animal n'est pas, comme l'avance ce voyageur, le *bêlement* des autres moutons : c'est un cri ou espèce d'aboiement, qui approche de celui du chien sauvage et du loup. J'en ai entendu beaucoup dans le Bengale; et c'est de son cri autant que de sa forme qui tient de celles du chien et du renard, que les Européens l'appellent *chien maron*.

L'Ouvrage que je viens de citer est intéressant et utile; mais il ne faut pas se fier aux noms dans les différentes langues de l'Inde, donnés par l'auteur, qui n'écrivait que sous la dictée des interprètes.

Par exemple, pag. 119, not. (*a*), M. d'Opsonville dit que le nom du *mouton*, en tamoul (*malabar*), est *adou* : c'est celui de la *chèvre*, comme le marque fort bien le P. Paulin. Le *chevreau* se nomme *addou kkouddi*, *petit de la chèvre*. Le nom du mouton, en malabar, est *schem* : dans le Missionnaire, *cemiriada*, *marikkidaïa*.

Pag. 398, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 149). Le cochon appelé *panni*, a mauvais goût et est d'une digestion difficile, etc.

Ce que le Missionnaire dit du *cochon* n'est pas général à la côte Malabare. Les Portugais à *Goa*, *Daman*, etc., ne mangent presque pas d'autre viande; ils la trouvent de bon goût et facile à digérer.

Pag. 399, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 150). Les Chrétiens qui mangent parfois de la viande de cochon, tombent alors presque toujours malades.

La chair d'un animal destiné à être man-

gé, change tout-à-fait de goût par la nourriture qu'il prend. Il n'est donc pas invraisemblable que les porcs privés et nourris de sardines auprès de la mer, aient une chair malsaine et de mauvais goût. On sait que les jambons de Bayonne sont d'une chair plus ferme et d'un goût exquis, parce qu'au pied des Pyrénées l'on nourrit les porcs de châtaignes.

J. R. F.

Pag. 399, *lig.* 26 (*Ital. pag.* 150). Au Cachemire, dans l'Inde septentrionale, on tisse avec le poil de certaines chèvres des montagnes, les schalls..... qui surpassent la soie de la Chine.

Les schalls fins que l'on fabrique au Cachemire, et dont le plus grand débit se fait dans les Indes, sont tissus, du moins à ma connaissance, du poil des *brebis* de ce pays-là, et non de celui d'une espèce de chèvres sauvages.

J. R. F.

Pag. 401, *lig.* 23, (*Ital. pag.* 150). *L'ottagam*, ou chameau, n'est pas proprement un animal indien.

Il ya dans le Koschotey, du 40.° au 30.°

dégré de latitude nord, des chameaux sauvages à deux bosses. Je n'ai aucune autre connaissance de chameaux sauvages.

J. R. F.

Pag. 402, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 151). L'*urus* est une espèce de bœuf sauvage qui ne sort jamais des épaisses forêts des Ghâtes : ce bœuf a environ dix pieds de haut, est gros à proportion, avec de grandes et belles cornes, et est d'un poil très-fin, couleur argentine-cendrée.

Il est probable que les urus sauvages dont il est question ici, et qui ont dix pieds de hauteur, de grandes cornes et le poil gris-cendré, sont de la même espèce dont il y a des troupeaux dans les montagnes septentrionales des Indes. Ceux-ci néanmoins ont 14 pieds de haut, pèsent 3 à 4,000 livres, et sont noirs, à l'exception d'une poignée de poil roux entre leurs cornes : on les appelle *arni* dans les Indes septentrionales. Les crânes de ces bœufs monstrueux se trouvent en Russie parmi les os de rhinocéros et d'éléphans ; voyez le *Journal* du D. Anderson ; l'*Abeille*, décembre 1792 ; et Pallas, *Morceaux sur le Nord*, 6.e vol.

J. R. F.

Pag. 402, *lig.* 6 *(Ital. pag.* 151 *).* Ce bœuf (l'*urus*) a environ dix pieds de haut.

C'est sans doute une faute d'impression dans l'original, où l'on aura mis 10 *piedi* pour 6 *piedi.* On n'a jamais entendu parler dans l'Inde, de bœufs des montagnes, hauts de *dix pieds.*

Pag. 403, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 151 *).* Le *dchenna,* loup, et le *karadi,* ou ours des montagnes, plus terrible que le tigre, se trouvent dans les mêmes bois.

On ne peut pas décider si l'animal dont il est question ici (le karadi), appartient aux espèces des loups, ou si c'est une hyène. Le loup n'est pas d'ordinaire un animal si formidable; mais la hyène, dont il y a deux ou trois espèces en Asie et en Afrique, est très-cruelle, et attaque même les hommes.

J. R. F.

Pag. 406, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 152). On tue les tigres à coups de fusil..... la peau va au Roi, et le bourg donne une récompense au chasseur.

Le tigre rayé est le véritable tigre (*felis tigris L.*) Le pouli n'est pas un *kougouar,* animal carnassier de l'espèce des chats de

l'Amérique méridionale, mais c'est le véritable léopard (*felis leopardus L.*). La troisième sorte, qui est également rayée, et d'une couleur châtaine, paraît être une espèce qui n'est pas encore connue des zoologues, et dont les caractères ne sont pas jusqu'à ce jour assez exactement déterminés. La quatrième espèce, blanche, aux taches grises (*felis uncia L.*), est représentée dans Schreber (Pl. 100). Les espèces des animaux qui appartiennent à la famille des chats, tant de l'Ancien que du Nouveau Monde, ne sont en général pas aussi connues qu'elles devraient l'être, à raison des nouveaux progrès de la zoologie. Les Européens avides, qui viennent dans les Indes pour la guerre, et pour le commerce, n'ont ni inclination pour l'étude de l'histoire naturelle, ni le temps de s'y livrer; et cependant ce serait encore uue spéculation si l'on s'y prenait comme il faut.

J. R. F.

Pag. 407, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 152). Sa peau (la peau du chat-volant) est couleur argentine, et son poil très-fin.

L'écureuil, dont on trouve ici la description, est différent du *tagouam* ou du *sciurus petausista* de Pallas, ainsi que du *sciurus sagitta* de Nordgren. Il paraît que c'est une espèce encore inconnue, car les *sciurus volans*, *sciurus volucella* et *sciurus hudsonius*, ne sont pas de la grandeur de l'animal dont il est question ici.

J. R. F.

Pag. 407, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 153). Cet animal (le *marapatti*) est très-ennemi des serpens, enlève les poules et les œufs, et a la chair puante; c'est une espèce de fouine.

Le *marapatti* du Malabar n'est nullement le *serval* des zoologues. On sait que ce dernier est une espèce de linx : mais le marapatti est la *viverra ichneumon* de la variété indienne, et l'on a tort de faire du *mungo* une espèce particulière. L'ichneumon grimpe au haut des palmiers, mange leurs fruits, et se nourrit aussi de rats, de souris, et sur-tout de serpens, principalement de ceux de l'espèce la plus venimeuse, *naja*, en Portugais, *cobra de cabelo*.

Pag. 408, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 153). C'est une antélope à poil noir, qui diffère du *kasza*..... petite antélope au poil roux, de la grosseur d'une chèvre ordinaire.

Les antélopes ne sont pas encore connues systématiquement, quelque peine que se soit donnée M. Pallas dans ses excellens Ouvrages, pour en déterminer les caractères. La première, dont il est question ici, noire ou brune, avec des cornes recourbées et tortillées, me paraît être l'*orcas L.*, qui se trouve aussi au Cap. La seconde (si c'est toutefois l'*antelope cervicapra*), a le poil jaune et non pas roux; elle est aussi plus grande qu'une chèvre, et à peu près de la grandeur d'un daim.

J. R. F.

Pag. 409, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 153). La chèvre à bezoards est très-commune dans le Maïssour, d'où l'on tire les plus gros et les meilleurs bezoards.

La chèvre du bezoar est l'*antelope gazella L.*: on ne peut pas décider laquelle des antélopes des anciens est l'antélope *kouran*.

J. R. F.

Pag. 409, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 153). Voyez Dale, dans le livre cité ci-devant.

L'original offre ici la note suivante omise dans la traduction.

« Mon but n'est pas, non plus que mon » métier, de chercher à découvrir la na- » ture, le caractère et les propriétés natu- » relles de ces animaux. En conséquence, » je les abandonne volontiers aux fines re- » cherches de mon estimable ami le P. *Ba-* » *sile de la Conception*, carme déchaussé, » apothicaire à la Scala, auteur de l'Ouvrage » intitulé *Ornitogonia ovvero la cova dei* » *Canari; Roma*, 1794. A lui seul le génie » bienfaisant a accordé le beau privilège de » nous instruire des bonnes et mauvaises » qualités de l'œuf (de l'oiseau) de Cana- » rie (le serin); de prescrire les remèdes » propres et convenables pour multiplier » les incubations, les aider, remédier à » l'épilepsie, à l'élèvement de la queue (*ca-* » *derizzo*), à la pléthore, à l'asthme de poi- » trine, au vertige (*volvolo*), et à la goutte.

» Voyez encore Pline, Aristote *de anima-* » *libus*, Aldovrandus, Dale, Charleton, » Linné, et un petit Ouvrage intitulé : *le* » *medecine che da tutti gli animali si puo*

» *cavar a beneficio dell'uomo; Venezia,*
» 1654. »

Pag. 409, *lig.* 23 (*Ital. pag.* 153). Le *kirri*, dit *mongous*, est certainement l'ichneumon des Egyptiens et des Grecs.

La civette est la *viverra zibetha* et la *viverra civetta L.*; car je suis persuadé qu'on a fait inutilement des espèces particulières de ces variétés. Le kirri est la petite variété de la *viverra ichneumon L.*; et le marapatti, dont il a été question plus haut, en est une plus grande variété. La variété rouge dont il est fait mention ci-après, appartient de même à cette espèce.

J. R. F.

Pag. 410, *lig.* 25 (*Ital. pag.* 154). Le *malèannan sciurus* est un petit écureuil noir qui habite les grands arbres; l'*annan*, écureuil commun, plus petit, qui vit sur les cocotiers, est d'un blanc obscur, avec de très-belles raies d'un noir foncé.

La première espèce d'écureuils nommée ici, est sans doute le *sciurus maximus L.*, qui est dessiné dans le Voyage aux Indes,

par Sonnerat, tom. 2.e, pl. 87. La seconde est probablement un animal encore inconnu.

J. R. F.

Pag. 410, (*Ital. pag.* 154, *note* 9). Le maleannan, *sciurus*.

Note omise. « Qui est-ce qui a donné ces
» caractères si différens à tous ces animaux?
» Qui les a pourvus d'instincts si variés?
» Qui leur a imprimé le premier mouve-
» ment vital, et leurs antipathies? (Qui
» leur a partagé) la masse, la variété des
» corps, la vertu, les couleurs, les proprié-
» tés, et autant d'esprit qu'il en faut pour
» chercher tout ce qui est nécessaire à leur
» conservation? Qui les met en paix et en
» guerre? Qui leur enseigne, par exemple,
» à fabriquer des maisons et à élever leurs
» enfans? Ne brille-t-il pas en eux une lu-
» mière éternelle, une sagesse divine infi-
» nie, le doigt d'une toute-puissance? Vous
» osez me dire que tout vient du hasard,
» des atômes, de la combinaison spontanée?
» Bon Dieu! Que celui qui raisonne moins
» qu'une bête, ne prétende pas nous expli-
» quer en quoi consiste la vie de l'homme! »

Pag. 411, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 154). Le *peridchali*.... est une souris que les Portugais appellent *fossador*.... Le *coundeli* est une souris musquée.

D'après ces apperçus peu précis, on ne saurait trouver dans le systême les espèces de souris dont il est parlé ici.

J. R. F.

Ibid., *lig.* 11 (*Ital. pag.* 154). Le *poudcha*, ou chat commun, ne prend pas les grosses souris.

Le chat européen aussi, comme on sait, n'attaque pas les rats, *mus decumanus L.*, probablement parce qu'il ne se trouve pas assez fort pour les combattre.

J. R. F.

Ibid., *lig.* 14 (*Ital. pag.* 154). Je n'ai pas vu au Malabar le petit hérisson, mais bien le porc-épic, qui, si on peut le croire, produit un bezoard dans ses entrailles.

Cette espèce de hérisson est le *hystrix* ou *erinaceus malaccensis*. Le bezoar que l'on obtient de cette espèce de hérissons est le *piedra del porco* des Portugais, que l'on payait très-cher autrefois, mais dont on ne fait presque plus aucun cas aujourd'hui.

J. R. F.

Pag. 411, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 154). Le *vellacouranga* est le petit singe blanc; le *carrincouranga*, le grand singe noir.......; le singe est le *faunus* ou *silenus* de Zimmermann.

Le *carrincouranga* ici mentionné, est indubitablement le *simia silenus L.*, ou l'*ouanderou* de Buffon. Les autres singes dont parle l'auteur, ne sauraient être reconnus dans le systême, faute de détails.

J. R. F.

Pag. 412, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 155). Cette armée de singes, dans la guerre de Rama, représente le vent, qui avec le soleil, ou *Rama*, va combattre *Ravana*, dieu des ténèbres et de la nuit.

L'explication du Missionnaire peut être vraie, elle peut être fausse. Le soleil et le vent combattant les ténèbres, seront *Ram* et *Hanouman* en guerre contre *Ravan*, roi de *Ceylan*. Cet *Hanouman* est le *Pan* des anciens, le *Faune* berger, le même qui pénètre, environne le monde. Tel est le sujet du poëme *Ramaianam*, vu des yeux de l'esprit.

Les philosophes ont bien tort de ne pas

voir de même dans nos *Légendes de Saints*, l'action réciproque des élémens, des premiers êtres matériels; et il serait injuste après cela de taxer de folie les écrivains pour qui les religions, les anciennes histoires ne sont que les mouvemens célestes, les noms, le cours des astres, réduisant tout à la science de l'*almanach !*

Pag. 413, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 155). L'adibe..... est une espèce de renard ou chien sauvage.

L'adibe ou *adive* est le *schacal* (ou *tchacal*), généralement connu dans l'Orient, qui se rassemble en troupes. Quand ces animaux en entendent un dans l'éloignement pousser un cri, ils se mettent tous à crier. Dans le livre des Juges (XV, 4), les hyènes sont appelées *schvalim* ou *loups rapides* (*schnellwœlfe*).

J. R. F.

Ibid., *lig.* 5 (*Ital. pag.* 155). L'*adibe.*

C'est le *tchacal*, dont on peut voir la description dans l'Ouvrage de M. *d'Opsonville*, que j'ai déjà cité, pag. 80, 82.

Ibid., *lig.* 11 (*Ital. pag.* 155). Le *dchenna* est le loup malabar à poil roux.

Le *dchenna* au poil roux, dont il est encore question ici, est peut-être un loup jaunâtre, puisque l'*adibe* de l'auteur est la véritable hyène. La *malamerouva* ou le *chat civette* des montagnes, et la *naypulla*, sont sans doute des races bâtardes de la civette ordinaire. Quelques petites différences entre la couleur et les taches, ne suffisent pas pour former de nouvelles espèces.

J. R. F.

Pag. 414, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 155). J'allai plusieurs fois à la chasse.

Les occupations d'un Missionnaire catholique au Malabar, rapportées ci-devant (Tom. I., pag. 370, 381; *Ital.* pag. 139, 142), n'empêchent pas d'aller plusieurs fois à la chasse avec des Anglais. Cet exercice sanguinaire s'accorde mal avec les fonctions pastorales; et les canons des conciles le défendent aux clercs (1). Mais un Missionnaire d'aujourd'hui n'est pas un apôtre des vieux siècles.

---

(1) *SAINTE BEUVE, Résolut. de plus. cas de conscience, touchant la morale et la discipline de l'Eglise* (1695), T. 1, pag. 642, 643, 645.

Pag. 414, *note* 1 (*Ital. pag.* 155). Voyez le Voyage autour du monde, par Gemelli Carreri.

Si le Missionnaire qui cite avec confiance les Voyages de *Gemelli Carreri*, imprimés à Naples en 1708, avait voulu faire usage de sa critique, il aurait découvert, comme on l'a déjà dit, que ce n'est qu'un Ouvrage supposé, fait par un homme qui n'est pas sorti de son cabinet: et lui, qui condamne si sévèrement les érudits qui, *enfermés dans leur cabinet et assis à leur bureau* (tom. I, pag. 389), jugent de ce qu'ils n'ont pas vu, aurait crié hautement à l'imposture, au lieu de simplement réfuter.

Pag. 417, *lig.* 25 (*Ital. pag.* 156). La chair du canard du Malabar est malsaine, parce que cet animal mange beaucoup de sardines; c'est pourquoi il faut..... le purger, en lui faisant prendre une autre nourriture.

Je me réfère à la note pag. 259 et 260. Lucullus fit creuser de grands étangs, et les remplit d'eau de mer pour y conserver des anguilles de mer (*murœna helena L.*) Il

y avait même des Romains qui nourrissaient de semblables poissons avec la chair de leurs esclaves. La chair des canards, qui ne sont nourris que de poissons, est d'un mauvais goût, mais elle est délicieuse, lorsqu'après avoir nourri les canards de poissons, on leur donne du grain et autres nourritures semblables.

J. R. F.

Pag. 418, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 156). Les coqs-d'Inde, appelés à Rome *gallinacci*, sont originairement venus de Calicut.

Si par *galli d'India in Roma chiamati gallinacci*, le Missionnaire entend ce que nous appellons *poule d'Inde*, *dinde*, *dindon*, il se trompe en les faisant venir de *Calicut* : on les a reçus de l'Amérique. S'il y en avait à Calicut, à la côte de Coromandel, au Bengale, les Européens les tireraient de ces endroits, et n'attendraient pas les vaisseaux d'Europe, pour les payer, comme je l'ai vu en 1754, 15 à 17 roupies la pièce. Son étymologie allemande, *Callecutische Hünner*, n'est qu'une erreur de plus. S'il veut parler d'une autre espèce de coq, seulement différente de celle qu'on voit dans

toute l'Inde, je ne la connais pas, ni n'en ai jamais entendu parler.

Pag. 418, *lig.* 12, (*Ital. pag.* 156). *Bhagavadi* ou l'Hécate grecque..... *la Lune.*

Maintenant *Bhagavadi*, femme de *Chiva*, est l'*Hécate* des Grecs, la Lune mal-faisante. On lui donne de bonnes et de mauvaises qualités. *Minutius Felix* et le faux *Orphée* sont mis à contribution. On cite un bronze du cabinet du Cardinal Borgia, et l'on s'écrie, dans un transport hermétique (pag. 420 ; *Ital.* pag. 157) : *Qui ne voit ici la lune bonne et mauvaise dans ses effets ? Qui ne voit que les Indiens adorent les symboles des astres ? Gaudeant benè nati !* Le Missionnaire, homme de mérite d'ailleurs, en fait de rapports, de symboles, est facile à contenter.

Ibid. 418, *lig.* 28 (*Ital. pag.* 157). *Om..... houm.....*

On reconnait ici les prières jaculatoires de l'*Oupnek'hat*, Tom. II, pag. 14, etc. ; mais on ne voit pas d'où vient cette variété, *om*, *houm*, ni pourquoi le Missionnaire n'écrit pas constamment, *om*. C'est le mot *Dieu*,

par lequel commencent toutes les prières de l'*Oupnek'hat*, T. I, pag. 7, etc. Qu'il se plaigne après cela, avec amertume, des voyageurs qui corrompent les noms, les mots indiens.

Pag. 421, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 158). J'ai rencontré des troupes de paons à *Vaipour* et à *Kidacolam*, où souvent ils vont piller les jardins.

Les Indes et Ceylan sont la véritable patrie du paon. Rien de plus beau qu'un troupeau de paons, volant à la clarté du soleil : j'ai joui souvent de ce spectacle. John Blakburne, à Oxford-Hall près Warrington, avait beaucoup de paons dans une pépinière qui était à une lieue de sa maison ; les paons volaient quelquefois jusqu'à Oxfordhall.

J. R. F.

Ibid., *lig.* 7 (*Ital. pag.* 158). La poule sauvage, *kattoucoli*, *kikidivi* en samscrit, est très-belle.

Il y a dans le Voyage des Indes par Sonnerat, une description détaillée et une bonne gravure (tom. II, pag. 116, 125 ; pl. 94) du coq sauvage des forêts et des montagnes

des *Ghâtes*. Le cabinet royal d'histoire naturelle de Halle, possède ce coq empaillé; son plumage est très-beau, et il est très-rare.

J. R. F.

Pag. 421, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 158). L'épervier..... est le *vahana* ou monture du Dieu Vichnou.....; cet oiseau est en grande vénération.

En Egypte aussi, les faucons et les éperviers étaient consacrés à Horus. Les naïres ou guerriers qui n'ont pas d'occupation en temps de paix, pratiquent beaucoup la chasse, et dressent des faucons pour cet exercice. C'est peut-être par-là que la chasse aux faucons a été connue des Sarrasins, de qui l'empereur Frédéric II l'apprit dans le temps des croisades, l'ayant vu d'ailleurs pratiquer par les sujets arabes qu'il avait dans les Siciles. Il composa à ce sujet un livre qui a pour titre: *Ars venandi cum avibus*, et dont son fils Mainfroi a fait la suite. C'est ce même livre dont, la première édition très-rare d'Augsbourg, in-8.°, étant épuisée, M. Schneider, savant professeur, en donna une autre à Leipsik (1788, 2 vol. in-4.°). Les

notes et les additions de ce savant Naturaliste, font la partie la plus intéressante de cet Ouvrage. Au reste, il est assez étonnant que l'empereur Frédéric ait fait tant d'observations judicieuses et profondes, et même dans ce qui concerne l'anatomie.

On ne peut pas classer les corbeaux *kaka* et *cembotta*, mais il est sûr que le *dchesbambel* est le grand pélican asiatique (*pelecanus onocrotalus L.*)

J. R. F.

Pag. 422, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 158). Le *magnakli* est jaune, et a les aîles noires; c'est un des plus beaux oiseaux du Malabar.

Le *magnakli* est vraisemblablement l'*oriolus galbula L.*, notre *pfingst royal* (oiseau de Pentecôte), que l'on trouve par-tout dans ce que nous appelons l'Ancien Monde; cependant l'oiseau indien est une race bâtarde. C'est une remarque nouvelle, et qui demanderait à être confirmée par plusieurs témoins dignes de foi, que le petit oiseau du Paradis se trouve dans les montagnes des Ghâtes; car, d'après ce qui nous en

est connu jusqu'ici, cet oiseau ne se trouve que dans la nouvelle Guinée, à l'île d'Aru, et dans d'autres îles voisines.

J. R. F.

Pag. 422, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 158). Le *pindaramcoli* est une poule-d'eau bleue.

Le *pindaramcoli* est sans doute la poule sultane de Buffon (*fulica porphyrio L.*), très-bel oiseau.

J. R. F.

Ibid., *lig.* 18 (*Ital. pag.* 158). Les chauve-souris sont très-grandes.....; elles sont de la grosseur d'un poulet.

L'auteur suit ici un ordre assez singulier : il place les chauve-souris, *mammifères*, parmi les oiseaux, parce qu'elles volent. Sans doute celles dont il est question ici, sont de l'espèce que Buffon appelle roussette (*vespertilio vampyrus L.*) ou, selon Blumenbach, *vespertilio caninus*. Elles ne se nourrissent que de fruit et ne sont pas avides de sang, comme on pourrait le croire d'après l'assertion de Gmelin (*Linn. Syst. Nat. éd.* 13.ᵉ). Gmelin les a confondues avec le véritable vampire

de Surinam : ce vampire sent très-mauvais, et on ne peut pas le manger, mais ces chauve-souris sont mangeables, et plusieurs habitans de la Nouvelle-Hollande s'en nourrissent. Elles ont coutume de s'accrocher aux arbres avec les grands crochets de leurs aîles. J'en ai tué dans l'île d'Amsterdam (*Tonga-tabou*) six d'un seul coup de fusil, et il en restait encore de mortes attachées à l'arbre sur lequel elles étaient en foule.

J. R. F.

Pag. 423, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 158). Dans les Ghâtes on trouve une espèce de merle noir avec une crête jaune...... Cet oiseau est très-estimé par sa voix et son chant, qui sont singuliers.

Ce merle est celui qu'on nomme *mayno* ou *mayna* (*gracula religiosa L.*). On le trouve à Londres, et généralement en Angleterre, où il est très-commun. On transporte ces merles des Indes et des Philippines, parce qu'ils sont très-intelligens et qu'ils apprennent à chanter des airs et même à parler.

J. R. F.

Pag. 424, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 159). L'oiseau qu'on appelle en langue malabare *olamari*, en langue

indoustane *baya*, en samscrit *berbera*, est un des plus singuliers de l'Inde.

Le *baja* ou *berbera*, est le gros-bec des Philippines, dont Brisson a fait la description (*Loxia philippina L.*). On a beaucoup de nids de cet oiseau en Europe.

J. R. F.

Pag. 426, *note* (*Ital. pag.* 160), Le *courikil*, ou la grande hirondelle ; le *manatikli*, ou la petite hirondelle (nommé *dominico*), parce qu'il est blanc et noir.

Le nom *dominico* donné à ces oiseaux, vient sans doute de ce qu'on a comparé leur plumage blanc et noir à l'habit des religieux de l'ordre de Saint Dominique. On ne trouve point dans l'original le mot *hirondelle*; le texte porte: « le *courikil* ou *grand dominico*; » le *manatikli* ou *petit dominico*, parce qu'il » est blanc et noir ».

S. de S.

Pag. 428, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 160). Le crocodile est un animal sacré dans l'Inde, et a ses temples.

Les crocodiles indiens (*lacerta gangetica*) ont des mâchoires longues et étroites, et sont

faciles à apprivoiser. C'est une chose digne d'être remarquée, que pour les Indiens, ainsi qu'anciennement pour les Egyptiens, le crocodile est un animal sacré. Quelques Malais, à Batavia par exemple, s'imaginent qu'un tel crocodile est leur frère ou leur sœur, et ils cherchent à économiser quelque chose pour pouvoir donner tous les jours à manger au crocodile, qui arrive au son de leur voix.

J. R. F.

Pag. 430, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 161). Les dieux tiennent la corde avec laquelle les diables veulent abattre la terre.

On peut voir dans *Abraham Roger* (1), l'exposition du trait mythologique rapporté par le Missionnaire. *Fable pour fable*, celle du Brahme *Padmanaba*, maître du Voyageur hollandais, vaut bien celle du docteur indou dont le Missionnaire aura pris les leçons, à moins que le commentaire de celui-ci ne soit un jeu d'esprit. Mais au moins, dans ces sortes d'explications, faut-il tout rapporter, et ne pas montrer de contradiction.

(1) *Mœurs des Brahmines*, pag. 51 — 54, 159, 161.

Selon *Padmanaba*, c'est en tournant le mont *Merou* dans la mer que les bons et les mauvais Génies veulent en tirer l'*eau de vie*. La machine manquait, s'écroulait, si *Vichnou* n'eût pas pris la forme d'une tortue (c'est sa 2.ᵉ *incarnation*), pour soutenir le *Merou* qui enfonçait. Ensuite paraît le poison qui apporte la mort au monde ; puis enfin, l'eau de vie.

Chez le Missionnaire, les bons et les mauvais Génies se servent d'un serpent, symbole de la vie et de la mort, pour faire tourner le mont *Merou*, le monde, auquel ils apportent respectivement l'une ou l'autre. Cette explication est calquée sur l'exposition du Brahme *Padmanaba* ; mais elle est plus morale, sans être plus fondée.

Pag. 440, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 161). Le dieu Vichnou, créateur et conservateur des eaux, premier principe du monde, etc.

Vischnou n'est pas plus le dieu créateur et chef des eaux, que *Brahma* et *Chiva*. Le systême philosophique des *Vischnouvistes* n'est pas non plus celui du domaine de l'eau

exemplaire de l'*Amarasingha*. Ce voyageur, qui se donne pour savoir si bien le *samskretam*, au lieu de grossir la I.re section qu'il a fait paraître, de ses *explications symboliques*, etc., aurait dû publier, s'il le pouvait, le dictionnaire entier traduit. Ici, il donne le sens des mots; là les mots sont sans interprétation, et même dans la *grammaire* (1790) ils sont sans *lecture*. On croira que dans l'Inde, il a écrit sous la dictée de ses maîtres, comme font les Anglais à *Calcutta*, et qu'il ne produit en Europe que ce qu'il a rapporté de l'Inde, sans pouvoir aller plus loin, même avec les dictionnaires des PP. *Hanxleden* et *Biscoping*.

Chapitre IX.

Pag. 434, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 162). Les Chrétiens ont été baptisés par les PP. Franciscains..... et Carmes-déchaussés.

Le traducteur a omis la note suivante, que je rétablis :

« Voyez *de Sousa Oriente conquistado a* » *Iesu-Christo*, Lisboa, 1708. *Conquista*, 1. » *divis.* 11; et, pour les Carmes-déchaussés, » le Bref de Paul V : *Excepti fuerunt à Per-* » *sarum rege*, adressé en 1610, le 22 juin, à

» l'Archevêque de Goa; un autre au vice-Roi
» de l'Inde : *Quisuscepto longissimi*, en 1620,
» le 16 juillet; un autre d'Urbain VII à l'Em-
» pereur *Mogol*, à l'Archevêque de Goa,
» au clergé d'*Angamali*, au Malabar, et au
» chapitre de l'église cathédrale de *Cochin*,
» en 1656. Tous ces *Brefs* existent dans la
» 3.ᵉ partie du *Bullaire* des Carmes; Rom.,
» 1768, pag. 575 et suiv. »

Pag. 435, *lig.* 29 (*Ital. pag.* 163). De là naissent ces relations de l'Inde, fausses, ridicules, etc.

Le traducteur a omis cette note :

Non vidisse quidem satis est, juvat usque morari,
Et conferre manus, partesque agnoscere et usus.

Pag. 436, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 163). La première (*mer*), en langue samscrite, s'appelle *Kchiroda*, qui est (la mer) de lait.

Dans mon *Amarasingha*, pag. 38, *la mer de lait*, *Xirodo*, est nommée avant *la mer salée*, *labono doyo*. Le Missionnaire suit l'ordre d'*Abraham Roger*, *Mœurs des Brahm.*, pag. 183.

Pag. 437, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 164). *Cachayaba*, un de leurs *mounis*...... la rendit (la mer) plus salée à l'équateur, en urinant dedans.

Il est bon de remarquer que *Cachab*, un des premiers patriarches indiens (1), est placé ici aux premiers temps du monde.

Pag. 439, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 164). Le livre brahmanique, Amarasinha...... décrit...... les principaux fleuves de l'Inde, à commencer par le Gange.

Tous les noms du *Gange*, du *Djemna*, du *Reva*, du *Sarayava*, du *Deva*, etc., et les cinq grands fleuves distingués de ceux-ci, que le Missionnaire produit comme tirés de l'*Amarasingha*, se trouvent dans le manuscrit national, en Bengali, pag. 44.

Pag. 442, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 166). Le Mont *Brahmapoutren.*

Le Missionnaire reconnaît franchement que nous sommes les premiers, le P. *Tieffenthaler* et moi, qui ayions distingué le *Sardjou* du *Gange*. Mais son erreur est forte, de prendre un *fleuve pour une montagne*, et de nous attribuer de faire descendre de cette montagne le fleuve *Sara-*

(1) *Recherch. hist.* etc. 2.e part., not. pour le *Supplém.* pag. 2.

youva (*Sardjou*). « La montagna *Brahma*
» *putra*, dit-il, cioè, *figlio di Brahma*, don-
» dè questi due geografi fanno discendere
» il fiume *Sarayuva* (*Sardjou* in linguagio
» corrotto) ».

Jamais montagne n'a porté le nom de *Brahma poutra*. Ce nom est celui de la grande rivière qui, sortie du lac *Mansaroar*, comme portent la carte du P. *Tieffenthaler* et mon explication, traverse, en descendant, le Tibet, et, après un cours considérable, se jette dans le *grand Gange*, le *Padda*, à l'est, au-dessus de *Doxa*.

Quant au second *Sardjou*, nous ne donnons, ni l'un ni l'autre, son origine; mais nous marquons son embouchure à *Pasca*, environ par 26.° de latit., dans le *Gagra*, qui lui-même, sous le nom de *Sardjou*, sort du lac *Lenka dhe*.

Dans la carte du P. *Tieffenthaler*, le *Deva* est une suite du *Sardjou* : mais il est possible que, selon la *glose malabare* rapportée par le Missionnaire, il ait une source

(1) *Recherch. hist. et géogr. etc., sur l'Inde*, 2.e part, pag. 347, 354; 366 — 369 — 379; 384; 401, 402.

différente, le mont *Sanhya*, comme le *Sard-jou* lui-même en a une distinguée de celle du *Gagra*.

Ce que le Missionnaire appelle le mont *Sanhya*, pourrait bien être le lac *Djougnia*, dont je parle dans mes *Recherches*, etc., pag. 386; source de l'*Ami*, au nord du *Pavha*, à moins que la *glose malabare* n'ait pris cette dernière rivière pour le *Devha*.

Pag. 443, *lig.* 25 (*Ital. pag.* 166). Nous voyons clairement que le fleuve *Réva*...... descend des monts *Vindhya*, qui sont les *Vindii Montes* de Strabon et de Ptolémée, apperçus par l'armée d'Alexandre le Grand.

Comme le *mont Vendius* est très-étendu, (Ptolémée (1) le place (*gr.*) à 127.° longit. 27.° latit.; (*lat.*) 135.° longit., 27.° latit.); l'armée d'Alexandre a pu l'appercevoir sans arriver au *Reva*.

Au reste, rien de plus embrouillé que cet article des fleuves de l'Inde : jamais le Missionnaire ne pourrait les placer sur une carte.

---

(1) *Geograph., lib.* 7, *Tabul. X, Asia, gr.* pag. 411 ; *lat.* pag. 165.

Il n'est pas plus exact dans ses assertions sur les géographes les plus estimés. Selon lui (pag. 447), les monts *Vindhya*, qu'il met à 34 degrés de latitude nord, manquent dans d'Anville; et la carte de l'*Inde ancienne* (*Antiquit.*, etc., pag. 64) les présente à 26.° de latitude, à peu près comme dans Ptolemée.

On pourrait, à juste titre, lui rendre le nom de *baragouineur* (1) qu'il donne à des géographes qui prononcent les mots comme tout le monde, dans l'état actuel de l'Indoustan; lui qui, ignorant sans doute que *Bombay* est le nom portugais, *boa bahia*, *bonne baie*, bon port, en fait un mot indou, veut qu'on dise avec ses Chrétiens, en langage *paria*, *mumbha* (pag. 446); articulation sourde et basse, qui, mangeant le *b*, en fait une *m*.

Je conviens avec le Missionnaire, de la

---

(1) « Questi *farlingotti* scrivono », pag. 445, *Ital.* pag. 167.
Farlingotto, barbaro, quegli, che nel parlare, mescola et confonde varie lingue, storpiandole (lat. *barbarè loquens*); *qui parle d'une manière barbare.* ANTONINI, Dict. ital., lat. et franç., Venis. (1755), pag. 258.

nécessité d'apprendre les langues des pays dont on veut parler : c'est la doctrine que je prêche depuis mon retour de l'Inde, en 1762. Mais s'attacher uniquement aux anciennes, par exemple au samskrétam pour l'Inde, sans avoir égard à la différente prononciation des contrées, à l'usage actuel, même à l'énonciation qui est devenue générale chez les Européens ; ne mettre que la prononciation savante sur les cartes, dans les livres, c'est parler, écrire pour n'être pas entendu ; c'est chercher à se donner un relief de science, et ramener le pédantisme, n'importe sous quel habit il se présente, *samskretam, malabar, telongou, bengali, grec, latin, hébreu, persan, arabe, hottentot, iroquois*, etc.

Verrons-nous toujours des gens qui, au lieu de prendre les connaissances humaines au degré où elles se trouvent, et de les faire monter, de les élever plus haut, ne s'occupent qu'à blâmer avec dédain, âcreté, même à déchirer ceux qui les ont précédés ; tandis que, s'ils voient plus loin qu'eux, c'est qu'ils ont *grimpé sur leurs épaules?*

Pag. 444, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 167). On doit remarquer aussi que *Sindhou*, en samscrit, veut dire *mer*, et que par conséquent le fleuve que nous appelons *Sindhou*, *Sandhus*, *Indus*, *Hendo*, a une dénomination impropre qu'on ne peut lui donner qu'en tant qu'il communique à la mer dans son embouchure.

Si le mot *sindhou* signifie effectivement en samscrit, *mer*, la raison pour laquelle on a donné ce nom au fleuve *Indus*, n'est pas vraisemblablement celle qu'indique le P. Paulin: c'est un usage commun dans tout l'Orient, de donner le nom de *mer* aux grands fleuves, tels que le Nil, l'Euphrate, le Gange, etc. Hérodote nous apprend que de son temps les Egyptiens donnaient au Nil le nom d'*Océan*, c'est-à-dire de mer. En Egypte, encore aujourd'hui, on n'appelle pas autrement le Nil que *bahar* (la mer), et lorsque l'on veut parler effectivement de la mer, on est obligé de joindre au mot *bahar* quelque épithète pour éviter la confusion: on dit par exemple, *la mer Salée*.

S. de S.

Pag. 447, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 168). Le souffleur est un

autre très-grand poisson de mer, qu'on nomme en langue malabare, *Terrava.*

Le souffleur est le *delphinus orca L.* Les pêcheurs de baleines lui ont donné le nom de *nord-caper,* (habitant du Cap-Nord), parce qu'il se montre souvent près du Cap-Nord en Europe. On trouve une figure de ce poisson et des détails à son sujet, dans les *Transact. philos.*, vol. LXXVII, p. II, pl. XVI, XVII. Je suis étonné que notre auteur connaisse l'Ouvrage de Schneider sur les baleines, ouvrage qui n'a paru qu'en 1795, et de ne trouver ici aucune mention de Hunter, dont notre savant compatriote Schneider a traduit les observations tirées des *Transactions philosophiques*, en y joignant des additions très-savantes et très-profondes..

J. R. F.

Pag. 449, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 168). On est même surpris de la négligence de ces peuples, lesquels, s'ils salaient ce poisson et d'autres pour les vendre aux étrangers, pourraient faire un gain très-considérable.

L'auteur paraît ignorer que le salage, et particulièrement celui des poissons, offre beaucoup de difficultés dans un climat chaud. Sou-

vent les pêcheurs sont retenus sur la mer par le vent et par le flux; leur prise souffre par l'ardeur du soleil, et n'en pourrit que plus vîte quand elle est salée. Il s'agit d'ailleurs principalement d'avoir du bon sel, qui ne soit pas mêlé avec une grande dose de sel amer, ce qu'on ne peut pas toujours se procurer.

J. R. F.

Pag. 450, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 169). Où le pays est en lui-même riche en objets de négoce plus utiles, le peuple ne cherche pas à commercer et à retirer un gain des forêts, des animaux sauvages, des poissons.

Les peuples qui, ayant des objets de vente, des denrées plus utiles, négligent le commerce des forêts, des animaux sauvages, du poisson, sont ceux qui manquent d'activité ou qui ne savent pas l'employer. L'exemple des Hollandais, des Anglais, des Français qui, jouissant de tout, ne renoncent à rien, confirme cette assertion. Si la Russie s'occupe du trafic des pelleteries et du poisson, ce n'est pas que son sol, selon le climat et la position, ne soit riche : mais le gissement et l'étendue des côtes, ainsi

que celle des forêts, des plaines, des déserts, indiquent naturellement le travail, l'industrie, le négoce propre aux pays, sans exclure ce que le Missionnaire appelle des objets de vente plus utiles.

Pag. 451, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 169). **Dans le dictionnaire du P. Hanxleden, je n'ai pas rencontré leurs noms.**

Ainsi, toute la science du Missionnaire, relative aux poissons, est tirée du dictionnaire du P. *Hanxleden*, qu'il a copié à Rome, depuis son retour de l'Inde : tout le monde pourrait en faire autant. Cependant c'est un travail louable, utile : mais le voyageur ne donnant pas toujours le fruit de ses propres observations dans l'Inde, doit être plus indulgent pour ceux qui n'ont pas, comme lui, la faculté de mettre à contribution le riche dépôt de la *Propagande*.

Le Missionnaire, au lieu de morceler les Ouvrages dont il se sert, devrait (et l'Europe savante lui en aurait une grande obligation) publier simplement le *dictionnaire grandam* du P. *Hanxleden*, celui du P. *Biscoping*, et l'*Amerkosch* ou *Amarasingha*

entier, traduits. Ces morceaux importans, vrais piliers de bibliothèque, seraient recherchés de toute l'Europe, même de l'Inde, parce qu'on aime à puiser à la source, et qu'un verre d'eau donné à droite et à gauche ne fait qu'irriter la soif, loin de l'appaiser.

Pag. 453, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 170). On nomme ces gros pieds *pérical*...... J'ai vu des jambes aussi grosses que le corps d'une personne de trente ans. Les belles femmes de Cochin, avec ces gros pieds, semblent être des éléphans.

J'ai vu plus d'une fois à *Otahiti* et dans les îles voisines, le soi-disant *pied-d'éléphant*. Il est dur au toucher et quelquefois rouge, mais ordinairement de la couleur du corps du malade. On peut marcher sans que ce gonflement occasionne de douleurs. Je ne pus pas examiner si c'était l'eau qui causait cette maladie dans ce pays-là : j'ai néanmoins lieu de croire que c'étaient des fraîcheurs prises après un extrême échauffement et la gourmandise, qui l'occasionnaient. Je ne l'ai vu qu'aux principaux *Erihs*.

J. R. F.

Pag. 454, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 170). Les barques en usage chez les Malabars sont, 1.° le *candimaram* (*catimaron*): ce sont deux seuls morceaux de bois unis et attachés l'un à l'autre.

Ces *candimarams* sont appelés *catamarans* par les marins anglais. Il y a dans la mer Méditerranée des peuples qui ont une autre manière périlleuse d'aller à la pêche : ils emploïent au lieu de bois deux longs fagots de broussailles liés ensemble, ou des roseaux arrangés de la même manière. Le navigateur en réunit beaucoup, quelquefois même il en joint deux couches croisées ; il ose parfois attacher un mât et des voiles sur un navire si chétif. Tout cela est appelé par les Anglais, du mot indien, *catamarans*.

J. R. F.

Ibid., *lig.* 25 (*Ital. pag.* 170). Les *dchangadas*, qu'Arrien..... écrit par corruption *sangaras*.

Dchanguda et *sangara* sont absolument le même mot, avec le même son, le *d* se prononce *r* à la côte de Coromandel : c'est le *sangri* (1). On a donc obligation à l'auteur

(1) *Zend-av*. Tom. 1, I.re part., pag. XCIX.

du *Périple de la mer Erythrée*, de nous avoir conservé ce mot non pas corrompu, comme dit le Missionnaire, mais exactement tel qu'il existe encore aux deux côtes de l'Inde.

Pag. 455, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 171). Il est vrai..... que les Indous font peu d'usage du fer dans leurs vaisseaux, mais ils sont très-bien liés avec peu de clous.

Maintenant comme autrefois, les nations sauvages construisaient des vaisseaux, pour lesquels on n'employait pas un seul clou. Encore à présent on en construit de pareils à Archangel. En Arabie on cousait les planches (Plin. *Hist. nat.* l. XXIV, c. 40; et Arrien, *Mar. Erythr. Perip.*) Le dernier auteur appelle ces vaisseaux *madarate*. M. Niebuhr a vu un pareil vaisseau cousu, qui venait d'Oman et qui était appelé *Tarad*. On a, par conséquent, conservé cette manière de construire, ainsi que le nom de ces vaisseaux pendant dix-sept cents ans, car la syllabe *ma* est ici formative, et *darate* et *tarad*, si ce n'est pas le même mot, ont du moins beaucoup de rapport.

A *Otahiti*, ainsi que dans les îles voisines,

on coud les grands navires de guerre et on remplit les fentes avec les fibres qui enveloppent la noix de coco, comme on fait chez nous avec le chanvre. — Par cette gomme délayée avec laquelle on couvre, dans les Indes, les jointures entre les planches, il faut entendre de la poix. Selon ce que j'en conçois, on se sert du *tschinam*, qui est composé d'huile de noix de coco, de chaux fraîchement brûlée, de coquillages, et de quelques autres ingrédiens. On sait que depuis longtemps on double les grands navires de cuivre, pour empêcher que les vers marins (*teredo navalis L.*) ne les rongent. On se sert aussi de poix mêlée de verre brisé, pour les enduire. On a découvert depuis peu en Angleterre, que la poix qui résiste le plus aux vers marins, est celle qui a été préparée en brûlant du charbon de terre. On recommande ici l'huile de sardines au même usage, et cela vaudrait bien la peine d'être essayé par une nation maritime européenne.

J. R. F.

Il y a effectivement une espèce de bâtiment ou d'embarcation nommée par les

Arabes *tarida*, et au pluriel *taraïd*. Th. Hyde, dans ses notes sur l'*Itiner. mundi* du Rabin Peritsol, dit que c'est le nom que les Maures donnent aux galères et même aux galeasses. *Tarida* signifie en arabe *acta, compulsa et propulsata navis*. (Voyez le *Syntagma dissertationum*, tom. 1; *Itin. mund.*, pag. 98 et 99). Mais je doute fort qu'il y ait quelque rapport entre le mot arabe *tarida* et le *madarate* de l'auteur du Périple.

S. de S.

Pag. 456, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 171). L'aimant se nomme en langue malabare, *adircandacalla*.

L'aimant, en malabar, se nomme *kandadi*, et la boussole *chamoukkabbédi*.

L'opinion du Missionnaire me parait prouvée : si l'usage de la boussole était ancien dans l'Inde, les livres samskrétams en feraient mention, en donneraient la description : et il est très-vrai que les étoiles la nuit, comme le soleil le jour, suffisent pour des voyages le long des côtes, dans un climat où on a, pendant *six mois*, des vents frais et un ciel serein.

Pag. 464, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 174 *et suiv.*) Le grand Buccin est très-estimé parmi les Indous; le Dieu

Vichnou l'a dans ses mains, et soufflant dedans, il en sonne et appelle en certains temps la terre, l'eau et les autres élémens, à la génération des choses terrestres.

Toujours le même systême, sans preuves, sans autorités prises des anciens livres des Indous, seulement parce qu'on veut que cela soit ainsi. Tout est symbole de l'eau, dont tout sort dans le systême des *Vischnou-vistes.* Et où a-t-on pris ce systême, les monumens qui l'expliquent, le développent? Sur cela, silence parfait. On cite des *bribes* de poëtes latins, grecs; rien des orientaux. On applique à ses idées la mythologie égyptienne, grecque. Cet échaffaudage vient à l'appui d'une opinion préesntée avec art, laquelle réduisant tout en figures, suppose dans les premiers hommes, non le soin de conférer et de transmettre fidèlement à leurs descendans (quoique plus ou moins altérées par le temps, le passage, le frottement), les vérités fondamentales qu'ils avaient reçues de leurs auteurs, sur l'origine des êtres, la distribution, l'administration de l'univers, mais le projet d'enseigner, sous mille emblêmes gros-

siers, l'action des astres, des élémens, des différens agens de la nature.

La même clé dans des mains habiles, ouvrira le sanctuaire péruvien, mexicain, lapon, égyptien, juif, chrétien, mahométan, chinois, etc.

L'étude de la chronologie devient par-là inutile. Il n'y a plus d'histoire ancienne, les personnages sont partout des planètes, des étoiles; les événemens sont la marche du ciel, les faits physiques résultant de l'action des élémens, l'eau, le feu, l'air, la terre, marqués par tel symbole, figures, armes, vase, instrument, action, etc.; *Vischnou*, *Chiva*, *Boudha*, etc.

Pag. 464, *lig.* 23 (*Ital. pag.* 174). Cette *nymphœa*..... s'appelle...... en samscrit, *padma*, *nalina*, etc.

Les huit noms samskrétans de la *nymphœa* sont sans traduction, comme dans l'*Amarasingha* en caractères bengalis, pag. 45.

Pag. 468, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 175). Quelques Malabars dignes de foi m'ont assuré avoir entendu la musique du buccin de rivière.

Le Missionnaire parle sérieusement de la

musique du buccin, coquillage de fleuve, sur le témoignage de quelques Malabars dignes de foi, *degni di fede*. Il pouvait épargner cette historiette à son lecteur, plutôt que d'y rapporter, par un trait d'érudition, la musique des Nayades et des Syrènes. Il nous parlerait aussi de l'*harmonie des sphères célestes*, si ses Malabars, *dignes de foi*, lui avaient assuré l'avoir entendue.

Pag. 469, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 175). Les noms génériques des serpens sont..... en samscrit *naga*, etc.

Les dix noms du serpent sont ici sans traduction, comme dans l'*Amarasingha* de la Bibliothèque nationale, pag. 36; ainsi que les trois noms de son venin, pag. 37.

Pag. 469, *note.* (*Ital. pag.* 175). Il (le Dieu Vichnou) tient le *Dchacra.*

Le *Dchakra* (*tschaker*), dans une main de *Vischnou*, n'est pas une roue; c'est une arme ronde creuse au milieu, dont les bords, formant la circonférence, sont affilés et coupent : elle se lance de loin.

Je crois pouvoir conclure de la constance

du Missionnaire à ne pas ajouter, comme il fait dans d'autres endroits, la signification aux noms divers du même objet, tirés de l'*Amarasingha*,

1.° Qu'il n'a pas la traduction entière de ce dictionnaire;

2.° Qu'il n'est pas en état de la donner, même à l'aide du dictionnaire *grandam* du P. *Biscoping*, et de celui du P. *Hanxleden*;

3.° Que les morceaux samskrétams, insérés dans sa grammaire samskrétanne, et ceux qui, traduits de cette langue, paraissent dans ses différens Ouvrages, lui ont été dictés dans l'Inde par ses maîtres; c'est-à-dire, qu'il ne sait pas le samskrétam, non plus que les Anglais de l'Académie de *Calcutta*. Ceux-ci ont des émissaires à Paris, qui compulsent, copient les Ouvrages des Jésuites, déposés à la Bibliothèque Nationale; et si leurs efforts ont quelque succès, ils se donneront, comme le *véridique* P. Paulin, pour avoir apporté de l'Inde la connaissance de cette langue, de l'ancienne littérature indienne.

Mais, je le répète, le travail est encore à faire tout entier; savoir: la traduction à faire

dans l'Inde, par exemple, au Bengale, dans le Guzarate, d'un bon dictionnaire samskrétam, l'*Amarasingha*, l'*Amerkosch* ou autre, et d'une grammaire ample et détaillée.

Si les Anglais, qui ont sous leur empire les Brahmes de *Noudia*, *Bénarès*, *Elahbad*, *Matra*, *Jagrenat*, *Sandol*, *Schirengam*, *Schalembron*, *Salcete*, *Surate*, etc., négligent plus long-temps d'enrichir l'Europe savante de ces Ouvrages, qu'ils se contentent des faibles entreprises d'une ou deux personnes, qui impriment du *bengali*, du *persan*, du *maure*, à Ougli, et reviennent, les *poches pleines*, végéter dans leur pays ; les événemens de la guerre sont journaliers; le poids que porte la nation britannique est immense; les dissentions de l'Empire Mahratte, auxquelles elle a l'imprudence de prendre part comme auxiliaire (1), peuvent l'accabler; elle sera chassée de l'Inde, sur-tout si un nouveau DUPLEIX (ce que je souhaite et

---

(1) *Journ. des Défens. de la Patr.* 28 *germin. an* 11 (18 avr. 1803); pag. 2, *Londr.* 12 avril. — *Ibid.*, 14 *vendém. an* 12 (7 octob. 1803), pag. 2, *Londr.* 21 sept.

j'espère) vient à y paraître; et les Anglais auront la honte d'avoir sacrifié l'honneur, la probité, l'humanité au vil amour de l'or et de l'argent, sans que les connaissances humaines aient tiré de leurs conquêtes, de leurs invasions, aucun lustre, aucun accroissement.

L'*Hortus Malabaricus* fera toujours honneur aux Hollandais : l'*Hortus Coromandelicus*, *Bengalicus*, *Indoustanicus*, en ferait bien davantage aux Anglais, qui ont beaucoup plus de moyens.

Réflexions inutiles, souhaits impuissans ! Le pillage de la Cour de *Saradjeddaulah*, de celle de *Tippo-Saheb*, du nabab d'*Arcate*, s'ils le peuvent, de la capitale de *Mahrattes*, etc. et les vaisseaux *chargés* de marchandises, payées ou non payées ; voilà ce qui électrise dans l'Inde les ames des agens britanniques, hommes de plume, de commerce et d'épée. Les sciences les amusent, comme les acteurs. Au moins les honnêtes gens, et il y en a beaucoup en Angleterre, si le reproche les afflige, loueront la franchise d'un vieillard, qui ne dit des vérités dures, et il les dit à sa

nation commune aux autres, que pour amener le repentir (1).

Pag. 471, *lig.* 4, (*Ital. pag.* 176.) Je me suis convaincu que ce poison rendait le corps froid, et qu'il *congelait le sang.*

Voici le traitement des Brahmes de *Surate*, du *Guzarate*, pour la morsure du serpent, qui dissout ou congèle le sang. On le dit de couleur verte, long de six à sept pouces, gros comme le petit doigt, suspendu ordinairement au bout des branches des arbres, d'où il tombe sur ceux qui ont l'imprudence de se mettre dessous.

On fait tenir debout le blessé que le sommeil affaisse; il se laisse aller: deux ou quatre personnes le soutiennent: il reste toujours debout malgré lui, fait pour se coucher,

(1) J'avais d'abord voulu supprimer cette note, comme j'ai fait de quelques autres qui portaient trop l'empreinte du caractère d'un solitaire qui a peu vécu avec les hommes, et qui se laisse un peu trop emporter par son zèle pour l'objet favori de ses études. En la laissant subsister, parce qu'elle renferme quelques vérités, je proteste que je suis loin de partager les soupçons et les reproches de M. Anquetil.

S. de S.

s'asseoir, des efforts violens, continuels, qui le mettent en sueur. Le médecin Brahme, qui ne quitte pas le malade, suit le paroxisme, les crises du mal, et fait boire, à différentes reprises, à celui qui a été mordu, un cordial ou stimulant qui le fortifie, agite le sang, l'échauffe, pousse les humeurs aux pores, à la peau : c'est son remède secret.

Ce manège dure quelquefois vingt-quatre heures. Le blessé perd connaissance, de fatigue, de faiblesse ; le venin sort par les sueurs, la transpiration; le cordial recommence; et l'homme, presque mort, si le remède a été administré au moment même de la morsure, ou très-peu de temps après, est rendu à la vie.

On tient la cure immanquable, quand le remède est donné à propos.

Pag. 472, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 177). Je suis convaincu et persuadé que le *nallaven* ou *nallapamba* des Indous est le vrai aspic des anciens.

Le serpent dont parle l'auteur, est le *coluber*

naja L., *cabra di cabelo* en portugais. Un Anglais rapporte dans les *Transactions philos.*, qu'il a sauvé plusieurs personnes mordues par ce serpent, avec de l'alcali volatil. La bouche commence à se fermer cinq minutes après la morsure. Il faut donc se hâter de donner au malade 30 à 40 gouttes d'esprit de corne de cerf dans de l'eau, et lui ouvrir la bouche de force s'il le faut, et doubler la dose après un court intervalle. La personne piquée meurt ordinairement deux ou trois heures après la morsure, et se roidit, comme le dit l'auteur. Au reste, je doute que ce naja soit l'aspic des anciens

J. R. F.

Page 475, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 178). L'aspic, la vipère, le *nallapamba* donnent la mort par leur morsure ; mais ils donnent aussi la vie avec le *sel volatil* qui se tire de ces animaux.

Il faut donc supposer que les anciens Egyptiens savaient tirer de l'aspic, de la vipère (le serpent *nallapamba* des Indiens), le sel volatil qui rend la vie. C'est les croire bien avancés en chimie. Quant au serpent

d'airain, c'est par l'ordre de Dieu (1) qu'il fut signe de la vie, pour que les Israélites la trouvassent dans la figure de ce qui leur donnait la mort, et non par aucun rapport avec les opinions des Egyptiens.

L'amour aveugle et imprudent des figures ne respecte pas, comme l'on voit, même les livres saints. Si le Missionnaire s'était rappelé le personnage que fait le serpent dans la Genèse, et la malédiction prononcée contre lui (2), il ne l'aurait pas donné comme signe de la vie.

Pag. 479, *lig. penult.* (*Ital. pag.* 179). Le *nalapamba* ou *perimpamba*, serpent des montagnes des Ghâtes, a de trente à quarante pieds.

En 1755, étant à la chasse du tigre dans les montagnes de *Gingy*, je marchai sur un serpent de cette taille, le prenant pour un tronc d'arbre couché par terre, et ne m'apperçus qu'après, au mouvement qu'il fit, que c'était un animal vivant. Voy. les *Essais philosoph.*, pag. 18, 19.

---

(1) Nombres xxi, 8.

(2) Genes. iii, 1-5, 14-15.

Pag. 480, *lig.* 18, (*Ital. pag.* 180). L'*iroutalakoutzali* est un serpent qui *a deux têtes.*

Le Missionnaire assure l'existence du serpent à deux têtes, et affirme qu'il marche en devant, et par l'arrière. M. *d'Opsonville* (*Ess. philosoph.*, pag. 13, 14) nie le fait. Tous les les deux ont vu : c'est à un troisième voyageur à vider le procès.

Ibid. L'*iroutalakoutzali* se nomme, en portugais, *cobra de duas cabeças*; en latin et en grec, *amphisbœna.*

L'*amphisbœna* des Naturalistes n'a pas deux têtes, mais a la tête et la queue de grosseur égale, de sorte qu'il paraît pouvoir marcher également en avant et à reculons. Il y a néanmoins réellement des serpens à deux têtes; on en a vu en Amérique. Peut-être cette monstruosité se propage-t-elle par la génération, comme les *monstres par excès* dans la famille *Ruhe* et *Calleja*, dont les descendans ont plus de cinq doigts aux mains et aux pieds. Il n'y aurait qu'un examen approfondi fait par un anatomiste, ou un

physiologue, qui pourrait décider si les serpens à deux têtes forment un genre particulier.

J. R. F.

Pag. 488, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 182). Les *Malers* qui habitent les montagnes des Ghâtes...... n'ont ni culte public, ni prêtres; cependant ils ont.... un roi, et admettent l'immortalité de l'ame.

Les *Malers* qui habitent les montagnes des *Ghâtes*, n'ont, selon le Missionnaire, ni culte public, ni prêtres; et cependant ils *admettent l'immortalité de l'ame.* Sur cela je fais quelques réflexions.

1.° Le Missionnaire n'a pas vu les *Malers* chez eux: ce qu'il en rapporte est par ouï-dire. Ils paraissent semblables aux *Bils* (1), montagnards que j'ai rencontrés en allant d'*Aurengabad* à *Surate*, à trois journées de cette dernière ville. 2.° Les *Malers* distinguent l'ame du corps qu'ils croient devoir mourir; ils la croient donc d'une autre nature. Voilà des

(1) *Zend-Av.* Tom. 1, I.re part., pag. CCLX.

sauvages plus avancés que nos philosophes *matérialistes.*

Mais l'immortalité de l'ame suppose une autre vie, heureuse ou malheureuse; le gouvernement d'un Être supérieur, qui règle, dans cette seconde vie, l'état de l'ame selon les actions faites dans la première, dont celle-ci est la récompense ou la punition; et par conséquent les prières ou actions de graces qui lui sont adressées sur la terre, et le culte public de ce grand maître, de ce juge suprême, culte qui ne peut exister sans prêtres.

Le Missionnaire se corrige lui-même plus bas, tome 2, p. 117, *Ital.* pag. 229, où il dit: « Les *Malers*, c'est-à-dire, les habitans des » horribles forêts des montagnes des Ghâtes, » les *Coussis* du mont *Imaüs* (*Himala*), » portent dans leur cœur le sentiment d'un » être suprême, qui punit le mal et récom» pense le bien ».

Il a donc tort d'avancer que les habitans des Ghâtes sont sans religion extérieure, *sans culte public.* Comment leurs sentimens sont-ils connus, s'ils ne les manifestent point par quelque acte visible qui tende à leur rendre favorable ce Dieu qui punit et récompense?

Ces actes formeront un culte religieux, nécessairement réglé par des ministres, des prêtres. Ce ne sera pas, si l'on veut, celui de tels Indous, la mythologie de *Brahma*, *Vischnou*, *Chiva*, etc.; mais une suite de pratiques relatives à l'immortalité de l'âme, au domaine souverain de la grande âme; comme leur roi, ou *rajah*, chef, capitaine, peut, ainsi que les *caciques* américains, avoir sur eux une autorité différente de celle des rois de l'Inde.

Il est permis aux voyageurs de dire : *je n'ai pas vu, il ne paraît pas, je n'ai pas rencontré, je ne sais pas*; mais ils doivent sur-tout éviter les jugemens généraux, et particulièrement de fixer les idées sur l'état religieux, moral et politique des peuples qu'ils n'ont pas visités, qu'ils n'ont pas pratiqués assez long-temps pour les connaître exactement.

Pag. 490, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 182). M. Sonnerat, naturaliste du Roi de France, trouva sur les Ghâtes des rochers formés de *quartz*, de *feld-spath* décomposé, des matières ferrugineuses et de salpêtre.

Ce Voyageur n'a ni vu ni visité les Ghâtes de l'Inde; ce qu'il a pu dire sur ces matières n'est que d'après le rapport plus ou moins fidèle des personnes qu'il a consultées à Pondichéry.

Pag. 491, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 183). **Avec les pluies et l'eau des Ghâtes..... les serpens des montagnes sont portés dans les fleuves, et des fleuves dans la mer.**

Les grandes inondations, le cours rapide des fleuves, des torrens formés dans la saison des pluies, peuvent bien entraîner les serpens et autres animaux des montagnes, plusieurs lieues en mer; mais ils n'y vivent pas long-temps, et par conséquent ne sont pas, comme je l'ai dit ci-devant, pag. 2 de ce volume, non plus que ceux dont M. d'*Opsonville* fait mention (1), les monstres marins dont parlent les anciens.

Ce morceau, touchant les *serpens* de l'Inde, est intéressant et utile; ce ne sera pas sur cet objet que seront tombées les critiques de l'*An-*

---

(1) *Ess. philosoph.*, pag. 8.

gleterre et de *Gottingue*. Le Missionnaire a bien vu le sujet qu'il traite; et les détails qu'il donne, répandent du jour sur une partie curieuse de l'histoire naturelle de l'Inde, que les autres voyageurs n'ont pas assez approfondie. On desirerait seulement de voir les traits qu'il rapporte, les descriptions qu'il donne, appuyés par les livres indiens, malabars et autres, qui doivent parler de ces animaux. Quand on sait les langues et qu'on parle du monde physique, il faut citer les *naturalistes* indiens à l'appui de ses propres observations, ou contre elles; des passages de l'Ouvrage malabar vu par le Missionnaire, lequel traite des serpens (pag. 478, not. 1; *Ital.* pag. 178, not. 9), en confirmant sa narration, l'auraient rendue plus importante, plus instructive. On aime, sur une contrée telle que l'Inde, avoir le témoignage des morts comme celui des vivans.

Je rends cependant justice à son travail; il est à souhaiter que les autres Missionnaires s'appliquent comme lui à faire connaître, à l'aide des langues du pays, chacun la partie de l'Inde qu'ils habitent; mais sur-tout qu'ils donnent sur les différens objets qui peuvent

intéresser l'Europe, des traductions d'ouvrages, soit anciens, soit modernes, faits par les savans de ces contrées, lesquels sont en très-grand nombre, et méritent plus qu'on ne pense de fixer l'attention de l'Ancien Monde.

Je dis des traductions, mais des *traductions entières* et non *partielles*, par lambeaux, ni même des extraits, quelque longs qu'ils soient : ceux-ci, quoique bien faits, ne valent, ne représentent jamais l'Ouvrage, qui seul porte le cachet de l'auteur.

On peut consulter, sur les deux serpens si venimeux décrits par le Missionnaire (pag. 479, 484, *Ital.* pag. 177 — 180), les *Essais philosophiques* de M. *d'Opsonville*, pag. 14 — 17; *serpent-poisson*, *serpent-brûlant*; et les remèdes contre leur venin, que ce Voyageur a reçus des gens du pays, pag. 19 — 28.

Pag. 492, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 183). J'ai souvent vu cet enchantement, et j'ai observé que le serpent sortait de sa caverne, à l'odeur des mains frottées avec des herbes odorantes quelconques, et au son de la musique.

On trouve dans les *Transactions philos.*,

des détails sur les moyens différens d'attirer les serpens de leurs trous et de les prendre; *Kaempfer*, dans ses *Amœnitates exoticæ*, traite des choses qu'on leur apprend.

J. R. F.

Pag. 493, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 183). C'est là le tour platonique que Pythagore apprit des Mages de l'Inde.

Il est impossible que Pythagore ait été le maître de Platon : ce dernier naquit à Egine, 431 ans avant la naissance de Jésus-Christ, et le premier mourut sur le champ de bataille, 471 ans avant la même époque, dans un combat entre les Agrigentins et les Syracusains.

J. R. F.

Quoique j'aie conservé cette note de Forster, je dois observer que le P. Paulin ne dit point que Platon dut la connaissance de cette doctrine de la destruction et de la reproduction successive de tous les êtres, à Pythagore, ni que ce dernier philosophe eût été le maître de Platon. Cette idée ne se trouve

que dans la traduction allemande, dans laquelle on lit :

« Le serpent de la mythologie des Brahmes
» n'est pas, à proprement parler, autre chose
» que l'anneau de Platon, emblême de la
» vie et de la mort, de la révolution éter-
» nelle de toutes les choses du monde. On
» sait que Platon dut cette idée à son maître
» Pythagore, auquel elle avait d'abord été
» communiquée par les Mages de l'Inde ».

S. de S.

NOTES ET OBSERVATIONS

POUR LE TOME II.

LIVRE SECOND.

Chapitre premier.

Page 1, *ligne* 15 (*Texte ital. pag.* 185). Les payens considèrent la grossesse comme une marque certaine de la bénédiction de la déesse Lakchmi, symbole de la terre féconde.

Cette déesse *Lakchmi* est appelée *Lakchimi* par Sonnerat (liv. I, pag. 132). C'est la déesse des richesses qui, selon la mythologie indienne, a épousé Vichnou, et a engendré avec lui le dieu d'amour *Manmadi*. Dans l'Ouvrage latin du P. Paulin, dont il a paru une traduction allemande, avec des gravures, à Gotha en 1797, on trouve, pl. XII, trois images en bronze de la déesse Lakchmi, qui existent au Musée Borgia. Elle est appelée aussi dans cet Ouvrage l'épouse de Vichnou, et on y indique tous les noms sous lesquels

les Indiens la désignent. On l'appelle la déesse de la fortune, la mère du Monde, celle qui l'engendre. Ici l'auteur l'appelle la fécondité de la terre, et plus bas la déesse de la richesse. — En général, il est nécessaire de comparer à ce chapitre le Voyage de *Sonnerat* dans les Indes, ainsi que l'Ouvrage ci-dessus mentionné du P. Paulin, le *Code des Indiens*, ou les Réglemens de Menou par Jones et Huttner, ainsi que les lois des Gentous. On trouve dans ces Ouvrages bien des détails qui serviront à l'explication des sujets traités dans ce Chapitre.

J. R. F.

Pag. 4, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 186). Je pense qu'on ne donnera jamais une explication satisfaisante de ces anciennes figures grecques, si on ne les combine pas avec les rites de l'Orient.

Le Missionnaire prétend qu'on ne peut bien expliquer les figures des anciens vases grecs, qu'en les combinant avec les rites orientaux. Je crois l'un utile à l'autre; non pas que les figures des Grecs viennent absolument de l'Orient (ce qui néanmoins serait très-possible); mais parce que le même sujet, ici,

par exemple, la grossesse de la femme, sans supposer pour cela aucun emprunt, fournira les mêmes idées représentées sous les mêmes emblêmes, les fournira à des peuples différens et très-éloignés les uns des autres.

Pag. 5, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 186). Cette superstition est sévère et rigoureuse; mais elle est d'accord avec la philosophie.

C'est bien raffiner, que de voir de la philosophie dans la séparation, la retraite des nouvelles accouchées, dont l'état impur pourrait gâter l'air, qui dans l'Inde est très-doux et léger. On n'y prend pas ces précautions pour mille autres causes de corruption de l'air qui se présentent journellement dans le commerce de la vie.

L'impureté des femmes, dans cet état, est une simple impureté légale, de religion, commune aux pays froids comme aux pays chauds : c'est un assujétissement dont les femmes ne sont exemptes que chez les peuples voyageurs, chasseurs et pêcheurs.

Pag. 5, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 186). Toutes (les femmes après leurs couches)...... restent séquestrées dans

un appartement particulier, que souvent on bâtit pour cet effet dans une belle position.

Le traducteur aurait dû dire, *que souvent on bâtit tout exprès pour cela :* c'est ce qui signifie *che sovente ergesi à bella posta per quest' oggetto ;* et il n'est point question là *d'un appartement situé dans une belle position.*

S. de S.

Pag. 6, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 186). De même les lustrations et les purifications fréquentes...... contribuent...... à donner de la force à un corps abattu par le relâchement des nerfs et l'écoulement des humeurs.

Il paraît que les législateurs des Indiens avaient observé de bonne heure le climat du pays et son influence sur la santé.

C'étaient sans doute des hommes très-adroits, puisque pour donner plus d'efficacité à ces lois de propreté, si essentielles pour le peuple, ils ont su les faire entrer dans leur systême de religion.

J. R. F.

Pag. 6, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 187). Il (l'enfant) est allaité par sa propre mère.

Le climat des Indes permet de mettre les enfans nouveaux nés tout nuds sur une natte, et de les laver fréquemment dans l'eau froide, tandis que dans le nord il faut garantir les enfans du froid.

La femme indienne, d'un caractère doux, et accoutumée à la dépendance, peut et doit allaiter elle-même son enfant; mais parmi nous, où les femmes s'abandonnent quelquefois à des mouvemens violens de passion, où elles s'échauffent à la danse et se refroidissent ensuite, où elles usent d'alimens acides, doux et salés, dans un même repas, il y a bien des mères qui en allaitant leurs enfans, leur donnent un véritable poison : une nourrice saine et apathique mérite alors la préférence.

J. R. F.

Pag. 7, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 187). Les Brahmes ne sont pas moins attentifs à noter, dans leurs pagodes ou temples, la naissance de leurs enfans, etc.

Le traducteur a cru que les Brahmes ne tenaient des notes que de la naissance des enfans de leur caste, ainsi que des décès, mariages et autres événemens qui intéressent ceux de leur tribu. Le texte ne dit pas cela

précisément, et je ne crois pas que ce soit la pensée du P. Paulin : il me paraît, au contraire, affirmer que l'on tient note dans les pagodes, de toutes les naissances, morts et mariages indistinctement. Il fallait traduire littéralement :

« Les Brahmes ne sont pas moins exacts » à tenir note de toutes les naissances des » enfans, dans leurs pagodes ou temples, où » il se trouve toujours un ou deux Brahmes, » payés sur les revenus du temple, pour en» registrer les naissances, les décès, et autres » événemens qui intéressent les tribus ».

S. de S.

Pag. 9, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 188). Le traité par lequel le P. Norbert..... combat cette opinion des Brahmes, est inutile.

Je suis absolument de l'opinion du Missionnaire; un peuple qui admet des lois pénales, admet aussi dans l'homme le pouvoir de s'abstenir du mal, quelque opinion qu'il ait d'ailleurs sur le destin suprême régulateur de la vie.

Une tête indienne, comme on le voit dans l'*Oupnek'hat* (tom. II, pag. 24, 46 et suiv.; 92, 546), sait très-bien allier l'un avec l'autre.

L'homme agit comme s'il n'avait rien à attendre du moteur universel; et il attend tout de lui, comme s'il n'avait aucun pouvoir d'agir de lui-même. Le sentiment de la liberté, naturel et ineffaçable, doit conduire les opérations du genre humain, régler et maintenir l'ordre de la société, et il faut que le dogme de l'influence toute puissante de l'agent universel, malgré la contradiction apparente, tienne la créature sous la dépendance absolue du premier être.

Pag. 11, *lig.* 23 (*Ital. pag.* 189). On voit par l'imposition de ces noms, qui a encore lieu aujourd'hui dans l'Inde, que ce peuple est à présent même attaché au culte des planètes, des élémens et de la nature.

L'imposition de ces noms prouve que les Indiens y attachent une vertu, une efficace. Mais si, d'après le systême du symbolisme développé par le Missionnaire dans cet Ouvrage et dans son *Systema Brahmanicum*, tout ressortit à une première cause, dont les autres ne sont que les ministres; ces planètes, ces élémens, la nature, n'étant que des agens secondaires, ne recevront qu'un culte *relatif*.

quoique, comme il arrive dans les religions les plus spirituelles, le peuple grossier et mal instruit s'arrête à ces êtres visibles, et en fasse l'objet direct de son adoration.

Il y a chez tous les hommes plus d'uniformité qu'on ne croit, dans la manière dont ils envisagent l'auteur, la cause première de tout ce qui existe, et l'ordre qu'elle suit dans l'administration de l'univers.

Pag. 384, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 189). J'ai dit que le livre des Brahmes nommé *Amarasinha*, était antérieur à l'an 56 avant J.-C.

L'auteur, dans sa Dissertation *De veteribus Indis* (1795, pag. 41-43), non plus que dans la 1.re section de l'*Amarasingha* (1798), *de cœlo, epistol.* pag. IX—XI, n'a pas prouvé solidement que l'*Amarasingha* fût antérieur à l'an 56 avant J.-C. Des présomptions en pareille matière ne suffisent pas : on peut suspecter le témoignage des Indous modernes, Brahmes et autres, toujours portés à relever par une haute antiquité, le prix, l'importance des Ouvrages regardés chez eux comme classiques. On ne peut guères sur cet objet tirer de certitude que de l'argument négatif; sa-

voir, quand le traité dont il s'agit ne cite pas de faits postérieurs à une époque connue et certaine. Ainsi, comme l'*Amarasingha* (*ms. nat.* pag. 2) donne les vingt-cinq noms de *Bouddha*, 9.e *incarnation* de *Vichnou*, qui a commencé au IX.me ou X.me siècle (1) avant l'ère chrétienne, et dans laquelle nous sommes encore; on a droit de conclure qu'il n'est pas antérieur à cette époque; mais sans pouvoir déterminer à quelle partie de cette période il répond.

Page 16, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 190). Ces philosophes tâchent de donner à leurs cérémonies un sens mystique.

Voici un nouvel exemple de la manière dont les Législateurs indiens ont su lier beaucoup de pratiques à la religion. On peut bien excuser un peuple si doux et si bon, d'y mêler l'astrologie et la superstition.

J. R. F.

Pag. 18, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 191). Les Malabars..... sont bien plus beaux et plus robustes que les Coromandels ou Tamoules.

---

(1) *Oupnek'hat*, tom. 1, pag. 15, not. 2; pag. 42, not. 1.

J'ai voyagé à pié, en ballon, aux deux côtes, et j'y ai trouvé l'espèce humaine partout également belle et robuste. Le Missionnaire, qui n'a vu la côte de Coromandel qu'à *Pondichéri*, est donc dans l'erreur.

Ce qu'il dit de la manière d'instruire les enfans, des écoles, etc., est vrai; mais ne peut être un sujet de reproche contre l'Europe : la différence vient du climat, qui sur cet objet, comme sur presque tout le reste, prescrit, fixe les usages, les coutumes, même les mœurs.

Pag. 19, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 191). Sur une natte tissue de feuilles de palmier ou d'ananas sauvage, qu'ils appellent *kaïda.*

Le *kaïda* de l'*Hort. malab.* de Reede, ainsi que la *Keura Athrodactilis*, et la *pandarus odoratissima*, n'est pas un ananas sauvage, mais une plante dont les fleurs mâles ont une odeur très-agréable. On s'en poudre la tête en Arabie et dans les Indes, comme nous le faisons avec la poudre parfumée.

J. R. F.

Pag. 21, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 192). Les sous-écorces

tendres des arbres reçoivent l'impression des caractères, comme chez nous la cire.

L'édition de *Freishemius* (1640), ch. 9, porte *chartæ* (*comme le papier*), au lieu de *ceræ*, tablettes de cire, chez le Missionnaire.

D'ailleurs le passage de Quinte-Curce ne prouve que pour le temps où il écrivait; c'est-à-dire, selon l'opinion commune, du temps de Vespasien, au 1.er siècle de l'ère chrétienne : il a pu, en faisant l'histoire d'Alexandre, attribuer aux Indiens de ce temps un usage qui était venu à sa connaissance long-temps après l'époque de ce conquérant.

Megasthène, dans Strabon (pag. 709), dit *que les Indiens ne savent pas les lettres, mais qu'ils font tout de mémoire.*

On peut se rappeler d'abord le caractère *mensonger* que le Géographe grec (pag. 70) attribue à Mégasthène;

Il est très-vrai que chez les Indiens, beau-beaucoup d'affaires se règlent de mémoire, et que la connaissance des lettres, de l'écriture, en particulier sur *olles*, n'y est pas commune, même chez les chefs.

Adou vadikkeïaïa pochehoudou en mala-

bar, *céla a passé en coutume* : *destourhé*, en maur, *tin costumad*, en portugais, *c'est la coutume* : voilà, dans l'Inde, la réponse générale qui a pour base la tradition, la mémoire.

Pag. 23, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 192). Le livre *Amarasinha*...... contient en quatre parties, non pas en trois, comme le dit Anquetil Duperron, tout ce qui a rapport aux Dieux, aux sciences, aux couleurs..... aux arts et affaires des Indiens.

Dans le *Zend-avesta* (Tom. I, 1.re part., pag. DXL), j'ai dit que l'*Amerkosch*, dictionnaire samskrétam à l'usage des Brahmes, était en trois parties : pour que l'on sache au juste à quoi s'en tenir sur cet Ouvrage, je donne ici en note (1) *la notice matérielle*

---

(1) Je commence par le nom de l'*Amerkosch* : en samskretan, *amaraha*, *demi-dieu*, habitant du ciel ; *amaratouam*, *déification* ; *koschaha grouham*, *trésor* ; de-là *amerkosch*, *trésor immortel*, *divin*, comme dit fort bien le Missionnaire, aidé du dictionnaire du P. *Hanxleden*, *Amaras. sect.* 1, *Epist.* pag. XI, XII, *note*.

Dans l'original, en marge, au haut, à gauche, en abrégé, *æ. tii.* 1. ; texte : *âmre viddhe*.

Dans la copie, *amara. tii.* ; texte, *amre viddhe* ; au-dessus, en indoustan, *amerkoseh* ; au-dessous, *sanviskredi*.

Le Tome I, marqué en marge 1, de 176 feuillets oblongs, qui se tournent comme les olles de palmier, faisant, avec un

sorte de *dépouillement* de mon exemplaire; elle pourra guider ceux qui, dans l'Inde, voudront faire l'acquisition de ce précieux Dictionnaire.

L'*Amarasingha*, de la Bibl. nat^e. a proprement *deux parties :*

La 1.re contient les noms, pag. 1—239;

La 2.me les verbes, pag. 241—381.

On pourrait appeler *troisième partie*, les vingt-quatre pages et demie, non à deux

---

demi-feuillet, 353 pages, les plus fortes de 12 lignes, numérotées à droite, est divisé en huit sections, qui contiennent, la Ire, 72 articles, jusqu'au feuillet 53; la IIe, 35 art., feuill. 75; la IIIe, 31 art., feuill. 96; la IVe, 17 art., feuill. 108; la Ve, 25 art., feuill. 119; la VIe, 37 art., feuill. 142; la VIIe, 11 art., feuill. 148; la VIIIe, 43 art., feuill. 177; en tout 271 articles.

Le Tome II, marqué en marge 2, de 346 feuillets, faisant, avec un demi-feuillet, 693 pages, est divisé en quatorze sections, qui contiennent :

La Ire, 18 articles, feuillet 9; la IIe, 20 art., feuill. 19; la IIIe, 8 art., feuill. 24; la IVe, 9 art., feuill. 30; la Ve, 102 art., feuill. 85; la VIe, 69 art., feuill. 125; la VIIe, 42 art., feuill. 152; la VIIIe, 100 art., feuill. 197, rect.; la IXe, 39 art., feuill. 211; la Xe, 58 art., feuill. 231, rect.; la XIe, 101 art., feuill. 265; la XIIe, 20 art., feuill. 273; la XIIIe, 110 art., feuill. 325; la XIVe, 46 art., feuill. 346; en tout 742 articles.

Le Tome III, marqué en marge 3, de 152 feuillets,

colonnes, en caractères bengalis, sans traduction, qui terminent le volume.

Maintenant c'est au Missionnaire à s'accorder avec lui-même : ici en (1796), il me réfute, et donne *quatre parties* à l'*Amarasingha*; en 1798, dans la *lettre* qui est à la tête de la traduction de la 1.re *section* de ce Dictionnaire, il me cite (pag. VII), pour prouver que mon *Amerkosch* est son *Amarasingha*: *Quòd verò*, dit-il, *hoc Dictiona-*

---

faisant, avec un demi-feuillet, 305 pages, est divisé en six sections, qui contiennent :

La I.re, 112 art., feuillet 49; la II.e, 43 art., feuillet 62, rect.; la III.e, 210 art., feuill. 112; la IV.e, 57, mieux 47 art., feuill. 124; la V.e, 23 art., feuill. 131, rect.; la VI.e, 46 art., feuill. 153, recto; en tout 481 articles;

Total général, 1494 articles ou titres particuliers auxquels répondent quelquefois plus de trente mots différens; ce qui porte le nombre de ceux-ci peut-être au-delà de *vingt mille*.

Le Tome I commence, après l'*Invocation*, par ces mots, *valavii vala bhu gniam*....... Il finit par *agnai kâdassavi gui*, 44.

Le Tome II commence par *ssivaya attha amarkoosa tuka tika prarbha* : dernière ligne de la dernière page, *a nartiika*.

Le Tome III commence par *dahassâ mâ ta kadeyetaï*.

Le dernier mot du volume est *dati*.

Voyez ce qui est dit de l'*Amerkosch* dans les *Recherches asiatiques de Calcutta*, Tome VII (1801), p. 214, et suiv. dans un intéressant Mémoire, de M. H.-T. Colebrooke.

rium ab Anquetilio more septentrionalium Indorum nuncupatum, idipsum sit quod nos AMARASINHA *inscribimus, liquet ex eo quòd* ANQUETIL *ei tres partes assignet, tot nempe quot continet* AMARASINHA.

L'*Amarasingha* du Missionnaire est-il en trois ou en quatre parties? *adhuc sub judice lis est.*

Pag. 24, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 193). Je vais en rapporter quelques-unes, pour donner un essai de cette morale Brahmanique.

Ces sentences sont bonnes, mais n'ont rien de merveilleux : les cent *Proverbes de Barthroherri*, dans *Abraham Roger* (*Mœurs des Bramin.*, pag. 293 — 318 — 341), sont bien supérieurs.

Si le P. *Potenza* s'était donné la peine d'extraire des *Livres sapientiaux*, des *Pseaumes* et *du Nouveau Testament*, des pensées morales propres à tous les momens de la vie, il aurait recueilli une bien autre moisson de ces *Livres divins.*

Le Christianisme a tué la philosophie en la surpassant : celui qui suit exactement l'*Evangile*, est plus sublime que Platon, plus

sage, plus juste qu'Aristide, plus maître de lui-même, de ses passions, de ses sens, plus patient qu'Epictète, et tous les contemplatifs indiens (1).

Pag. 28, *note* (*Ital. pag.* 195). De-là le mot très-usité dans l'ancien poëme samscrétam, intitulé *Youddhishtiravigea,* qui réunit..... les éléphans, les cavaliers, les chars et les pions.

Ce poëme est le *Mahabharat*, où sont rapportées les guerres de *Djedaschter*, chef des frères *Pandvans* et Empereur de l'Indoustan, avec *Djerdjoudchen* son cousin, chef des *Kourvans.* L'époque de ce Prince paraît être

---

(1) Le traducteur a omis une note que voici :

Car être sage sans vous, Seigneur, c'est être fou...... mais vous connaître, c'est la perfection de la sagesse. S. ANSELME *chap.* 6, *medit.* Quand on lit, sur l'éducation des enfans, la doctrine et les institutions d'un Platon, d'un Plutarque, d'un Quintilien et de ces Brahmes, bien qu'enveloppés dans les erreurs du gentilisme, cela fait rougir. Beaucoup de nos jeunes gens de l'un et de l'autre sexe deviennent la proie de l'ignorance, de la dissolution, de l'impudence et de l'irréligion, parce que les pères et mères ne s'empressent pas de leur insinuer la crainte de Dieu, la probité, les sages maximes des anciens. Voyez la *Lettre de S. Jérôme à Læta*, avec les savantes notes d'un noble Perousien. A Perouse, 1795, pag. 7, 8, 9, 22.

du XVIII ou XIXme siècle avant l'ère chrétienne.

Les différens combats que se livrent ces héros, présentent toute la *tactique* militaire alors en usage dans l'Inde; la forme, la composition de leurs armées, consistant en *éléphans*, *chevaux*, *chariots* et *hommes de pied*.

Le jeu des *échecs* est la figure de cette distribution, qu'exprime son nom samscrétam *dchadouranga*, *quatre membres*: *dchatouari*, dans cette langue, veut dire *quatre*; *dchatouranga brousi*, *échiquier*.

La forme de ces armées, décrite dans le *Mahabharat*, représente des animaux de différentes espèces. Celui qui attaque donne le ton; l'autre avance dans le même ordre; les bataillons offrent la même figure. L'affaire commence par des combats singuliers, soutenus de corps de troupes nombreux; peu-à-peu les différentes parties des armées, surtout quand de grands chefs ont péri, s'ébranlent; l'engagement devient général, et ce n'est qu'une mêlée, terminée par la fuite du vaincu, à moins que la nuit ne sus-

pende le combat, qui alors recommence le lendemain.

Pag. 29, *note* (*Ital. pag.* 195). Les élèves Brahmes vivent dans l'enceinte du temple de *Tridchour*, séquestrés pendant dix ans de tout commerce avec les femmes. Ils sont obligés à garder un silence rigoureux cinq ans.

On voit que Pythagore a pris en partie sa philosophie des sages de l'Inde, ou bien de quelques sages dont la doctrine ressemblait à celle des philosophes indiens; car ses disciples aussi, étaient obligés de garder le silence pendant cinq ans. Voy. *Diogènes de Laerte*, liv. VIII, 10; *Aul. Gell. Noct. Att.*, liv. 9.

Pag. 29, *not.* (*Ital. p.* 195). Le mot indien *dchadouranga* fut corrompu et échangé, par les Français, en celui d'*échecs*.

Le Missionnaire croit le mot *échec* une corruption de *dchadouranga*. Mais l'étymologie naturelle est *schah*, prononcé *schakh*, à cause de l'aspiration: de là *schahmat*, *le Roi est mort*, ou *manad*, *mand*, *sans force*,

en persan. C'est par la Perse que ce jeu nous est venu de l'Inde, *faire échec et mat*, *échec*, *empêchement*, *perte*, *atteinte*; *donner un échec*, *causer de la perte*, *du dommage*, toutes ces expressions ne peuvent s'expliquer par le sens du mot *échec*, si on le dérive de *dchadouranga*. Voy. HYDE, *de Ludis Oriental.* (1694), *Histor. Schahiludii*; § VI, *de vocabul. lusor.* pag. 143—154.

Pag. 30, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 196). Chacun aura remarqué que, parmi ces sciences, n'ont été comptées ni la chirurgie, ni l'anatomie, ni la géographie.

Le géographie, dans les livres indiens, fait partie de l'histoire. La raison alléguée, que les Indiens pensent que leur pays est le plus beau et le plus heureux du monde, et qu'en conséquence ils se soucient peu de savoir la position des autres contrées; cette raison, dis-je, n'a aucune solidité. On avance hardiment qu'ils n'ont rien écrit sur la géographie, et cependant ils font des cartes. Avec les dictionnaires de *Hanxleden* et de *Biscoping*, qui ne sont ni géographes, ni historiens, on sait tout.

Il faudrait aller dans le Cachemire et par-

courir tous les Ouvrages des savans Indous, qui ont eu la facilité de connaître la Perse, les contrées de l'ouest, du nord, pour être en état de porter à ce sujet un jugement éclairé. En niant l'existence de ces livres, on s'épargne la peine d'un pareil travail.

Le judicieux M. *Touret*, dans son extrait du Tome II de l'*Oupnek'hat* (*Monit.*, 9 *prairial an* 12; 29 *mai* 1804, pag. 1126), a raison de conclure, des détails sur les *veines* du corps humain, que présente cet Ouvrage, que les Indiens *avaient déjà, dans ces temps si éloignés de nous, des notions anatomiques assez étendues.*

Pag. 31, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 136). On voit donc que le mot grec ἀνδρὼν, commun aussi aux Indous, signifiait dans sa première institution, l'appartement des femmes, et non pas celui des hommes.

On sait que le mot ἀνδρὼν, portion de la maison destinée aux hommes, séparément des femmes, est formé d'ἀνδρὸς, génitif d'ἀνὴρ, *homme*. Ce mot dérivé appartient donc à l'homme; autrement il faudrait que le mot *andara*, mal appliqué à l'homme, selon le

Missionnaire, eût ensuite produit ἀνὴρ et ἀνδρὸς : ce qui est contre l'analogie étymologique.

Quant à *andar* (*antar*), *lieu intérieur*, il peut désigner l'appartement des femmes, qui plus en dedans est séparé de celui des hommes : *antaranyâ tayâ*, à l'écart; *antarangaha*, dedans.

Pag. 32, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 197). *Bhrader*..... veut dire *frère aîné* en langues samscrétane et zendique.

Le Missionnaire se trompe sur ce mot, il signifie en zend et en samscrétam, simplement *frère*; et non pas, comme il dit, *frère aîné*, *fratello maggiore*.

Pag. 32, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 197). Il paraît donc certain...... que de la Perse, de la Chaldée et de l'Inde, se dispersèrent les langues mères..... qui..... existent en Europe.

L'origine commune des hommes et des langues paraît certaine aux yeux du vrai érudit; mais les faire toutes venir de l'Inde, même le latin (1), parce qu'il y a des rap-

---

(1) *De latini Sermonis origine et cum orientalibus linguis connexione Dissert., aut. F. Paulino, à S. Bartholomæo*,

ports d'identité entre ces idiômes, c'est renouveler *Goropius Becanus* pour l'*allemand*, *Pezron* pour le *celtique*, *Le Brigant* pour le *bas-breton*.

Au reste, il est bon d'avertir que, comme toute l'érudition samscrétane du Missionnaire est prise des PP. *Hanxleden* et *Biscoping*, dont l'autorité n'est point établie, on ne doit pas prendre pour samscrétams tous les mots qu'il produit, ni leur signification pour absolument certaine. Ceci est une simple remarque de critique.

---

carmelita discalceato Romæ, 1802, *in-4.°*, pag. 24. (*Magas. Encyclopéd.*, *n.°* 19; *vent.* an 11, Tom. V, pag. 305—311).

Au lieu de passer le temps à donner des 24 pag., des 30, 100, etc., qui ne prouvent rien, ou très-peu; de mettre en opposition 100, 200 mots de différentes langues, le Missionnaire ferait mieux d'enrichir le public d'une bonne et complette traduction de l'*Amarasingha*, ou bien de publier les dictionnaires de *Hanxleden* et de *Biscoping*.

J'approche du tombeau; je ne puis qu'exhorter: *si mes* avis produisent quelque chose, ce sera, *nec invideo*, pour nos neveux, que j'invite à prendre ce qu'il peut y avoir de bon dans ce que je dis, en laissant le mauvais, qui malheureusement n'abonde que trop.

Chapitre II.

Pag. 37, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 198). Cette seconde manière, qui est une espèce de mariage par *usucapion*, lequel était usité dans l'ancienne Rome, se pratique donc jusqu'au moment actuel dans le Malabar.

« Le troisième rit des noces, ou la troisième manière de les contracter, dit M. Bouchaud, dans son savant *Commentaire sur la loi des douze tables*, Tom. I (an XI — 1803), pag. 638, « était l'usucapion, » *usus*. Si une femme, du consentement de » ses tuteurs, habitait avec un homme l'espace d'un an, sans découcher trois fois dans » le cours de l'année, elle tombait, en vertu » de cette usucapion, sous la puissance du » mari, au lieu qu'elle était jusqu'alors restée » sous celle de son père ou de ses parens » du côté maternel ».

Voici l'article de la loi IV, des douze tables (pag. 616), tel que le rend M. Bouchaud, « Qu'une femme, qui sur le pied de mariage, mais sans avoir observé aucun rit, » aucune cérémonie, aura vécu sous le

» même toit avec un homme, tombe au » pouvoir de cet homme en qualité de » légitime épouse et devienne sa propriété, » à moins que dans le cours de l'année la » femme ne se soit absentée de la maison » de cet homme durant trois nuits ».

Le même savant académicien cite *Aulu-Gelle*, liv. 3, c. 2 (1585, pag. 91).

On verra plus bas les cérémonies du mariage, qui sont les mêmes pour les castes nobles ou non nobles, quand les époux ont le moyen de les pratiquer. Le mari conduit toujours sa femme dans sa propre maison : ainsi, on ne peut comparer la deuxième espèce de mariage avec celui des Romains par *usucapion*.

Pag. 38, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 199). Dans l'Inde, la maxime *partus sequitur ventrem*, est en pleine vigueur et immuable.

Il est très-vrai qu'à la côte malabare c'est toujours le fils de la sœur du Roi qui hérite de la couronne, parce qu'il est certain, quel que soit son père, qu'il est de la même race que le Roi son oncle maternel ; ce qu'on ne peut pas assurer du fils de la femme du Roi,

qu'elle soit ou ne soit pas de la même caste que ce Prince.

Mais, selon le Missionnaire, le fils d'un Roi qui est Brahme, né d'une Brahmine, succède légitimement au trône de son père: il cite à ce sujet le fils aîné du Roi d'*Edapali*, ou de *Rapolim*, au Malabar.

Sans doute la noblesse certaine de l'origine couvre le vice qui pourrait tacher la naissance.

Pag. 42, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 200). On tolère la fornication avec des personnes libres, ou avec des hommes d'une tribu supérieure.

Le Missionnaire imprime ici aux mœurs indiennes une tache qu'elles ne méritent pas: la fornication dans l'Inde, avec quelque personne que ce soit, *est un libertinage* que nulle loi ne tolère, ne permet. Un fait scandaleux comme celui-là, devait être prouvé par des témoignages positifs.

Il en est de même de ce qu'il avance, pag. 43, au sujet de la tribu des fondeurs et autres.

Pag. 45, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 201). De là sont vrais les renseignemens de quelques voyageurs indiens.

Le Missionnaire devait citer les *voyageurs indiens*, ou *aux Indes*, qui rapportent la coutume infâme dont il s'agit. On n'amuse pas un lecteur grave par des historiettes qui choquent les mœurs aussi essentiellement.

Pag. 46, *lig.* 1 (*Ital.*, *pag.* 201). La nature ne se dément point; elle a établi ses lois et les contrats naturels dans les noires forêts du Malabar, et sur les horribles montagnes des Ghâtes.

Le Missionnaire n'a pas visité les *Ghâtes*: il parle d'après ce que l'on dit des hautes montagnes, telles que celles de Tartarie, les monts *S.-Godard*, *Simplon* de la Suisse, hérissés par les glaces, qui *les rendent horribles*. J'ai traversé celles de l'Inde, au 16.me degré nord (1), elles ne m'ont paru ni horribles, ni affreuses; le sommet seul est inculte; mais il y a dans l'entre-deux, à différentes hau-

(1) *Zend-av.*, Tom. I, 1.re part., pag. CCXVIII-CCXIX.

teurs, bien des endroits qui offrent différentes températures, des lieux agréables, dont les habitans, sur-tout au 10.me degré, où écrit le Missionnaire, ne doivent pas avoir le caractère sauvage et immoral qu'il leur suppose. Les bêtes féroces peuvent effrayer le voyageur timide; le montagnard s'y accoutume.

Pag. 59, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 206). Photius..... assure.... qu'Apollonius avait vu dans l'Inde les Brahmes ornés d'anneaux d'or.

Voici les paroles de Photius (pag. 1006), *gestant annulum et baculum*. Il n'est fait aucune mention d'or dans ce passage, ni dans la description du reste de l'ajustement des philosophes brahmes.

Pag. 61, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 207). De là sont venus.... sept lampes, sept mêches, et cent autres superstitions payennes.

Au lieu de tout rapporter aux astres, le Missionnaire pourrait citer les sept jours de la création; mais il faut pour cela reconnaître chez tous les peuples d'anciennes traditions, et ce n'est pas le système de l'auteur.

Je rétablis ici une note omise par le traducteur français :

« Quelle Circé, quelle Médée a préparé » la coupe où tant de peuples ont noyé leur » cervelle (leur bon sens), ô Brahmes, en » votre faveur ? *Pythagore*, *Démocrite*, » *Apollonius de Thyane*, et les sages de » la Grèce et de la Perse, furent attirés par » le charme de cette philosophie indienne, » et reçurent des applaudissemens dans la » Grèce et dans le Latium. *Vous jetez les* » *hommes*, dit S. Augustin (*De civit. Dei*, » liv. 10, ch. 28, *sur Porphire*, Tom. 7), » *dans une erreur manifeste, et vous n'avez* » *pas honte d'un si grand mal, tandis que* » *vous vous donnez pour amateurs de la* » *vertu et de la sagesse*. Peut-il y avoir une » plus grande folie, que d'adorer les astres, » ou de les honorer avec tant de cérémo» nies ? »

Pag. 62, *note* (*Ital. pag.* 207). *Osiris* est en langue grecque *Dionysius*, c'est-à-dire *Liber* (Bacchus); ainsi *chri* ou *sri*..... est l'épithète de Bacchus ou du soleil, dans la langue samscrétane et dans l'ancien égyptien.

Rien de plus commode que la manière

dont le Missionnaire tire les étymologies : le mot *schri* se trouve dans *Osiris* ; donc il désigne le soleil, en même-temps qu'il signifie *heureux* : *scherrya*, *outtomam*, *excellence*, *perfection*, *le meilleur bonheur*.

Il serait plus simple, et aussi incertain, de faire venir *Osiris* de *souriaha*, *soleil*.

Le mot *schri*, *sri*, se met même à la tête des livres, en forme de bénédiction.

A la tête du *Sanitah* (abrégé) des *Veds* on lit : *schri samvedaia à nàm*, *au nom du samveda élevé*.

Pag. 75, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 212). Ces lois sont dures, mais elles sont nécessaires pour réprimer l'ambition, l'incontinence et la cupidité des femmes.

Le Missionnaire cite, à l'occasion de cette réflexion, un passage de Properce, que le traducteur a omis, et que je rétablis :

Felix eois lex funeris una maritis,
Quos aurora suis rubra colorat equis :
Namque ubi mortifero fax jacta est, fax ultima lecto,
Uxorum fusis stat pia turba comis ;
Et certamen habent leti, quæ viva sequatur
Conjugem : pudor est non licuisse mori.

Hic genus infidum nuptarum, hic nulla puella
Nec fida Evadne, nec pia Penelope.

c'est-à-dire :

« Ce n'est que chez ces nations heureuses » que les coursiers de l'aurore colorent de » leurs premiers rayons, qu'existe une loi » funéraire favorable au bonheur des maris. » Là, à l'instant où la torche enflammée » vient de mettre le feu au lit funèbre où » repose le corps d'un époux, toutes les » compagnes de sa couche, les cheveux épars, » se disputent l'honneur de monter sur le » fatal bûcher, et de se livrer toutes vives » au trépas, pour suivre celui que la mort » leur a ravi. Avoir été jugées indignes de » mourir avec lui, c'est pour elles l'opprobre » le plus flétrissant........ Parmi nous, au con- » traire, on ne voit que d'infidèles épouses, » qui sont la honte de l'hyménée; en vain » chercherait-on ici quelque rivale de la » fidèle et tendre Evadné, de la chaste Pé- » nélope.

Proper. liv. III, *éleg.* 13.

Il peut être permis à un poëte de vanter les heureux effets d'une coutume aussi bar-

bare, mais on concevra difficilement le jugement qu'en porte le Missionnaire.

S. de S.

Pag. 76, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 213). J'ai décrit les rites et les cérémonies nuptiales pratiqués dans le...... Malabar.

Les détails dans lesquels le Missionnaire est entré sur les mariages des Malabars sont curieux, quoiqu'on en ait déjà vu la majeure partie dans les *Mœurs des Brahmines d'Abraham Roger*, pag. 55 — 71.

Mais tout le monde ne conviendra pas de l'exactitude de la comparaison qu'il fait des rites indous avec les rites grecs, ni de la justice du décret du Cardinal *Tournon*, donné à Pondichéry sur les premiers, le 23 juin 1704.

Si dans les cérémonies indiennes tout est figuratif, quand la chose est bonne, légitime, sainte, savoir, l'union légale et perpétuelle de l'homme et de la femme, dont l'objet est la procréation des enfans, pour laquelle les agens subalternes du premier être sont invoqués; les pratiques, les cérémonies sont en elles-mêmes indifférentes.

Tel peuple emploie tel symbole, tel peuple un autre. Quelques-uns sont obscènes, le *tali pouleyar*, le *coco rompu*; on les proscrira comme contraires aux mœurs, mais non comme idolâtriques.

Ce que je dis n'est pas contre l'ordonnance du pieux Cardinal, dont je révère sincèrement la mémoire. Mais on peut voir par-là le danger qu'il y a à trop spiritualiser certaines pratiques, et qu'il vaut mieux reconnaître simplement l'abus, que de vouloir tout rendre raisonnable.

Pag. 77, *note* (*Ital. pag.* 213). A *Cangibouram*, dans le *Carnate*, au premier siècle de l'ère chrétienne, comme l'observe le géographe Ptolemée, il y avait une école célèbre des *Brachmanes mages*, qui ne le cédait pas, ni ne le cède aujourd'hui aux Brahmes de Vanarès ou Bénarès.

Le Missionnaire aurait dû citer le livre, le chapitre et la table où Ptolemée parle de la célèbre école des Brahmes à *Cangibouram* dans le *Carnate*, au premier siècle de l'ère chrétienne.

Il n'y a rien sur les Brahmes dans Ptolemée, à l'article d'Arcate (cap. 2, tab. XI,

As. *gr.* p. 422; *lat.* pag. 167). C'est à la pag. 168 qu'il est dit : *similiter quæ sub Bitigo monte sunt, tenent Brachmanæ Magi usque ad Betios, in quibus civitates hæ, Brachme*, 128, 19.

Il est difficile de voir là l'école des Brahmes de *Cangibouram* (*Cangevaram*).

Au reste, le P. Paulin a tort de reprocher à M. JONES, sa prévention en faveur des Brahmes de *Benarès*. Bénarès est la capitale reconnue par tous les Indous, comme le centre de leur religion. Ils communiquent continuellement avec les Brahmes du Cachemire: les révolutions, les persécutions, altèrent pour quelque temps l'extérieur du culte indou; c'est un torrent qui passe : l'orage cessé, les Brahmes, *pendets*, etc., reviennent, et ce lieu est toujours l'école où vont de préférence se former ceux qui veulent étudier à fond la religion et la langue sacrée, le samscrétam, en caractères *nagris*; comme de tous les points de l'Inde, chez les Marates même, on regarde comme une bénédiction de pouvoir aller rendre le dernier soupir à *Bénarès*.

C'est avoir l'esprit bien étroit, que de toujours prôner son Académie de *Tridchour*, à dix

lieues nord de *Cochin*, laquelle est à peine connue hors du *très-petit* canton que le Missionnaire a habité, tandis que l'Inde entière nous offre plus de 1200 lieues de pays à mettre à contribution, non pas pour en tirer, selon l'usage, des *roupies*, des toiles, des mousselines, mais pour y acquérir des connaissances dans tous les genres, langues, histoire, etc., sous la dictée des Brahmes habiles répandus dans cette vaste contrée.

Chapitre III.

Pag. 79, *note* (*Ital. pag.* 214). Quelques baragouineurs d'Europe.......

Le Missionnaire ne peut pas se défaire de la malheureuse habitude d'*injurier* ceux qui ne pensent pas comme lui : *alcuni farlingotti europei*, (*quelques baragouineurs européens*). Mais ce qu'il dit du mot *veda*, quoiqu'il cite le Dictionnaire du P. *Hanxleden*, de Monseig. *Pimentel*, du P. *Beschi* et du P. *Biscoping*, qui sont les sources de toute son érudition samscrétane, n'en est pas plus exact; *veda* signifie *loi*, et est aussi le livre *veda*, *samveda*, etc.

Dans l'*Amarasingha* de la Bibliothèque nationale, pag. 25, on lit : *bedo lex, legis liber*; suivent les noms *riko, scham, yozu* (l'*athorbo* manque); ce sont les noms des trois premiers *vedams*, ou *beds*. Dans le Dictionnaire *samscrétam-telongu* on lit : *veduha; la loi, ou livre de la loi, le sens du livre de la loi, les vedams : veda pata, l'étude du livre de la loi.*

Le Missionnaire nie l'existence, l'ancienneté du *vedam*, comme livre (pag. 81, 82; *Ital.*, pag. 216, 217; *Grammat. samscr.* pag. 28, note 3; *Exam. histor. crit. cod. Ind. Bibl. S. cong. p. f.*, pag. 46 — 68); celle de *Byas*, comme homme qui ait écrit (pag. 84—89; *Ital.* pag. 217, 219, 223); de *Boudha*, comme personnage humain (pag. 84, note 1; pag. 217, note). Ses preuves ne paraîtront pas convaincantes à ceux qui sont en état de consulter les monumens indiens : ne voir que des génies au lieu d'hommes réels, c'est nous renvoyer aux espaces imaginaires.

L'auteur soutient que *Byas* (*viasa*), corruption du mot samcrétam *abhyasa, personnage diligent*, n'a jamais existé, que c'est un personnage fictif, allégorique; qu'il serait même impossible qu'il eût fait tous les

ouvrages qu'on lui attribue. (*Exam. hist. crit. cod. indic. Bibl. S. cong. pr. fid.*, pag. 33, 34).

On dira de même qu'*Homère*, dont le nom est pris de l'oriental *amar, dixit*, c'est-à-dire, le *diseur* par excellence, est un personnage fictif et allégorique; que la guerre de Troie n'est que le combat des élémens, le cours, l'action des astres, auxquels les Dieux président; d'autres même y verront l'histoire de *Rama*, de *Disiti*, sa femme, enlevée par *Raven*, le siège et la prise de *Ceylan*, etc.: le temps, l'époque et les événemens se rapprochent. Mais avec de tels systêmes, d'où naît le pyrrhonisme de l'histoire, que ne peut-on pas hasarder! Quel édifice, sacré ou profane, ne peut-on pas ébranler, renverser!

Le commencement du *Mahabharat*, qui présente l'histoire de *Youdischter* (*Djedaschter*), ne contient que la *mythologie* indienne; le *Thesaurus linguæ indianæ* du P. *Maria*, ne peut, dit le Missionnaire, être d'aucun secours pour M. Anquetil, pour le dictionnaire samscrétam qu'il prépare (*ibid.*, pag. 59, 60). Mais ne peut-on pas dire cela sans

humeur, sans annoncer comme inutiles les efforts du littérateur français, seul dans sa patrie, lui faire un crime des travaux par lesquels il cherche à éclaircir *les choses de l'Inde; res Indicæ.... rerum indicarum semi-peritum* (pag. 28)...... *Cum nec grammaticam, nec vocabularium Brahmanicum unquam legerit, aut saltem nihil omnino ex eo adduxerit.* (*ibid.*, pag. 59). Voilà, certes, un jugement bien sévère, au moins hasardé, et qui peut déceler un fond d'envie, dont pourtant M. Anquetil est bien loin de soupçonner le P. Paulin.

Pag. 86, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 217). Il composa le *Bharada*,..... qui consiste en cent mille vers, qu'il réduisit en dix-huit poésies (ou chants, appelés *parva*).

Le traducteur a omis la liste de ces dix-huit chants du *Bharada*, donnée par le Missionnaire, et que voici :

« Ce sont *Sambhavaparva*, ou la Genèse » indienne; *Sabhaparva*, *Arounyaparva*, » *Vayradaparva*, *Oudyogaparva*, *Bhichmaparva*, *Drounaparva*, *Karnaparva*, *Chaylaparva*, *Saouptiga*, *Striparva*, *Chanti-*

23..

» *parva*, *Anouchasaniga*, *Chobha tedidoum*
» *achva medhigaparva*, *Nalachrama vasa*
» *parva*, *Maqusalâparva*, *Mahaprastana*,
» *Svarga rohana* ».

Si le Missionnaire avait pu donner la traduction des titres des 18 *parvas* du *Mahabarada*, on y reconnaîtrait aisément ceux des 18 *porbs* du *Mahabharat* persan, comme *Bhisma parva*, *drouna parva*, *karna parva*, (*Bhim porb*, *drouna porb*, *kern porb*, etc.) Je parlerai de celà ailleurs.

Pag. 89, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 219). Ce livre (le *Mahabharadà*) n'est donc pas d'une date plus ancienne que sept cents ans avant Jésus-Christ; car avant cette époque, les Indous n'adoraient point d'idoles, n'avaient pas de sectes philosophiques, etc.

Il suffit de dire ici que le P. *Paulin* ne soutient, par aucune raison critique, son opinion sur l'époque du *Mahabharat*, composé par des Brahmes, et qu'il prétend ne point passer 700 ans avant J.-C.

Le culte des images a pu se trouver chez les Indiens, 2000 ans avant l'ère chrétienne; comme chez *Nachor* et *Tharé*, père d'*Abraham*. On en dira autant des sectes philoso-

phiques; la vérité et l'erreur, depuis l'origine du monde, se promènent également sur la terre : *nil sub sole novum.*

Quant à la preuve tirée de l'*Amarasingha*, qu'il fait paraître 50 ans avant l'ère chrétienne, et qui nomme le *Mahabharada*, c'est-à-dire la grande histoire ancienne de l'Inde, d'où il conclut que ce dernier ouvrage est antérieur au premier; le raisonnement est juste.

Mais il est fâcheux de ne pas pouvoir, sur des matières où l'on n'a pas toujours à la main les livres cités, s'en rapporter au témoignage d'un homme qui s'exprime ainsi : « Aboulfazel, ministre d'Akbar, » se servit de l'*Amarasingha* et du *Mahabharada*, qu'il traduisit en langue » persanne, en 1586, traduction que l'on » conserve à la Bibliothèque du Roi de » France; *mss. Pers. catal.*, pag. 270, n.° 11. »

Ce n.° ne parle que du *Mahabharat*, et ne dit pas un mot de l'*Amarasingha*, qui n'y est pas même nommé, bien loin d'être donné comme traduit, ainsi que le *Mahabharat*, par *Aboulfazel.*

Si le Missionnaire ne rapporte la *traduc-*

tion qu'au *Mahabharat*, il faut toujours qu'il prouve que le ministre d'*Akbar* a connu l'*Amarasingha*, et s'en est servi. Une erreur de cette nature me fait peine, parce qu'elle montre un grand défaut d'exactitude..

Dans la naissance très-irrégulière de l'auteur du *Vedam*, de *Vyasa*, fils de *Kali*, de la caste des pêcheurs, un figuriste Indou pourra ne voir que l'incarnation de *Vischnou* en *poisson*, au commencement du *Kal yougam*, pour tirer de la mer les *livres de la loi*, que le chef des mauvais génies y avait jetés : ce trait s'éloigne peu du déluge, auquel sont postérieurs les premiers monumens des nations, examinés au flambeau de la critique.

Je dis un mot de l'origine de l'idolâtrie. On voit dans toutes les anciennes religions, l'homme extraordinaire élevé au rang des Dieux (*Sag.*, ch. XIV); les attributs du premier être personnifiés, ainsi que les élémens, les astres, avec un pouvoir direct ou indirect sur le reste de l'univers. Ces idées, quand on considère la nature en soi, et dans ses rapports avec ses différentes parties, n'ont rien qui répugne. Si l'*Evhémerisme*, qui réduit

tout aux événemens historiques, a eu de puissans détracteurs, c'est qu'il sapait les fondemens de la religion populaire, et rendait nulles les allégories poétiques et philosophiques (*Mém. de l'Acad. des Bell. Lett.*, Tom. 23, pag. 242; *hist.*, pag. 18).

Pag. 93, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 221). *Menou* ou *Manou* des Indous.....

Le *Manou* des Indiens se rapproche naturellement du *Menès* des Egyptiens; ce qui tombe au temps de *Metsraïm*, fils de *Cham*, fils de *Noé*. Les Indous reconnaissent un premier *Man*, auteur, avec sa femme *Satroupa*, de l'espèce humaine et des autres animaux (1).

Tout ce que le Missionnaire dit de *Manou*, qu'il croit *Noé*, convient à *Man*, cinquième prince de la liste des rois de l'Inde (2).

Au reste, on peut remarquer avec le Missionnaire, comme une preuve de l'existence du premier *Man* ou *Men*, que les

---

(1) *Oupnek'hat*, Tome I, pag. 123—125.

(2) *Recherch. histor.*, etc.; not. pour le n.° 11 du *Supplém.* pag. 2, et not. (d), pag. 7.

plus anciens peuples placent tous un personnage de ce nom à la tête de leurs annales : les Phrygiens, *Manis*; les Germains, *Mannus*; les Indous, *Manou nahoushya*, le *Man*, père de *Nagouschen*, du *Mahabharat*; les Perses, *Minotschcher*.

Page 97, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 222) *Smirti* veut dire *se souvenir*.

Smirti veut dire se souvenir, en samscrétam : *smroutihi*, mémoire.

Page 98, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 223.) Les traditions des patriarches, la suite des rois Israélites.... se sont conservées par tradition et sans écriture, jusqu'à Moïse...

Il faut supprimer ces mots, *la suite des Rois Israélites*, qui ne font aucun sens.

Peut-être le Missionnaire a-t-il voulu dire la série généalogique des Patriarches et des ancêtres d'Abraham.

Page 98, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 223.) Le poëme chanté par les Amorrhéens à la louange de Séhon... fut chanté de mémoire. *Nombr.*, ch. 21, v. 17. *Alors Israël chanta ce poëme*, etc.

Il n'y a, à l'endroit des *Nombres* indiqués,

aucune trace de poëme chanté par les *Amorrhéens* à la louange de leur Roi *Séhon*. Le *Tunc cecinit*, etc., est dit d'*Israël*, avant que d'arriver sur les terres de cette nation. Le *livre des guerres du Seigneur* avait été cité au vers. 14. Les *Proverbes* sur *Séhon*, vainqueur des *Moabites*, se trouvent aux vers. 27-30.

Le Missionnaire demande si les Indiens avaient l'écriture 1500 ans avant J. C. Il ne se rappelle pas que plus haut il a dit que les préceptes moraux ont été mis en écrit par Moïse, vers l'an 1486. Pourquoi, à la même époque, n'admettrait-on pas l'usage de l'art d'écrire parmi les Indiens?

Du reste, les difficultés qu'il fait contre l'authenticité et l'ancienneté des livres indiens, contre les personnages, l'histoire même, qu'il traite de fabuleuse jusqu'à *Cyrus*, sont celles que les esprits superficiels ou paresseux opposent à des monumens qu'ils n'ont ni le courage, ni la force d'étudier avec la critique et la constance que demande l'examen des archives du genre humain. On se tire d'affaire, on passe même pour homme au-dessus des préjugés, pour esprit fort, en niant ce qu'on ne comprend pas.

Une autre erreur assez singulière, c'est, parlant de *Cyaxare*, fils d'*Astyages*, roi des Mèdes, de l'appeler *roi indien*, et de faire envoyer par le même roi *Cyaxare*, à *Cyrus*, un ambassadeur chargé de lui offrir de l'argent. C'est à *Cyaxare* même, roi mède, que l'ambassade indienne fut adressée (1); et c'est le roi indien (non *Cyaxare*) qui offrit de l'argent à Cyrus (2). Quelle confusion!

Page 104, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 224.) Les ... négocians sont obligés, dans toutes les affaires de conséquence, de prendre par écrit la parole de celui qui .... contracte.

L'usage de prendre les paroles par écrit, ne prouve pas plus contre le moral des Indiens, que contre celui des Européens, chez qui, dans toutes les affaires importantes, la parole des contractans se prend de même par écrit. Sur l'art de mentir, de manquer aux conventions, aux traités, nous n'avons rien à reprocher aux Asiatiques, rien à apprendre d'eux, non plus que sur celui

(1) XENOPH. *de Institut. Cyri*, lib. 2 (1597), pag. 156;

(2) *Ibid.* lib. 6, pag. 156.

d'attaquer à l'improviste, de violer les territoires, de prendre provisoirement ce qui nous convient.

Page 105, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 234.) Hérodote parlant des mœurs des Perses, dit, etc.

C'est par inadvertence que le Missionnaire aura placé dans la 5.e loi le passage d'Hérodote sur les Perses, lequel a principalement rapport au mensonge, objet de la 4.e loi.

Page 112, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 228.) Il n'y a pas un seul exemple d'une guerre entreprise par les Indous, sans qu'ils aient été provoqués par des agresseurs étrangers.

Le Missionnaire n'a pas lu l'histoire de l'Inde, n'est pas même au fait de ce qui s'y passe tous les jours. Quoique le caractère propre de l'Indien soit la douceur, l'humanité, on voit encore dans cette contrée, comme ailleurs, des querelles entre les princes naturels Indiens, des querelles dans les familles; les chefs *Marattes* sont presque toujours divisés et en guerre. Le *Tanjaour*, le *Maduré*, le *Maïssour*, le *Samorin*, *Narsingue*, le *Canara*, offraient le même spectacle, lors-

que la puissance des *Rajahs* était dans sa vigueur; il en est de même de ceux du *Bengale*, du reste de l'*Indoustan*.

La race des conquérans est de tous les pays, parce que les passions sont partout les mêmes, quoique modifiées par les climats, les usages, la religion. Il ne faut ni flatter, ni décrier l'humanité.

Du reste, les réflexions du Missionnaire sur le moral des *Indous*, des *Pégouans*, sont justes, et ce morceau s'accorde parfaitement avec la doctrine de l'*Oupnek'hat*, et réunit par conséquent sur les fondemens et les points principaux de la morale, le *Pégou* et la *côte de l'Est* avec l'*Indoustan*.

Page 118, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 230.) Ces lois ne furent compilées et rédigées par écrit que vers 600 ou 700 ans avant Jésus-Christ.

Le Missionnaire n'a pas connu les *Institutes of Hindu Law, or the Ordinances of* MENU (Instituts des Lois indiennes, ou Ordonnances de Menou), dont j'ai déjà parlé, donnés en anglais, traduits du samscrétam, par M. JONES, d'abord à *Calcutta* dans le Bengale, puis à Londres, en 1796. Il aurait cité cet

important Ouvrage, sur-tout le chap. IV, pag. 89-123, sans doute avec autant de confiance, que le livre *Pégouan* dont il rapporte les paroles.

Selon le savant Anglais, (*Pref.*, pag. vij), les Lois de MENOU mises par écrit, seraient d'environ 1280 ans avant J. C., et les *Vèdes*, de 1580.

Le Missionnaire réduit tout cela à 600 ou 700 ans avant la même époque.

Je ne m'arrête pas à ce que l'on a dit de la priorité des Livres de Moïse, puisque, dans les *Nombres* (XXI, 14), celui *des guerres du Seigneur est cité*, et était par conséquent plus ancien.

En effet, c'est une chose indifférente en soi, et qui ne diminue en rien le respect dû aux Livres de ce législateur, que de faire d'autres Ouvrages aussi et même plus anciens que le sien. Ces Livres seront également des monumens de la tradition des dogmes, des vérités, des faits consignés dans l'Ouvrage du Législateur hébreu, et pourront lui servir d'appui.

Cependant, à cause de l'ordre philoso-

phique qui règne dans les *Instituts* actuels de MENOU, je pense que cette rédaction n'a pas l'antiquité que lui donne le président de l'académie de *Calcutta*.

Page 118, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 230.) Les gardiens de ces lois écrites ..... sont les Brahmes, à qui seuls il est permis de les lire.

Depuis les conquêtes des Anglais dans les Indes, ils ont su gagner plusieurs des Brahmes les plus sensés et les plus instruits. Quelques hommes de lettres de cette nation possèdent actuellement des collections considérables des livres sacrés des Indiens, et ont assez bien appris la langue dans laquelle ils sont écrits, pour en traduire plusieurs. C'est ainsi que, par exemple, W. Jones a publié la traduction des Réglemens de Menou; M. Wilkins a traduit le *Bhagat-ghita* et le *Hitoupadès*, et l'*Ezour-Vedam* a été traduit en français. Il est probable que nous aurons peu à peu tous les Ouvrages Indiens, du moins ceux qui offrent quelque intérêt.

J. R. F.

Chapitre IV.

Page 119, *lig.* 5, (*Ital. pag.* 230.) Les tribus..... que les Européens appellent improprement *castes*.

Le mot *caste* est originairement portugais. (Il signifie *race*, *famille*, *sorte*, *espèce*).

J. R. F.

Pag. 119, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 230). Noé, qui est le roi Manou des Indous.

C'est encore une question très-problématique de savoir si Menou est le même que le Noé de la Bible. En général, beaucoup de savans modernes sont trop portés à faire des explications. C'est ainsi que le P. Georgi a prodigué inutilement une érudition immense dans son *Alphabetum Thibetanum*. W. Jones aussi, dans ses Traités sur les peuples d'Asie, est tombé dans la même faute.

J. R. F.

Pag. 121, *note* (*Ital. pag.* 231). Il faut remarquer que ces philosophes ne sont pas prêtres, ni de la caste des Brahmes.

Le Missionnaire, faute d'avoir lu autre

chose que les Ouvrages déposés à la *Propagande*, et d'avoir vu des Indous différens de ceux du *Travancour*, présente ici sur les philosophes de l'Inde, sur la distinction des degrés de perfection religieuse et philosophique, le vrai et le faux, avec assez de confusion. On peut consulter à ce sujet *Abraham Roger* (1), les *Instituts de Menou* (2), et l'*Oupnek'hat* (3).

Il n'y a dans l'Inde que quatre classes d'hommes, ou *castes*, les deux premières nobles; les *Brahmes*, prêtres; les *Kschetris*, militaires: après ceux-ci, les *Beiss*, laboureurs; les *Schoutres*, principalement marchands. Le reste est le commun du peuple, ouvriers, artisans, journaliers, etc., avec les *castes très-basses*, qui sont à peine comptées dans la société.

On distingue de même quatre degrés de perfection: le *Brahmatschari*, jeune Indou, Brahme particulièrement, non marié, sous

---

(1) *Mœurs des Brahmines*, pag. 1, 2, 27, 45, 47, etc.

(2) *Institutes of* ...... *Menou*, etc., ch. II, III, VI, pag. 17, 51-89, 145-159.

(3) T. II, page 851-860.

la conduite d'un maître spirituel; le *Guerhest*, marié, dans le monde, fidèle à la loi; le *Banperest*, retiré dans les forêts, avec ou sans sa femme, après avoir eu un fils; le *Sanyasi*, djogui qui n'a point de femme, habitant les déserts, livré à la pénitence, à la contemplation.

Il y a des grades différens, des pratiques diverses, philosophiques, politiques, dans ces classes et professions, comme dans toutes les autres religions, chez tous les peuples; ce qui a donné lieu de compter cette multitude de sectes dont les Ecrivains font mention.

Page 123, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 232.) Cette secte est fort répandue dans le Thibet, parmi les Calmoucks et jusqu'en Sibérie.

Il est incontestable que les sectateurs de Boudha se sont répandus dans l'orient, le nord et le nord-ouest de la Chine. Les traditions relatives à l'époque de l'établissement du système de Boudha dans ces contrées, ne s'accordent pas ensemble. Selon *Kæmpfer*, dans son *Histoire du Japon*, l'année 1690 de l'ère vulgaire est comptée à Siam pour l'an 2234 du Sonkarad, ou de l'ère de la mort

de Sammona Khoutama, qui s'appelle aussi *Prah* et *Boudha*; de sorte que la première année de cette ère de Siam, coïnciderait avec l'année 544 avant la naissance de Jésus-Christ. Il paraît par conséquent, que le commencement de cette ère des Boudhistes tombe dans les premiers temps du roi de Perse, Cyrus, tandis que l'établissement du systême des Bhoudistes dans le nord, s'est fait 600 ans plus tard.

J. R. F.

Pag. 127, *lig.* 23 (*Ital. pag.* 233). Les aveugles, ceux qui sont mutilés... sont exclus du ministère sacerdotal.

Cette perfection dans le physique était de même requise dans les prêtres juifs. On n'en peut pas néanmoins conclure que l'une de ces nations ait emprunté cet usage de l'autre: on pourrait supposer avec plus de probabilité, que l'une et l'autre l'auraient pris des Egyptiens. Néanmoins il est possible que les législateurs de plusieurs anciennes nations aient eu d'eux-mêmes l'idée d'exclure du sacerdoce toute personne affligée de quelque difformité corporelle, d'autant plus que les nations,

dans leur enfance, sont assez portées à se représenter les prêtres comme les modèles de la perfection et comme des médiateurs entre eux et la Divinité.

J. R. F.

Pag. 131, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 234). La Bible fait mention de l'esclavage de ce peuple (des Juifs) sous Cyrus, qui transporta plusieurs millions d'entre eux dans la Perse.

L'Ecriture dit, au contraire, que c'est *Cyrus* qui, la première année de son règne, a délivré le peuple Hébreu de la captivité, commencée, pour les *dix tribus*, sous *Teglat-phalasar*, en Assyrie (IV ROIS XV, 19); et pour *Juda*, sous *Nabuchodonosor* (*Ibid.*, XXV, 21) en Chaldée.

Un Missionnaire qui cite aussi inexactement les Livres saints, et attribue le transport des Hébreux en Perse, à Cyrus, leur libérateur, fait naître bien des doutes sur les endroits qu'il donne comme tirés des monumens indiens.

Il n'y a absolument rien dans les Livres saints cités par le P. Paulin, relativement aux prêtres hébreux, qui ait aucun rapport

à la fable indienne qui fait sortir les *Brahmes* du cerveau de *Brama*.

Le Missionnaire trouve bien des ressemblances et des emprunts réciproques dans les pratiques religieuses des Hébreux et des Indous; et il affaiblit ses comparaisons, en soutenant que les dogmes de ces derniers, qui pourtant ne prescrivent qu'un culte relatif, celui des agens subalternes, que ces dogmes, dis-je, sont totalement différens de ceux des Juifs, qui n'adorent qu'un seul Dieu.

Pag. 141, *lig.* 2 (*Ital. pag.* 238). Trente-six qualités que doit avoir un Roi.

Il est bon de comparer les sentences en vers, concernant les qualités et devoirs des Chefs, Rois, etc., que le P. *Jean Ernest Hanxleden* avait tirées des livres des Brahmes de *Tridcour*, et qu'il avait ajoutées, de sa propre main, au *Vyâgarna*, c'est-à-dire, à la syntaxe samscrétane, dont le Missionnaire se dit possesseur : il est bon, dis-je, de comparer ces sentences avec le ch. VI des *Instituts de Menou*, pag. 147—159.

Pag. 148, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 240). Le *Mahabharada*....

est écrit en vers, et rempli de personnages et de Rois fabuleux et supposés.

Le Missionnaire traite de fabuleuse (1), sans pourtant oser affirmer qu'elle ne contienne pas quelque Roi vrai et réel, la suite des

---

(1) L'auteur des *Leçons d'Histoire* (*prononcées à l'Ecole normale en l'an III*) pag. 164-166, critiquant la manière, à ce qu'il prétend, peu philosophique dont M. GOGUET a traité son sujet, *l'Origine des Lois, des Arts et des Sciences*, dit : « Avant d'établir l'origine des lois, des arts, des » sciences et de toute société au déluge de Noé, raconté par » la Genèse, il eût fallu bien examiner si par cette base » même, on ne renversait pas tout l'édifice de l'histoire;

Ce n'est pas renverser l'édifice de l'histoire, que de lui donner pour base un événement sur lequel sont d'accord les peuples les plus éloignés par les lieux et par les temps.

» Si, en admettant des faits primitifs contraires à toute pro- » babilité, à toute physique, et à la concordance des meil- » leurs monumens de l'antiquité,

La Genèse nous apprend que le déluge de Noé est arrivé par miracle : mais en soi cet événement n'a rien d'improbable, ne contredit en rien la physique, l'accord des monumens de l'antiquité. Une pluie de 40 jours, des inondations extraordinaires, et l'élévation de l'eau au-dessus des plus hautes montagnes; tout cela suivi de la destruction des êtres vivans, hors un petit nombre sauvé dans un vaisseau; enfin le séjour des eaux sur la terre pendant un an; la physique, ni les anciens monumens, tous postérieurs à l'époque du déluge, n'offrent rien qui combatte ce fait.

Rois indiens, que j'ai donnée, avec d'autres voyageurs, parce que quelques-uns de ces rois sont dits nés du soleil, d'autres de la lune; et (not. 5), parce que *Bharata*, *Bharaden*, nom de Roi indien, signifie *gouverner*.

» l'on ne s'ôtait pas la faculté d'invoquer ces mêmes règles » de physique et de probabilité, qui constituent l'art de » la critique et de l'analise; il eût fallu, ajoute l'auteur, » constater que la Genèse n'est pas une compilation de main » inconnue faite au retour de la captivité,

D'une *main inconnue, au retour de la captivité* : expressions fines, moyen ingénieux de se délivrer de tout ce qui embarrasse. L'auteur *inconnu*, postérieur à la captivité, trouvez-le, *et eris mihi magnus Apollo*.

» où l'on a mêlé aux chroniques nationales une cosmogonie » purement chaldéenne, dont Berose cite l'équivalent;

L'auteur n'ose pas tout nier. Voilà des *chroniques nationales* : mais comme il ne convient pas que la composition judaïque ait la primauté, c'est elle qui emprunte du chaldéen Berose, et non celui-ci de la Genèse.

» une véritable mythologie, de la nature de celles de toutes » les nations, où des faits astronomiques défigurés sont pris » pour des faits politiques ou physiques, et où la prétendue » histoire de la terre n'est que l'histoire du Calendrier.

Le P. Paulin verra-t-il sans chagrin, qu'il fait cause commune avec les adeptes de la nouvelle philosophie? Ce qu'il avance sur l'ancienne Histoire indienne, on le dit des premiers âges du monde, selon les Livres des Hébreux. Mais accordons pour le moment la supposition.

Je lui accorde son érudition samscrétane, dont il fait les honneurs au P. *Hanxleden*, et le rappelle aux lois de la saine critique. Les noms propres orientaux ne sont-ils pas

» Cela même (l'authenticité de la Genèse) eût-il été prouvé
» il serait encore ridicule de prendre pour texte la période
» hébraïque depuis le déluge jusqu'à Jacob,

Pas plus ridicule que de prendre celle d'une autre nation, sur-tout l'antiquité d'aucune n'étant aussi bien démontrée.

» et de n'user, pour la remplir, que de faits égyptiens,
» syriens, chaldéens, grecs, indiens et chinois,

C'est, au contraire, cet assemblage de traits disparates, tirés de pays, de peuples communiquant difficilement les uns avec les autres; c'est ce corps de faits épars et qui s'accordent et sont renfermés dans la période hébraïque comme dans un cadre, c'est lui qui prouve le mieux la justesse et la vérité de cette période.

» qui, s'ils étaient bien analisés et bien comparés, prou-
» veraient que les bois sacrés, que les hauts lieux plantés de
» chênes à Mambré, que les sacrifices humains dont Isaac fail-
» lit d'être la victime, que les petites idoles des femmes de Ja-
» cob, étaient autant d'usages du culte druidique et tartare...

Cela se ressemblera, si l'on veut; qu'en conclure contre la Genèse? Ici un livre et des usages de la plus haute antiquité; là des usages, sans livre: à qui donnerez-vous la primauté d'origine?

» dès-lors répandu des colonnes d'Hercule jusqu'à la Sérique;
» culte qui n'est que le systême du *Buddéisme* ancien, ou
» moderne *Lamisme*, dont le siége était dès-lors au Tibet,

tous significatifs, sans que cela détruise l'existence des personnages qu'ils présentent?

Ce premier Roi indien se sera nommé le Gouverneur, Commandant, Maître, Intendant; et cette qualité, dignité, sera devenue

» chez les Brachmanes réputés de toute l'antiquité les pères
» de la théologie asiatique.

L'auteur connait bien peu le système oriental, le *Buddeïsme*, le *Lamisme*, lorsqu'il y trouve les chênes de Mambré, les sacrifices humains, de petites idoles domestiques. L'*Oupnek'hat* pourra lui donner des lumières là-dessus.

Le même Ecrivain présente d'ailleurs, pag. 183-223, des idées importantes, quoiqu'elles ne soient pas neuves, sur la filiation des langues qui peut conduire à connaître l'origine des nations. C'est avec autant de justesse que de vérité qu'il dit (pag. 222) : « Chaque langue est une histoire complète, » puisqu'elle est le tableau de toutes les idées d'un peuple, » et par conséquent des faits dont ce tableau est composé. » Mais l'usage de cette espèce de monumens suppose ceux sur » lesquels l'*histoire* est généralement fondée : l'un soutient » l'autre, l'éclaircit ». Traiter, comme le fait l'auteur, les monumens historiques, par exemple *Tite-Live*, de *romans* (p. 151); rejeter avec dédain les meilleurs Ouvrages en fait d'*histoire* (p. 185); préférer les *romans*, c'est-à-dire des jeux de l'imagination, au récit simple des faits, tel que l'histoire, c'est se priver des secours sans lesquels l'emploi des langues, grammaires, dictionnaires, ne suffira jamais pour l'ancien ni pour le moderne, et afficher une critique présomptueuse, propre à aveugler l'auteur de pareilles recherches, et à repousser la confiance qu'il doit desirer de trouver chez le lecteur.

(1) *Recherch. historiq.* etc., Tome I, pag. XXXII, etc.

un nom propre : rien de plus ordinaire, de plus naturel.

Le titre de *Steward*, Intendant, a fait le nom de famille de *Stuart*, et *vice versâ*, celui de *Cæsar*, nom propre, a fait celui de *Cæsar*, Empereur; ensuite les titres *Empereur*, *Roi*, *Prince*, *Duc*, *Marquis*, *Comte*, *Baron*, *Chevalier*, *Ecuyer*, etc., sont devenus des noms propres.

En second lieu, il faudra rejeter les catalogues des Rois de toutes les nations, parce qu'ils sont tous issus du sang des Dieux. On n'aura pas plus d'égard pour les Rois hébreux descendans d'Adam sorti des mains de Dieu. Notre Missionnaire, plein de son systême symbolique, ne voit pas que ses assertions imprudentes vont à ébranler la certitude historique, en allégorisant les anciens monumens de tous les peuples, ne voulant y voir que l'histoire du ciel, le cours des astres.

Ce qu'il avance sans fondement des Indiens, l'auteur de l'*Histoire véritable* des temps fabuleux (GUÉRIN DU ROCHER, ex-Jésuite) (1), l'a dit des Egyptiens, donnant

(1) Voyez aussi la même histoire, *confirmée par les critiques*

leur ancienne histoire comme formée de traits tirés de celle des Hébreux. Les nouveaux critiques (1) le disent des premiers siècles de Rome; les incrédules actuels, de J. C., même des Apôtres; l'auteur du *Catéchisme philosophique*, FLEXIER DEREVAL, des manuscrits *zends*, *pehlvis*, déposés en 1762 à la Bibliothèque du Roi, prétendant que ces volumineux Ouvrages sont le fruit de mon imagination. *Jones* et *Richardson* nient l'ancienneté de la langue *Zende*; chacun prêche pour son saint, et raye, s'il le faut, les autres du calendrier. Le desir d'être, de paraître seul, de rabaisser, anéantir tout ce qui n'est pas soi, mène plus loin qu'on ne pense.

Pag. 148, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 241). Les Rois certains sont, 1.° Cyaxare, contemporain de Cyrus.

On a peine à concevoir une méprise comme

---

qu'on en a faites (1779); pag. 44 — 79. *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir* (1786).

(1) DE POUILLY, *Dissertation sur l'incertitude des quatre premiers siècles de Rome.* = *Nouveaux Essais de critiques sur la fidélité de l'histoire.* = Dans les *Mém. de l'Acad. des Bell. Lett.*, Tome 6 (1729), pag. 14 — 30, 71 — 115. = BEAUFORT. *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'Histoire Romaine* (1738).

celle où tombe ici le P. *Paulin*; je me contente de renvoyer à la note de M. Anquetil, ci-devant, pag. 366.

S. de S.

Pag. 149, *lig. dernière* (*Ital. pag.* 241). Les Anglais s'arrogent aujourd'hui la même prérogative, quoiqu'ils ne soient maîtres absolus que de la navigation du Gange, et de quelques villes maritimes.

Il est étonnant que le Missionnaire, dans l'Inde et depuis son retour à Rome, n'ait pas mieux connu les possessions des Anglais. Il s'en faut bien qu'ils ne soient, comme il l'avance, *maîtres absolus que de la navigation du Gange et de quelques villes maritimes*. Le *Bahar*, *Oud*, *Elahbad* remontant jusqu'au pied du *Tibet*; la province d'*Orixa*, une portion du *Dékan*, le *Carnate* jusqu'au sud du *Marava*, le *Maïssour* et ses dépendances, les pays voisins de *Bombaye*, *Surate*, *Barotch*, *Cambaye*, jusqu'à *Ahmadabab*: sont-ce là *quelques villes maritimes*, et la simple *navigation du Gange?*

Pag. 156, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 244). Je n'ai fait ici qu'indiquer les époques et les événemens certains

des royaumes et des Rois de l'Inde, sans prétendre donner un catalogue complet et exact de ces Princes.

On peut être surpris que le Missionnaire, qui, d'après le *Mahabharat* et le long catalogue des Rois de l'Inde, donné dans les *Recherches asiatiques* des Anglais, produit une suite d'époques depuis *Manou* ou *Adàm*, 5794 ans avant l'an 1788 de l'ère chrétienne (4006 ans avant J. C.), jusqu'à *Salivahan*, l'an 78 de notre ère, lesquelles peuvent très-bien se concilier avec les dates de l'histoire ancienne, avouées par les savans : on peut être étonné, dis-je, qu'il ne fasse pas remonter plus haut que *Cyrus*, c'est-à-dire, le VI.me siècle avant J. C., les *Rois certains de l'Inde*.

Les synchronismes pris chez les différens peuples sont, il est vrai, une des bases sur lesquelles peut s'appuyer l'histoire d'une nation ; mais, à leur défaut, le témoignage constant, suivi, raisonné, des écrivains de cette nation, suffit, quand on ne peut rien y opposer de raisonnable. Ne voir par-tout que des *Annius de Viterbe*, c'est promener son imagination dans la région des féeries, répéter

les rêveries du P. *Hardouin*, et saper, pour le moderne comme pour l'ancien, les fondemens de la certitude historique, en général, de la certitude humaine. Je le dis aux *esprits forts*, c'est par faiblesse ou lâcheté qu'on est pyrrhonien universel.

Pag. 157, *note* (*Ital. pag.* 244). L'usage et la connaissance de la poudre à canon...... remontent, chez les Brahmes, à l'antiquité la plus reculée.

Ce que l'auteur cite de *Temistius* (*Orat.* XXVII, Par. 1684, pag. 337), et de *Philostrate* (*Vie d'Apollonius de Thyane*, liv. 2, ch. 33, pag. 86, *Lips.* 1709), prouve bien que les Indiens employaient à la guerre des artifices, comme ils font maintenant les *fouguettes*; mais rien n'indique la poudre à canon, telle qu'elle a été inventée en Europe. Ces artifices, lancés du haut des forts, pouvaient être de la nature du *feu grégeois*, dont on ignore la composition.

Des matières enflammées avec détonation, forment une espèce de foudre, de tonnerre, comme le dit Philostrate: mais tout cela ne donne pas l'idée de la poudre à canon. On

sait que les Orientaux ont toujours été de très-grands chimistes, et particulièrement versés dans les secrets de la nature.

Pag. 159, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 246). La troisième tribu noble sont les *Vaichyas.*

La tribu des *Veiss* ou *Beiss*, comme on prononce dans le Bengale, n'est pas noble; mais ce que les Anglais appellent *honorable*, les Français, *noble homme*; bonne bourgeoisie.

Pag. 162, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 247). Au Malabar.... le Roi est maître de toutes les terres.

Il ne suffit pas d'assurer, comme fait le Missionnaire, que les Princes de l'Inde, au Malabar, sont propriétaires de toutes les terres; il faut le prouver par des actes authentiques, et ne pas se contenter de pièces, telles que l'inscription de *Monguer*, *supposée* de 230 ans avant J. C. Je nie que les Anglais sachent (ce que l'on appelle *savoir*) le *samscrétam*, dans le Bengale, ainsi que le P. *Paulin* à Rome. Un travail fait sous la dictée des interprètes peut être utile, mais

dans une matière telle que celle-ci, peut ne pas suffire.

Que les Anglais, s'ils sont si habiles, donnent au public l'*Amerkosch*, avec la traduction latine; une bonne grammaire samskrétane, des ouvrages théologiques, philosophiques, historiques, géographiques, etc., traduits du samskrétam, le tout avec des commentaires, des notes; l'entreprise n'est pas au-dessus de leurs forces: et je reconnaîtrai *hautement et de grand cœur*, leurs lumières, leur savoir, leur habileté; malheureusement trop âgé pour pouvoir m'en servir.

Mais donner toujours des *fables*, des *épisodes*, des *bribes* des livres samskrétams, un livre ou deux traduits sans commentaire, comme ont fait pour l'Inde MM. *Wilkins* et *Jones*, pour la Perse, M. *Hyde*, c'est tenir l'Europe dans l'enfance; posséder le trésor de la science, et lui en fermer la porte.

Je dis donc que le Missionnaire doit répondre positivement, directement à ce que j'ai produit en faveur de la *propriété individuelle* chez les Indiens, dans ma *Législation orientale* et dans mes *Recherches his-*

toriques. C'est moi qui lui ai fait connaître les écrivains qu'il nomme, (auxquels il peut ajouter M. *Grant*) opposés à mon sentiment; et sur-tout l'important ouvrage de M. *Boughton Rouse* (1), imprimé à Londres en 1791; lequel a pour titre : *Dissertation concerning the landed property of Bengal*; *Epit. dedicat.*, pag. IV, V, etc. *Ouvrage*, pag. 20, 91, 108, 109, 155, 259, etc.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un moment au reproche que me fait le Missionnaire. Voici ses paroles : « Mais nous dirons que » M. Anquetil du Perron a souvent été trop » transporté de zèle contre les Anglais, et » qu'il nie par fois des choses qui sont trop » certaines pour être niées ». *Sovente troppo trasportato dallo zelo contra gl' Inglesi.*

(1) Si ce Voyageur instruit, habile dans les langues de l'Inde, veut bien m'adresser à Paris, son correspondant, avec un mot d'écrit, je remettrai à celui-ci un exemplaire de l'Oupnek'hat, que je prierai M. Rouse de daigner accepter, comme une faible marque de ma reconnaissance vive et respectueuse.

Ce généreux Anglais a l'âme trop grande, pour que je craigne de lui déplaire dans les jugemens que je me suis permis de porter sur les nations.

Le vrai Voyageur voit tout, loue ou blâme librement, toujours soumis aux lois du pays par lequel il passe.

J'avoue le crime, si c'en est un, non pas comme Français, mais comme ami de l'humanité. Que les Anglais renoncent à leurs invasions dans l'Inde; qu'ils y cessent leurs extorsions, et je serai le premier à relever leurs grandes qualités.

C'est à Rome qu'on me reproche de soutenir avec force le *droit de l'homme*, la *propriété* contre son tyran. J'en appelle à la conscience du Missionnaire et à celle des approbateurs de son ouvrage.

L'Angleterre me vengera; elle renferme des âmes justes, grandes, élevées, aussi ennemies de la politique mercantile et sanguinaire de son Gouvernement indien, que de l'*astuce ministérielle* qui voudrait nous inonder par la Hollande et la Suisse, de ses lainages, cotonades, etc., étouffer au berceau notre commerce de la mer Noire, étrangler celui du levant, par la possession de l'île de *Lampedouse*, et la retenue de celle de *Malte*, et sur-tout nous empêcher, par une guerre sans motif, même apparent, de commencer à monter une marine militaire.

Pag. 168, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 249). Polybe..... convient que la monarchie est préférable à tout autre gouvernement.

Il est très-vrai que la *monarchie*, ou le gouvernement d'*un seul*, est le mode de gouvernement le plus général sur la terre, et par conséquent le plus dans la nature de l'homme.

Il en est de la liberté comme de la propriété. L'homme naît pour vivre, et malgré cela, n'a pas droit, d'après les conventions établies dans la société, de tirer sa nourriture du sol où il voit le jour pour la première fois, à moins que ce sol n'appartienne à ses auteurs.

De même l'homme naît libre, maître de lui-même; mais s'il vient au monde dans une société formée, il est, en respirant, lié par les lois qui la régissent.

Le sauvage, dans les déserts, jouit d'une liberté absolue, qui le prive des avantages résultant de l'union en société. Cette liberté suppose toujours les secours des père et mère, dont l'enfant, à sa naissance, a besoin pour subsister; ce qui indique et commence le gouvernement monarchique.

Celui de *plusieurs* est pareillement légitime; mais, si on l'examine avec soin, on verra :

1.° Qu'il n'est avantageux à la communauté, que quand un *seul*, celui qui préside, ou un autre, par le vœu général, réunit en lui l'autorité de tous.

2.° Que les peuples, sans trop savoir pourquoi, rompent ce qu'ils appellent leurs chaînes, proclament la liberté, prétendent se gouverner par eux-mêmes; mais qu'il y a derrière la toile une main qui les meut, et que ce gouvernement, prétendu populaire, n'est qu'une association plus ou moins nombreuse, conduite par *un* chef (qu'il y en ait *deux*, l'un supplantera l'autre), qui d'abord ne se montre pas, épiant l'occasion où il pourra, sans risque, s'emparer de l'autorité : au fort de l'effervescence, on n'a pas d'yeux pour l'apercevoir; quand il paraît, il n'est plus temps de vouloir, en lui résistant, le remettre à sa place.

Chapitre V.

Pag. 174, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 251). Mes maîtres..... me dictèrent plusieurs de ces sentences samscrites.

Le Missionnaire dit qu'il a reçu de ses maîtres diverses sentences ; mais doutant qu'il les ait copiées exactement, il aime mieux donner celles du P. *Hanxleden*, qu'il promet de traduire avec la plus grande exactitude. La science samskrétane du P. *Paulin* n'est donc que celle du P. *Hanxleden*. Il y aurait eu plus de franchise à déclarer tout uniment qu'il présentait le texte et la traduction du savant Jésuite.

Pag. 177, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 252). Qualités d'un général en chef.

Le Missionnaire ne donne plus le *samskrétam* des *schlogas* ou sentences, comme il l'a fait pour les stances précédentes. Ne serait-ce point parce qu'il ne se trouve pas dans le P. *Hanxleden* ; comme dans sa grammaire samskrétane, il n'a pas mis la prononciation, qui manque sans doute dans le manuscrit du même voyageur.

Ces stances, comme il le remarque, montrent la manière de construire les noms et les verbes. Voulant faciliter l'étude du *samskrétam*, il aurait donc dû imprimer, s'il l'a

pu, le texte en caractères du pays, avec la lecture.

Pag. 179, *note* (*Ital. pag.* 253, *note* 4). Timour, Tipou-Sultan et tous les Musulmans, ont suivi des maximes bien différentes. On en peut dire autant de quelques nations européennes, qui ne méritent que trop le nom de barbares.

L'original porte :

« Timour, Tipou-Sultan, tous les Maho-
» métans et aujourd'hui les Français, n'ad-
» mettent pas cette maxime, et sont par
» conséquent de vrais barbares ».

Le Missionnaire rapporte que chez les anciens la guerre n'était qu'entre les armées, qu'on ne touchait ni aux laboureurs, ni aux prêtres, ni aux temples. Il devait ajouter que pour l'Inde les choses étaient changées, puisqu'il donne (ci-dev. tom. I.er, pag. 320) pour motif de la *vache d'or* du roi de Travancour, l'expiation des crimes que ce prince avait commis en brûlant les temples de ses ennemis.

S'il avait vu les guerres du Bengale, de la presqu'île, rencontré les armées *Marates*, celles du *Samorin*, des Rajahs de l'Inde, il s'exprimerait sans doute autrement, et ne

disculperait pas les Indiens de la barbarie qu'il reproche à Timour et autres princes Musulmans, et aux Français.

Si les Français dont parle le Missionnaire sont ceux d'Europe, il peint les fureurs de la *révolution*, que j'ai comme lui en horreur.

Mais il s'agit de l'Inde, ce sont assurément les Anglais, qu'on s'attendait à trouver à la suite des conquérans asiatiques ; les Anglais, vexateurs, extorsionnaires du pays, depuis 1757, et non pas les Français, qui, lorsque le Missionnaire écrivait (en 1796), n'existaient plus dans l'Inde.

Pag. 182, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 254). Ce livre indien (l'*Hidopadescha*), traduit tant de fois en persan, en grec, en arabe, est très-ancien.

Depuis que nous avons une traduction anglaise de l'ouvrage indien dont il est ici question, publiée par M. Wilkins, on a pu la comparer avec les fables de Pilpay ou Pidpay ; et il me parait extrêmement douteux que l'on doive regarder l'ouvrage arabe comme une traduction du livre indien ; tout-au-plus peut-on le considérer comme une imitation, ou plutôt comme un recueil d'apo-

logues, dont l'ouvrage indien peut avoir fourni l'idée.

S. de S.

Pag. 185, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 255). L'énorme compilation des lois indiennes, rapportées par M. Halhed, est une compilation moderne, faite par quelques Brahmes..... pour faire plaisir à M. Hastings.

Je vois avec plaisir que le P. *Paulin* pense comme moi sur l'origine et la nature du *Code des Gentous*, publié par M. *Halhed* (*Législat. Orient.*, pag. 307—311). Il est bon qu'on réclame de différens côtés contre des compilations de *circonstances*, auxquelles l'autorité, guidée sans doute par de bonnes intentions, aura donné le jour, et auxquelles l'ignorance ou le préjugé *national* voudrait imprimer le sceau de l'antiquité.

Il n'est pas de siècle où l'imposture trouve plus de crédit, que ceux où les monumens les plus respectables et les plus certains sont révoqués en doute.

Pag. 189, *lig.* 17 (*Ital. pag.* 257). Les autres crimes sont ordinairement punis par la perte des oreilles, du nez ou de la main.

Les progrès de la culture des Européens

ont fait abolir, même en Russie, l'horrible et révoltant usage de mutiler les membres des criminels. Il est vrai qu'on a lu dernièrement dans les gazettes, qu'on avait coupé les oreilles et fendu le nez aux criminels d'état en Russie ; mais on sait, par des nouvelles très-certaines, qu'un si terrible arrêt a été prononcé, mais non exécuté. Il est assez remarquable que, dans cette Inde, assujétie au gouvernement despotique, et peu éclairée, où règnent encore ces usages révoltans, on ait défendu aux gens du pays d'étudier les *Vedas*, qui pourraient les éclairer. Puisse le Dieu, source de toute sagese, inspirer aux Princes le choix des véritables moyens qui peuvent les affermir sur leur trône, et faire le bonheur de leurs sujets!

J. R. F.

Chapitre VI.

Pag. 195, *lig.* 4 (*Ital. pag.* 258). **Cette multiplicité de caractères vient de ce que les Indiens écrivent par une seule lettre une syllabe entière.**

Beaucoup de langues orientales ont ce caractère distinctif et remarquable dans leur

écriture, qu'un petit changement dans la forme d'une lettre, produit une nouvelle syllabe et un changement dans la prononciation.

Il en est ainsi, par exemple, dans l'alphabet éthiopien : il a vingt-six lettres, dont chacune éprouve sept variations, par sa combinaison avec les voyelles. Il y a encore vingt signes particuliers pour les diphtongues, de sorte que tout l'alphabet consiste en 202 caractères. La langue Amharique, qu'on parle ordinairement en Ethiopie, a trente-trois lettres, qui varient de même par leur combinaison avec les signes qui indiquent les sept voyelles, et vingt diphtongues ; de sorte que l'alphabet a 251 caractères. — Le savant Th. S. Bayer, si profond dans la connaissance des langues, a fait graver dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, tome III et IV, sur dix-sept planches, une quantité de ces lettres brahmaniques, qui sont sujettes, pour le moins, à 525 variations.

J. R. F.

J'ai réformé cette note, dans laquelle M. Forster n'avait pas assez distingué ce qui

est relatif à l'écriture de ce qui concerne le son ou l'articulation.

S. de S.

Pag. 198, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 260). Leur émigration de l'Inde (il s'agit des Bohémiens, *zingari*, en allemand *zigeuner*) est avérée.

La communication des peuples, par les conquêtes, les invasions, les voyages, est maintenant plus certaine, plus reconnue; la connaissance du rapport des langues plus avancée. Cependant il y a loin de là au passage des Indiens *Parias* du *Guzarate* à *Déarturus*, en Hongrie; formant la horde des *Zigeuner*, comme le veut *Grellmann* (1). Quelques mots qui se ressemblent prouvent seulement un emprunt qui peut s'être fait sans migration générale, sans transplantation.

Les Européens habitent l'Inde depuis 300 ans: les Anglais, depuis 1757, la parcourent en maîtres, dans tous les sens, en possèdent une partie considérable. Malgré cela, excepté ceux qui par état sont obligés de traiter avec eux aux deux côtes, dans les terres, *Banians*,

(1) *Historischer Versuch über die Zigeuner* (1767), pag. 280, 286.

Cerkars, *Dobachis*, interprètes, domestiques, aucun Indou ne sait leur langue. Il en est de même du Hollandais, du Danois, du Français. Les mots que les Indiens ont pu recevoir du commerce des Européens, n'ont point passé dans les livres; seulement dans les traités, firmans, passeports, lettres, on trouvera quelques qualifications, comme *mousi*, *mestre*, *capitane*, etc. Mais, en général, sur 600 expressions indoues, à peine en paraît-il *dix* d'européennes. Un grand nombre, à la côte, sur le Gange, parlent le portugais corrompu, qui ne forme pas 300 mots: personne ne l'écrit. Celui des *Topayes*, des *Mounschis*, interprètes employés dans les lettres, approche du *portugais reinol*, qui se parle à *Goa*.

Il ne faut pas croire que le grec ait fait plus de progrès dans l'Inde, non plus que le latin, malgré la ressemblance qui se trouve entre plusieurs mots de ces langues et ceux du samskrétam; ni que dans les anciens temps les Indiens aient plus voyagé, qu'ils ne le font actuellement. Il y en a à l'est, à l'ouest, à Samarcand, Bassora, Suèz, même à Constantinople: mais des troupes qui puissent

former des peuples, des nations, c'est ce que l'on ne verra jamais, et ce que l'identité même de quelques termes ne prouvera pas aux yeux des vrais critiques : il en faut 1500 à 2,000, pour donner une langue parlée.

Pag. 199, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 260). Si donc ceux-ci (les Bohémiens, *Zigeuner*) ont porté chez tant de peuples différens un dialecte du samscrit, est-il étrange que les Ethiopiens, les Persans, les Tibétains et les Péguans, aient porté chez eux d'autres dialectes de cette même langue?

Gymnosophistes, signifie, comme on sait, des philosophes nuds, mais il ne suit pas de-là nécessairement que ce fussent des habitans des Indes qui étaient appelés ainsi par les Grecs. Le climat ardent des rivages du Nil rendait aussi le vêtement superflu. Les philosophes de cette dernière contrée menaient une vie contemplative, et on les appela de même *gymnosophistes*, mais il n'ont pas transporté l'écriture alphabétique de l'Inde en Ethiopie.

J. R. F.

Pag. 201, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 261). Elle (la langue samscrite) est née dans la Chaldée, comme les autres, lors de la confusion des langues.

C'est avec bien de la raison, que le Missionnaire rapporte à une commune origine, dans la Chaldée, la ressemblance des mots latins, grecs et samskrétams; chaque peuple s'éloignant aux quatre parties du monde, a emporté avec soi un certain nombre d'expressions communes : le temps, les besoins, les circonstances, l'imitation, le hasard, auront augmenté et varié le vocabulaire. De-là se seront formées de nouvelles grammaires, selon le caractère, le génie des peuples, leur situation, le climat et le genre d'esprit du rédacteur.

Quand on a étudié, ou simplement parcouru beaucoup d'idiômes différens, on est convaincu 1.° que, parmi ceux qui sont regardés comme *langues mères*, l'un n'a pas fait l'autre; 2.° qu'ils ont tous une origine commune, qui se rapporte à celle du genre humain, et aux lieux où il a pris naissance.

Pag. 201, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 261). Le samscrit.... est beaucoup plus abondant que la langue latine, il a plusieurs mots pour indiquer une seule chose.

Ce n'est pas de cette manière-là qu'on doit juger de la richesse d'une langue. On a cou-

tume de dire que la langue arabe est riche, parce qu'elle a je ne sais quel nombre de synonimes pour exprimer le mot *épée*. Un de ces synonimes, par exemple, signifie *le meurtrier des hommes*.

Ce n'est là, dans la réalité qu'une expression métaphorique et figurée, telle qu'on en peut former dans toutes les langues tant soit peu cultivées. On pourrait de même trouver plus de trente noms pour exprimer le soleil dans les poètes grecs; mais il n'est venu dans l'esprit de personne, de faire valoir cela pour prouver la richesse de la langue grecque.

J. R. F.

Pag. 204, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 262). Elle (la langue malabare) a deux alphabets: le premier le *maleyalam tamoul*, composé de vingt-trois caractères.

Le *malabar* de la côte *Malabare* a trente élémens, ainsi que celui de la côte de *Coromandel*, et non pas simplement vingt-trois, comme l'avance le Missionnaire. Rien de plus inexact que ce qu'il dit, parlant de la seconde de ces langues, qu'elle manque de la lettre *V*. Le *V* est la quatorzième con-

sonne de l'alphabet, *tamoul*, distinguée du *B.*

Il se trompe encore en disant : on écrit.... *baba* (dans l'original *bava*; ce qui, si ce n'est pas une faute typographique, présente une inconséquence singulière), au lieu de *vava*, nouvelle lune. *Bava* (*bouva*) signifie *nouveau*; *bava ranee* (*chandiran*, lune) *nouvelle lune* ; *bava nakchatiram*, *nouvel astre.*

On peut voir, sur les différentes langues et alphabets de l'Inde, aux deux côtes, le *Zend-avesta*, tome I, 1.re part., pag. CXXIII —CXXIV ; l'*Oupnek'hat*, tome II, pag. 551 — 552.

Du reste, je souscris de bon cœur à ce prononcé du Missionnaire (pag. 207) : « l'Europe restera toujours dans une ignorance » entière des choses de l'Inde, jusqu'à ce » qu'elle ait un dictionnaire complet de la » langue samscrite, écrit avec des caractères » *Grantham* (à la côte Malabare), *Talenga*, » (à celle de Coromandel), ou *devanagari* » (au Bengale, Guzarate, Dékan, au nord, » dans tout l'Indoustan) ».

Pag. 207, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 263). Dans toutes les

langues, il faut commencer par la grammaire et le dictionnaire; mais sur-tout dans cette langue, qui a tant de filles et un nombre infini de termes pour exprimer une seule et même chose.

Il faut imprimer à Rome l'*Amarasingha* complet : je le donnerai en France, tel que je l'ai copié sur le manuscrit de la Bibliothèque du Roi : les Anglais feront traduire et paraître à *Calcutta* ou à *Surate*, l'*Amer-kosch* et le *Nammala* (je communiquerai pour cela, volontiers, mon exemplaire), ainsi que la grammaire *Viakarna*. Ces entreprises feront honneur aux Gouvernemens qui les favoriseront.

Pag. 210, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 264). Les Indiens et les Éthiopiens..... se servent de certains signes pour marquer les voyelles.

La ressemblance, quant à la manière d'exprimer les voyelles, en les joignant par un trait, un signe, aux consonnes, est certaine entre l'indien et l'éthiopien; et les rapports continuels des deux contrées, par la mer Rouge, le port de *Kosseir*, etc., prouvent l'emprunt; en même-temps que la généralité de l'usage en question, dans l'Inde entière, aux

deux presqu'îles, tandis qu'en Afrique il se borne à l'Ethiopie, démontre clairement qu'il vient de la première contrée.

Qu'il y ait des mots communs au *zend* et au *samskrētam*, et même des inflexions grammaticales, rien de plus naturel. Ce dernier idiôme, je l'ai déjà dit, tire son origine du *Cachemire*, du nord de l'Inde: et il y a toujours eu de fréquentes communications, par les gorges de *Caboul*, *Candahar*, *Lahor*, de la Perse avec l'Inde.

Ici ce sera le contraire de ce qui a été dit des voyelles chez les *Ethiopiens* et les *Indiens*: l'histoire ancienne du pays, et ce qui se passe actuellement, nous montre les Perses, les Persans allant dans l'Inde, de l'ouest à l'est; les habitans des pays froids, moins chauds se transportant, refluant dans les pays moins froids, plus chauds; mais non, du moins rarement, *vice versâ*.

C'est donc une phrase hasardée que celle-ci (pag. 211); « la langue *zende* est certai- » nement un dialecte du *samscrit*; » et ces mots de la note: « les caractères *tamoul*, *dé-* » *vanagari*, *talenga* et *grantham*, viennent » plutôt de l'alphabet *adamique*, *noachique*

» (alphabets d'imagination), ou *samaritain*,
» que du *chaldéen.* »

Pag. 214, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 266). Il est presque sûr que cette langue (le samscrit), lors de la dispersion des peuples, passa dans l'Inde, où elle se fixa comme langue mère, et qu'un de ses dialectes fut porté de l'Inde dans la Perse, environ 550 ans avant J. C., et y forma le *zend*, qui est très-certainement un dérivé du *samscrit.*

Si l'on veut voir un roman, où quelques faits vrais se trouvent mêlés avec une multitude d'assertions avancées sans preuves, pour *le soutien* du systême, il faut lire ce que l'auteur dit de la langue *samskrétane*, qu'il fait passer de la Perse dans l'Inde, vers le temps de la dispersion du genre humain; et revenir, c'est-à-dire un de ses dialectes, de cette contrée où elle a douze filles, dans la première, vers 550 avant J. C., sous Darius, fils d'Hystaspe, avec la religion brahmanique, et y former le dialecte *zend*, dont le nom est une corruption de *sindhu*, *sind*; puis l'an 646 de notre ère, retourner dans l'Inde avec les *Guèbres* indiens.

Malheureusement le Missionnaire ne sait

pas un mot des langues de Perse, anciennes ni modernes, n'a point lu les *Mémoires* de l'Académie des Belles Lettres, où la chronologie Perse, celle des Rois *Peschdadiens* et *Kéaniens*, est développée, non plus que les *Dissertations* dans lesquelles le systême théologique des livres *zends* et *pehlvis*, de Zoroastre, se trouve exposé (1). Quand il aura jeté les yeux sur ces différens Ouvrages, et acquis au moins quelque connaissance du *Parsi*, et su distinguer les mots persans, comme *sadder, les cent portes*; *iek dew, un dew*; *virasp namah, livre* (*contenant l'histoire*) *de Virasp*, etc., des mots *zends* ou *pehlvis*; alors, s'il conserve encore ses opinions, simple fruit d'une imagination féconde et trop facile, on pourra les discuter.

Prévenir ce temps, ce serait s'exposer à errer avec lui dans le vague de l'air, pour les langues, l'histoire et la théologie ou mythologie ; parler des couleurs à un aveugle-né, et des sons à un sourd et muet de naissance.

Le Missionnaire, je suis obligé de le dire,

(1) *Mém. de l'Acad. R. des Inscript. et B. Lettr.*, tome XXXVII, pag. 571 = 710; tome XL, pag. 356 = 526.

aurait dû se respecter d'avantage comme homme de lettres, et ne pas prendre, *à la volée*, pour des identités d'expressions, quelques ressemblanees de son, des apparences de signification, sans avoir égard au sens propre des mots et recourir à leur racine. Il déshonore les ouvrages qu'il cite (pag. 269) à l'appui de pareilles fantaisies (c'est le nom le plus doux qu'on puisse leur donner), et répand par-là le doute *à pleine main* sur ce qu'il dit des langues indiennes.

Pag. 222, *lig.* 15 (*Ital. pag.* 269). Ce mot *véda*, que quelques Anglais écrivent improprement *bed* ou *beadh*, ne signifie pas *livre sacré*..... mais bien *loi sacrée*, qui a rapport au culte divin.

Les Anglais écrivent *bed*, d'après la prononciation du Bengale, où le *b* remplace le *v* de la côte. MM. *Wilkins* et *Jones* ont raison de dire que *veda*, *bed* signifie *un livre sacré* : ce mot signifiant *loi*, sert de nom aux quatre livres qui la renferment ; comme *tora*, de même *loi*, est celui des cinq livres de Moyse, qui comprennent la loi des Hébreux. Tous les exemples cités par le Missionnaire, bien ou mal traduits, regardent le *veda*, les *vedas*, *beds*, comme *loi*.

Pag. 224, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 270). Le P. Hanxleden, le dictionnaire Amarasinha, et M. Pimentel dans le sien, parlent de l'*Aayourvéda*, médecine, loi des médecins, préceptes qui enseignent la médecine.

L'*Ayourvéda* est le *Djodjorvéda*, troisième *Bed*, distingué du *Sam*. Le mot *véda*, malgré la prétention du Missionnaire, ne se dit proprement que des quatre livres qui portent ce nom. C'est par assimilation, extension qu'on le joint au nom d'un peuple étranger, pour désigner le livre de sa loi.

Pag. 226, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 271). Les autres livres les plus estimés sont le *Manouchastra* et le *Mahabharada*, etc.

Lorsqu'on donne la liste des ouvrages les plus estimés après les *Védas*, il y a de l'affectation à ne point parler de l'*Oupnek'hat*, antérieur aux neuf *Pouranas*, puis qu'il ne fait mention que de *huit incarnations* de *Vischnou*; tandis que l'on nomme le *Bhagavatgueta*; lequel n'est qu'un épisode alongé du *Mahabarat*, l'*Aadi parba*, ou *chant sur le commencement des choses*; le Missionnaire n'en a pas vu d'exemplaires. En

26...

général, il ne connaît les livres que d'après les catalogues, et particulièrement les Ouvrages qui fournissent les *légendes* indiennes, l'extérieur de la religion, nullement les livres philosophiques.

Pag. 227, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 271). L'*Amarasinha*, excellent dictionnaire de la langue samscrite, compilé environ 60 ans avant J. C., etc.

Le Missionnaire croit donner une grande antiquité à l'*Amarasingha*, en comparant les épithètes, noms, formules qu'il emploie, avec ce qu'on lit dans les hymnes d'Orphée. C'est plutôt le moyen de le rabaisser au-dessous de l'ère chétienne. Il doit savoir que tous les critiques conviennent maintenant que les morceaux attribués à Orphée, sont des productions chrétiennes, faites, d'après le système oriental, dans les premiers siècles de notre ère. C'est retourner dans l'enfance de la littérature, que de se prévaloir, à cause du nom, de pareilles compositions, dont la nouveauté ne peut être combattue que par des éditeurs intéressés à relever l'ouvrage qu'ils publient.

Pag. 228, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 272). *Svarggâvargga*,

c'est-à-dire, classe des noms qui appartiennent au ciel.

Pour engager le savant Missionnaire à publier son *Amarasingha* entier, je vais donner tous les titres, ou *Borgos*, de celui de la Bibliothèque du Roi avec les siens, placés parallellement; il en reconnaîtra aisément l'identité.

AMARASINGHA NATIONAL.	AMARASINGHA du P. PAULIN.
A deux colonnes; le *samskretam* et le *latin* dans chacune : le titre comme dans celui du Missionnaire, à la fin de la section. Pag. 11; sans titre.	Pag. 58, au bas, à la fin de la *section : idi swarga vargga. Telle est la classe des choses célestes.*
Ici finit la 1.re *section* donnée par le P. *Paulin*.	
Le reste de son *Amarasingha* doit contenir les 380 pages restantes de celui de la Bibliothèque national.	Pag. 59; la 1.re section est achevée (1).
Cet *essai* est une dette contractée envers l'Europe savante; je desire ardemment qu'il puisse l'acquitter promptement.	
Pag. 11-17-20; sans titre.	

NOTE.

(1) Aussitôt après cette *section*, commence, sans titre ni inscription, la classe des noms qui regardent le firmament, comme l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les planètes, les astres, le froid, la chaleur, la nuit, le mois, etc.; et cette section est appelée *Vyoma vargga*.

Pag. 17-21 ; sans titre.

Pag. 21-25 ; sans titre.

Pag. 25-28 ; sans titre.

Pag. 28-31-35 ; sans titre. A la fin, immédiatement avant la section suivante, est le titre *Xuorgo borgo*.

Pag. 35-37 ; sans titre.

Pag. 37 ; sans titre.

Pag. 38-46 ; sans titre.

Au bas de la pag. 46 ; fin des fleurs : *patalo borgo*, sans signification, ni traits, ornemens, comme aux autres titres. (*Patalo borgo, section de l'enfer*). C'est sans doute une faute de copiste.

La III.e est *Kala vargga*, ou la section qui traite du temps.

IV.e *Dhi vargga*, des choses intellectuelles.

V.e *Shab dadi vargga* ; de la prononciation, école, des lois, augures, etc.

VI.e *Nadya vargga*, de la comédie (ce qui est comique), et de la gymnastique.

VII.e *Padala vargga*, du limbe (l'abyme, l'enfer) et des serpens.

VIII.e *Naraga vargga*, de l'enfer et des tourmens.

IX.e *Samudra vargga*, de la mer, des fleuves, des vaisseaux et des fleurs aquatiques.

L'abrégé de ces sections est renfermé dans ces deux vers :

Uctam svarvyomadi, kala, dhishab-
dadi, sana dyacam,
Padala bhogui, naraçam, vari, ceishe-
cia sangadam.

Ont été rapportés les noms du ciel, du firmament, du temps, de l'orthotonie ou de la prononciation, ou du son, du jeu (de l'exercice) comique et gymnastique, du

limbe et des serpens, *de l'enfer, des eaux*; le reste suit.

Ces classes ou sections, prises ensemble, sont appelées *Candha*, chapitres, ou *multitude de choses ou de noms semblables entr'eux*.

Suit le *Bhu vargga*, ou la classe (qui traite) du monde, de la terre, des Rois, chemins, etc.

Pag. 46 - 49; à la fin, titre : *Bhumi borgo*.

II.e *Pura vargga*, des villes, cités (bourgs).

Pag. 49 - 53; à la fin, titre *Puro borgo*.

III.e *Shaila vargga*, des pierres, montagnes, roches.

Pag. 53 - 55; à la fin : *Xoilo borgo*.

IV.e *Vana vargga*, des forêts, déserts, solitudes.

Pag. 55 - 56; sans titre.

V.e *Aushadi vargga*, très-grande section de la médecine, botanique et herbes qui servent à la médecine.

Pag. 56 - 83, sans traduction depuis la pag. 59; à la fin, *Bonouxodi borgo*.

VI.e *Mrga vargga*, des animaux ou bêtes : longue section.

Pag. 83 - 90; à la fin, *Xinghadi borgo*.

(Section *du lion*, qui commence l'article, pag. 83.

VII.e *Manushya vargga*, de l'homme et des choses nécessaires à l'homme.

Pag. 90 - 114; à la fin, *Nri borgo* (section des *hommes*) : elle commence par *manouschia*.

VIII.e *Brahma vargga*, des Brahmes et de leurs institutions, disciplines et sacrifices.

Pag. 114 - 124; à la fin, *Iti bromma borgo*.

Pag. 124 - 143; à la fin, *Khiotryo borgo.*	IX.e *Khshetria vargga*, de la tribu *Khshetria*, ou royale, des devoirs (fonctions), cours, institution, guerres des Rois.
Pag. 143 - 162; à la fin, *Boixio borgo.*	X.e *Veishya vargga*, de la tribu *Veishya*, ou des agriculteurs.
Pag. 162 - 171; à la fin: *Xoudro borgo.*	XI.e *Shadra vargga*, des arts et métiers; et quelque chose du bas peuple.
	Ici finit le 2.e *Candha*, ou 2.e chapitre.
Pag. 171 - 179; à la fin, *Prani borgo*, section des vivans.	Suit le *Visheshyarnicena vargga*, ou la classe des noms qui marquent les différences dans les hommes et dans les choses, ou descriptions particulières.
Pag. 179 - 198; à la fin, *Xongkirntu borgo.*	II.e *Sanguirna vargga*, classe contenant des mélanges.
Pag. 198 - 235; sans traduction; à la fin, *Onekartho borgo.*	III.e *Nanartha vargga*, classe des noms qui ont plusieurs significations.
Pag. 235 - 239, sans traduction; à la fin, *Obioyo borgo.* C'est l'*Avyaya vargga*, dont la grammaire *samskrétane* du P. Pons, au commencement de l'art. 3.e de la syntaxe, notice des parti-	IV.e *Avya vargga*, classe de noms indéclinables, ou d'adverbes, conjonctions et particules.
	V.e *Strilinga shesha vidhi*

, fait mention en ces
es : « les autres (parti-
es différentes des *Oupa-
gah*) indéclinables, sont
liquées dans l'*Avyaya*
gha, à la fin du dic-
nnaire *Amarasingha* ».
s n.os V, VI, et VII,
ident aux verbes qui
prennent 140 pag. 281 -

Amarasingha national
terminé par 24 pages
es, en caractères ben-
, sans traduction. Ce
le *Vyacarana*, ou la
ixé de celui du Mission-
; laquelle manque à la
maire latine, qui est à
e de l'*Amarasingha* na-
l, dont les matières
placées dans cet ordre :

' Des *lettres bengalis*,
ure, lecture ;
s *noms* et des *verbes*
crétams.
' *Noms et mots* en détail
ant un vocabulaire par
de matières ;
rbes, de la même ma-
, avec la traduction en
ali;

vargga, c'est-à-dire, liste
des noms *du genre féminin*,
qui regardent le *Vidhi*, ou
l'ordre, le précepte, le ju-
gement.

VI.e *Pullinga shesha vi-
dhi vargga*; noms *masculins*
qui regardent le *Vidhi*.

VII.e *Napunsa galinga
shesha vidhi vargga*, classe
des noms du genre *neutre*,
qui regardent le *Vidhi*.

A la fin sont ajoutés plu-
sieurs noms qui se trouvent
hors des vers; lesquels, peut-
être n'ont pu être compris
dans les vers.

Après l'*Amarasingha*, fait
le *Vyacarana*, ou syntaxe
trè -ample.

Karacrdá mabara dham
kshandu marhandi sanda.

*Souffrez les fautes de
l'Ouvrage manuscrit, lec-
teurs bienveillans.*

Après les vers se trouve le souhait par lequel finit l'*Amarasinha* du P. *Paulin* :

Schoubo moschtou schokasda, *soir heureux, jouissant du bonheur*; suivi de la date 1662; laquelle sera l'année où le manuscrit a été achevé, celle du Rajah *Salouan* (*Zend-av.*, tom. I, 1.re part., pag. CCXIII, not.) 1740 de l'ère chétienne.

Shubo mastu, SOIS HEUREUX.

Si le Missionnaire peut donner au public l'*Amarasingha* entier, avec la traduction, ou simplement le texte, en caractères *samskrétams*, il ne sera pas difficile de le comparer avec l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, et avec l'*Amerkosch* que j'ai apporté de *Surate*. Ce travail jetera du jour sur la littérature *samskrétane* : mais à mon âge, je dois y renoncer.

Du reste, les preuves positives et négatives dont le P. *Paulin* se sert pour établir l'ancienneté de cet important dictionnaire, ne répugnent nullement à la saine critique, quoiqu'elles ne soient pas péremptoires.

J'ajoute que, dans mes *Recherches Histo-*

riques (1.re part., lettr. pag. XXXIX), j'ai bien donné l'époque du Raja *Bekermadjit*, le *Vikramaditya* du Misssionnaire, 57 ans avant notre ère. Je n'ai dit nulle part qu'*Amarasingha* (d'où le dictionnaire *Amarasingha* tirerait son nom), fût le Ministre de ce Prince, je n'en ai même jamais parlé.

Chapitre VII.

Pag. 232, *lig.* 58 (*Ital. pag.* 273). *Parabrahma* veut dire *science très-sublime.*

Para Brahma ne signifie, en *samskrêtam*, que le suprême *Brahma*, le premier être, et non pas *science très sublime* et *être très-sage*, très-savant. Ce que l'on cite du P. *Hanxleden*, n'autorise pas cette seconde signification. *Dieu* ou le *véritable être supérieur*, n'exprime que l'être suprême, sans rapport à la *science*.

Pag. 233, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 273). Les Indous reconnaissent un Dieu unique (*un Dio solo*).

Les preuves, les témoignages positifs allégués par le Missionnaire, en faveur de l'orthodoxie indienne, relativement au premier être, sont clairs, formels; quoiqu'il avoue que

des Indiens, *fous et grossiers*, ignorans, croient que Dieu a des parties ; d'autres, que le soleil, les élémens, sont le Dieu suprême ; ou bien *Brahma*, *Vischnou*, *Schiva*; enfin, quelques-uns, que le riz que l'on mange est un Dieu.

On trouvera par-tout, dans les religions même les plus spirituelles, des opinions de cette nature.

Pag. 238, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 275). Il y a trois systêmes principaux sur la manière d'agir de Dieu, et sur la création du monde.

Cette exposition de la théologie indienne ne présente rien sur l'*aduitam*, le *non deux* (l'unité de l'être), et le *duitam*, le *deux* (la pluralité des êtres). Il paraît que l'auteur ne connaît pas ces systêmes, qui partagent les Philosophes indiens.

Le second, *deux*, pluralité des êtres a donné naissance à la mythologie externe des Indous, à cette suite d'agens spirituels, matériels, chargés de faire, conserver, détruire l'univers : le tout d'après les premières vérités reçues par tradition, des pères du genre humain ; mais variées, enflées, converties en lé-

gendes, selon les têtes par lesquelles elles ont passé.

Tout y a joué un rôle, les élémens, les astres, les esprits, les hommes, les animaux, les plantes, chaque chose selon le rang qu'elle tient dans la nature, la manière dont elle y opère.

Le système de l'*aduitam*, qui réduit tout à un seul être, est le plus ancien, et celui qui a produit les philosophes les plus sublimes : le fond, avec des développemens, se trouve dans l'*Oupnek'hat*; mais, pour être compris, il demande à être médité profondément. Lorsque le P. *Norbert*, à la côte de Coromandel (page 248) dit que *Roudra* ou *Mahadeo* (*Schiva*), le *destructeur* universel, est la première des trois divinités connues communément, *Brahma*, *Vischnou*, *Schiva*, il indique le système de l'*aduitam*, où tout est, sera *un* seul.

Pag. 248, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 279). Le dernier de ces Dieux, dit le P. Norbert, s'appèle *Roudra* ou *Mahadeva* (et aussi *Chiva*). Les Indous le comparent au feu, parce que, semblable à cet élément, il a la force de tout détruire. Le second s'appèle *Vichnou*.... et le premier *Brahma*.

L'original porte: «Le premier de ces Dieux...

» s'appèle *Roudra*.... le second s'appèle *Vich-*
» *nou*.... et le troisième *Brahma* ».

L'auteur de la traduction française a changé cela sans doute à dessein; et, supposant que c'était une faute, parce que, suivant le systême le plus ordinaire, on place ces divinités ou ces attributs de la puissance divine, dans un ordre inverse de celui-ci; savoir, *Brahma*, créateur, *Vichnou* conservateur, et *Roudra* ou *Chiva* destructeur. Mais j'ai cru devoir rétablir ici l'ordre présenté par le P. Norbert, d'autant plus que M. Anquetil croit voir dans cet ordre le systême de l'*aduitam*, où tout est et sera un seul; systême où tout, hors l'être qui existe par lui-même, n'est qu'émanation de cet être unique, ou plutôt une suite d'illusions qui n'ont aucune réalité.

S. de S.

Pag. 253, lig. 9 (*Ital. pag.* 280). La Trinité indienne s'appèle, en samscrit, *Trimourti; tri* veut dire trois, et *mourti*, corps.

Dans mon dictionnaire samskrétam, *mourtha* est synonime de *schiraha*, *tête*, *haut de la tête*; ainsi *Trimourti* sera, *les trois têtes*, *les trois chefs*.

Le Missionnaire oublie toujours que, par ses comparaisons avec le faux Orphée, les faux oracles de Zoroastre, Hermès, les Egyptiens, il donne aux dogmes indiens un air de fausseté, au moins celui de néotérisme reconnu généralement dans ces dernières compositions.

Que l'on trouve la *Trinité* dans Platon, chez les Egyptiens, peut-être les Pythagoriciens, la chose n'a rien de surprenant : les premiers sages, les philosophes, ont toujours été soigneux de conserver et méditer les anciennes vérités.

On trouve dans l'*Oupnek'hat*, l'Etre suprême, son Verbe, son Esprit.

Mais, pour assurer l'existence de ces dogmes chez un peuple, il faut produire des textes clairs, formels; et ne pas se contenter, comme fait le Missionnaire, en parlant des Perses et des Indous, de tirer de simples conséquences.

Il est étonnant qu'il copie si mal les noms écrits en caractères latins. L'auteur qu'il cite de Pocock (*Specimen historiæ Arabum*, pag. 147, 148), est (*Shahrestanius* Schahrestani, Persan, dont il fait *Ibn sahana*. Si l'indien

n'est pas rendu plus fidellement, comment se fier à son érudition orientale?

Cela ne l'empêche pas de parler sans preuve, sans se donner la peine de vérifier les époques, de porter sur les Arabes et les Persans le jugement le plus défavorable.

« Les Arabes, après l'invasion qu'ils firent » dans l'Inde au VIIme siècle, défigurèrent, » jusqu'à les rendre méconnaissables, les » noms et la doctrine des Indous, qu'ils ne » pouvaient comprendre, ne connaissant pas » les langues indiennes. Sélon ces barbares, » le dieu Brahma est Djèbraïl, ou l'ange » Gabriel; le dieu Vichnou, Michel; et Maha- » déva ou Chiva, Raphael. Voyez les extraits » du livre indien *Oupnek'hat* (*Oubanaca-* » *tha*), corrompu par les Arabes, dans le » second volume des Recherches historiques » sur l'Inde, par Anquetil du Perron. La » plupart des livres zends attribués par » cet écrivain à Zoroastre ou à d'autres » anciens Perses, ne sont de même que des » altérations de la langue samscrite et de » la doctrine indienne habillée à la manière » arabe ou persanne. Le *Mahabharada*, » l'*Amarasinha*, le *Ramayana*, et autres

» anciens livres indiens, ne parlent jamais
» des Arabes, et tous ceux qui en font men-
» tion sont suspects, modernes, corrompus,
» et composés après l'invasion de ces barbares
» dans l'Inde, qui eut lieu, comme je viens de
» le dire, dans les VII.me et VIII.me siècles ».

1.° Le Missionnaire confond les époques, les empires : c'est l'invasion des Arabes qui est du VII.me siècle, sous le dernier Roi *Sassanide Iezdedjerd*; elle fut suivie de la retraite des Parses fugitifs dans l'Inde.

La première expédition des Mahométans dans cette contrée, est de *Saboukteguin*, Roi de *Ghazna*, sur la fin du X.me siècle (1); l'invasión est de *Schéhabbeddîn* (*Mohammed*) *Gori*, Sultan de *Ghazna*, l'an 1192, 1193 de l'ère chrétienne (2).

2.° Ce sont les *Parses*, disciples de Zoroastre, ennemis des Arabes, des Mahométans, qui ont transcrit, écrit et apporté de Perse dans l'Inde, les Ouvrages de leur Législateur : les traductions en persan sont de

(1) *Dow, the History of Hindostan*, tome I (1770), pag. 23.

(2) *Ibid*, pag. 141 = 143. = *Recherch. historiq.*, etc., tome I; *lettr.*, pag. XLIII = XLIV.

leur main, sans aucun rapport aux Arabes, à leur langue; et dans un persan où il ne se trouve aucun mot de ce dernier idiôme.

Certainement, des hommes qui fuyaient de leur pays, à la persécution des Mahométans, ne devaient pas habiller *à l'Arabe*, *à la Persanne*, leur langue, leur doctrine.

Le Missionnaire n'a vu ni l'*Oupnek'hat* samskrétam, ou persan, ni les livres *zends* et *pehlvis* : il ne connaît ces Ouvrages que par ce que j'en ai dit. Il eut fallu, pour en juger sainement, apprendre au moins le persan; tâche difficile. Il vaut mieux se soustraire à ce travail, en disant que les Persans, les Arabes, ont tout *corrompu*, amené à leur sens. Dès-lors, ce n'est pas la peine de les lire. Ici la fable du renard : *le raisin n'est pas mûr*.

Pag. 259, *lig.* 12 (*Ital*, *pag.* 284). L'ancienne histoire des Indes est appelée *Bharada* ou *Mahabharada*, du nom de *Bharaden* ou *Bharada*.

L'auteur donne au mot *Mahabharada* l'origine que lui attribue le *Tedzkerat assalatin*, et que j'ai rapportée dans mes *Recherch. historiq.*, tome I, pag. XXXIV, *note*. Mais

voici une preuve du sens que j'ai présenté, à laquelle rien ne peut résister : *Keschn*, à la place d'*Ardjen*, doit tuer tous les rajahs *keh dar Mahabarat djamée khahand schod*, *qui seront rassemblés dans la grande guerre* (*Mahabarat*, fol. 562; *v.*); donc ce mot signifie *grande guerre*.

. . . .

Pag. 261, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 284). Enfin, l'épouse de Mahadéva, Chiva ou Roudra, est la déesse *Parvadi*.

. . . .

Les attributs de *Parvadi*, femme de *Mahadeo*, se trouvent à la pag. 56 de l'*Amarasingha* national, les mêmes et dans le même nombre que dans le Missionnaire (*Amarasinha*, etc., *sect. I*, pag. 36) : les mots qui expriment les parties naturelles de la femme, se lisent à la pag. 105.

Si le Missionnaire avait lu le long *Iescht* de *Mithra*, distingué de celui de la *lune*, dans le *Zend-avesta*, (tome II, pag. 204—232; 285); il n'aurait pas fait de *Midhra* indien et *Mithra* Parsi (μίτρα), un seul et même mot, malgré les rapports d'opérations.

Pag. 265, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 286). **Ils forgèrent ensuite des types, des symboles, des images, des statues, des idoles.**

La religion extérieure des Indiens est symbolique; mais est-ce dans le sens du Missionnaire? Ce qu'il dit, il ne le prouve nullement. On voit par l'*Oupnek'hat*, tome II, pag. 95—96, que le culte des astres, des élémens, etc., formant la nature, a dû être ancien chez les Indiens : plusieurs auront imaginé ou reçu des symboles qui les représentaient; mais cela n'empêche pas que d'autres n'aient pu conserver les vérités premières sur l'origine, la distribution et le gouvernement de l'univers, auxquelles les philosophes ou mythologues matérialistes, pour fixer l'attention du peuple, auront adapté les mêmes symboles ou figures; tandis que les spirituels, les contemplatifs, s'élevaient au premier Etre, plaçant le reste dans la classe des simples ministres de ce premier et suprême agent, et même ne reconnaissant que lui d'être réel dans la nature.

Mais le Missionnaire ne pouvait-il pas exposer, prouver, comme il l'entend, son sys-

tême, sans *plaindre la mauvaise construction du cerveau du journaliste* de Pise, qui ne veut voir chez les Indiens, que le manichéisme?

Pag. 274, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 289). C'est une assertion ridicule, que d'avancer.... que Boudha est un Roi véritable.

Le traducteur a adouci l'expression de l'original, qui porte à la lettre : « Je ris et je » rirai toujours de ceux qui, etc. »

Le Missionnaire *rit* (c'est assez mon caractère), et dit qu'il *rira* toujours de ceux qui prennent *Boudha* pour un véritable homme, un vrai Roi, un docteur : c'est, selon lui, la simple *planète* Mercure ou le génie qui la régit. Ce peut être un homme, une planète, ou bien l'être qui l'anime, selon le but de l'écrivain qui en parle; si la première assertion est appuyée sur des textes clairs des livres indiens, il est juste de l'admettre : allégoriser, d'après le système des figures, tous les personnages, c'est détruire l'histoire, et supposer dans les écrivains de tous les âges, une pente au merveilleux, au

mensonge, à la fiction, qui n'est pas dans la nature.

Lorsqu'on la rencontre, cette pente, il convient de la remarquer; la créer à chaque pas, lorsque le sens des monumens offre des personnages qui entrent dans la suite des événemens, c'est fournir à nos neveux le prétexte de nier les faits dont nous sommes témoins, l'existence des hommes que nous voyons; c'est transporter, avec les nouveaux adeptes de la mythologie, la terre au ciel, et sacrifier à l'incrédulité, avec une prétendue force d'esprit, mais par faiblesse réelle, tout ce qui a existé, tout ce qui existe, tout ce qui existera.

Pag. 279, *note* (*Ital. pag.* 291). C'était une erreur utile, par laquelle les anciens philosophes s'efforçaient de porter les hommes à la crainte de Dieu et à la pratique de la justice et de la religion.

Si les peuples ont une si grande, une réelle obligation aux premiers philosophes, le genre humain n'était donc pas plongé dans un gouffre, un abîme sans fond, avant J. C., malgré la turpitude de la religion payenne: c'est au Missionnaire à s'accorder avec lui-même.

Les nouveaux matérialistes transforment l'homme en bête, même en pierre qui cède à l'impulsion ; ils l'avouent franchement : dès-lors, ni justice, ni religion.

Le payen se trompe dans la nature et la distribution des agens secondaires, des ministres qu'il donne au premier être : la manière dont il les classe, les décrit, les honore, est souvent indigne de l'arbitre suprême de l'univers ; mais au moins il lui adresse un culte, il remplit des devoirs qui supposent une morale, des lois.

La chose considérée de ce côté, c'est-à-dire, d'après les simples lumières de la raison, l'état de ce qu'on appèle adorateur d'idole, n'a rien d'essentiellement nuisible à la morale.

Comme dans les religions les plus spirituelles, il y a du danger à trop donner, sans s'en appercevoir, aux sens, aux pratiques, rites, cérémonies, au culte visible ; il y en a de même à trop *raisonner* un culte extérieur, sensuel, jusqu'à n'y voir rien que de philosophique.

En fait de religion, les seules lumières dignes en même temps du créateur et de la créature, sont celles que fournit l'*économie*

du Christianisme, prise des livres saints ; le péché du premier homme, la nécessité d'un médiateur, d'un sauveur, d'un maître intérieur, qui donne la grace de faire ce qu'il enseigne.

Pag. 281, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 292). Le lecteur y trouvera des preuves claires et convaincantes, qui ne permettent point de douter que les anciens Brahmes n'aient eu une connaissance obscure de la Genèse de Moyse.

Le Missionnaire revient au vrai développement de la mythologie indienne : ce ne sont plus les astres, les élémens représentés par des symboles ; ce sont les premiers événemens, la chute des anges, celle de l'homme, la perte de la justice primitive, le déluge universel. Une tradition constante, générale, a conservé chez les nations les plus anciennes, la mémoire de ces faits primordiaux, exprimés dans les monumens, tantôt clairement, littéralement, tantôt sous des enveloppes, figures, selon le goût des peuples, leurs passions, l'éloignement où ils étaient de l'origine, la communication réciproque.

Cette clef, appliquée avec art et critique

aux autres points de la théologie indienne, du culte, des cérémonies encore en usage, pourrait ouvrir un sanctuaire vénérable, malgré les objets qui blessent l'imagination, sanctuaire qui sera toujours fermé aux esprits paresseux; lesquels n'ayant pas le courage de comparer les traditions non écrites et écrites (car, certainement, il y en a) de tous les peuples du monde, se contentent de chercher dans l'histoire de la nature corporelle, des astres, des élémens, celle de l'univers, même de l'homme.

Pag. 282, *lig.* 18 (*Ital. pag.* 293). Belus ou *Bali*, premier Roi d'Assyrie, qui commençá son règne à Babylone, 1322 ans avant J. C.

C'est *Usserius* (1) qui place *Belus* 1322 ans avant l'ère chrétienne : son autorité ne vaut pas celle de *Pétau* (2), de *Scaliger* sur *Eusèbe* (3), de *Fréret* (4), et des autres chronologistes, qui font remonter le règne

(1) *Annal.* (1722), pag. 25.

(2) *Doctrina tempor.*, part. II (1627), pag. 518.

(3) *Thesaur. tempor.* (1658); *animadvers.*, pag. 64.

(4) *Mem. de l'Académ. des Bell. Lettr.*, tome V (1729), pag. 386.

de ce Prince plus de 2000 ans avant la même ère.

Dans le second calcul, la troisième apparition de *Vischnou* tomberait à 2 ou 300 ans après le déluge; mais jamais le vrai critique ne s'arrêtera, pour trouver des synchronismes, à la ressemblance du *Bali* indien, avec *Belus*, des *Asours* avec les *Assyriens*.

Pag. 283, *lig.* 21 (*Ital. pag.* 294). La neuvième incarnation du Dieu Vichnou est dans la personne de Boudha.

Pourquoi le Missionnaire ne donne-t-il pas le texte samskrétam de la neuvième apparition de *Vischnou* ou *Boudha?* Sans doute c'est que la lecture ne se trouve pas dans son manuscrit.

Le *Mahabarat* persan (*manuscr. nat.*, *fol.* 15 *verso*, 361 *verso*, 618 *verso*), ne fait mention que de huit *vas*. Le même ouvrage parle de six apparitions de *Tschakdis*, l'Etre suprême sur la terre; la sixième (*fol.* 562 *recto*), en *Krischna*, né à *Matra*. Quelques-unes de ces apparitions rentrent dans celles de *Vischnou*.

Bouda, *Foë*, a paru dans le X.[me] siècle de l'ère chrétienne.

Il suit de-là, qu'au moins la composition du *Mahabarat* est antérieure à cette époque, comme celle de l'*Oupnek'hat*, qui ne présente jamais que huit *vas*, *Beschn*, les huit *Vischnous* (tom. I, pag. 207; tom. II, pag. 97, 862), c'est-à-dire, les huit grandes puissances dans lesquelles se partage cet agent, pour régir les mondes, les astres confiés à ses soins (1).

---

(1) Voici le principal endroit de l'*Oupnek'hat*, où il soit fait mention des *Vischnous*. Il est question du nombre des *Deioutaïs*, préfets, *Mokeluns*, chargés, sous le premier Être, du gouvernement de l'univers, ceux qu'il est nécessaire de connaitre, se réduisent à 33 : 8 *Beschn*, 11 *Roudr*, 12 *Adat*, *Andr* et *Pradjapat*.

« Il (*Doukdeh Schakl*) demanda : Qui sont les huit *Beschn*?
» Il (*Djaknoulak*) dit : le feu, et la terre, et le vent;
» et l'*Antrdjehteh Lok*, c'est-à-dire le *Feiza* (l'atmosphère), entre le ciel et la terre; et le soleil; et le *Behesch*
» (le *Paradis*); et la lune, et le *Nadjhetr Mandel* (le monde
» des étoiles fixes) : ce sont-là les huit *Vas* (*Beschn*).

» Il demanda : Pourquoi les appèle-t-on *Vas*? Il dit ;
» *Vas*, dans les Vocabulaires, est ce qui est demandé, c'est-
» à-dire, le demandé; et la fertilité du monde entier sont
» passés (transférés) en eux, (dépendent, viennent de ces
» agens).

» Il demanda : Qu'est-ce que les onze *Roudr*? Il dit : les
» dix vents établis (placés) dans le corps de l'homme; savoir :
» cinq de cette somme (de vents) sont la cause du *hiah* (de

Pag. 284, *lig.* 19 (*Ital. pag.* 294). Ces incarnations (de Vichnou), sont sculptées sur les rocs, dans les temples d'Elephanta et de Mahalipouram.

Il n'est fait aucune mention des incarna-

» la science) intérieur ; et cinq, la cause du *karm* (*garm*, » de la chaleur) intérieur : le onzième est le *djiw athma* (l'ame » vitale) : cela même est les onze *Roudr*. »

» Il demanda : Pourquoi les appèle-t-on *Roudr ?* Il dit : « On appelle *roudr* celui qui fait pleurer. Au temps que » l'homme meurt, ils font pleurer l'homme à cause de la » séparation du mort (enlevé par-là de la société) ».

« Il demanda de rechef : Qu'est-ce que les douze soleils » (*Adat*) ? Il dit : Les douze soleils (forment) l'année et » le mois ; parce que, chaque mois, le soleil est dans un » *bordj* (signe) ».

» Il demanda : Comment (pourquoi) les appèle-t-on *adat?* « Il dit : *aodan*, dans les vocabulaires, est *prendre*; d'où la » signification, *qui prend* (mesure) la vie de l'homme ».

» Il demanda : Qui est *Andr*, et quel est *Pradjapat ?* Il » dit : *Andr* est la nuée; et *Pradjapat*, le *Djak* ».

« Il demanda : Comment *Andr* devient-il (est-il) la nuée ? » Il dit : *Andr* a un instrument de guerre (une arme) qui » lui est propre, appelé *bedjr* : et ce même *bedjr* est l'éclair, » (la foudre), qui est l'instrument de guerre : de cette ma- » nière *Andr* devient (est) la nuée ».

« Il demanda : Qu'est-ce que le *Djak ?* Il dit : l'animal » qui est tué dans l'œuvre du *Korban* (sacrifice) ».

Oupnek'hat, T. I, *Brehdarang*. Oupnek., II, n.° XL, p. 207, 208.

« Le *Brahman*, dit le même *Oupnek'hat* (n.° XXIV,

nations de *Vischnou*, dans la description des bas-reliefs d'*Elephanta*, par *Niebuhr* (1). On ne voit rien dans les figures de ces monumens qui les représente. Si les manuscrits du Missionnaire parlent de la *dixième* (*en cheval*), où doivent se faire la récompense et la punition du bien et du mal ; ce ne peut être qu'une addition de copiste ou de commen-

» p. 132), qui avait été rendu visible sous la forme de feu, » ne voyant pas la puissance de la production parfaitement » propre à faire venir ensemble l'or et les fruits pour l'ar- » rangement (*et l'ornement*) du monde, il produisit le *Beis* » (3.e classe d'homme) ».

« L'espèce du *Beis*, dans le *Deioutahha*, étant en grand » nombre, on compte leurs tribus, (qui sont) huit *Beschn*, » onze *Roudr*, douze *Adat*, treize *Veschodiw*, et quarante- » neuf *Mrat* ».

Ces morceaux montrent clairement les huit puissances, vertus, agens physiques, ceux par lesquels *Beschn* (*Vas*, *Vischnou*) opère le bien, celui du monde entier. Les Légendaires Indiens auront fait de ces huit *Vischnous*, huit apparitions efficaces de ce principe secondaire, en y adaptant les faits, événemens, que la tradition et l'histoire pouvaient leur fournir.

L'eau, que le Missionnaire prend pour *Vischnou*, ne fait pas partie de ces huit *Vas*, quoique ailleurs (T. II, p. 46) cet élément soit déclaré le principe de toutes choses.

(1) *Voyag. en Arab., etc.*; trad. franç., tome II (1780), pag. 35 et suiv.

tateur, puisque nous sommes encore dans la *neuvième*, celle de *Bouda.*

Pag. 289, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 296). De-là les 999 transmigrations ou incarnations de Boudha; les dix de Vichnou, celles de Chiva et de Bahvani, dont le nombre est infini.

On ne voit jamais, dans l'*Oupnek'hat*, qu'*onze Rouders* (*Schiva*) (tome I, pag. 27, etc.) expliqués allégoriquement par les *dix* vents et l'ame, qui animent l'homme.

Ce sont ces différens symboles de *Vischnou*, de *Schiva*, relatifs à la nature, dont les écrivains indous ont fait des légendes propres à occuper le peuple, y mêlant des faits, des événemens, pris de leur ancienne histoire, de celle des autres nations : l'art consiste à démêler le vrai du faux, mais non à dire, en général, tout est symbolique, physique, métaphysique, moral ou historique.

Pag. 290, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 296). *Saroubya....* ou la participation de la forme divine.

On ne peut que louer le Missionnaire d'être entré, sur la mythologie indienne, dans des détails qui intéresseront toujours les

personnes dont l'étude de l'homme fait l'occupation.

Mais devait-il se borner à l'extérieur? La philosophie interne, le spiritualisme, qui, depuis 4000 ans, caractérise les sages indiens; le bonheur, le malheur de l'homme; des objets de cette importance ne devaient-ils remplir, chez lui, qu'une demi-page, une page?

Tout se rapporte, dans l'Inde entière, chez les contemplatifs, à l'union intime, l'identité de l'ame humaine avec Dieu : c'est où tout l'appareil extérieur de la religion conduit, sous mille formes différentes; on en trouve des traces, plus ou moins frappantes, chez les peuples voisins de l'Indoustan, et même fort éloignés de cette contrée. Ce dogme a donné naissance à plusieurs religions, qui varient dans la théorie, dans la pratique.

Ce n'est pas faire connaître l'homme, que de ne produire que l'habit qui le couvre : il faut le montrer à nu.

Le Missionnaire pouvait, avec ses maîtres, traduire et commenter quelque bon et ancien ouvrage philosophique indou; par exemple, le *douzième porb* du *Mahabarat* samscrétam (*manuscr. nat.*, fol. 337, *vers.*—578, *vers.*),

en expliquer les différens sens par les monumens, par la pratique actuelle.

Alors il aurait également servi les simples curieux de modes nouvelles, d'usages étrangers, et les esprits actifs, profonds, qui vont scruter la nature de l'homme, à 4000 ans, comme à 4000 lieues. Les dictionnaires donnent des mots, des définitions sans ensemble, et ne peuvent, par conséquent, suppléer à des ouvrages de cette nature.

Chapitre VIII.

Pag. 299, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 302). Ces deux derniers... signes (le *Tripoundara* et le *Pouttou*), très-communs parmi les Indous, se trouvent sur les obélisques égyptiens.

La description que donne le Missionnaire, des différens signes particuliers à telle ou telle divinité indienne, et qui servent à distinguer les sectes indoues, est intéressante : on voit par-là que l'homme a besoin de marques extérieures, auxquelles il puisse attacher les principaux points de sa croyance, de sa religion : ce sont des soutiens qui aident son esprit, occupent et fixent son imagination.

Il y en a de ridicules, même d'obscènes, qui peuvent conduire au crime; quoique ceux qui les emploient, souvent très-chastes, n'aient pas sur cela d'objet décidé, déterminé, qu'ils n'y pensent point; que même la plupart ignorent ce qu'ils signifient.

Mais aucune de ces marques n'est, de soi, criminelle, si les agens auxquels elles ont rapport, sont les élémens, les astres, les génies qui gouvernent les choses terrestres sous la main du maître suprême de l'univers.

Un culte relatif, je l'ai déjà dit, peut être indigne de la Divinité, même dangereux: lorsque l'ordre du ciel est certain, prouvé, démontré par la raison elle-même, comme il l'est relativement au christianisme, on doit abandonner, proscrire tout ce qui y est contraire, et plaindre ceux que l'erreur, l'aveuglement, entraînent dans une autre route.

Quant aux opinions, ayons toujours soin de distinguer ce qui n'est que philosophique, des dogmes et préceptes religieux: la raison suffit pour nous conduire à ceux-ci; elle ne suffit pas pour établir, d'une manière incontestable, ce que les premiers ont de vrai.

Chapitre IX.

Pag. 313, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 305). Si le culte planétaire n'avait pas été la première religion des Indous, je pourrais pencher à croire que cette division des jours et leur consécration aux planètes, n'est pas nationale, mais qu'elle fût prise chez les Chaldéens et les Perses.

Pour juger avec quelque probabilité de l'origine du zodiaque indien, dont les astérismes, au dixième près (le *capricorne*, chez les Indiens, la *baleine*), sont les mêmes qu'en Europe : il faudrait savoir sur-tout ce que désignent les animaux qui en forment les signes : les mois et les saisons auxquels ils sont affectés, semblent indiquer la latitude de 35 à 50 degrés.

Il en est de même des jours de la semaine; quand le Sabéïsme serait la première idolâtrie des Indiens, qui peut leur avoir donné l'ordre des planètes auxquelles leurs jours sont consacrés, ordre totalement différent de celui que le ciel leur montrait?

Sur tous ces objets, des ressemblances de mots ne suffisent point. Comment le Missionnaire (pag. 309, note 2), peut-il prendre le

nom *Maharram*, premier mois de l'année civile arabique, pour une corruption du samscrétam *magara* ou *maghara*, répondant à janvier? Ce mot est le participe de *haram*, *il a défendu*; parce que la guerre était prohibée en ce mois parmi les Arabes antérieurs au Mahométisme; c'est un mot dérivé, formé d'une racine qui a une syllabe de moins : ce serait donc la racine *haram* qu'il faudrait comparer avec *magara*, comme étant prise du samscrétam.

Dans cette langue, *makara sankvântiki*, est le mouvement du soleil, du sud au nord; signification qui convient parfaitement au mois de Janvier; elle ne pourrait s'appliquer à *Maharram* qui parcourt toute l'année solaire, que lorsqu'il se trouve répondre à janvier.

Pour le Missionnaire, qu'un mot soit *lapon*, *kamtschadale*, *hotentot*, de *Botany-Bay*, de la *Nouvelle Zemble*, du *Pérou*, tout lui est égal : s'il ressemble à une expression samscrétane, il en vient; parce qu'il est certain que le samscrétam ne tire pas son origine des différentes contrées que j'ai nommées.

Avec cette merveilleuse critique, le P. *Pau-*

lin traite de *coffres ambulans* (1) les voyageurs de l'Inde, même les Missionnaires qui ne pensent pas comme lui. Ceci regarde principalement le P. *Marco della Tomba*, qui avait taxé d'imposture sa description du sacrifice *Yaga*.

Le Missionnaire ne parle que de l'année indienne, qui commence en Avril (pag. 303); il ne connaît qu'elle, parce que toute sa science vient de la Bibliothèque de la *Propagande*, du Musée du Cardinal *Borgia*, du P. *Hanxleden*, des *Recherches Asiatiques de Calcutta*, bien ou mal entendus. Ne pourra-t-on pas lui dire, avec autant de raison et de politesse, *qu'il observe plus à Rome* qu'il n'a fait dans l'Inde?

Du reste, sur le *Pancianga* (*Pandjangain*), il aurait pu citer l'exposition détaillée qu'en donne *Abraham Roger* (2); comme sur le *Kalpa*, grande période indienne, il rend justice aux lumières et au travail de M. *Davis* (*Oupnek'hat*, tome II, pag. 763).

---

(1) « Ma cosa può rispondersi à cotesti bauli ambulanti, » che vivono nell' India, e la percorrono, osservando poco » più che non fa un baule? » Pag. 306 et note 11.

(2) *Mœurs des Bramines*, pag. 84 — 93.

Rien ne nuit plus au progrès des sciences, que la *manie* de toujours prétendre donner du nouveau, tandis qu'on ne fait que reproduire l'ancien, de manière ou d'autre; au lieu de s'appliquer à ajouter aux connaissances acquises.

Pag. 313, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 305). Si le culte des astres, etc.

C'est une chose très-digne d'être remarquée, que l'on trouve dans le zodiaque des Indiens les mêmes signes que dans celui des Grecs et des peuples de l'occident, et que ces signes ont été employés, du moins en partie, par les Egyptiens; la même observation a lieu pour les sept jours de la semaine, dont Dion Cassius parle (liv. XXXVII), comme d'une ancienne institution chez les Egyptiens, et que l'on a désignés dans ces diverses contrées, par les mêmes divinités dont ils portaient les noms en Egypte. Les Tartares et les Chinois ont une suite toute différente de signes dans leur zodiaque; il est donc probable qu'ils ont puisé leurs connaissances dans une source toute différente, et chez un peuple qui devait avoir observé aussi le cours des constellations, et qui avait cherché à mettre

l'année solaire en rapport avec l'année lunaire. Je ne puis me défendre de l'idée, que les habitans de la haute Egypte, et les Nubiens, qu'on regardait comme des Ethiopiens, ont été les premiers à acquérir des connaissances sur les étoiles et les planètes, et que les Indiens, l'Egypte, l'Arabie, et tout l'occident, ont reçu d'eux ces connaissances.

J. R. F.

Pag. 325, *lig.* 1, (*Ital. pag.* 310). Attribuer.... les résultats des calculs astronomiques de ces nations (des Grecs, des Arabes et des Persans), aux Indous, c'est habiller les Brahmes à la Persanne, à l'Arabe ou à la Française.

Ce n'est pas habiller les Brahmes à l'Arabe, à la Turque, à la Grecque, à la Française, que de leur attribuer des sentimens et des calculs astronomiques pris des Arabes, des Grecs, des Persans : c'est simplement dire qu'ils ont pu et peuvent encore en emprunter, par communication, une partie de leur habillement. N'est-il pas avoué que, de tout temps, sans conquête, avec conquête, par terre comme par mer, l'Asie, l'Inde et l'Europe ont eu des relations plus ou moins

actives; que les savans, les sages de ces contrées se sont visités, ont pu se faire part mutuellement de leurs découvertes; et qu'il n'est pas hors de vraisemblance que quelques-uns auront fait usage dans leurs livres, même sans en avertir, des nouvelles lumières qu'ils avaient reçues de l'étranger?

De nos jours, le *Rajah d'Amber*, dans ses Ouvrages astronomiques, parle des *Tables de la Hire*. Le *Rajah Djessingue* aura profité des leçons du P. *Boudier*, qu'il avait appelé auprès de lui.

Si l'astronome brahme, avec lequel M. *le Gentil* a travaillé à *Pondicheri*, écrit sur l'astronomie, sans abandonner le fond de ses principes, du système indien, il adoptera des pratiques qu'il aura remarquées dans son disciple, calculera, quoique Indou, à la Française, et donnera comme de lui, du pays, des résultats réellement tirés de ses rapports avec l'astronome français. Nier ces possibilités, c'est ne pas connaître les hommes.

J'ajouterai, qu'au lieu de ces assauts continuels du P. Paulin avec ceux qui l'ont devancé (il semble qu'il n'ait fait le voyage de l'Inde que pour les contredire), des ouvrages, au moins

des textes *samscrétams*, même simplement *malabars*, longs et précis, traduits avec de bonnes explications, satisferaient plus le lecteur, contribueraient plus au développement des sciences indiennes, que de petites citations, telles que celles du Missionnaire, souvent prises des dictionnaires; et l'on sait que les auteurs de ces Ouvrages, quoiqu'ils parlent de tout, sont bien loin de tout savoir.

La science des mots n'est pas celle des choses; elle y nuit quelquefois : une mémoire chargée *à comble* de cette denrée, déraisonne sur tout le reste, et souvent même n'est pas en état de faire un usage utile de ses excessives richesses. Tout le monde le voit; le possesseur seul ne s'en aperçoit pas.

Pag. 326, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 311). Vénus, l'étoile du matin, est un génie femelle, poëte, et maître des *Asouras*.

L'allégorie soutenue, prise des astres, que présente le Missionnaire, appliquée à tous les objets de la mythologie brahmanique, à ceux même qui choquent le plus la pudeur; comme la nudité absolue de *Mahadeo*, près de femmes également nues, les 16,000

femmes de *Kreschna*, la fureur lascive de *Parvadi*; ces traits allégorisés pourraient passer pour un jeu d'esprit, si on ne connaissait pas le systême symbolique auquel son imagination rapporte le faux comme le vrai de l'histoire indienne.

Une clef de cette espèce ouvre tous les mystères, lève toutes les difficultés; point de planète, point d'étoile, qui, par quelque côté (et l'on ne présente que celui-là) ne prête à la figure.

On pourra même prendre une suite de Rois, une histoire entière, et en trouver les points saillans, les traits embarrassans, dans le cours, les aspects, les rencontres des astres, l'action des élémens. L'Auteur ne craint pas le ridicule : « Après des preuves » si claires, dit-il, de ce que j'avance, je puis » sans danger laisser parler, tant qu'il lui » plaira, contre mon opinion, mon adver- » saire et certain Professeur d'arabe.....

Laissons-le jouir paisiblement de son triomphe; la possession, quand on la sent vivement, fondée ou non fondée, est un bien réel, comme la maladie imaginaire est une vraie maladie.

D'ailleurs, ce sont ici de simples observations sur le *Voyage* du P. *Paulin*, et non une critique en règle de son Ouvrage, où il y a beaucoup de choses utiles, aussi bien vues que bien dites; mais dont une plus longue discussion deviendrait trop volumineuse.

Pag. 332, *lig.* 23 (*Ital. pag.* 313). **Outre l'année solaire, les Indous ont aussi l'année lunaire.**

Le Missionnaire fait ici mention de deux commencemens de l'année, à la lune de Mars et à celle de Septembre : il dit que cette diversité dépend des calculs astronomiques adoptés par les différentes sectes ou écoles des Brahmes, et non de l'autorité publique ou royale; de manière que ceux qui suivent telle secte, calculent d'après elle; les autres d'après une secte différente. Cela n'est pas exact : les Indous, à Surate, commencent généralement l'année à la fin d'Octobre (1).

(1) *Zend-Av.*, tome I, 1.re partie, pag. CCCXV, note 1. — *Oupnek'hat*, tome I, pag. 613, 614.

Pag. 338, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 315). On *y* pile diverses herbes aromatiques, et on en boit le jus, en récitant plusieurs *mandra* ou prières secrètes qui se terminent toujours par le mot *om*, ou *svaha*.

Le Missionnaire doit savoir qu'*Oum* est le nom de Dieu (1), qui se met en tête de toutes les prières, de toutes les invocations; par lequel commencent et finissent toutes les actions religieuses, les ouvrages importans; que les cinq esprits dont il fait mention, sont le *pran* (2), la respiration; l'*apan*, dans le fondement, qui porte en bas la nourriture, les excrémens; le *saman*, dans le nombril, qui cuit les alimens; l'*advan*, dans le gosier; et le *bian*, dans tout le corps.

Le *pran*, air fluide, subtil, matière infiniment déliée, est bien mouvement dans l'œil, l'oreille, la bouche, le nez, les parties du corps soumises au tact. Mais les Indiens n'admettent point de *pran* particulier pour la vue, l'ouïe, comme le dit le Missionnaire (3).

(1) *Oupnek'hat*, tome I, pag. 7, 15, 16, 323; tome II, pag. 20, etc.

(2) *Id.*, tome II, pag. 41, 61, 140, 141, 321, 365.

(3) Dans son *Amarasinha*, sect. I, pag. 54, note 1, le

Les cinq vents ou airs, sont des divisions de celui qui anime le corps entier, y répond

---

P. *Paulin* renvoie, sur les cinq vents, à cet endroit de son Voyage, où il en a parlé d'après le P. *Hildefonse*, Missionnaire Malabar : il avoue son erreur sur les trois derniers marqués d'un astérique, et donne la vraie signification des cinq vents, prise de l'*Amarasinha*, telle qu'elle suit, (pag. 54, 55) :

Hrdi prana,	*Hrdi* interior pars hominis, *prana* spiritus vitalis, id est, *spiritus vitalis interior*, quasi anima rectrix.
Gudibàna,	*Guda* posteriora hominis, *banha*, spiritus, flatus, crepitus ventris.
Samâna, *nàbhisamstida*.	*Samana*, spiritus samana, *nabhi* umbilicus, *samstida* exstans; spiritus seu illa respiratio, quâ umbilicus hominis movetur, modo intrat, modo exit : systole, diastole, quasi in *umbilico* exstans.
Udàna *candta déshasta*.	*Udana*, spiritus udana, *candta* pectus, guttur, *deshasta* situs; spiritus vitalis in pectore situs, seu ipse pectoralis respirationis motus.
Vyàna *sarva shariraga*.	*Vyàna*, spiritus vyana, *sarva* omnis, totus, *shariraga*, corpus movens : spiritus vitalis, totum corpus permeans, movens, seu animans.
	Hæc itaque vera est interpretatio illorum trium nominum, non autem quæ vulgò affertur.

Mais il répète, dans la note, que les Indiens *vénèrent* le *crepitus ventris*.

aide aux fonctions animales. L'Indien honore tous ces vents, en quelque endroit qu'ils résident, qu'ils agissent. Ce n'est pas là adorer le *crepitus ventris* (le dieu *Pet*), ainsi que l'avance le Missionnaire, qui semble ici vouloir donner à rire.

Il suffit de renvoyer sur l'*Omomi* de Plutarque, le Missionnaire, qui maltraite cet écrivain mal-à-propos, à l'*Exposition du Systême théologique des Mages, selon Plutarque, comparé avec celui des livres attribués à Zoroastre* (1).

Pag. 344, *lig.* 5 (*Ital. pag.* 317). Les élémens.... selon les Indous, sont *aghni*, ou le feu; *bhou* ou *bhoumi*, la terre, etc.

L'Auteur a indiqué plus haut plusieurs mots indiens dans lesquels on observe une grande ressemblance avec les mots latins qui ont la même signification; en voici un autre exemple dans le mot *aghni, ignis*, feu. Qu'il me soit permis, à cette occasion, de remarquer que plusieurs mots lithuaniens

(1) *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tome 33, page 383-387.

sont très-ressemblans au latin : par exemple : *awis*, la brebis, *ovis*; *diewas*, dieu, *deus*; *dantis*, la dent, *dens*; *senis*, un vieillard, *senex*; *arru*, je laboure, *aro*; *wirs*, un homme, *vir*; *gentis*, le parent, *gentilis*; *rossa*, la rosée, *ros*; *angis*, le serpent, *anguis*; *lupus*, le loup, *lupus*; *naktis*, la nuit, *nox*, *noctis*; *tu*, toi, *tu*; *trys*, trois, *tres*; *das diewas dantes*, *das diewas dunes*; *dat deum dentes*, *dat deum panem*.

J. R. F.

Pag. 345, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 318). Cette fête (nommé *Onam*) ... dure huit jours.

Cette fête répond au *divali*, premier jour de l'année indoue, dans le Guzarate (1).

Pag. 346, *lig.* 24 (*Ital. pag.* 318). Le *Chivaratri* ou la nuit de *Chiva*.

Cette fête est l'*intrus* ou *simgat* des Indous de la côte malabare (2).

---

(1) *Zend-av.*, tome I, 1.re part., pag. CCCXV not.

(2) *Id.* pag. CCXVI et CCCLVI, not. (1)

Pag. 350, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 320). Bayer et Anquetil du Perron sont favorables à cette même opinion.

Il y a différentes époques dans les sciences indiennes, dans la mythologie, les opinions religieuses de cette contrée. Les Indiens ont reçu ou emprunté diverses connaissances des Arabes, des Perses, en tel temps; des Grecs, dans tel autre.

Le *Cachemire*, ou le pays situé aux environs de ce point de la terre, ce sera le mont *Himala*, séjour supposé de *Schiva* ou *Mahadeo*, de l'Etre Suprême; ce lieu est le berceau des Indiens, de leur religion, au rapport de leurs savans : et cet *Himala*, suite de la chaîne du Caucase, de l'*Imaüs*, communiquera, s'étendant à l'ouest, à travers le nord de la Perse, avec les monts *Gordiens*, dans une espace, en droite ligne, de plus de 660 lieues.

Si c'est de cette manière que les sciences, les arts, le *sabéisme*, que tout est venu en même-temps de l'Inde et de la *Gordiene*, que le Missionnaire rend par les montagnes, presque contiguës; accordons cette suppo-

sition : les grands voyageurs savent raccourcir les plus grands espaces. Les montagnes, par leurs habitans, communiquent entre elles plus volontiers, parce qu'on y trouve toujours à vivre, dans le règne végétal ou animal, en ce qu'elles ne sont exposées ni aux grandes sécheresses, ni aux inondations, du moins longues et permanentes.

Par ces rapprochemens, il sera vrai, même au sens du Missionnaire, qui se charge d'applanir les routes, abaisser les montagnes, combler les vallées, rendre les rivières guéables, arrêter les torrens, percer les forêts, favoriser les allées, les venues ; il sera vrai « que la conformité des Indiens, dans les » dogmes, les rites, les lois, les usages et les » mœurs avec ceux d'autres nations an- » ciennes, provient d'une source commune, » des descendans de *Noë*, et des propagateurs » du genre humain ». (p. 353.)

Un peu plus, un peu moins, cinq ou vingt-cinq degrés est, ouest; mille, deux mille, trois mille ans ; vingt peuples différens ; langues, usages, sciences, religions, tout est égal, pourvu qu'on revienne au père

commun, *Noë*, dont les descendans, aux quatre parties du Monde, ont *disséminé immédiatement* ou *médiatement*, les premieres vérités théologiques, historiques, d'où sont sortis tous les corps de religion, tous les monumens sacrés ou profanes, produits, adoptés par les différens peuples, répandus en divers temps sur la surface de la terre.

Je dis *immédiatement* ou *médiatement*. Le fond de ceci est vrai : l'erreur peut se trouver dans les détails, si on les presse trop.

Chapitre X.

Pag. 366, *not.* (*Ital. pag.* 327). Les guerres de *Rama* ou Bacchus indien, sont fabuleuses.

Que la guerre de *Rama* soit fabuleuse, ainsi que d'autres traits d'histoire indienne, la chose ne peut se nier; mais ces fables couvrent-elles des faits réels, embellis, ornés à la manière du pays? le Missionnaire ne dit rien de satisfaisant, qui prouve le contraire. Ou bien est-ce simplement le combat de la lumière contre les ténèbres? Le Missionnaire le prétend, sans appuyer son sentiment sur autre chose que des conjectures.

Ce goût paresseux, *fœtus* informe de l'ignorance, qui porte à ne voir dans les livres anciens que des symboles de la nature, des élémens, des astres, je ne saurais trop le répéter, anéantit l'ancienne histoire. Plus de comparaison des faits, des langues ; plus d'étude de chronologie, de géographie. Il n'y a ni pays, ni peuples, ni personnages, ni rois. Tout consiste dans les phases, les rencontres des astres, l'effet de ces phénomènes, le jeu de la nature, les élémens allégorisés.

Système malheureux, toujours le même, la mort des recherches, hors celles qui conduisent au matériel de l'Univers; système qui sur-tout rend l'étude des différens idiômes absolument inutile.

Quel besoin, en effet, de dévorer les difficultés du samscrétam, de l'arabe, de l'esclavon, pour ne trouver par-tout que le soleil, la lune, l'eau, le feu, la lumière, les ténèbres, puis la terre et l'homme soumis à leur action : tout cela présenté sous une forme historique, mais simple fiction, simple fruit de l'imagination? Avec un globe céleste et un globe terrestre, on sait tout.

Aidé de cette belle connaissance de l'histoire, on peut, ainsi que le P. *Paulin* (pag. 378, not.), confondre le peuple de *Kour*, ancien Roi indien (les *Kourvans* (1)), avec les *Gaures* ou *Guèbres*, nom injurieux (*infidèles*) donné aux Parses par les Mahométans; faire voyager ces Gaures en Perse, avec leur Roi, et ensuite revenir dans l'Inde lors de l'invasion des Mahométans en Perse. Ce bouleversement dans les événemens, les époques, les noms, n'effraye pas les têtes symbolistes et allégoristes.

Pag. 368, *lig.* 23 (*Ital.*, *pag.* 329). On les nomme (ces vers indiens) *parva*, et non pas *porb*, comme le dit Anquetil du Perron.

La différence de *porb* à *parva* est dans le *b* au lieu du *v*. Le premier est la prononciation du Bengale, comme je l'ai observé plusieurs fois, de l'Indoustan, du Nord; le second, celle du Sud, de la Presqu'île. Or le Missionnaire déclare que tous les Brahmes lui ont avoué que l'origine de leurs premiers

---

(1) *Recherch. histor.*, 1.re part., *lettr.*, pag. XXXII. — *Mahabarat*, 1.er *porb*, fol. 7, rect.

pères, leur langue, par conséquent leur religion, tout venait des monts *Himala*, c'est-à-dire des *montagnes-froides*, qui séparent l'*Inde* de la *Bactriane* et du *Kurdistan*. Leur vraie prononciation est donc celle du Nord, du *Cachemire*.

Le premier des deux vers samscrétams qu'il donne, sans les traduire, *aghila*.... *mitram*, a 14 syllabes ou pieds, comme le second, et non 15.

Pag. 369, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 329). Ces voix sont accompagnées du *péroumpara* ou grand tambour, etc.

L'*Oupnek'hat* (tome II, pag. 31-32) fait mention de différentes espèces de sons, de voix ; tome I.er, page 342 ; des sept tons musicaux, tome II, pag. 410, 777-8, 809. Le Missionnaire en compte huit (pag. 382). Mais il paraît qu'il a pris pour un huitième ton le premier, qui recommence l'octave, *sa*, *sha*.

Pag. 370, *note* (*Ital. pag.* 330). Les poésies pastorales.... se chantaient au son de la *vinna* ou cithare, du *kinnara* ou clavecin.

Le *kinnara* est le *nakarah*, forte tim-

balle; et le *vinna* (*bin*), une sorte de guitarre. *Oupnek'hat*, tome I, pag. 171, not. 6.

Pag. 373, *lig.* 12 (*Ital. pag.* 331). Quelques-unes des remarques de M. Anquetil du Perron sur le *Bhagavat-Guita* sont très-pitoyables, et le traducteur lui-même, M. Wilkins, a, en plusieurs endroits, tronqué et mutilé les noms propres et le sens du poëte.

Le Missionnaire nous maltraite, M. Wilkins et moi, à l'occasion du *Bhagavat-guita*: il peut n'avoir pas tort pour le fond. Seulement plus de douceur n'aurait pas gâté sa critique. Du moins il aurait dû marquer les endroits de mes observations, qui lui ont paru *pitoyables*; c'est son terme, *miserabili*.

Mais le jugement qu'il porte de *Robertson*, enthousiaste de ses compatriotes, et la manière dont il relève l'inertie européenne, uniquement remuée par l'or des Indous, sans que leurs sciences les touchent; tout cela est juste, bien pensé. Malheureusement le Missionnaire a des mains de fer, et ne peut même caresser sans blesser.

D'ailleurs, il règne tant de confusion dans

ce qu'il dit des noms, des temps, des peuples, des pays, des religions, qu'on voit clairement qu'il n'est ni chronologiste, ni géographe, ni historien, ni linguiste, ni philosophe : et il aurait pu l'être, s'il avait lu le 12.e *porb* du *Mahabarat.*

Pag. 381, *lig. dern.* (*Ital. pag.* 335). C'est pourquoi dans les fêtes publiques de l'Inde, on ne représente que des aventures des dieux indiens, tirées des poëmes sacrés, mais qui, par cela même, n'en ont que plus de dangers pour des chrétiens, qui ne sont pas encore assez fermes dans la foi.

Chacun sait que la poésie, sur-tout accompagnée du chant et de la musique, fait toujours une vive impression sur les hommes dont le sentiment n'est pas tout-à-fait émoussé, et que les fondateurs des religions l'ont en conséquence employée avec succès pour parvenir à leur but. Mais malheureusement l'homme a aussi abusé de ce magnifique don du ciel, et l'a employé à jeter du ridicule sur ce qu'il y a de plus sacré, et à prêter de nouveaux attraits aux plaisirs les plus grossiers. Maintenant encore des têtes

excellentes abusent ainsi de leurs talens, et ravalent par-là leur mérite moral.

J. R. F.

Pag. 382, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 335). Cela prouve que les Indous ne sont pas aussi ignorans et aussi barbares que le prétendaient les Grecs.

Ce ne sont pas seulement les Grecs présomptueux qui ont regardé les Indiens avec mépris : les nations modernes de l'Occident les ont imités en cela. L'anglais Hollwell, ce vieux enthousiaste, fut le premier qui fixa l'attention des Européens sur les livres indiens, et sur les idées excellentes qu'ils contiennent sur la Divinité, la Providence et la vertu. Depuis lui, MM. Hastings, William Jones, Halhed, Wilkins et autres nous ont fait connaître plusieurs fragmens de l'ancienne sagesse des Indiens.

J. R. F.

Pag. 383, *not.* (*Ital. pag.* 336). En Perse, ces grottes mithriaques étaient dédiées au soleil et à la lune, comme dans l'Inde elles le sont à *Chiva* et *Parvadi*, le soleil et la lune, deux divinités principales.

Si *Schiva* ou *Mahadeo* n'est que le soleil,

on conçoit difficilement que des sages, graves et décens, tels que les anciens Brahmes, aient été choisir la figure du *lingam*, le membre viril, pour désigner son action dans la nature, et aient présenté ce symbole obscène à vingt nations, qui l'ont adopté depuis 4000 ans, en font l'objet de leur culte, le pendent *au cou des femmes*, le peignent sur le front des hommes; symbole tel, que les animaux pudibonds, par exemple l'éléphant, en détourneraient les yeux, si leur intelligence pouvait aller jusques-là. Il y a tant d'autres manières honnêtes et expressives de marquer la production des êtres, l'action générative, constante dans la nature, l'influence des astres et des élémens !

Concluons de-là que ce n'est pas une philosophie symbolique, inventée exprès pour représenter la vie de l'univers, de la nature, son opération permanente; mais des vérités antiques, que des mythologues grossiers et corrompus ont revêtues de formes propres à exciter les passions, et que les peuples, sans avoir aucune connaissance du sens, privilége réservé aux adeptes, ont adoptées, comme objet religieux, sacré, peut-être même

parce qu'il leur paraissait extraordinaire, opposé à l'instinct moral, qui leur disait de le rejeter. Toutes les religions offrent des traits plus ou moins approchans de ce fanatisme, ou *illuminisme*. Les hommes se conduisent par les contraires.

Pag. 383, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 336). J'en excepte celles (les pagodes) de Mabalipouram, de Salsette, d'Elephanta, et quelques autres.

Il faudrait comparer les caractères des anciennes inscriptions de *Chalembron*, s'il y en a sur les murs de cette pagode, avec ceux de *Salsette*, des *privilèges des Juifs de Cochin* (1), de même qu'avec les inscriptions des monumens souterrains d'*Elahbad*. Cependant comme la pagode de *Chalembron* est un édifice en pierres posées les unes sur les autres et liées par du ciment, comme celles de *Jagrenat*, etc.; genre de bâtisse bien postérieur aux excavations faites dans les montagnes, je suis porté à

(1) *Zend-av.*, tome I, 1.re part., *pag.* CCCXV, CCCXVI, CCCCVII, *pl.* IV, *pag.* CLXIV, CLXX, *pl.* I-III.

croire que les lettres de *Chalembron* ne ressemblent pas à celles de *Kenery*.

Pag. 387, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 338). Le Priape, symbole de la vertu productrice du Soleil ou de Chiva, était adoré dans les antres et dans les temples souterrains 1400 ans avant J. C., comme nous l'apprenons par le 3.e livre des Rois.

L'erreur du Missionnaire est considérable: 1400 ans avant J. C., au lieu de 955 (950), époque où les meilleurs chronologistes placent le règne d'*Asa* (1). On sait que ce fut ce Prince qui abolit dans *Juda* le culte de Priape. « Il ôta aussi, dit l'Ecriture (2), » l'autorité à sa mère *Maacha*, afin qu'elle » n'eût plus l'intendance des sacrifices de » Priape (dans l'hébreu, *Mifletzet* désigne » ce Dieu), et du bois qu'elle lui avait » consacré. Il renversa la caverne où il était » honoré; il brisa cette idole infâme, et la » brûla dans le torrent de Cédron ».

---

(1) *Petav. de doctrin. Tempor.*, tome II, pag. 538. *Usser, Annal.*, pag. 35.

(2) III Rois, XV. 13.

Le Missionnaire fera-t-il des Juifs de ce temps, des philosophes qui voulaient représenter, par Priape, l'action génératrice du Soleil ?

Ibid. Le Priape était adoré dans les antres.

Je suis surpris que M. Anquetil n'ait point observé que ni dans le texte des Rois, ni dans celui des Paralipomènes, liv. II, ch. 15, v. 16, où le même fait est rapporté, il n'est nullement question d'antre ou de temple souterrain, mais seulement d'un bois sacré, *aschèra*; à moins que l'on ne veuille donner cette signification au mot *mifleset*; mais alors il faut renoncer à voir dans ce dernier un *Priape*. J'ajoute que la signification de ce mot n'est pas assez certaine, pour que l'on puisse établir sur ce passage la certitude du culte obscène du *Phallus*, chez les Juifs prévaricateurs de la loi de Moïse. Voy. *Selden, de diis Syris, synt. II, cap.* 5.

S. de S.

Pag. 388, *lig.* 10 (*Ital. pag.* 338). Gemelli Carreri, qui visita et décrivit exactement les grottes de

Salsette, avoue que ce temple est une des plus grandes merveilles de l'Asie.

On est fâché de voir le Missionnaire donner l'*Annius* de la géographie, pour un voyageur réel, qui a lui-même visité *Salsette*, tandis que ce n'est, comme je l'ai déjà observé, qu'un écrivain qui, sur des relations faites avant lui, a composé, à Naples, un voyage, comme s'il avait été sur les lieux qu'il décrit.

Mais ce que le P. *Paulin* dit de l'ancienneté, de la hardiesse de l'architecture indienne, originaire du pays, et non emprunté des Grecs, de la majesté des édifices élevés sur la terre ou creusés dans le roc, de la longueur du travail, et de la patience qu'ils ont exigée; ces détails sont de toute vérité.

Ibid. Gemelli Carreri..... visita et décrivit exactement les grottes du temple de Salsette.

On a révoqué en doute si le docteur vénitien *Gemelli Carreri* a véritablement fait le grand voyage dont il a publié la relation; on a soutenu que son voyage n'est qu'une compilation formée en Europe même, des rapports des Voyageurs et des Missionnaires,

et extraite de divers livres, et on a dit qu'il s'était retiré de la société pendant plusieurs années, pour composer ce Voyage dans son cabinet. Je crois cette assertion tout-à-fait fausse. Il suffit de lire la description de la grotte souterraine, que le P. *Paulin* a extraite du Voyage dont il s'agit, et insérée dans cet endroit, pour être persuadé qu'il n'y a qu'un témoin oculaire qui ait pu faire une telle description.

J. R. F.

Pag. 405, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 344). Cette manière (de travailler les pierreries) paraît être bien plus prompte que la nôtre, qui consiste à les arrondir et les polir sur une pierre immobile carrée, et avec la main seule.

Je n'ai jamais vu ni entendu dire que l'on taille en Europe les diamans sur une dale de pierre en leur donnant avec la main la direction nécessaire. On applique, au contraire, sous une table, une petite roue que l'on fait aller avec le pied, et où l'on attache de petits disques d'étain saupoudrés d'émeri ou de poudre de diamant. C'est ainsi que l'on taille les pierres précieuses, jusqu'à ce

qu'elles aient la forme dont elles sont le plus susceptibles. A Ceylan, les petites pierres précieuses qui se trouvent principalement à la pointe de Galle, dans le sable de la rivière, sont taillées de la manière suivante : on les pose entre deux planches d'un bois dur, dont l'une est fixée; on les frotte avec la poudre de *corundam* ou spath adamantin, qui se trouve fréquemment comme partie constituante dans le granit, et que l'on rencontre dans les montagnes des Gattes, près de Tirounavali, et du Cap Comorin ou Comari; on leur donne de cette manière la forme ovale sous laquelle on les vend en Europe. On emploie aussi cette poudre de *corundam* pour polir l'acier.

J. R. F.

Pag. 407, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 344). Des émeraudes vertes que j'ai vues moi-même à Ceylan.

Dutens, dans son ouvrage des pierres précieuses et des pierres fines, pag. 38 et suiv., dit que l'émeraude se trouve uniquement en Amérique, pres de Manta dans le Pérou, ou dans la vallée de Tunka, dans les mon-

tagnes de la Nouvelle-Grenade, et de Popayan, et assure que cette pierre n'a pas été connue des anciens. Notre auteur dit qu'il en a trouvé dans l'île de Ceylan, et moi-même j'en ai reçu de Ceylan. Les joailliers français regardent ces pierres comme des *péridots*, nom qu'ils donnent à une espèce de pierres vert-clair, qui ne sont pas très-dures, que l'on trouve en Arabie, dans la Perse et dans l'Inde, sous forme de *mines de transport*, et dont on ne connaît pas encore bien la cristallisation. — Je remarque à cette occasion qu'il y a dans le Muséum britannique un grouppe magnifique de colonnes à six faces, d'émeraudes dans du quartz, que l'on a rapporté d'Amérique.

Dutens, dont j'ai parlé au commencement de cette note, fils d'un bijoutier de Londres, alla à Turin en qualité de ministre de la chapelle de la légation d'Angleterre. Il parlait très-bien français, parce que son père était un huguenot réfugié, et que lui-même avait fait un long séjour à Paris.

J. R. F.

Pag. 414, *lig.* 7 (*Ital. pag.* 347). Le meilleur (coton) vient au Bengale et sur la côte de Coromandel.

30.

Le coton filé de *Brampour*, du *Guzarate* est très-estimé dans le Bengale et à la Chine; c'est le meilleur objet de commerce qu'on puisse envoyer de Surate dans ces deux contrées.

La supériorité du Bengale, en fait d'étoffes, vient de l'extrême sensibilité des organes, de la finesse du tact, qui produit ces superbes mousselines, qu'aucun autre pays ne peut donner; comme le *châl* (le rouge) des mouchoirs de *Mazulipatam* reçoit d'un mordant, des eaux de cet endroit, la qualité, la propriété qui le fait résister aux lotions les plus réitérées.

J'ajouterai que les Indiens n'ont pas besoin de nos lainages, comme le dit fort bien le Missionnaire (pag. 417), parlant des habitans du sud de la Presqu'île; mais depuis le 21.° degré nord, et montant plus haut, tout le reste de l'Indoustan se sert de nos draps, et sur-tout de nos bijoux, quincaillerie, etc.

Or le commerce de l'Inde doit embrasser tout ce vaste continent, intérieur et côtes, offrant tous les objets de trafic qui s'y peuvent

débiter, et par conséquent former échange.

Dès-lors la Chine et l'Inde ne sont pas *deux gouffres creusés sous les pieds de l'Europe*, à cause du numéraire qu'elles exigent. Ce préjugé, que l'on a combattu plusieurs fois, soutenu par les ennemis de la Compagnie des Indes, en grande partie payés par nos rivaux, est cause de l'abandon *total* que les Français ont fait d'un pays dans lequel les Anglais puisent les fonds (plus de 600 millions) qui nourrissent leur marine.

Peut-être qu'à la fin on ouvrira les yeux. Les idées mesquines, les vues courtes céderont aux grandes mesures dont nos rivaux, élevés à notre école, nous donnent l'exemple depuis plus de 40 ans.

L'Anglais peut être attaqué, sans le secours de la marine, par une armée de 30 à 40,000 hommes qui, de *Moscou*, descendant à *Balk*, dernier comptoir des Russes, ou par la *Turquie*, la *mer Noire*, la *mer d'Asoph*, la mer Caspienne, et *Balk*, se rendrait dans l'Indoustan, à *Kaboul*, *Lahor*, *Elahbad*, le long du *Gange*, à *Calcutta*;

voyage d'un an, à partir de France : mais il faut un Chef.

En attendant, tâchons au moins d'imiter l'activité commerciale des Anglais : il y a toujours à profiter avec un ennemi de leur espèce. Le génie étroit méprise, blâme : l'homme à réflexions trouve son avantage dans ce qui semble fait pour sa perte.

La Religion, qui ne voit que Dieu; la saine morale, qui a pour objet de régler le genre humain; la politique, qui tend à le conduire; chacun de ces trois principes considère différemment ce qui se passe sur la terre. Les deux premiers condamnent, et avec raison, tout ce qui s'oppose au bien; le troisième se règle sur le jeu des passions, qui sont le mobile universel de l'homme en société, et trop généralement mauvaises; il cherche, en les conciliant et les apprivoisant avec le moins de mal possible, à marcher vers le but qu'il se propose, l'avantage des peuples, séparément, et en rapport les uns avec les autres.

Le *luxe*, fruit de l'industrie, des arts, des richesses, portés a un certain point, se

prend toujours en mauvaise part, et est blâmé par la Religion et la morale. On ne sauroit tonner avec trop de force contre ce ver rongeur, qui, par la corruption des mœurs, la mollesse, l'affaiblissement, la dégradation des âmes et des corps, mine la force des Etats, et souvent en cause la ruine.

La politique, qui n'a guère en vue que les corps et leur bien-être, ne raisonne pas ainsi.

A ses yeux, ce que l'on appelle *philosophie*, n'est bon que pour l'homme pris individuellement, pour quelques rassemblemens, réunions d'hommes, formant secte, et jamais ne sera propre à conduire les Etats.

Les lois *somptuaires*, qui restreignent, sont faites pour une petite population; et encore, selon la nature du pays, sa position, et le caractère de la Nation. Le *luxe*, qui consiste proprement à *porter la dépense au-delà du revenu*, peut y être corrupteur, amolissant, et dès-lors un vice dangereux, à moins que les efforts pour le perfectionnement n'annoncent une énergie, que le succès, avec le temps, peut couronner.

Dans une grande population, où il reste mille bras que les besoins communs, le simple nécessaire, la vie frugale des premiers âges ne sauraient occuper, et qui ne peuvent subsister sans travail, ce même luxe qui regarde principalement les bâtimens, l'habillement, la table, et nourrit l'industrie, le commerce : ce luxe, signe de l'abondance, est magnificence, *perfectionnement*, loin d'être *vice*, défaut.

Tout débouché à l'activité d'une masse d'hommes que les travaux ordinaires n'emploieraient pas, est une *source de vie* que le législateur, l'administrateur doit ménager et conduire habilement, toujours avec le respect dû aux mœurs, à la Religion, au bien de l'humanité.

L'homme de cabinet ne voit guères dans les arts, les inventions, les entreprises par terre, par mer, que ce qui frappe les sens, satisfait l'esprit, plaît à l'imagination.

Aux yeux de l'administrateur éclairé qui a pratiqué l'homme et calculé les besoins d'un Etat, ce sont des mines, où des millions d'individus puisent les *seuls* moyens de sub-

sistance que la Providence leur fournisse.

Les *théories* de sagesse, de modération, de retenue, éblouissent et entraînent. On voudrait que l'homme, à 30 et 40 ans, sain, vigoureux, ne vécût que de bouillie, comme il faisait à *deux ans*. Les mœurs des premiers âges ! Le lecteur admire ces beaux commentaires, et, dans le fait, n'en devient pas meilleur : il se conduit par les *passions*, et non par un *beau idéal* fait pour les *livres*. Le joueur, au sortir d'un sermon contre le jeu, qui l'a intéressé, retourne à la table, à la banque qui l'a presque ruiné.

Le grand art n'est pas de brusquer, d'arrêter, de brider, de museler absolument les passions : elles savent bien échapper à l'œil le plus vigilant, le plus sévère ; mais de les diriger habilement vers un but utile et honnête.

Le malheur, dans un état riche et populeux, n'est pas la *profusion* : il faut bien que l'argent circule, que les richesses s'écoulent ; et les besoins ordinaires, encore plus le simple nécessaire, qui est si *peu de chose*, n'y suffiraient pas.

de toile de coton blanche des Indes orientales.

J. R. F.

Pag. 417, *lig.* 20 (*Ital. pag.* 348). Ces deux pays (la Chine et les Indes) sont comme deux gouffres creusés sous les pieds de l'Europe.

Il est vrai, effectivement, qu'une grande partie de l'or et de l'argent que l'on gagne dans le Brésil et dans l'Amérique espagnole, passe d'abord dans les mains des Nations laborieuses du Nord, étant échangée contre du bois, du fer, du lin, du chanvre, des toiles et autres marchandises, et va ensuite dans les Indes orientales et dans la Chine, pour l'achat des articles de luxe et pour des drogues médicinales, etc. Du moins l'Angleterre n'y perd plus grand'chose à cause des revenus qu'elle tire de ses vastes possessions dans les Indes, et du commerce de ce pays, dont elle s'est rendue presque entièrement maîtresse.

J. R. F.

Chapitre XI.

Pag. 418, *lig.* 1 (*Ital. pag.* 349). Médecine et Botanique des Indiens.

Les noms de toutes les maladies (1), ainsi que les recettes que donne le Missionnaire dans ce chapitre, paraissent pris du dictionnaire et des autres écrits du jésuite *Hanxleden*, et des ouvrages de différens Missionnaires, Carmes, Capucins, que l'auteur a eus sous les yeux; lui-même a peu observé, pratiqué.

Il serait à desirer qu'il eût traduit quelques-uns des bons livres de médecine et de botanique, qui sont en si grand nombre dans le pays; de même que les *stances* qui exposent en détail les vertus, les qualités des simples, plantes, arbres, bons pour la santé, contre les maladies.

Le sirop, les deux pilules, et la composition de la thériaque, qu'il donne pag. 470 et suiv., sont des choses précieuses.

Cependant on ne connaîtra jamais l'Inde exactement, tant qu'on se contentera de

(1) Pour la netteté et la facilité de la consultation, tous ces noms de maladies, d'arbres, de médecines, auraient dû être mis à deux colonnes, comme dans un dictionnaire. Formant des pages pleines, à la suite les uns des autres, séparés simplement par un point, cela fait confusion : l'œil n'a rien qui l'appèle, ne sait où chercher le mot dont il a besoin.

Pag. 420, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 349). Si les jours de la zone torride sont pénibles par la grande chaleur, les nuits sereines, fraîches, salubres et égales au jour par leur durée, sont aussi agréables que les jours sont fatigans.

Il y a bien des choses louches dans les réflexions qui sont au commencement de ce chapitre. La grande chaleur dans les contrées des tropiques, est dangereuse pour les hommes et pour les animaux. A Calcutta, qui est encore passablement éloigné de la ligne, on voit tomber morts les pigeons sauvages qui traversent à midi le marché. Les personnes qui sont obligées alors de travailler, par exemple, les écrivains au service de la compagnie anglaise des Indes orientales, dont la correspondance ne souffre pas de retard, sont assises nues jusqu'au col, dans de grands baquets que les esclaves ont soin de rafraîchir continuellement avec l'eau des fontaines. Un tel pays ne saurait être sain et bienfaisant. Le nord proprement dit, est de même un séjour triste et misérable pour les hommes. Ce n'est que dans les climats tempérés, dans la Grèce, l'Italie et les pays qui sont sous

la même latitude, que l'on peut trouver une réalité qui réponde à l'idéal de la perfection de l'humanité, et au plus haut degré de félicité dont elle est susceptible. C'est de-là qu'est venu le rayon de lumière qui a éclairé et perfectionné le genre humain, et dont la force vivifiante a fait sentir ses effets bienfaisans jusqu'aux climats glacés du nord.

J. R. F.

Pag. 420, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 349). Les Cimbres, les Huns, les Teutons, les Marses quittèrent les climats glacés du Nord, et se répandirent dans des pays méridionaux.

Je ne conçois pas comment, parmi les Teutons, les Huns et les Cimbres, on a placé les *Marses*, peuple établi depuis la plus haute antiquité en Italie. Ils ont habité leur pays depuis une époque si reculée, qu'on doit les compter parmi ceux qui l'ont les premiers mis en culture. On peut lire leur histoire dans un livre très-rare : *Mutii Phœbonii Marsi historia Marsorum*. Naples, 1678.

J. R. F.

Pag. 421, *lign.* 18 (*Ital. pag.* 350). Hippocrate dit qu'on reconnaît au visage d'un homme, dans quel climat il est né et où il vit.

Les savans des temps modernes ont fondé leur système de la distinction de diverses races humaines, sur cette assertion très-juste d'Hippocrate, que Camper a constatée. Selon ce système, les nègres seraient absolument incapables de moralité, et on pourrait lire ce caractère écrit distinctement dans leur physionomie. Moi-même, cependant, j'ai vu des milliers de ces gens que l'on condamne avec tant de partialité, et je n'ai pu reconnaître ces prétendus signes, dans ces figures où se peignent la bonté et la simplicité. Le climat, la manière de vivre, la nourriture et d'autres circonstances, opèrent des changemens dans les parties souples du corps et dans les traits du visage, et même les parties solides adoptent peu-à-peu une autre forme. C'est ainsi que tout un peuple a un caractère d'expression particulier dans la physionomie, et diffère des autres par la forme, la grandeur, le maintien, etc. Mais la moralité, l'esprit, les passions, qui constituent la véritable essence de l'homme, et son vrai mérite, ne sauraient être entièrement altérés par-là.

J. R. F.

Pag. 425, *lig.* 9 (*Ital. pag.* 351). Le plus efficace des remèdes pour ces femmes, serait le mouvement, ... et le soin d'éviter toutes les passions qui agitent l'imagination, les nerfs et les sens.

La vie sédentaire des femmes grecques de qualité, occasionnait déjà dans les anciens temps des maladies semblables. On trouve dans l'histoire des Argiens, du temps de Mégapenthès, que leurs femmes tombèrent dans des maladies semblables au vrai *tarentisme* (et non à celui qu'occasionne la morsure de la tarentule), par une suite de leur genre de vie sédentaire, et de leur application trop grande à filer, à tisser, à broder et à faire de la tapisserie. Bias, et Melampus, fils d'Amytharès, savaient guérir cette maladie. Les chants et la musique, exécutés par de jeunes gens d'une belle figure, un traitement doux, et peut-être aussi des danses, ramenèrent à Argos les femmes errantes dans les forêts et sur les montagnes.

J. R. F.

Pag. 427, *lig.* 25 (*Ital. pag.* 352). Le *canjava* ou les feuilles de *bangue*.

Le *bangue* n'est autre chose que le *chanvre*, dont les feuilles fumées ont une faculté enivrante.

J. R. F.

Pag. 431, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 353). La fièvre tierce cède aisément à une décoction de *veppa* ou quinquina malabar.

A cause de la dénomination, *quinquina du Malabar*, je conjecture que cette *veppa* est la *Svietenia febrifuga* ou *rubra*, du D. Roxburgh. Ceci néanmoins ne saurait être déterminé avec certitude, à cause que la description donnée par notre auteur n'est pas assez technique.

J. R. F.

Pag. 441, *lig. dern.* (*Ital. pag.* 358). Il n'y a que la racine (de l'oulam) qui serve en médecine.

Peut-être cette racine est-elle le *Cissampelos pareira L.*

J. R. F.

Pag. 447, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 360.) Les Indous salent souvent les mirobolans.

Ces mirobolans sont le produit du *Phyllanthus emlica L.*

J. R. F.



Pag. 447, *lig.* 16 (*Ital. pag.* 360). Le *Karouva* ou *ilavanga*, est l'arbre qui donne la *cassia lignea*, ou canelle bâtarde du Malabar.

Ce que l'auteur avance ici est sans fondement. La canelle sauvage est l'écorce du *Karouva*, le *Laurus cassia L.* Au contraire la vraie *cassia lignea* est le *Katou karna* de l'*Hortus malab.* (tom. V, planch. 53), ou le *Laurus malabathrum L.*

J. R. F.

Pag. 448, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 360). Le *Mouringa*.

Voyez l'*Hort. malab. de Rheede, tom. VI*, pag. 19. Le mouringa est la *Guilandina moringa L.*

J. R. F.

Pag. 449, *lig.* 8 (*Ital. pag.* 360). Le safran du Malabar, nommé en malabar *magnel*.

C'est l'*Amomum curcuma L.*

J. R. F.

Pag. 450, *lig.* 22 (*Ital. pag.* 361). Le *panicourca* ou la mélisse du Malabar.

Peut-être est-ce la *Melissa officinalis L.*, ou notre mélisse ordinaire.

J. R. F.

Chapitre XII.

Pag. 481, *lig. dern.* (*Ital. pag.* 372). Les Arabes la nomment (l'île de Ceylan) *Sérendip*.

Observons que le Missionnaire donne l'étymologie des divers noms de *Ceylan*, que l'on trouve dans les anciens, excepté celle du mot *Taprobane*, et qu'il conclut de toutes ses étymologies (celle de *Taprobane* omise), comme un chose *évidente*, que *Ceylan* est l'antique *Taprobane*.

Pag. 487, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 374). Ravanna est le dieu, le gouverneur de la nuit, le Typhon des Egyptiens et le Pluton des Grecs. *Ibid.* note. Quelques-uns croient que Bacchus indien fut un véritable conquérant; mais Strabon, Leïbnitz et autres ont rejeté avec raison cette idée.

On reconnaît le systême favori du Missionnaire, qui chasse absolument l'histoire, de la mythologie indienne, et y substitue les astres, les élémens. Ce point une fois établi, on peut brûler tous les livres : il n'y a rien à y apprendre.

Comment, en effet, aller se morfondre sur de vieux *bouquins samskrétans*, *malabars*, *télongous*, *bengalis*, pour n'y trouver que le soleil et le vent, vainqueurs de la nuit, des ténèbres ? Le Missionnaire aurait bien raison de blâmer les *voyageurs européens* qui *parcourraient* l'Inde pour un objet aussi mince, aussi peu intéressant. Mais il ne devrait pas lancer contre eux le *sarcasme*, parce qu'ils ne s'appliqueraient pas à apprendre des langues qui ne leur ouvriraient la porte à rien de plus satisfaisant. Mentir pour mentir, bagatelle pour bagatelle, autant vaut, et même mieux, discourir, narrer, raconter, sans se fatiguer, que de *suer sang et eau*, sur un coffre de *tec*, où les *carias* ont mis en lambeaux cinquante manuscrits indous.

Ce que Strabon, avec Eratosthène, rejète (1), ce sont les conquêtes d'Hercule ou de Bacchus, dans l'Inde, ou bien d'un homme réel auquel puisse s'appliquer une partie des traits propres au héros grec. Mais il ne nie pas l'existence d'un Bacchus indien

(1) *Géograph.* liv. XV, pag. 686-688.

pas de tuer, déraciner, dévaster avec le fer et le feu, les royaumes, les empires, et se les approprier contre le droit naturel et le droit des gens. Nous nous plaignons toujours des Indiens, des Africains, des Chinois : et ils ont les mêmes raisons, disons de bien plus fortes raisons, de se plaindre de nous.

Pag. 511, *lig.* 25 (*Ital. pag.* 384). La nuit, ces montagnes élevées (les montagnes de la côte d'Afrique) fumaient et vomissaient du feu.

Selon la description de l'auteur, on croirait qu'il n'y a que volcans enflammés dans toutes ces montagnes d'Afrique. Il n'y en a pas néanmoins à la côte du sud-est, et les feux qu'a vus notre auteur, ne sont autre chose que l'incendie des bruyères, dans les plaines et vallons, auxquelles les habitans sauvages de ces contrées avaient mis le feu.

L R F.

Pag. 512, *lig.* 14 (*Ital. pag.* 384). C'est une baie (*Falsebate*) très-grande, dont l'eau est imprégnée de graisse de cétacées et d'huile de baleine.

La baleine étant vivipare et allaitant ses

petits au moyen de deux mamelons placés à côté des parties génitales, la matière qui surnage dans les mers du Cap, et qui est phosphorescente durant la nuit, n'est pas du frai de baleine, mais plutôt des œufs ou embryons d'orties de mer, comme je le sais par l'examen que j'en ai fait moi-même.

J. R. F.

Pag. 515, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 385). Les terres de l'intérieur produisent des pommes, des poires sauvages, des cerises..... des oranges et autres fruits semblables à ceux d'Europe.

Ce n'est pas dans l'intérieur du pays, mais seulement dans les contrées que cultivent les Européens, et sur-tout les colons français et allemands, que viennent les fruits dont parle ici notre auteur, ainsi que de délicieuses oranges douces, et de magnifiques ceps de vignes de Schiraz, dans les deux plantages de Constance.

J. R. F.

Pag. 519, *lig.* 3 (*Ital. pag.* 386). Le vaisseau était doublé en cuivre, et la violence du coup de vent

l'ayant ébranlé de fond en comble, le cuivre s'en détacha dans quelques endroits, et les trous qu'il bouchait, commencèrent à donner entrée aux flots.

Ceci prouve le danger de la nouvelle construction, dans les hautes mers. A cause du cuivre, on donne au vaisseau, pour le rendre plus léger, un doublage de moins. Ainsi la carcasse a moins d'épaisseur, moins de force, par conséquent, pour résister aux lames, aux coups de vent.

2.° Le cuivre couvre des trous, cache des voies d'eau qu'on n'aperçoit pas d'abord, et auxquelles on ne peut quelquefois remédier à temps; et si la tempête dure, le vaisseau, malgré le jeu des pompes, l'équipage étant sur les dents, sera englouti, corps et biens, sans qu'on puisse y porter secours.

Prudemment, on ne devrait doubler en cuivre, pour les voyages au Cap de Bonne-Espérance et au-delà, que les *avisos*, qui peuvent avoir besoin d'une construction légère qui les rende plus propres à la course, en augmente la célérité. La *solidité seule* peut faire la sûreté des autres bâtimens.

L'équipage, dans une tempête telle que celle que décrit le Missionnaire, courrait les mêmes risques, si on y avait embarqué une machine à *dessaler l'eau de la mer*, sans la provision ordinaire d'eau douce, le local qu'occupe communément la provision d'eau, étant rempli de marchandises.

Le roulis, le tangage, les froissemens (1), qui empêchent alors d'allumer du feu, ôtent aussi l'usage de cette machine; laquelle, d'ailleurs, peut être brisée par mille accidens, dans une grosse mer qui fait craquer les membres du navire, quelquefois les enfonce, en bat les flancs avec les canons, oblige de manger par terre et d'y clouer les plats.

Danger des nouvelles inventions, qu'on a la témérité d'employer sans conserver la ressource des anciennes!

Pag. 520 *lig.* 1 (*Ital. pag.* 387). L'île de l'Ascension a environ 9 lieues de long et 7 de large.

Sur le côté de l'île, vis-à-vis le port, où

(1) *Zend-av.*, tome I, 1.re part, pag. CCCCXLVIII-CCCCXLIX.

l'on jète l'ancre d'ordinaire, ou au sud-est, est une haute montagne qui parait calcaire, et que j'ai trouvé réellement telle en l'année 1775. Elle produit quelques herbes, nourriture frugale de chèvres sauvages. Dans une profondeur de la montagne, jaillit une source qui n'a que peu d'eau. Au nord-ouest de l'ancrage, entre les scories volcaniques, se trouve encore une place couverte de bonne herbe.

J. R. F.

Page 520, *lig.* 25 (*Ital. pag.* 387.) De grands oiseaux marins appelés *frégates*.

Les frégates (*pelecanus aquilus L.*) y font leurs nids. Ils sont si fidèles à garder leurs œufs ou leurs couvées, qu'ils se laissent prendre avec la main.

J. R. F.

Pag. 523, *lig.* 6 (*Ital. pag.* 388). Dans la province du Roi *Doulou-Bassandar*... est un autre volcan, qui vomit de l'eau, du vent et du feu.

Je doute très-fort que ces trous décrits par

l'auteur, qui existent dans les montagnes au nord de l'Inde, et où brûle un feu spontané, soient de véritables volcans; ce sont plutôt des matières inflammables qui brûlent sous terre, comme a Bacou, près de la mer Caspienne, des restes d'anciens volcans.

J. R. F.

Pag. 523, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 388). Cette circonstance de vomir de l'eau, du vent et du feu mêlés ensemble, me fait pencher vers l'opinion de ceux qui croient que les volcans communiquent avec la mer, ou avec quelque fleuve.

Le Missionnaire prouve très-bien que le feu, l'eau et le vent réunis, forment l'action des volcans, et il a raison d'avertir qu'on trouvera dans la philosophie des Brahmes l'explication de beaucoup de phénomènes qui s'observent dans leur éruption.

La partie physique de l'*Oupnek'hat*, approfondie par de bons esprits, pourra répandre du jour sur cette matière. On y verra la force et les rapports des quatre et même cinq élémens, qui constituent la nature animée et inanimée; mais sur-tout le *pran*, l'air, le vent, principe du mouvement, qui donne la vie à l'univers.

Tout existe par et dans le *pran*, et se dissout, périt, quand le *pran* disparait. La terre, l'eau, le feu, sont comme des ingrédiens, des portions du tout, sur lequel il agit. L'espace, le mouvement, ni le repos, ne sont pas distingués de la matière. Le *pran*, ou l'air, est l'action de l'*atma*, de l'ame, qui s'insinue dans tout, vivifie tout, qui, en dernière analise, est tout.

Pag. 528, *lig.* 13 (*Ital. pag.* 390). **Avant d'arriver aux Açores, il y eut deux ou trois aurores boréales qui nous amusèrent la nuit.**

Il est remarquable qu'on ait vu des aurores boréales dans la latitude basse, où sont situées les îles Açores. J'en ai vu en Prusse et en Angletterre, mais jamais dans aucun pays aussi méridional en Europe.

J. R. F

Pag. 540, *lig.* 11 (*Ital. pag.* 395). **Pour donner une idée exacte de l'année, des mois, du calendrier, et même de l'ancienne astronomie de l'Inde, il faut décrire en détail les constellations que la lune parcourt chaque mois.**

M.

Ce que le Missionnaire ajoute sur les étoiles indiennes, pris de l'*Amarasingha*, du P. *Hanxleden*, la partie surtout qui regarde les 27 ou 28 *mansions* de la lune, peut répandre quelque jour sur l'astronomie de cette contrée, du moins en rendre les livres astronomiques plus intelligibles; quoique l'explication qu'il donne de chaque astre, l'identité qu'il suppose entre telle ou telle étoile indienne, et telle ou telle étoile arabe ou grecque, ne soit pas certaine; non plus que l'origine qu'il donne aux tables et à l'astronomie indiennes.

Pour prouver, assurer qu'un astérisme n'est pas emprunté, par exemple, des Grecs, il faudrait montrer ce point dans un ouvrage dont l'antiquité remontât certainement au-delà des communications reconnues entre ces nations.

Le sens du mot samskrétam ne saurait être allégué, parce que l'astronome indien qui l'aura adopté, peut être censé, ou l'avoir adopté dans sa forme naturelle, quoique altérée, ou l'avoir traduit dans sa propre langue, et désigné par tel autre caractère, expressif ou non.

Si Dieu m'accorde encore quelques années, j'examinerai à loisir cette matière que je ne fais ici qu'indiquer.

J'avertis seulement le Missionnaire qu'il se trompe, en ne mettant, à ce qu'il dit, d'après l'*Amarasingha*, que cinq étoiles sur la constellation *Mrgashirsha*, dans les *Gémeaux*; lesquelles sont *ilvala*, *tacirodisha*, *taraca*, *nivasantia*. « Le nom, ajoute-t-il, » de la cinquième, ne se trouve pas dans » mon manuscrit de feuilles de palmier, » parce que l'endroit de la feuille où il était, » a été endommagé par le trou fait pour » coudre et assembler les cahiers. »

L'*Amarasingha* national, après *mrigoschircheng*, *mrigoschiro*, en présente six (p. 15), qui sont *agrohayoni*, *onmonrikhie*, *iluola*, *tosshira*, *deschetaro*, *kaniboschontiya*.

Le savant Missionnaire sera sans doute charmé de recevoir un petit supplément,

1.° Aux noms des *médecins célestes*: « *Svervaydja*, *medici cœlestes*, (*amarascha*, p. 46)
» *Ashvini*, *idem*.
» *Nasatya*, *idem*.

» *Hæc nomina duo*, dit-il, *satis distingui* » *nequeunt, quia codex corticeus Brahma-* » *nicus est exesus.* »

Voici l'article entier, tiré de l'*Amarasingha* national, pag. 8.

Xuorbaoidiou, oxuini, xutou, naxodiou, oxuinou, doxrou, axuineyou.

2.° Aux noms du feu qu'il a donnés, pag. 47, 48.

Le Missionnaire s'arrête au mot *sapta*, pag. 49, sans achever.

» *Hic versus*, dit-il, *reddi nequit in la-* » *tinum, cum codex corticeus, qui versum* » *explicat, in hoc loco sit ruptus et exesus.* »

Est-ce que le Missionnaire ne tire son texte et sa traduction que de la *paraphrase malabare sur olles*, donnée par un Brahme (*epistol.*, pag. VI). Ne pouvait-il pas suppléer les six mots restans, par son exemplaire *en papier*, copié sur le manuscrit de M. *Texeira*, interprète à *Mahé*; par l'*Amarasingha*, aussi en papier, du P. *Hanxleden*? A moins que, ce que je crains, ces deux-ci ne soient sans traduction.

Quoi qu'il en soit, voici le texte entier, pris de l'*Amarasingha* national, pag. 9, avec la prononciation bengalie, et la signification.

Schoptarssi schanto (*masculin*), *qui a sept langues de feu.*

Dochuna schanto (*masculin*), *qui ronge, fait du mal.*

Schukro, *vertueux*, *père spirituel.*

Sitrobhanu, *soleil de scheitre* (1.er *mois*), *flèche.*

Birosono, *qui gronde*, *impatient.*

Schuosiro, *beau père*, *oncle maternel.*

Oppitung nopung (*neutre*), *pénultième.*

Ce qui fait 34 noms du *feu*, ainsi que le marque le manuscrit national, et non 27, comme chez le Missionnaire.

Si le P. *Paulin* a, dans son manuscrit en *olles*, quelque autre endroit défectueux, il peut me le faire savoir, en marquant le *titre de la section* et de l'*article*, la ligne *précédente* et la *suivante*. Je me ferai un devoir et un plaisir de le corriger, restituer, d'après l'*Amarasingha* national.

Il ne faut pas, au reste, que la différence de prononciation, une lettre ou deux, une

syllabe de plus ou de moins, la variété des voyelles, même des consonnes, l'effrayent. Pourvu qu'à l'ensemble on reconnaisse l'identité, cela suffit.

La prononciation des langues indiennes est obscure; elle se fait en partie du nez; on mange la fin des mots : il faut pour ne pas se tromper, une oreille fine et exercée.

C'est la première difficulté, quand on écrit sous la dictée d'un Indou. Prononce-t-il bien? Entend-on bien?

Vient après cela l'exactitude des manuscrits: est-elle certaine? Le défaut d'imprimerie chez les Indiens, a multiplié les copistes : c'est un métier ; et les copies n'en sont que plus fautives, sur-tout dans les ouvrages qui sont plus des yeux que de l'esprit, et où la suite du discours n'avertit pas l'écrivain, le scribe; par exemple, dans les *dictionnaires*.

Autre inconvénient. Les mots s'altèrent en passant d'une écriture dans une autre. Telle lettre des alphabets du nord, manque dans ceux du sud, *et vice versâ*. Il faut en forger une exprès, ou l'emprunter de l'idiôme

où elle se trouve, et la prononciation, tirée de l'étranger, n'est jamais comme dans l'original.

Ceci s'applique naturellement au *samskrétam*. Le *nagri* est le caractère propre (je ne dis pas primitif) de cette langue, depuis le Cap *Comorin*, jusqu'en *Tartarie*; de la *Perse*, du *Cachemire*, au *Tibet*, à la *Chine*. Le *Bengali*, le *Télongou*, le *Malabar*, même le *Grandam* ou *Samskrétam* de *Cochin*, du *Travancour*, du *Maïssour*, de l'intérieur méridional de la presqu'île, ne le rendent qu'avec des variétés qui tiennent de la langue, du pays où on l'énonce, où on l'écrit; ce sont presque des demi-traductions.]

Le savant Missionnaire doit donc être persuadé que son *Amarasingha* sur *olles*, ou sur *papier*, en caractères *grandams*, n'est qu'une copie, plus ou moins fidèle, de l'*Amarasingha nagri*, infailliblement altéré en passant d'un pays, d'un alphabet, dans l'autre.

Il faudrait avoir vingt exemplaires, écrits dans vingt pays différens, pour donner une édition *exacte* de cet important dictionnaire.

Nous sommes à l'égard du *samskrétam*, ce qu'était l'Europe à l'égard du *grec* et de l'*hébreu*, à l'époque de la prise de Constantinople, et à celle de la réforme de Luther.

Les tentatives actuelles sont faibles, et elles le seront long-temps. Ne nous lassons point ; recueillons tout ce qui a été écrit sur ce sujet. Sans le *Prodromus Coptus, sive Ægyptiacus* (Rome 1636), et le *Lingua Ægyptiaca restituta* (Rome 1643), du P. KIRCHER, nous n'aurions pas les travaux de LACROZE et de WILKINS ; *Novum testamentum Ægypt. vulgo Copticum, Oxon.* 1716; *Lexicon Ægyptiaco-Latinum à Mathurin.* WEYSS. LACROZE.... *in compend. red. a* CHRIST. SCHOLTZ, *Oxon.* 1775. CHRIST. SCHOLTZ...... *Grammatica Ægyptiaca utriusque dialecti..... edente* WOIDE, *Oxon.* 1778. *Rudimenta linguæ Coptæ sive Ægyptiacæ*, de l'évêque RAPHAEL TUKI. Rome, 1778.

Recueillons tout ce qui a été écrit au sujet de la langue sacrée des Indiens ; comparons les citations, comme fait le P. *Paulin*, (*epistol.* pag. VII. VIII.) Ajoutons travail à travail.

Le plus solide viendra toujours des Missionnaires, sur-tout catholiques, à qui l'intérêt de la religion donne une toute autre énergie, que la simple curiosité aux *bacheliers de Calcutta*.

Je reviens au savant Missionnaire. Il aurait dû au moins ne pas produire un mot samskrétam, sans y ajouter la signification. Je souhaite qu'à Rome, par la protection des Cardinaux ANTONELLI et FESCH, il ait la facilité d'imprimer le dictionnaire *Amarasingha* en entier; le texte, au moins, en caractères européens, avec la traduction en latin, sur son exemplaire en *olles* de palmier, et sur celui du P. HANXLEDEN, en *papier*.

L'Europe, sans doute, recevra avec reconnaissance ce beau présent, ainsi que ce que l'habile P. PAULIN, fournira de lui-même, avec les savantes et précieuses observations des Missionnaires qui l'ont précedé, déposées à la bibliothèque de la Propagande.

Celui qui aime la vérité peut avoir de l'humeur ; et le Père *Paulin* m'en a

donné ; mais il n'est ni jaloux ni envieux. Le Missionnaire a voyagé en homme instruit : avant lui, j'ai tâché d'en faire autant. Plus de reproches: embrassons-nous ; et employons de concert au progrès des connaissances humaines, lui, les *années*, moi, les *mois*, les *jours*, qu'il plaira à Dieu de nous accorder.

J'adresse au ciel des vœux sincères et ardens pour le rétablissement parfait de sa santé (1).

---

(1) *Hæc certè difficultas*, celle de distinguer, de lire les vers samskrétans, séparer les noms, les expliquer, *et mea in his laqueis expediendis indefessa assiduitas ac studium in causâ est meæ in pectore dilatatæ venæ, ex quâ, jam à duobus annis, frequenter per os sanguinem effundo*. AMARAS. sect. 1, pag. 45, not.

Tel est l'état du P. *Paulin*. Je ne crache pas le sang comme ce savant infatigable : seulement j'ai un œil louche qui ne voit presque plus ; mes pieds enflés, et de temps à autre mes genoux roidis et douloureux, me refusent souvent le service ; un asthme fatigant me tient jour et nuit, toute l'année. A ces accidens près, je me porte *fort bien* en mangeant *très-peu*, et faisant en général peu d'usage des choses de la terre. Mon travail se soutient ; mes ouvrages avancent. A 73 ans on ne doit pas se plaindre des infirmités de la vieillesse, quand, le corps brisé, sans force, on a le bonheur de posséder son âme en paix et toute entière. L'avenir qui attend sur leurs vieux

Je reviens à ma première idée, qui pour l'ordinaire est la bonne. J'aurais mieux fait de ne me pas charger d'un travail où, dans bien des endroits, on blâmera en moi, *avec raison*, ce que je trouve de répréhensible dans le respectable et savant missionnaire. Peut-être mon entreprise, et je le souhaite, a-t-elle un bon côté.

A Paris, 17 juin 1803.

---

jours les gens de lettres d'une certaine classe, n'est pas différent de celui des gens de peine, militaires, voyageurs. Nous sommes tous faits pour payer le tribut à la nature. La patience dans cette vie-ci, l'espérance d'une meilleure que nous présente la Religion chrétienne, voilà les seules consolations, les seules ressources qu'à notre âge, le P. *Paulin* et moi, nous devions ambitionner, demander à l'Être Suprême. Que Dieu daigne nous les accorder par les mérites de N. S. J. C. son Fils, seul auteur de tout bien, dans ce monde-ci et dans l'autre !

J'ajoute deux réflexions :

1.° Les athées, les *matérialistes* me traiteront d'*imbécille*, de *bête* ; c'est leur terme : et moi je ris de l'*imbécillité* des gens de lettres qui ont la *faiblesse* de ne pas croire en Dieu et de ne pas se déclarer Chrétiens : la postérité nous jugera.

2.° Il est plaisant de voir deux vieillards presque *impotens*, achever de s'exténuer pour le progrès de la *littérature indienne*, tandis que *mille* jeunes gens vigoureux, frais, bien nourris, après avoir végété dans leur lit, vont courir l'Inde pour n'y ramasser que des *toupies*.

FAUTES A CORRIGER

Pour le tome III.

Pag.	*lig.*	
7	26	et qu'i.lavait. — *lisez* qu'il avait.
ib.	27	*après* séparément, *ajoutez* et.
12	dern.	*J. R.* . . . . . . *J. R. F.*
20	1	1.° . . . . 2.°
30	12	*vu.* . . . . *vue.*
32	8	LXIX. . . . . XLIX.
36	7	ajoutez ici la signature *J. R. F.*
43	5	*après* pourquoi *mettez une* virgule *au lieu d'un* point et virgule.
80	12	Cetteli tière. . . . . . Cette litière.
92	17	DUPERRON . . . . . . DU PERRON.
134	20	effacez la virgule après *Chr.*
152	18	*notha* . . . . *notho.*
163	16	Coehin. . . . . . . Cochin.
177	11	*hormons* . . . . . . *hormos.*
204	21	*ajoutez ici les mots* Chapitre VIII.
212	3	samscrit . . . . . . samscrite.
250	10	*suffie* . . . . *scuffie.*
253	9 et 10	Tippou Saïb. . Tippo Saheb.
254	pén.	*cnowledge whih the ancient, had. . .* *knowledge which the ancient had.*

Pag.			
283	pén.	*Vichnouvistes*	*Vichnouvites.*
285	pén.	*miss.*	*manusc.*
286	16	IX	XI.
302	9	*Vichnouvistes*	*Vichnouvites.*
310	1	*cubra.*	*cobra.*
331	3	*Freishemius*	*Freinshemius.*
348	7	*Thyane.*	*Tyane.*
ib.	13	*Porphire*	*Porphyre.*
366	10	*Pégouans*	*Péguans.*
ib.	14	*Pégou*	*Pégu.*
367	3	*Pégouan*	*Péguan.*
369	13	explications	applications.
374	18	*Tridcour*	*Tridchour.*
383	10	*Temistius.*	*Themistius.*
ib.	12	*Thyane.*	*Tyane.*
407	15	Lorsqu'ou.	Lorsqu'on.
413	21	fait	suit.
433	22	efficaces	effectives.
464	12	emprunté.	empruntée.

xiij	15	ou	on.
xxj	19	ruinées	terres.
xxxvj	13	ses	ces.
xlvj	9	cauton.	canton.

